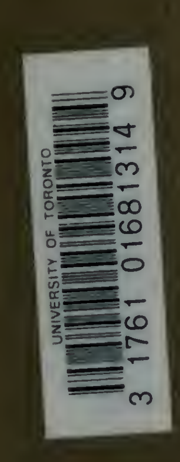

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01681314 9



ŒUVRES

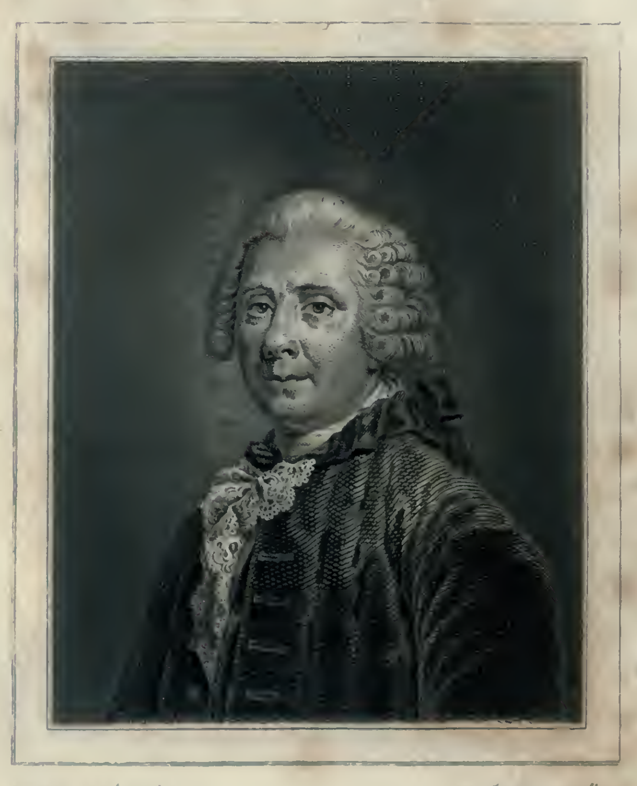
COMPLÈTES

DE MARIVAUX.

TOME I.

PARIS, IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.





[illegible] S.t Aubin p.t Dequevauviller.

MARIVAUX

OEUVRES

COMPLÈTES

Pierre Carlet de Chamblain

DE MARIVAUX,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC UNE NOTICE HISTORIQUE SUR LA VIE ET LE CARACTÈRE DU TALENT DE L'AUTEUR,

DES JUGEMENS LITTÉRAIRES ET DES NOTES,

PAR M. DUVIQUET. MAÎTRE SO

TOME PREMIER.



PARIS,

HAUT-COEUR ET GAYET JEUNE, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DAUPHINE, N° 20.

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE, RUE DE SEINE, N° 12.

MDCCCXXV.

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LA PERSONNE DE MARIVAUX,

SUR LE CARACTÈRE GÉNÉRAL DE SES ÉCRITS, AINSI QUE SUR LES QUALITÉS ET SUR LES DÉFAUTS DE SON STYLE.

Lorsque à travers les changemens survenus dans l'ordre des idées morales, politiques et littéraires d'une nation, la renommée d'un écrivain, dont les principaux ouvrages datent de plus d'un siècle, ne s'est ressentie de ces vicissitudes que par l'accroissement qu'elle en a reçu, il doit être permis d'en conclure qu'elle est désormais à l'abri de toute atteinte; le temps n'efface point les défauts des ouvrages célèbres, mais il sanctionne ce qu'ils ont de bien, et s'ils triomphent de cette épreuve redoutable, leur place est irrévocablement fixée, et les critiques arrivent trop tard pour la leur disputer.

La période de temps qui s'est écoulée depuis le moment où Marivaux commença de se faire connaître, équivaut, par la multiplicité des événe-

mens et par la grandeur des révolutions, à une longue suite de siècles. Depuis cent ans, la France et l'Europe ont vécu plusieurs âges; c'est dans cet intervalle que les institutions ont changé avec les mœurs, que le langage a subi lui-même des altérations sensibles, et que la société, ébranlée dans ses fondemens, n'a pu être rétablie qu'en faisant le sacrifice d'une partie des formes qui en constituaient du moins la décoration extérieure. Mais, sous cette surface modifiée par tant de causes accidentelles, reposent les mêmes passions, fermentent les mêmes intérêts, s'amalgament ou se combattent les mêmes élémens de discorde et d'union. Vous retrouvez, en un mot, les mêmes acteurs; les costumes seuls sont différens, et tout au plus, avec les costumes, quelques situations théâtrales.

S'il en était autrement, si l'homme était mobile comme les événemens dont il est entouré, si le fond de son caractère social subissait les métamorphoses auxquelles est exposée son organisation politique, à quoi se réduirait l'autorité des exemples? que servirait l'étude de l'histoire, et quel profit aurions-nous à tirer des écrivains moralistes? Assiégés des leçons de précepteurs surannés, leurs doctrines seraient aujourd'hui pour nous des énigmes dont le mot nous serait éternellement inconnu; leurs censures, des sar-

casmes sans application ; leurs portraits, des figures de fantaisie où nous demanderions inutilement l'utile indication d'une ressemblance à éviter, ou celle d'un modèle à suivre. Ainsi c'est en pure perte que nous chercherions des vérités pratiques sous le voile ingénieux des allégories d'Homère, d'Hésiode et d'Ésope; des instructions solides dans les écrits d'Hérodote et de Thucydide et de Plutarque; des règles de conduite dans la philosophie des sublimes auteurs du *Timée* et du *Traité des devoirs*. Pourquoi consulterions-nous le maître d'Alexandre sur les bases de la législation des peuples? Pourquoi, avec cet instinct de curiosité qui nous pousse à remonter le fleuve des temps, comme ces voyageurs qui vont interroger les sources du Nil sur les monumens mystérieux dont le premier âge les a rendus dépositaires, irions-nous explorer chez les poëtes de l'ancienne comédie la tradition de mœurs qui ne seraient plus les nôtres, le secret de passions qui nous seraient étrangères, et d'où viendrait ce plaisir inexplicable que nous éprouvons à parcourir les ouvrages de l'antiquité savante? Il faut le dire; ce plaisir tient à une seule cause dont on affecte inutilement de méconnaître la puissance, au charme de l'imitation fidèle d'une nature constante, invariable, indestructible, se reproduisant sans cesse sous mille formes

plus ou moins variées, mais toujours conformément aux règles d'un type primitif, d'une génération morale, dont le caractère essentiel ne s'altère pas davantage que la conformation des individus et des espèces dans l'ordre physique.

Nous lisons Théophraste, nous lisons Térence, et nous trouvons à Athènes et à Rome les passions et les ridicules de nos contemporains; nos vieillards et nos jeunes gens, nos grands causeurs et nos profonds politiques, nos ambitieux et nos jaloux, nos amoureux, nos avares, nos coquettes, ont été devinés par les anciens; pourquoi? c'est que les anciens ne différaient de nous que par l'époque où ils ont vécu. Molière n'a pas créé des hommes de son choix; il les a vus tels qu'ils étaient de son temps, c'est-à-dire tels qu'ils étaient depuis l'origine du monde; seulement il les a mieux vus, mieux observés, mieux peints que n'avaient fait ses devanciers; et dans trois mille ans, si la langue française, consacrée par ses chefs-d'œuvre, est destinée à l'honorable longévité que le génie d'Homère a assurée à la sienne, en dépit des révolutions survenues dans leurs costumes et dans leurs idiomes, nos descendans aimeront à se reconnaître dans ces tableaux brillans d'une éternelle jeunesse comme d'une éternelle vérité; ils apprendront encore à se corriger à l'école du grand-maître dont

leurs aïeux auront été les heureux disciples.

Les romanciers sont aussi d'excellens professeurs de morale; ils ne marchent, il est vrai, qu'après les auteurs comiques. Plus indépendans dans les jeux de leur imagination, affranchis des règles sévères du théâtre, libres des entraves de la versification, maîtres d'alonger ou de raccourcir leurs récits, tenant à leur disposition un long espace de temps et tous les lieux qu'il leur plaît de faire parcourir à leurs lecteurs, quelque point de perfection qu'ils atteignent, ils ne peuvent sans témérité aspirer à la gloire du poëte qui est parvenu au même but en triomphant de tous les obstacles, en se jouant des entraves les plus rigoureuses. Admirons *Gil Blas*, et accordons à son auteur, trop long-temps méconnu, la première place dans un genre où nul n'a réuni au même degré l'agrément, l'instruction et l'intérêt; donnons-lui cet éloge que les comédiens de tous les temps et de tous les pays (et il y en a de plus d'une espèce) n'auront jamais de peintre plus véridique, de censeur plus amusant, de directeur plus éclairé ou plus sévère. Convenons que son livre est le manuel des princes, des ministres, des bourgeois, des artisans; le miroir des fripons, des actrices à prétention, des poëtes ridicules, des vieux galans, des intrigans de toutes les classes (je ne nomme pas la moitié des vices

ou des travers dont il a fait justice), et osons lui présager une réputation moins brillante, sans doute, mais pourtant non moins durable que celle du grand homme dont il s'est d'ailleurs rapproché davantage dans sa comédie de *Turcaret*.

Marivaux n'est point sur la même ligne que Molière et Le Sage; mais il a fait des comédies qui sont restées et qui resteront au théâtre; il a composé des romans qui obtinrent à leur première apparition des succès que le temps a confirmés; *Marianne* et *les Fausses Confidences*, *le Paysan parvenu* et *le Jeu de l'Amour et du Hasard* ont échappé à l'oubli où sont tombés des milliers de comédies et de romans dont les titres même sont aujourd'hui aussi inconnus que le nom de leurs auteurs. Il y a donc dans ces productions le genre de mérite qui seul fait vivre les ouvrages. Marivaux ne s'est point borné à effleurer des surfaces, à saisir des ridicules fugitifs, à s'escrimer contre de petits travers de circonstance; il est descendu plus avant. « Dans la « comédie, » dit un critique célèbre et peu suspect, puisque dans sa jeunesse il s'était permis des épigrammes contre notre auteur, « dans la co- « médie Marivaux seul a eu le secret de ces gra- « dations de sentiment, de ces scènes heureu- « sement filées qui lui tenaient lieu d'incidens « pour soutenir son action.... C'était un genre

« personnel à l'auteur, un genre qui a su plaire, « et qui d'ailleurs ne sera pas contagieux, parce « que Marivaux avait un tour d'esprit original « qui ne sera peut-être donné à personne.

« C'est à la finesse extrême de ses observations, « à la profonde connaissance qu'il avait du cœur « des femmes, à l'analyse exacte qu'il avait su « faire de leurs mouvemens les plus cachés, qu'il « a été redevable de ses succès. En un mot, la « vérité, qui ne ment jamais, fera vivre, malgré « tous leurs défauts, la plupart de ses romans et « de ses comédies. Marivaux sera toujours cité « parmi les peintres de la nature; mais il ne faut « pas même songer à imiter sa manière. »

Palissot, comme on voit, ne dissimule point les défauts de Marivaux; mais il est juste, et il distribue avec impartialité la louange et le blâme. La Harpe, qui ne mesure pas toujours ses coups, a trouvé plus expéditif de tout blâmer dans le théâtre de cet auteur, et l'on peut, sur une seule de ses assertions, apprécier l'extrême légèreté de ses jugemens: « D'un théâtre de cinq volumes, « dit-il, il n'est resté que trois petites comédies, « *la Surprise de l'Amour*, *l'Épreuve*, et *le Legs*. » Il y a évidemment négligence et confusion en tout ceci. Puisque La Harpe cite les cinq volumes de théâtre, il ne pouvait pas ignorer que ces cinq volumes se composent des pièces du Théâtre-

Français, et de celles qui avaient été composées pour le Théâtre-Italien. Dans cette dernière classe sont rangés, *les Fausses Confidences*, *le Jeu de l'Amour et du Hasard*, ouvrages qu'avec un très-léger changement on a depuis transportés au Théâtre-Français, où on les revoit souvent et avec plus de plaisir que les pièces qui y étaient originairement destinées. Il est vrai que depuis la mort de Carlin, on ne les jouait plus aux *Italiens*, et lorsque La Harpe écrivait, on ne les jouait pas encore aux *Français*. Mais cette circonstance n'importe en rien à leur mérite réel; et l'oubli de La Harpe est d'autant plus impardonnable, que, dans un autre endroit de son cours, il parle avec éloge de deux farces *italiennes* de Marivaux (*Arlequin poli par l'Amour* et *le Prince travesti*), très-inférieures l'une et l'autre aux *Fausses Confidences* et au *Jeu de l'Amour et du Hasard*. On est tenté de croire que La Harpe ne citait que les ouvrages qu'il avait vus représenter, et que s'il a omis de rappeler même les titres des deux meilleures productions comiques de Marivaux, c'est que, depuis la mort de la fameuse Silvia, rayées forcément du répertoire de la Comédie-Italienne, La Harpe avait cru devoir les rayer de ses lectures. Mais est-ce là un procès régulièrement instruit?

L'extrême rigueur avec laquelle La Harpe a

jugé le théâtre de Marivaux, donne un grand poids à son opinion sur les principaux romans du même auteur. « *Marianne*, dit-il, est un des « meilleurs romans français et l'un de ceux dont « les étrangers font le plus de cas. Il attache égale- « ment par l'intérêt des situations et par celui des « caractères. Sa *Marianne*, ajoute-t-il quelques « lignes plus bas, et les premières parties de son « *Paysan parvenu*, qu'il n'a pas achevé, seront en « tout temps une lecture agréable; mais, je le ré- « pète, *Marianne* seule lui assure une des pre- « mières places parmi les romanciers français. »

Dans son *Cours de Littérature dramatique*, Schlegel a renchéri encore sur La Harpe, et il traite le théâtre de Marivaux presque aussi sévèrement que celui de Molière. Marivaux n'a donc pas à se plaindre, et je me garderai bien d'appeler en son nom des arrêts d'un critique qui met *l'École des Femmes* au-dessus du *Misanthrope* et de *Tartufe;* qui avance sérieusement que c'est dans le comique burlesque que Molière a le mieux réussi, que son talent de même que son inclination était pour la farce, et qu'enfin ses pièces ont sensiblement vieilli pour le ton et pour la peinture des mœurs. Rien de tout cela ne paraît étonnant à M. Schlegel; c'est un danger qui, suivant lui, menace nécessairement l'auteur comique dont les ouvrages ne reposent pas de quelque

manière sur une base poétique, mais sont uniquement fondés sur cette froide imitation de la vie réelle qui ne peut jamais satisfaire les besoins de l'imagination. D'après une sentence aussi lumineuse, aussi sagement motivée, exprimée en termes aussi clairs et aussi positifs contre le premier de tous les poëtes comiques, Marivaux n'aurait eu à se plaindre de M. Schlegel, que dans le cas où il n'aurait pas partagé le sort de son maître. Mais il n'a point ce reproche à lui faire : il est condamné comme Molière à boire la ciguë germanique; seulement M. Schlegel a bien voulu lui ménager la dose; c'est une faveur dont la mémoire de Marivaux ne sera pas très-reconnaissante envers lui.

Voltaire estimait le caractère et le talent de Marivaux; cependant celui-ci crut se reconnaître à un trait de satire que ce poëte s'était permis de lancer contre les *comédies métaphysiques*. Marivaux se regarda comme offensé, et ne crut pas devoir demander pardon à Voltaire de l'injure qu'il s'imaginait en avoir reçue. Dans la vivacité de son ressentiment, il fut injuste; il ne craignait pas de caractériser habituellement son ennemi, ou celui qu'il regardait comme tel, par le titre de *bel esprit fieffé;* tout son génie, disait-il, n'est que *la perfection des idées communes*. Dans cette position relative des deux écrivains,

on n'a pas de peine à expliquer le silence que Voltaire a toujours gardé publiquement sur les écrits de Marivaux; mais, dans une lettre confidentielle, il lui rendait une justice qui, pour avoir été tenue secrète, n'en est peut-être que plus authentique et plus sincère : « Je serais fâché « de compter parmi mes ennemis un homme du « caractère de Marivaux, et dont j'estime l'esprit « et la probité; il a surtout dans ses ouvrages un « caractère de philosophie, d'humanité et d'in- « dépendance dans lequel j'ai retrouvé avec « plaisir mes propres sentimens. Il est vrai que « je lui souhaite quelquefois un style moins « recherché et des sujets plus nobles. » (Il est probable que Voltaire fait ici allusion aux arlequinades de la Comédie-Italienne). « Mais, ajoute- « t-il, je suis bien loin de l'avoir voulu désigner « en parlant des *comédies métaphysiques;* je n'en- « tends par ce terme que ces comédies où l'on « introduit des personnages qui ne sont point « dans la nature, des personnages allégoriques « propres tout au plus pour le poëme épique, « mais très-déplacés sur la scène, où tout doit « être peint d'après nature. Ce n'est pas, ce « me semble, le défaut de Marivaux. J'aime d'au- « tant plus son esprit, que je le prierais de ne le « point prodiguer. »

Voilà un jugement consciencieux, et d'une

autorité un peu plus imposante que celle de M. Schlegel; la critique y exerce ses droits avec une modération bienveillante, et c'est au fond le même sentiment que celui de Palissot. J'ose ajouter que ce sera celui de tous les hommes qui, joignant à un goût éclairé une opinion impartiale, arriveront à la lecture de Marivaux, quittes de ces préventions faciles que trois ou quatre citations choisies dans douze volumes leur auront préalablement inspirées.

Il y aurait de la mauvaise foi à ne pas convenir qu'il règne dans plusieurs passages de Marivaux une affectation trop marquée à chercher des effets; qu'il réunit quelquefois des qualifications abstraites à des objets matériels, ce qui est contraire aux principes de la clarté et de l'élégance du style; qu'il subtilise sa pensée au point qu'à force d'être raffinée, elle échappe à l'intelligence, et semble réclamer ou une expression plus lucide, ou quelquefois même un commentaire. Ces défauts n'ont point été dissimulés dans la nouvelle édition de ses œuvres, et chaque fois qu'ils se sont présentés aux yeux de l'éditeur, la phrase vicieuse a été signalée, et on a indiqué la correction ou l'interprétation qui a paru nécessaire. Mais ce que je puis assurer, et ce que la seule inspection du livre aura bientôt démontré, c'est que ces fautes sont extrêmement rares, et que,

dans les comédies surtout, elles sont presque toujours mises à dessein, et avec une intention évidente de parodie, dans la bouche de personnages ridicules et grotesques. Quand Silvia, Araminte ou Dorante raisonnent ou déraisonnent sur l'amour, leur langage est clair; c'est celui de la passion la plus brûlante et la plus vraie. MM. Remi et Dubois n'ont pas recours au jargon métaphysique, l'un pour exprimer les brusqueries de sa cupidité, l'autre pour rendre toutes les finesses de son ingénieux stratagême; mais Lisette, mais Pasquin qui était dans l'origine un Arlequin, suppléent par l'affectation du bel esprit, par un néologisme prétentieux, à l'expression d'un sentiment qu'ils jouent et qu'ils n'éprouvent pas. Encore une fois, je suis loin d'approuver, même dans des valets, l'emploi d'un langage entortillé et fatigant; mais il ne faut pas généraliser un tort qui est une exception, et condamner comme une habitude ce qui n'est qu'un accident dans quelques personnages subalternes.

Une accusation se répète presque toujours, parce qu'elle est une accusation, et que d'ailleurs, une fois reçue, elle dispense d'un examen qui demanderait un peu d'attention et de travail. Voici, à ce que je crois, ce qui l'a rendue plus spécieuse sans la rendre plus solide : un mot a été créé qui semble mettre hors de doute la jus-

tice de l'imputation faite au style de Marivaux. Ce mot est le *marivaudage*, par lequel on a prétendu qualifier tout style qui, s'écartant de la nature, se rapprochait de celui de l'auteur qui, le premier, disait-on, l'avait introduit sur le théâtre et dans les romans. S'il était permis de caractériser le talent d'un écrivain par les taches qui le déparent, la définition du *marivaudage* serait juste, et Marivaux, qu'il est difficile de justifier entièrement sur ce point, mériterait l'espèce de flétrissure attachée au terme que l'on a fait dériver de son nom. Mais ce n'est pas ainsi que l'équité prononce; elle sépare les fautes peu nombreuses des qualités soutenues qui les rachètent au centuple, et c'est par la partie dominante qu'elle se décide. C'est d'après ce principe de discernement que les fréquentes incorrections de Corneille, les inégalités de Molière, les momens de sommeil de Racine, les rimes faibles et les expressions prosaïques échappées à Voltaire, n'enlèvent qu'une bien faible part à l'admiration que nous avons vouée aux écrits de ces grands hommes. On les apprécie par ce qu'ils ont de bien; le mal est traité par le calcul des infiniment petits, on le néglige. Toute comparaison à part (et l'on sait bien qu'elle serait impossible), il faut pourtant en agir de même avec un homme d'un aussi rare talent et d'un esprit aussi distin-

gué que Marivaux. Il a payé le tribut à la faiblesse humaine; mais il a des beautés du premier ordre : nul ne le surpasse, nous l'avons déjà vu, dans l'art de conduire le développement d'une passion, de remplacer la faiblesse d'une intrigue par la vivacité du dialogue, de tirer d'un événement imprévu des résultats féconds et riches d'intérêt, de saisir des traits de mœurs, de dessiner, de varier, de faire contraster des caractères. Voyez, dans *Marianne*, le portrait de la principale héroïne et cet héroïsme de l'amour porté jusqu'à son abnégation absolue; celui de madame de Miran, si cruellement partagée entre la tendresse maternelle et son affection pour l'innocence, pour la vertu courageuse; de madame Dorsin, femme noble et désintéressée, sachant suffire aux exigences les plus contradictoires de l'amitié; voyez celui de cette supérieure de couvent, si prévenante d'abord pour la jeunesse et la beauté, quand elle les croit accompagnées de l'opulence, si indifférente et si glaciale quand la franchise de Marianne vient lui révéler son erreur; celui de ce bon religieux, si incapable de soupçonner le crime, qu'il s'indigne contre la victime qui vient lui demander ses conseils et son appui contre les séductions du criminel; voyez surtout le portrait de ce M. de Climal, qui n'est point un tartufe ni même un faux dévot, quoi qu'en ait

dit La Harpe, mais bien un homme faible, dont la conduite, par une disparate trop commune, est en opposition avec des croyances qu'il respecte et qu'il adopte, avec des principes qu'il porte gravés dans le cœur, par lesquels il se sent justement condamné; ce M. de Climal qui, au lit de la mort, répare, par un aveu public de ses fautes et par des bienfaits expiatoires, les torts qu'il n'a jamais cessé de se reprocher. Qu'on se rappelle Valville, la lingère madame Dutour, et qu'on se garde bien d'oublier le cocher de fiacre; quel feu! quelle vérité! quel coloris dans cette galerie de tant de personnages différens d'âge, de sexe, de profession, de position sociale! C'est là, comme disait Fontenelle, du bon Marivaux, et il n'y a point dans tout cela l'ombre de *marivaudage.* Renvoyons aux Barthe et aux Dorat, à ces singes maladroits de Marivaux, une qualification qu'ils méritent, puisqu'ils n'ont imité que les défauts de leur modèle.

Les succès de Marivaux lui ouvrirent, en 1743, les portes de l'Académie-Française, trois ans avant Voltaire. Cette préférence ne dut pas contribuer à rapprocher de Marivaux le poëte qui lui était sacrifié, et qui, il faut l'avouer, présentait à l'élection académique des titres littéraires plus imposans que ceux de son rival. Le directeur était l'archevêque de Sens, Languet de

Gorgy, frère du célèbre curé de Saint-Sulpice, du même nom. Ce n'était pas un des hasards les moins piquans de la circonstance que de voir un prélat obligé par ses fonctions littéraires de justifier le choix de l'Académie, en citant, en analysant, en louant des ouvrages de théâtre et des romans que peut-être il ne connaissait pas, mais que, très-certainement, il était censé ne pas connaître.

M. l'archevêque de Sens sut concilier dans cette occasion délicate les convenances de son état et les devoirs de sa place. Il avoua qu'il ne louerait le récipiendaire que sur parole, mais il le loua en effet avec un ton de conviction si intime, que le témoignage de ses propres lectures ne lui aurait pas fourni des renseignemens plus certains, ni des jugemens plus scrupuleusement motivés. « *Ceux qui ont lu vos ouvrages racon-* « *tent* que vous avez peint sous diverses images « la licence des mœurs, l'infidélité des amis, « les ruses des ambitieux, etc., etc... Le célèbre « La Bruyère paraît, *dit-on*, ressusciter en vous... « Voilà, *m'a-t-on dit*, ce qui se trouve répandu « dans cette foule d'écrits, de romans, de pièces « de théâtre, de brochures amusantes que vous « avez données au public... » Et un peu plus loin : « *Réduit à m'en rapporter aux lectures d'autrui*, « j'ai appris qu'on voyait partout la fécondité de

« votre imagination. » Enfin le directeur termine cette énumération des rapports qu'il a reçus, par de légères observations que lui dicte le sentiment des bienséances sur le danger des romans et des ouvrages dramatiques. D'Alembert prétend que Marivaux se fâcha de la réprimande, et qu'il fut sur le point d'en demander publiquement justice à l'Académie et à l'assemblée. On trouvera ce discours dans cette édition, et, aprés l'avoir lu, on révoquera en doute la colère prétendue de Marivaux. Loin d'être offensé, il ne dut voir dans les observations générales du prélat que l'acquit d'une dette sacrée envers lui-même, et nulle part la plus légère intention d'une offense envers le récipiendaire; d'ailleurs, à l'époque de sa réception, Marivaux avait cinquante-cinq ans, et, avec son tempérament flegmatique, ce n'est pas à cet âge qu'il aurait pensé à faire une échauffourée de jeune homme.

Pierre Carlet de Marivaux était né effectivement à Paris, en 1688. Son père avait été directeur de la monnaie à Riom, et c'est pour cela que quelques biographes ont fait honneur de sa naissance à la province d'Auvergne. Sa famille était originaire de Normandie, et avait occupé les hautes places de la magistrature dans le parlement de Rouen. On a écrit qu'il n'avait pas fait d'études; mais cette assertion, peu vrai-

semblable, est démentie par D'Alembert, qui avait connu Marivaux, et par un de ses historiens qui dit, tout au contraire : « Le père de « Marivaux ne négligea rien pour faire donner à « son fils une belle éducation. » Un autre assure également que « Marivaux annonça de bonne « heure, par des progrès rapides dans ses pre- « mières études, cette finesse d'esprit que l'on « retrouve dans ses ouvrages les moins estimés. »

On convient généralement qu'il ne savait pas le grec, et ce qui achève la persuasion à cet égard, c'est la licence qu'il se donna de travestir l'*Iliade* en douze chants, et en vers burlesques. Le genre n'est pas bon; mais si Marivaux ne connaissait Homère que par la traduction de son ami La Motte, le sacrilége disparaît. Il aura pu se croire autorisé par un premier exemple; et comme le poëme d'Homère, quoique abrégé de plus de moitié par La Motte, paraît encore d'une longueur assommante, Marivaux se sera persuadé qu'il faisait une chose louable de l'abréger encore d'un tiers, en réduisant à la mesure de quatre pieds les alexandrins de son ami. Du moins dans le travestissement de Marivaux on voit jaillir de temps à autre quelques étincelles de la gaîté et de l'esprit que le genre comporte; dans la traduction sérieuse de La Motte, Homère paraît dépouillé de tous les attributs de son sublime génie. Un travestissement,

donné pour tel, semblera toujours préférable à une triste et ennuyeuse parodie, présentée courageusement comme une imitation fidèle.

S'il est possible de trouver une explication et une excuse au travestissement de l'*Iliade*, il est impossible de justifier Marivaux d'avoir essayé de travestir *Télémaque*. Je suis loin cependant de partager l'indignation de D'Alembert contre une plaisanterie sans conséquence, qu'on aurait facilement pardonnée si elle avait été amusante. Le secrétaire perpétuel aurait fait bon marché de la mascarade que l'on avait forcé un grand poëte de subir; mais il regarde comme un crime irrémissible d'avoir travesti l'ouvrage d'un citoyen vertueux, un ouvrage où respire la morale la plus pure, l'amour de l'auteur pour ses semblables, et où sont tracées les leçons les plus sages et les plus douces qu'on puisse donner aux maîtres du monde. Ces sentimens sont fort beaux, mais ne sont-ils pas un peu affectés? Sous le rapport de la morale et des leçons instructives données aux peuples et aux rois, l'auteur de *Télémaque* l'emporte-t-il de beaucoup sur Homère, sur cet homme étonnant, aussi grand philosophe que poëte admirable, et qui, si l'on en croit Horace, aussi bon connaisseur que D'Alembert en philosophie, enseigne mieux que Crantor et que Chrysippe à distinguer la vertu du vice, et les choses avantageuses des choses nui-

sibles? Disons la vérité : le sujet souvent gracieux, mais habituellement didactique et sévère du *Télémaque*, prêtait moins aux formes grotesques du travestissement que les combats des dieux et les merveilles mythologiques de l'épopée homérique. Marivaux sentit qu'il avait choisi un mauvais terrain ; il s'arrêta, et le goût n'a point à lui reprocher son repos. Les trois premiers livres seulement du *Télémaque travesti* ont été publiés. L'unique motif qui ait déterminé les éditeurs à les imprimer est le peu de place qu'ils occupent dans la collection volumineuse des OEuvres complètes.

Deux ouvrages burlesques, fruits de la première jeunesse de Marivaux, semblaient indiquer que son esprit prenait sa direction vers le genre de cette gaité outrée, qu'il est impossible de soutenir long-temps quand elle n'est pas naturelle, et qui, comme celle de Scarron, devient une faveur déplorable et funeste, quand elle est réellement un don de la nature. Marivaux se trompa d'abord sur sa vocation, et, comme pour se dissimuler à lui-même son erreur, à la manière de tous les novices trop fervens, il voulut s'affermir dans sa fausse route en s'efforçant d'y multiplier ses exercices. Ce fut donc l'essai d'une dernière victoire sur lui-même qu'il tenta en publiant une imitation de *Don Quichotte*, fondée sur le même travers d'esprit, semée d'aventures aussi folles mais

beaucoup moins vives, moins piquantes, moins naturelles surtout que celles de son inimitable original. Cette copie ne manque pourtant ni d'esprit ni de gaîté, et sans la comparaison involontaire qu'elle rappelle à toutes les pages, elle aurait peut-être réussi ; mais ce succès, s'il eût été possible, ne pouvait s'obtenir qu'auprès des lecteurs qui n'auraient pas connu le chef-d'œuvre de Cervantes; et qui n'a pas lu *Don Quichotte?*

D'un excès se rejeter dans un autre excès, c'est un malheur assez commun à la jeunesse, et ce malheur arriva à notre auteur. Mécontent de ses débuts dans la bouffonnerie et dans la farce, Marivaux se mit en tête de faire une tragédie; l'expérience lui prouva qu'il n'était pas encore rentré dans le bon chemin. Ce fut définitivement sa dernière faute ; depuis *le Don Quichotte moderne* et *la Mort d'Annibal*, la conversion de Marivaux fut complète; car on ne peut pas regarder comme des farces les pièces qu'il donna à la comédie italienne. Ce fut lui qui, le premier, à ces canevas informes, chargés de gravelures indécentes et de grossières équivoques, substitua des comédies régulières où la finesse des sentimens est unie à la justesse du coup d'œil, et à la délicatesse de l'expression. Secondé, inspiré peut-être par les conseils et par le talent d'une actrice admirable, mademoiselle Silvia, ce fut

pour elle principalement qu'il composa ses principales pièces italiennes, que le talent d'une autre Silvia soutient et embellit de nos jours sur la scène française.

Chacun des ouvrages de Marivaux, chacune de ses pièces de théâtre est précédée dans cette édition d'un examen particulier. Je suis donc obligé, pour éviter le double emploi, de passer rapidement sur les choses de détail, et de me borner à quelques considérations générales sur la nature de ce talent singulier que de si hautes réputations contemporaines n'ont point éclipsé, et devant lequel pâlissent depuis long-temps des écrivains qui de leur vivant ont fait beaucoup plus de bruit que Marivaux, des écrivains qui auraient frémi à l'idée que l'on eût osé quelque jour le comparer à eux.

L'*Histoire abrégée des Oracles* et la *Pluralité des mondes* sont à peu près les seuls ouvrages littéraires qui défendent aujourd'hui contre l'oubli la mémoire d'un homme qui, pendant quatre-vingts ans de sa vie centenaire, s'est exercé dans tous les genres, qui a fait des comédies, des tragédies en prose, des pastorales, des sonnets, des épigrammes, des éloges, des *Dialogues des Morts*, une *Théorie de l'Art dramatique*, une *Histoire du Théâtre-Français*, une *Vie de Corneille*. Eh bien! tout cela, moins les *Éloges des*

Académiciens qui sont plutôt du domaine de la science que du domaine de la littérature, parc les bibliothèques beaucoup plus que la mémoire des amateurs; six ou sept pièces de théâtre, et deux bons romans de Marivaux, dont l'un même est un chef-d'œuvre, laissent bien loin en arrière la gloire de Fontenelle, dont Marivaux fut l'ami, dont il est aujourd'hui le vainqueur.

Que dirai-je de La Motte, dont une tragédie qu'on ne lit guère, mais qui est touchante à la représentation, a seule échappé au naufrage où sont tombées englouties les innombrables productions renfermées dans ses treize volumes? Veut-on se rapprocher de notre temps? cherchez dans D'Alembert et dans Diderot, qui passèrent l'un et l'autre pour des hommes d'un ordre supérieur. Qui lit aujourd'hui même les *Mélanges de Littérature* du premier? et qu'opposera le second au théâtre et aux romans de Marivaux, sinon de mauvais drames bourgeois où le naturel est ravalé jusqu'à la bassesse, le sentiment noyé dans des déclamations pédantesques, et enfin deux romans licencieux et impies, où les mœurs et la religion sont outragées dans un style qui seul est capable d'en neutraliser le poison?

La gloire de Marivaux est pure comme l'était son cœur, noble comme son caractère, inattaquable comme sa vie privée. Sa philosophie libre

et indépendante ne fait grâce à aucun des travers qu'elle rencontre sur son chemin; mais elle abaisse sa fierté devant les barrières qu'un devoir impérieux lui oppose. Ici je m'appuie sur une autorité que l'on ne récusera pas, sur celle de D'Alembert, qui, sans l'indiscrète publication de sa correspondance avec Voltaire, pourrait prendre pour lui-même une partie de l'éloge qu'il décerne à Marivaux. « Quoique très-éloi-
« gné d'afficher la dévotion, il l'était encore
« plus de l'incrédulité. La religion, disait-il, est
« la ressource du malheureux, quelquefois celle
« du philosophe; n'enlevons pas à la pauvre es-
« pèce humaine cette consolation que la Provi-
« dence lui a ménagée. Il tournait en ridicule
« (c'est toujours D'Alembert qui parle), il tour-
« nait en ridicule ces prétendus mécréans qui
« ont beau faire, ajoutait-il assez plaisamment,
« pour s'étourdir sur l'autre monde, et qui fini-
« ront par être sauvés malgré eux. Dans une
« autre circonstance où il entendait encore quel-
« qu'un parler avec beaucoup d'irrévérence de
« nos mystères, et avec beaucoup de crédulité
« de revenans et d'autres sottises semblables : On
« voit bien, lui dit-il, que si vous n'êtes pas bon
« chrétien, ce n'est pas faute de foi.

« Mais en sachant respecter ce que sa raison
« ne comprenait pas, il n'avait pas non plus as-

« sez de confiance en ses lumières pour vouloir
« expliquer ce qu'il ne comprenait pas. Sa phi-
« losophie, pour ainsi dire *littéraire*, était très-
« subtile; sa philosophie *religieuse* était très-
« simple et très-modeste. On lui demandait un
« jour ce que c'était que l'âme : Je sais, répondit-
« il, qu'elle est spirituelle et immortelle, et n'en
« sais rien de plus. Il faudra, lui dit-on, le de-
« mander à Fontenelle. Il a trop d'esprit, répli-
« qua-t-il, pour en savoir là-dessus plus que
« moi. »

Le même académicien qui nous a transmis ces anecdotes précieuses, que j'ai cru devoir citer textuellement parce qu'elles peuvent servir d'explication ou de correctif à certaines peintures un peu vives, et à des traits d'observation dont la manie interprétative pourrait abuser contre Marivaux, nous apprend que les étrangers, et surtout les Anglais, font le plus grand cas de Marivaux; c'est surtout à l'occasion du *Spectateur français* qu'il fait valoir en sa faveur le suffrage de nos voisins d'outre-mer. Il faut lire avec beaucoup de défiance les notices appelées *Éloges* que D'Alembert a publiées sur ses confrères les académiciens, et notamment ceux de Boileau, de Massillon, de l'abbé Houteville, prédécesseur de Marivaux à l'Académie, et enfin celui de Marivaux lui-même. Que les Anglais fassent

cas du *Spectateur français* même après celui d'Addisson et de Steele, c'est ce que l'on peut croire sur le témoignage de D'Alembert lui-même, puisqu'il assure que c'est celui de tous ses ouvrages où son confrère a mis le plus d'esprit, le plus de variété, le plus de traits, et où même il a le plus outré, ajoute-t-il assez malicieusement, les défauts ordinaires de son langage. Or, veut-on savoir pourquoi les Anglais sont si frappés d'admiration pour notre *Spectateur?* Ils ne sont charmés ni de l'esprit, ni de la variété, ni de grand nombre de traits piquans semés dans cet ouvrage; mais voici leur motif: « Comme l'auteur ne parle pas le français ordi-« naire, ils croient, en l'entendant, avoir fait « beaucoup de progrès dans notre langue, et lui « savent gré de les avertir de ce progrès; ils le « lisent à peu près comme un érudit lit un au-« teur grec et latin difficile à traduire; ils se « félicitent d'en avoir bien pénétré le sens, et « l'écrivain profite de la satisfaction que cette « lecture fait éprouver à leur amour-propre. »

Ainsi voilà des étrangers qui ne manquent certainement pas de bons ouvrages de littérature française, d'ouvrages moraux, variés, spirituels, et pourtant fort intelligibles, les voilà, dis-je, qui font le sacrifice de leur amour-propre national à un ouvrage qui n'a à leurs yeux d'autre

titre de préférence que celui de l'entortillage et de l'obscurité. On verra, dans l'analyse qui précédera *le Spectateur* de Marivaux, sur quels motifs est fondée l'admiration des étrangers pour cet ouvrage, qu'ils ont tort, si ce qu'on assure est véritable, de préférer à La Bruyère et à Addisson, mais qu'on peut louer plus équitablement en assurant qu'il n'a été surpassé par aucun des ouvrages d'observation et de morale qui sont venus après lui.

Il paraît que la famille de Marivaux lui avait laissé plus d'illustration domestique que de fortune. Il perdit sa femme au bout de deux ans de mariage, et la fille unique qu'il en avait eue ne put pas même recevoir de son père la dotation qui lui était nécessaire pour entrer dans un couvent. Il avait probablement cette pensée présente à l'esprit, lorsqu'il peignit dans *Marianne* la difficulté qu'éprouve cette jeune personne à se faire admettre novice dans une maison religieuse; et M. le duc d'Orléans, dit *de Sainte-Geneviève*, lui fournit les nobles traits dont il embellit la bienfaisance de madame de Miran et de madame Dorsin. Ce prince religieux et savant ajouta à la dotation de mademoiselle de Marivaux une pension de 4,000 francs pour son père; elle lui fut continuée par M. le duc d'Orléans, fils du précédent, et aïeul de M. le duc d'Orléans actuel.

Il recevait aussi un traitement annuel sur la cassette du roi; madame de Tencin et Helvétius pourvurent quelquefois à des besoins que sa bienfaisance et sa générosité envers des personnes plus pauvres que lui, ne pouvaient manquer de multiplier. « On l'a vu, dit un de ses « biographes, sacrifier jusqu'à son nécessaire « pour rendre la liberté et même la vie à des « particuliers qu'il connaissait à peine, mais qui « étaient ou réduits au désespoir, ou poursuivis « par des créanciers impitoyables. Il recomman- « dait le secret à ceux qu'il se trouvait heureux « d'obliger, et il cachait à ses plus intimes amis « ses chagrins domestiques et ses propres be- « soins. »

Une anecdote assez peu connue mérite de trouver ici sa place; c'est à la fois un trait de caractère et un trait de générosité.

Marivaux partait un jour pour la campagne avec une dame qui lui avait donné une place dans sa voiture. Pendant que la dame, qui n'était pas encore montée, était occupée à donner quelques ordres, un jeune homme de dix-huit à vingt ans, gras, potelé, du teint le plus frais et le plus vermeil, vint à la portière demander l'aumône. Marivaux, frappé du contraste entre la démarche humiliante et l'air de santé du mendiant : « N'as-tu pas honte, misérable, lui dit-il,

« jeune comme tu es, et te portant le mieux du « monde, de demander un pain que tu pourrais « gagner par un honnête travail? » Ce jeune homme, consterné de ce propos, lui répondit en sanglotant : « Ah! monsieur, si vous saviez, je suis « si paresseux! » Marivaux le regarde en souriant, tire un écu de sa poche et le lui donne. « Vous « êtes bien magnifique dans vos aumônes, » dit à notre auteur la dame au carrosse qui survint en cet instant, et qui connaissait parfaitement la position financière de Marivaux. « Je n'ai pu me « refuser à récompenser un trait de sincérité « échappé à ce pauvre garçon ; » et il raconte le fait. La dame et sa sœur, qui l'accompagnait, se piquèrent d'honneur; et le mendiant valide reconnut avec plaisir que la franchise ne gâtait rien, pas même un vilain métier.

Marivaux mourut à Paris, le 11 février 1763, à l'âge de soixante-quinze ans. La religion adoucit les angoisses de ses derniers momens; il ne lui avait jamais manqué de fidélité ; il la retrouva fidèle à son lit de mort, et il expira plein d'espérances, ne laissant après lui d'autres héritiers que des écrits qui lui ont jusqu'ici survécu, et à la plupart desquels on peut, sans se laisser aller à l'enthousiasme ordinaire des éditeurs, promettre l'immortalité.

On a vu qu'il avait succédé au fauteuil de

l'abbé Houteville, auteur de l'excellent livre de *la Religion prouvée par les faits*. Il fut lui-même remplacé à l'Académie par l'abbé de Radonvilliers, que Louis XV, dont il possédait toute la confiance, avait chargé de l'éducation de ses trois petits-fils. L'abbé de Radonvilliers mourut au commencement de 1789, assez à temps pour ne pas voir les malheurs de ses augustes élèves, mais trop tôt, puisque, d'après les lois ordinaires de la nature, il aurait pu voir leurs désastres réparés, et même accompagner de ses derniers vœux l'aurore d'un règne commencé sous les auspices glorieux de la victoire et de la paix.

Il me reste à donner une idée de cette nouvelle édition de Marivaux. L'homme de lettres qui s'est chargé de la surveiller, n'a pas eu la prétention de placer des notes partout où elles auraient été rigoureusement nécessaires. Il s'est proposé deux choses dans son travail : de signaler avec franchise les défauts de composition et de style, et de faire remarquer les beautés bien plus nombreuses qui auraient pu échapper à l'inattention ou à l'inexpérience des lecteurs. Marivaux, comme l'a très-bien observé Palissot, est dangereux à imiter. La route qu'il s'est ouverte, soit dans la comédie, soit dans le roman, est brillante, mais semée d'écueils. Le plus grand soin de l'éditeur a été de signa-

ler les fautes; car c'est surtout dans les fautes qu'est le danger de l'imitation. Quant aux beautés, il n'est guère facile de les reproduire dans de nouvelles compositions, sans s'être profondément pénétré de l'esprit de l'auteur original. Pour l'écrivain qui possède bien son modèle, pour l'homme du monde qui lit avec fruit, parce qu'il médite sur ses lectures, les observations louangeuses d'un commentateur sont à peu près superflues. Il suit de là que les critiques reviendront dans les notes plus souvent que les éloges; il serait injuste d'en rien conclure contre le mérite réel de Marivaux. L'abbé d'Olivet, La Harpe, Geoffroi, dans leurs travaux sur Racine, se sont particulièrement attachés à relever les incorrections du plus pur, du plus correct, du plus élégant de nos poëtes; et leurs remarques, en attestant le goût de ces célèbres critiques, n'ont fait qu'ajouter du poids à leurs jugemens sur ce qui n'a point donné prise à la sévérité de leur censure. Ils ont seulement réservé quelques formules admiratives pour les morceaux sur la supériorité desquels l'intérêt de l'art appelait des développemens utiles.

C'est aussi la marche que j'ai constamment suivie; j'ai cru que je me rendrais plus utile par la critique que par la louange; car le silence d'un éditeur doit être naturellement interprété en

bonne part; et, quand il se montre habituellement sévère, on doit en conclure qu'il approuve ce qu'il s'abstient de juger; c'est, à mon sens, le meilleur moyen d'être bref et impartial.

J'ai déjà dit que chacune des pièces des théâtres, comme chacun des autres ouvrages de Marivaux, est accompagnée d'un *jugement* qui porte sur l'ensemble; les notes sur les détails sont renvoyées au bas des pages. Ainsi le lecteur, avant d'ouvrir un volume, connaîtra d'avance l'esprit général de la pièce ou du roman dont il s'occupera; cette méthode a pour but de faciliter l'intelligence, de soulager la mémoire, de resserrer dans un cadre plus étroit les bornes d'une perspective dont l'immensité pourrait effrayer; les notes viennent ensuite, et servent comme de points de repos qui donnent au lecteur le temps de reprendre haleine, et de continuer sa lecture avec plus de confiance.

Dans la double vue d'accélérer et d'améliorer mon travail, je me suis aidé du secours d'un jeune littérateur, M. Paul Duport, déjà connu par des succès sur plusieurs théâtres de la capitale, et qui, ayant des ouvrages plus importans reçus à nos grands théâtres, ne tardera pas sans doute à en obtenir de plus décisifs. Il a bien voulu me prêter le secours de sa plume pour la dernière moitié du *Marivaux;* tout le théâtre est

donc entièrement de moi, ainsi que *les Notices* et *les Jugemens* sur les différens ouvrages. Pour les notes qui se trouvent dans les cinq derniers volumes, elles appartiennent à M. Duport. Je me suis seulement réservé le droit de les revoir, et même d'en ajouter de nouvelles. J'ai dû faire cette déclaration, ne voulant ni m'attribuer le mérite de ce qu'elles ont de bien, ni décliner la responsabilité de ce que l'on pourrait y trouver à reprendre.

Le texte a été revu avec le soin le plus scrupuleux; jamais peut-être aucun auteur n'avait été imprimé avec plus de négligence que Marivaux. Dans l'édition de 1781, en douze volumes in-8°, on a poussé l'impéritie jusqu'à imprimer, comme de notre auteur, le célèbre *Dialogue d'Eucrate et de Sylla* du président de Montesquieu. Toutes les recherches ont été faites dans les bibliothèques publiques pour établir l'authenticité des ouvrages qui doivent rester à Marivaux, et je crois pouvoir assurer que, si rien de ce qui lui est étranger ne figure dans cette édition, rien aussi n'a été omis de ce qui lui appartient en propre.

Les yeux des lecteurs sont les meilleurs juges de l'exécution typographique. J'ajoute seulement que toutes les précautions ont été prises pour que l'exactitude et la correction du texte fussent

aussi parfaites qu'il est possible. Ces soins coûtent beaucoup de temps et beaucoup de peines, et ils ne sont pas de ceux dont on s'aperçoive d'abord; mais ils finissent par être appréciés; et, s'ils n'ont rien de commun avec les travaux intellectuels d'un éditeur, ils concourent d'ordinaire, non moins efficacement que ces travaux mêmes, à assurer le succès d'une édition.

1er février 1825.

P. DUVIQUET.

LE PÈRE PRUDENT

ET

ÉQUITABLE,

OU

CRISPIN L'HEUREUX FOURBE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS.

JUGEMENT

SUR LA COMÉDIE

DU PÈRE PRUDENT ET ÉQUITABLE,

OU

CRISPIN L'HEUREUX FOURBE.

C'est ici le premier ouvrage de Marivaux ; il faut convenir franchement qu'il ne fait pressentir en rien ce que devait être un jour l'auteur du *Legs*, de *la Surprise de l'Amour*, des *Fausses Confidences*, du *Jeu de l'Amour et du Hasard*. Des deux titres de la pièce, le premier est une double contre-vérité ; le Démocrite de Marivaux est le plus imbécile de tous les pères de comédie ; il en est en même temps le plus injuste. Dupe des plus absurdes stratagêmes, lorsqu'à la fin il est éclairé sur les fourberies de Crispin, il congédie sans raison les trois honnêtes gens parmi lesquels il avait résolu de se choisir un gendre, et il récompense par la main de sa fille l'amant qui avait employé son valet à le couvrir de ridicule.

L'intrigue est commune, et les situations avaient déjà été usées par Molière et par Regnard lui-même à l'époque où Marivaux commençait à écrire : elles sont presque toutes empruntées de *Pourceaugnac* et du *Légataire*.

Marivaux ne pouvait guère être âgé de moins de vingt ans quand, à la suite d'une espèce de défi, il tenta son premier essai de comédie ; or, *le Légataire* est de 1708 ; Marivaux atteignait alors sa vingtième année, et l'on retrouvera dans l'enthousiasme factice de Crispin au moment où il va enfanter ses grands projets, dans la scène où il affecte en les chargeant les manières du gentilhomme campagnard, les traces d'une imitation si servile, qu'elle révèle toute l'impuissance d'un jeune homme qui, pour ne pas perdre un pari, s'empresse de reproduire dans une pâle copie l'impression récente qu'un ouvrage en plein succès a laissée dans son esprit ou dans sa mémoire.

D'un autre côté, la scène VI du *Père prudent,* dans laquelle Toinette, se donnant pour la fille de Démocrite, vient provoquer avec des façons si vives et si égrillardes l'amour du bonhomme Ariste, est calquée tout entière sur la scène VI du deuxième acte de *Pourceaugnac,* où Julie se conduit avec le gentilhomme de Limoges comme ici Philine avec son campagnard. Mais autant la prose de Molière est plaisante, naturelle, originale, autant les vers de son faible imitateur sont lâches, traînans, incorrects, et malheureusement toute la pièce est écrite comme cette scène.

Telle était l'inexpérience de Marivaux, qu'il ignorait même alors les règles les plus élémentaires de la versification. Il se permet, sans scrupule, des fautes contre la prosodie, des hiatus, des accolemens de quatre rimes féminines ; je ne parle pas des incorrections de style, des barbarismes de construction ; j'en noterai quelques-unes au bas des pages.

Si les éditeurs ne s'étaient pas fait une loi de ne rien omettre de ce qui a été imprimé dans l'édition de 1781, j'aurais été d'avis de laisser de côté un ouvrage indigne de

Marivaux ; mais, comme on l'a dit dans le *Prospectus*, « il peut être utile d'observer le point de départ d'un « talent distingué qui a, non pas surpassé les espérances, « mais trompé les craintes que ses premiers essais avaient « dû naturellement inspirer. » On sent plus vivement le prix d'un beau jour dont l'aurore a été attristée de quelques brouillards.

PERSONNAGES.

DÉMOCRITE, père de Philine.
PHILINE, fille de Démocrite.
TOINETTE, servante de Philine.
CLÉANDRE, amant de Philine.
CRISPIN, valet de Cléandre.
ARISTE, bourgeois campagnard.
MAITRE JACQUES, paysan suivant Ariste.
LE CHEVALIER DE LA MINARDINIÈRE.
LE FINANCIER.
FRONTIN, fourbe employé par Crispin.

La scène est sur une place publique, d'où l'on aperçoit la maison de Démocrite.

LE PÈRE PRUDENT

ET

ÉQUITABLE.

SCÈNE I.

DÉMOCRITE, PHILINE, TOINETTE.

DÉMOCRITE.

Je veux être obéi : votre jeune cervelle
Pour l'utile, aujourd'hui, choisit la bagatelle.
Cléandre, ce mignon, à vos yeux est charmant :
Mais il faut l'oublier, je vous le dis tout franc.
Vous rechignez, je crois, petite créature.
Ces morveuses à peine ont-elles pris figure,
Qu'elles sentent déjà ce que c'est que l'amour.
Eh bien donc! vous serez mariée en ce jour.
Il s'offre trois partis : un homme de finance;
Un jeune chevalier, le plus noble de France,
Et Ariste [1], qui doit arriver aujourd'hui.
Je le souhaiterais, que vous fussiez à lui.
Il a de très-grands biens, il est près du village.
Il est vrai que l'on dit qu'il n'est pas de votre âge :

---

[1] *Et Ariste.* Il n'est pas un écolier qui fît aujourd'hui une pareille faute de prosodie. La conjonction *et* ne peut jamais se rencontrer en vers devant une voyelle.

Mais qu'importe après tout ? La jeune de Faubon
En est-elle moins bien pour avoir un barbon ?
Non : sans aller plus loin, voyez votre cousine ;
Avec son vieil époux sans cesse elle badine ;
Elle saute, elle rit, elle danse toujours.
Ma fille, les voilà, les plus charmans amours.
Nous verrons aujourd'hui ce que c'est que cet homme.
Pour les autres, je sais aussi comme on les nomme :
Ils doivent, sur le soir, me parler tous les deux.
Ma fille, en voilà trois ; choisissez l'un d'entre eux ;
Je le veux bien encor : mais oubliez Cléandre ;
C'est un colifichet qui voudrait nous surprendre,
Dont les biens, embrouillés dans de très-grands procès,
Peut-être ne viendront qu'après votre décès.

PHILINE.

Si mon cœur....

DÉMOCRITE.

Taisez-vous, je veux qu'on m'obéisse.
Vous suivez sottement votre amoureux caprice ;
C'est faire votre bien que de vous résister,
Et je ne prétends point ici vous consulter.
Adieu.

SCÈNE II.

PHILINE, TOINETTE.

PHILINE.

Dis-moi, que faire après ce coup terrible ?
Tout autre que Cléandre à mes yeux est horrible.
Quel malheur !

TOINETTE.

Il est vrai.

PHILINE.

Dans un tel embarras,
Plutôt que de choisir, je prendrais le trépas.

SCÈNE III.

PHILINE, TOINETTE, CLÉANDRE, CRISPIN.

CLÉANDRE.

N'avez-vous pu, madame, adoucir votre père?
A nous unir tous deux est-il toujours contraire?

PHILINE.

Oui, Cléandre.

CLÉANDRE.

A quoi donc vous déterminez-vous?

PHILINE.

A rien.

CLÉANDRE.

Je l'avoûrai, le compliment est doux.
Vous m'aimez cependant; au péril qui nous presse,
Quand je tremble d'effroi, rien ne vous intéresse.
Nous sommes menacés du plus affreux malheur:
Sans alarme pourtant....

PHILINE.

Doutez-vous que mon cœur,
Cher Cléandre, avec vous ne partage vos craintes?
De nos communs chagrins je ressens les atteintes;
Mais quel remède, enfin, y pourrai-je apporter?

Mon père me contraint, puis-je lui résister ?
De trois maris offerts il faut que je choisisse,
Et ce choix à mon cœur est un cruel supplice.
Mais à quoi me résoudre en cette extrémité,
Si de ces trois partis mon père est entêté ?
Qu'exigez-vous de moi ?

CLÉANDRE.

A quoi bon vous le dire,
Philine, si l'amour n'a pu vous en instruire ?
Il est des moyens sûrs, et quand on aime bien....

PHILINE.

Arrêtez, je comprends, mais je n'en ferai rien.
Si mon amour m'est cher, ma vertu m'est plus chère.
Non, n'attendez de moi rien qui lui soit contraire ;
De ces moyens si sûrs ne me parlez jamais.

CLÉANDRE.

Quoi !

PHILINE.

Si vous m'en parlez, je vous fuis désormais.

CLÉANDRE.

Eh bien ! fuyez, ingrate, et riez de ma perte.
Votre injuste froideur est enfin découverte.
N'attendez point de moi de marques de douleur ;
On ne perd presque rien à perdre un mauvais cœur ;
Et ce serait montrer une faiblesse extrême,
Par de lâches transports de prouver qu'on vous aime,
Vous qui n'avez pour moi qu'insensibilité.
Doit-on par des soupirs payer la cruauté ?
C'en est fait, je vous laisse à votre indifférence ;

Je vais mettre à vous fuir mon unique constance ;
Et si vous m'accablez d'un si cruel destin,
Vous ne jouirez pas, du moins, de mon chagrin.

PHILINE.

Je ne vous retiens pas, devenez infidèle ;
Donnez-moi tous les noms d'ingrate et de cruelle ;
Je ne regrette point un amant tel que vous,
Puisque de ma vertu vous n'êtes point jaloux.

CLÉANDRE.

Finissons là-dessus ; quand on est sans tendresse,
On peut faire aisément des leçons de sagesse,
Philine, et quand un cœur chérit comme le mien.....
Mais quoi ! vous le vanter ne servirait de rien.
Je vous ai mille fois montré toute mon âme,
Et vous n'ignorez pas combien elle eut de flamme ;
Mon crime est d'avoir eu le cœur trop enflammé :
Vous m'aimeriez encor, si j'avais moins aimé.
Mais, dussé-je, Philine, être accablé de haine,
Je sens que je ne puis renoncer à ma chaîne.
Adieu, Philine, adieu ; vous êtes sans pitié,
Et je n'exciterais que votre inimitié.
Rien ne vous attendrit : quel cœur ! qu'il est barbare !
Le mien dans les soupirs s'abandonne et s'égare.
Ah ! qu'il m'eût été doux de conserver mes feux !
Plus content mille fois.... que je suis malheureux !
Adieu, chère Philine.... avant que je vous quitte....

(Il va et revient.)

De quelques feints regrets du moins plaignez ma fuite.

PHILINE, *s'en allant aussi et soupirant.*

Ah !

CLÉANDRE l'arrête.

Mais où fuyez-vous ? arrêtez donc vos pas [1].
Je suis prêt d'obéir ; eh ! ne me fuyez pas.

TOINETTE.

Votre père pourrait, madame, vous surprendre ;
Vous savez qu'il n'est pas fort prudent de l'attendre ;
Finissez vos débats, et calmez le chagrin....

CRISPIN.

Oui, croyez-en, madame, et Toinette et Crispin ;
Faites la paix tous deux.

TOINETTE.

Quoi ! toujours triste mine!

CRISPIN.

Parbleu ! qu'avez-vous donc, monsieur, qui vous chagrine ?
Je suis de vos amis, ouvrez-moi votre cœur :
A raconter sa peine on sent de la douceur.
Chassez de votre esprit toute triste pensée.
Votre bourse, monsieur, serait-elle épuisée ?
C'est, il faut l'avouer, un destin bien fatal ;
Mais en revanche, aussi, c'est un destin banal.
Nombre de gens, atteints de la même faiblesse,
Dans leur triste gousset logent la sécheresse :
Mais Crispin fut toujours un généreux garçon ;
Je vous offre ma bourse, usez-en sans façon.

TOINETTE.

Ah ! que vous m'ennuyez ! pour finir vos alarmes,

---

[1] *Mais où fuyez-vous? arrêtez donc vos pas.* Toute cette partie de la scène est moins une imitation qu'une grossière parodie de l'admirable scène de la bouderie et de la réconciliation de Valère avec Marianne, dans le second acte de *Tartufe*.

C'est un fort bon moyen que de verser des larmes !
Retournez au logis passer votre chagrin.

CRISPIN.

Et retournons au nôtre y prendre un doigt de vin.

TOINETTE.

Que vous êtes enfans !

CRISPIN.

Leur douloureux martyre,
En les faisant pleurer, me fait crever de rire.

TOINETTE.

Qu'un air triste et mourant vous sied bien à tous deux !

CRISPIN.

Qu'il est beau de pleurer, quand on est amoureux !

TOINETTE.

Eh bien ! finissez-vous ? toi, Crispin, tiens ton maître.
Hélas ! que vous avez de peine à vous connaître !

CRISPIN.

Ils ne se disent mot, Toinette ; sifflons-les.
On siffle bien aussi messieurs les perroquets.

CLÉANDRE.

Promettez-moi, Philine, une vive tendresse.

PHILINE.

Je n'aurai pas de peine à tenir ma promesse.

CRISPIN.

Quel aimable jargon ! je me sens attendrir ;
Si vous continuez, je vais m'évanouir.

TOINETTE.

Hélas ! beau Cupidon ! le douillet personnage !
Mais, madame, en un mot, cessez ce badinage.
Votre père viendra.

CLÉANDRE.

Non, il ne suffit pas
D'avoir pour le présent terminé nos débats.
Voyons encore ici quel biais l'on pourrait prendre;
Pour nous unir enfin, ce qu'on peut entreprendre.

PHILINE, à Toinette.

De mon père tu sais quelle est l'intention.
Il m'offre trois partis : Ariste, un vieux barbon;
L'autre est un chevalier, l'autre homme de finance;
Mais, Ariste, ce vieux, aurait la préférence :
Il a de très-grands biens, et mon père aujourd'hui
Pourrait le préférer à tout autre parti.
Il arrive en ce jour.

TOINETTE.

Je le sais, mais que faire?
Je ne vois rien ici qui ne vous soit contraire.
Dans ta tête, Crispin, cherche, invente un moyen.
Pour moi, je suis à bout, et je ne trouve rien.
Remue un peu, Crispin, ton imaginative [1].

CRISPIN.

En fait de tours d'esprit, la femelle est plus vive.

---

[1] *Remue un peu, Crispin, ton imaginative. — Silence! — Dieux! quel enthousiasme!* Mêmes mouvemens, même suspension, et presque mêmes expressions que dans la deuxième scène du quatrième acte du *Légataire*. Mais, comme dans tout le reste de la pièce, Marivaux gâte ce qu'il imite :

Exerce à ce sujet ton imaginative,

dit le Crispin de Regnard. *Remue ton imaginative*, dit la Toinette de Marivaux : il ne faut qu'une citation semblable pour juger entre l'original et la copie.

TOINETTE.

Pour moi, je doute fort qu'on puisse rien trouver.

CRISPIN, tout à coup en enthousiasme.

Silence ! par mes soins je prétends vous sauver.

TOINETTE.

Dieux ! quel enthousiasme !

CRISPIN.

Halte là ! mon génie
Va des fureurs du sort affranchir votre vie.
Ne redoutez plus rien ; je vais tarir vos pleurs,
Et vous allez par moi voir finir vos malheurs.
Oui, quoique le destin vous livre ici la guerre,
Si Crispin est pour vous....

TOINETTE.

Quel bruit pour ne rien faire !

CRISPIN.

Osez-vous me troubler, dans l'état où je suis ?
Si ma main... mais plutôt, rappelons nos esprits.
J'enfante....

TOINETTE.

Un avorton.

CRISPIN.

Le dessein d'une intrigue.

TOINETTE.

Eh ! ne dirait-on pas qu'il médite une ligue ?
Venons, venons au fait.

CRISPIN.

Enfin je l'ai trouvé.

TOINETTE.

Et votre enthousiasme est enfin achevé ?

CRISPIN, parlant à Philine.

D'Ariste vous craignez la subite arrivée?

PHILINE.

Peut-être qu'à ce vieux je me verrais livrée.

CRISPIN, à Cléandre.

Vaines terreurs, chansons. Vous, vous êtes certain
De ne pouvoir jamais lui donner votre main?

CLÉANDRE.

Oui, vraiment.

CRISPIN.

Avec moi, tout ceci bagatelle.

CLÉANDRE.

Eh! que faire?

CRISPIN.

Ah! parbleu, ménagez ma cervelle.

TOINETTE.

Benêt!

CRISPIN.

Sans compliment : c'est dans cette journée
Qu'Ariste doit venir pour tenter hyménée?

TOINETTE.

Sans doute.

CRISPIN.

Du voyage il perdra tous les frais.
Je saurai de ces lieux l'éloigner pour jamais.
Quand il sera parti, je prendrai sa figure :
D'un campagnard grossier imitant la posture,
J'irai trouver ce père, et vous verrez enfin
Et quel trésor je suis, et ce que vaut Crispin.

TOINETTE.

Mais enfin, lui parti, cet homme de finance,
De la Boursinière est un rival d'importance [1].

CRISPIN.

Nous pourvoirons à tout.

TOINETTE.

Ce chevalier charmant?....

CRISPIN.

Ce sont de nos cadets brouillés avec l'argent :
Chez les vieilles beautés est leur bureau d'adresse.
Qu'il y cherche fortune.

TOINETTE.

Eh! oui, mais le temps presse.
Ne t'amuse donc pas, Crispin; il faut pourvoir
A chasser tous les trois, et même dès ce soir.
Ariste étant parti, dis-nous par quelle adresse,
Des deux autres messieurs...

CRISPIN.

J'ai des tours de souplesse
Dont l'effet sera sûr... A propos, j'ai besoin
De quelque habit de femme.

CLÉANDRE.

Eh bien, j'en aurai soin :
Va, je t'en donnerai.

---

[1] *De la Boursinière est un rival d'importance.* Si ce nom de la Boursinière n'est que de cinq syllabes, le vers n'a point de césure. S'il est de six syllabes, comme on doit le croire d'après un vers de la scène dix-huitième où il fait à lui seul le second hémistiche, ici le vers est trop long d'une syllabe.

CRISPIN.

Je connais certain drôle,
Que je dois employer, et qui joûra son rôle.
(Se tournant vers Cléandre et Philine.)
Vous, ne paraissez pas; et vous, ne craignez rien;
Tout doit vous réussir, cet oracle est certain.
Je ne m'éloigne pas. Avertis-moi, Toinette,
Si l'un des trois arrive, afin que je l'arrête.

CLÉANDRE.

Adieu, chère Philine.

PHILINE.

Adieu.

SCÈNE IV.

CLÉANDRE, CRISPIN.

CLÉANDRE.

Mais dis, Crispin,
Pour tromper Démocrite, es-tu bien assez fin?

CRISPIN.

Reposez-vous sur moi, dormez en assurance,
Et méritez mes soins par votre confiance.
De ce que j'entreprends je sors avec honneur,
Ou j'en sors, pour le moins, toujours avec bonheur.

CLÉANDRE.

Que tu me rends content! Si j'épouse Philine,
Je te fonde, Crispin, une sûre cuisine.

CRISPIN.

Je savais autrefois quelques mots de latin :
Mais depuis qu'à vos pas m'attache le destin,

De tous les temps, celui que garde ma mémoire,
C'est le futur, soit dit sans taxer votre gloire.
Vous direz au futur : Çà, tu seras payé;
Pour de présent, *caret :* vous l'avez oublié.

CLÉANDRE.

Va, tu ne perdras rien; ne te mets point en peine.

CRISPIN.

Quand vous vous marîrez, j'aurai bien mon étrenne.
Sortons; mais quel serait ce grand original?
Ma foi, ce pourrait bien être notre animal.
Allez chez vous m'attendre.

SCÈNE V.

CRISPIN, ARISTE, MAITRE JACQUES, *suivant Ariste.*

MAÎTRE JACQUES.

C'est là monsieur, Ariste [1] :
Et v'là bian la maison, je le sens à la piste;
Mais l'homme que voici nous instruira de ça.

CRISPIN, s'entortillant le nez dans son manteau.

Que cherchez-vous, messieurs?

ARISTE.

Ne serait-ce pas là
La maison d'un nommé le seigneur Démocrite?

---

[1] *Allez chez vous m'attendre. — C'est là monsieur, Ariste.* Encore un vers avec une syllabe de trop. *C'est là monsieur,* est à peine intelligible. Comme les deux interlocuteurs entrent sur la scène, maître Jacques doit nommer Démocrite; autrement, on ne sait de qui il veut parler.

MAÎTRE JACQUES.

Je sons partis tous deux pour lui rendre visite.

CRISPIN.

Oui ; que demandez-vous ?

ARISTE.

J'arrive ici pour lui.

MAÎTRE JACQUES.

C'est que ce Démocrite avertit celui-ci
Qu'il lui baillait sa fille, et ça m'a fait envie ;
Je venions assister à la carimonie.
Je devons épouser la fille de Jacquet,
Et je venions un peu voir comment ça se fait.

CRISPIN.

Est-ce Ariste ?

ARISTE.

C'est moi.

MAÎTRE JACQUES.

Velà sa portraiture,
Tout comme l'a bâti notre mère nature.

CRISPIN.

Moi, je suis Démocrite.

ARISTE.

Ah ! quel heureux hasard !
Démocrite, pardon si j'arrive un peu tard.

CRISPIN.

Vous vous moquez de moi.

MAÎTRE JACQUES.

Velà donc le biau-père ?
Oh ! bian, puisque c'est vous, souffrez donc sans mystère
Que je vous dégauchisse un petit compliment,

En vous remarcissant de votre traitement.

CRISPIN.

Vous me comblez d'honneur ; je voudrais que ma fille
Pût, dans la suite, Ariste, unir notre famille.
On nous a fait de vous un si sage récit.

ARISTE.

Je ne mérite pas tout ce qu'on en a dit.

MAÎTRE JACQUES.

Palsangué ! qu'ils feront tous deux un biau carrage !
Je ne sais pas au vrai si la fille est bien sage ;
Mais, margué ! je m'en doute.

CRISPIN.

Il ne me sied pas bien
De la louer moi-même et d'en dire du bien.
Vous en pourrez juger, elle est très-vertueuse.

MAÎTRE JACQUES.

Biau-père, dites-moi, n'est-elle pas rêveuse ?

CRISPIN.

Monsieur sera content, s'il devient son époux.

ARISTE.

C'est, je l'ose assurer, mon souhait le plus doux ;
Et quoique dans ces lieux j'aie fait ma retraite....

MAÎTRE JACQUES, vite.

C'est qu'en ville autrefois sa fortune était faite.
Il était emplouyé dans un très-grand emploi ;
Mais on le rechercha de par monsieur le roi.
Il avait un biau train ; quelques farmiers venirent ;
Ah ! les méchans bourriaux ! les farmiers le forcirent
A compter. Ils disiont que monsieur avait pris

Plus d'argent qu'il ne faut et qu'il n'était permis;
Enfin, tout ci, tout ça, ces gens, pour son salaire,
Vouliont, se disaient-ils, lui faire pardre terre.
Ceti-ci prit la mouche; il leùr plantit tout là,
Et de ci les valets, et les cheviaux de là;
Et monsieur, bien fâché d'une telle avanie,
S'en venit dans les champs vivre en mélancoulie.

ARISTE.

Le fait est seulement que, lassé du fracas,
Le séjour du village a pour moi plus d'appas.

MAÎTRE JACQUES, apercevant Toinette à une fenêtre.

Ah! le friand minois que je vois qui regarde!

TOINETTE, à la fenêtre.

Eh! qui sont ces gens-là?

MAÎTRE JACQUES.

L'aimable camarade!
Biau-père, c'est l'enfant dont vous voulez parler?

CRISPIN.

Il est vrai, c'est ma fille; et je vais l'appeler.
Ma fille, descendez. (Il fait signe à Toinette.)

MAÎTRE JACQUES.

Morgué, qu'elle est gentille!

SCÈNE VI.

ARISTE, MAITRE JACQUES, CRISPIN, TOINETTE.

CRISPIN, allant au devant de Toinette, et lui disant bas.

Fais ton rôle, entends-tu? je te nomme ma fille,
Et cet homme est Ariste. Approchez-vous de nous,

Ma fille, et saluez votre futur époux.

MAÎTRE JACQUES.

Jarnigué, la friponne! elle aurait ma tendresse.

ARISTE.

Je serais trop heureux, monsieur, je le confesse.
Madame a des appas dont on est si charmé,
Qu'en la voyant d'abord on se sent enflammé.

TOINETTE.

Est-il vrai, trouvez-vous que je sois bien aimable?
On ne voit, me dit-on, rien de plus agréable ;
En gros je suis parfaite, et charmante en détail ;
Mes yeux sont tout de feu, mes lèvres de corail,
Le nez le plus friand, la taille la plus fine.
Mais mon esprit encor vaut bien mieux que ma mine.
Gageons que votre cœur ne tient pas d'un filet?
Fripon, vous soupirez, avouez-le tout net.
Il est tout interdit.

CRISPIN, bas.

Tu réponds à merveilles;
Courage sur ce ton.

MAÎTRE JACQUES.

Ça ravit mes oreilles.

ARISTE.

Que veut dire ceci? veut-elle badiner?
Cet air et ses discours ont droit de m'étonner.

TOINETTE.

Je vois que le pauvre homme a perdu la parole :
S'il devenait muet, papa, je deviens folle.
Parlez donc, cher amant, petit mari futur;
Sied-il bien aux amans d'avoir le cœur si dur?

Allez, petit ingrat, vous méritez ma haine.
Je ferai désormais la fière et l'inhumaine.

ARISTE.

Je n'y comprends plus rien.

TOINETTE.

Tourne vers moi les yeux,
Et vois combien les miens sont tendres, amoureux.
Ah! que pour toi déjà j'ai conçu de tendresse!
O trop heureux mortel de m'avoir pour maîtresse!

ARISTE.

Dans quel égarement....

TOINETTE.

Vous ne me dites mot!
Je vous croyais poli, mais vous n'êtes qu'un sot.
Moi, devenir sa femme! ah! ah! quelle figure!
Marier un objet, chef-d'œuvre de nature,
Fi donc! avec un singe aussi vilain que lui!

ARISTE, bas.

La guenon!

TOINETTE.

Cher papa, non, j'en mourrais d'ennui.
Je suis, vous le savez, sujette à la migraine;
L'aspect de ce magot la rendrait quotidienne.
Que je le hais déjà! je ne le puis souffrir.
S'il devient mon époux, ma vertu va finir;
Je ne réponds de rien.

ARISTE.

Quelle étrange folie!

CRISPIN.

Son humeur est contraire à la mélancolie.

ARISTE.

A l'autre!

CRISPIN.

Expliquez-vous, ne vous plaît-elle pas?

ARISTE.

Sans son extravagance elle aurait des appas.
Retirons-nous d'ici, laissons ces imbéciles;
Ils auraient de l'argent à courir dans les villes.
Nous venons de bien loin pour ne voir que des fous.

MAÎTRE JACQUES.

Adieu, biauté quinteuse; adieu donc, sans courroux.
La peste les étouffe.

CRISPIN.

Mon humeur est mutine;
Point de bruit, s'il vous plaît, ou bien sur votre échine
J'apostrophe un *ergo* qu'on nomme *in barbara*.

MAÎTRE JACQUES.

Ah! morgué, le biau nid que j'avions trouvé là!

SCÈNE VII.

CRISPIN, TOINETTE.

CRISPIN.

Il est congédié.

TOINETTE.

Grâces à mon adresse.

CRISPIN.

Je te trouve en effet digne de ma tendresse.

TOINETTE.

Est-il vrai, sieur Crispin? ah! vous vous ravalez.

CRISPIN.

Vous ne savez donc pas tout ce que vous valez?

TOINETTE.

C'est trop se prodiguer.

CRISPIN.

Je ne puis m'en défendre.
Les grands hommes souvent se plaisent à descendre.

TOINETTE.

Démocrite paraît : adieu, songe au projet.

CRISPIN.

Ne t'embarrasse pas : va, je sais mon sujet.
Je me vais dire Ariste, et trouver Démocrite,
Et je saurai chasser les autres dans la suite.
Mais prends garde, l'un d'eux pourrait bien arriver :
Je ne m'écarte point, viens vite me trouver.

TOINETTE.

Ils ne viendront qu'au soir rendre visite au père.

CRISPIN.

Je pourrai donc les voir et terminer l'affaire.

SCÈNE VIII.

DÉMOCRITE, TOINETTE.

DÉMOCRITE.

Toinette!

TOINETTE.

Eh bien, monsieur?

DÉMOCRITE.

Puisque c'est aujourd'hui
Qu'Ariste doit venir, ayez soin que pour lui

L'on prépare un régal : ma fille est prévenue.

TOINETTE.

Je sais fort bien, monsieur, qu'elle attend sa venue ;
Mais, pour être sa femme, il est un peu trop vieux.

DÉMOCRITE.

Il a plus de raison.

TOINETTE.

En sera-t-elle mieux ?
La raison, à son âge, est, ma foi, bagatelle,
Et la raison n'est pas le charme d'une belle.

DÉMOCRITE.

Mais elle doit suffire.

TOINETTE.

Oui, pour de vieux époux ;
Mais les jeunes, monsieur, n'en sont pas si jaloux.
Un peu moins de raison, plus de galanterie ;
Et voilà ce qui fait le plaisir de la vie.

DÉMOCRITE.

C'en est fait, taisez-vous, je lui laisse le choix ;
Qu'elle prenne celui qui lui plaira des trois.

TOINETTE.

Mais...

DÉMOCRITE.

Mais retirez-vous, et gardez le silence !
Parbleu, c'est bien à vous à taxer ma prudence !

SCÈNE IX.

DÉMOCRITE, *seul.*

En effet, est-il rien de plus avantageux?
Quoi! je préférerais, pour je ne sais quels feux,
Un jeune homme sans bien à trois partis sortables!
Que faire, sans le bien, de figures aimables?
S'il gagnait son procès, cet amant si chéri,
En ce cas, il pourrait devenir son mari :
Mais vider des procès, c'est une mer à boire.

SCÈNE X.

DÉMOCRITE, LE CHEVALIER DE LA MINARDINIÈRE.

LE CHEVALIER.

C'est ici.

DÉMOCRITE, ne voyant pas le chevalier.

C'est moi seul, enfin, que j'en veux croire.

LE CHEVALIER.

Le seigneur Démocrite n'est-il pas logé là [1] ?

DÉMOCRITE.

Voulez-vous lui parler?

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur.

---

[1] *Le seigneur Démocrite n'est-il pas logé là?* On pourrait supposer une faute d'impression et croire que Marivaux avait écrit : *est-il pas logé là?* Mais la multiplicité de fautes du même genre ne permet pas d'admettre cette excuse.

DÉMOCRITE.

Le voilà.

LE CHEVALIER.

La rencontre est heureuse, et ma joie est extrême,
En arrivant d'abord, de vous trouver vous-même.
Philine est le sujet qui m'amène vers vous :
Mon bonheur sera grand si je suis son époux.
Je suis le chevalier de la Minardinière.

DÉMOCRITE.

Ah ! je comprends, monsieur, et la chose est fort claire ;
Je suis instruit de tout ; j'espérais de vous voir,
Comme on me l'avait dit, aujourd'hui sur le soir.

LE CHEVALIER.

Puis-je croire, monsieur, que votre aimable fille
Voudra bien consentir d'unir notre famille ?

DÉMOCRITE.

Je suis persuadé que vous lui plairez fort.
Si vous ne lui plaisiez, elle aurait un grand tort ;
Mais comme vous avez pressé votre visite,
Et qu'on n'espérait pas que vous vinssiez si vite,
Elle est chez un parent, même assez loin d'ici.
Si vous voulez, monsieur, revenir aujourd'hui,
Vous vous verriez tous deux, et l'on prendrait mesure.

LE CHEVALIER.

Vous pouvez ordonner, et c'est me faire injure
Que de penser, monsieur, que je plaigne mes pas,
Et l'espoir qui me flatte a pour moi trop d'appas.
Je reviens sur le soir.

SCÈNE XI.

DÉMOCRITE, *seul.*

Je fais avec prudence
De ne l'avoir trompé par aucune assurance.
Il est bon de choisir; j'en dois voir encor deux,
Et ma fille à son gré choisira l'un d'entre eux.
Ariste et l'autre ici doivent bientôt se rendre,
Et j'aurai dans ce jour l'un des deux pour mon gendre.
Quelque mérite enfin qu'ait notre chevalier,
Il faut attendre Ariste et notre financier.
L'heure approche, et bientôt....

SCÈNE XII.

DÉMOCRITE, CRISPIN, *contrefaisant Ariste.*

CRISPIN.

Morbleu de Démocrite!
Je pense qu'à mes yeux sa maison prend la fuite.
Depuis long-temps ici que je la cherche en vain,
J'aurais, je gage, bu dix chopines de vin.

DÉMOCRITE.

Quel ivrogne! parlez, auriez-vous quelque affaire
Avec lui?

CRISPIN.

Babillard, vous plaît-il de vous taire?
Vous interroge-t-on?

DÉMOCRITE.

Mais c'est moi qui le suis [1].

CRISPIN.

Ah! ah! je me reprends, si je me suis mépris.
Comment vous portez-vous? Je me porte à merveille,
Et je suis toujours frais, grâce au jus de la treille.

DÉMOCRITE.

Votre nom, s'il vous plaît?

CRISPIN.

Et mon surnom aussi.
Je suis Antoine Ariste, arrivé d'aujourd'hui,
Exprès pour épouser votre fille, je pense :
Car le doute est fondé dessus l'expérience.

DÉMOCRITE.

Vous êtes goguenard; je suis pourtant charmé
De vous voir.

CRISPIN.

Dites-moi, pourrai-je en être aimé?
Voyons-la.

DÉMOCRITE.

Je le veux : qu'on appelle ma fille.

CRISPIN.

Je me promets de faire une grande famille;
J'aime fort à peupler [2].

---

[1] *Mais c'est moi qui le suis* : qui suis, quoi? babillard apparemment? Non, c'est moi qui suis Démocrite : ce nom propre est beaucoup trop loin.

[2] *J'aime fort à peupler*. Plaisanterie grossière et indécente, même dans la bouche de Crispin.

SCÈNE XIII.

DÉMOCRITE, CRISPIN, PHILINE.

DÉMOCRITE.

La voilà.

CRISPIN.

Je la vois.
Mon humeur lui plaira, j'en juge à son minois.

DÉMOCRITE.

Ma fille, c'est Ariste.

CRISPIN.

Oh! oh! que de fontange!
Il faut quitter cela, ma mignonne, mon ange.

PHILINE.

Eh! pourquoi les quitter?

DÉMOCRITE.

Quelles sont vos raisons?

CRISPIN.

Oui, oui, parmi les bœufs, les vaches, les dindons,
Il vous fera beau voir de rubans tout ornée!
Dans huit jours vous serez couleur de cheminée.
Tous mes biens sont ruraux, il faut beaucoup de soin:
Tantôt c'est au grenier, pour descendre du foin;
Veiller sur les valets, leur préparer la soupe;
Filer tantôt du lin, et tantôt de l'étoupe;
A faute de valets, souvent laver les plats,
Éplucher la salade, et refaire les draps;
Se lever avant jour, en jupe ou camisole;

Pour éveiller ses gens, crier comme une folle :
Voilà, ma chère enfant, désormais votre emploi,
Et de ce que je veux faites-vous une loi.

PHILINE.

Dieux! quel original! je n'en veux point, mon père.

DÉMOCRITE.

Ce rustique bourgeois commence à me déplaire.

CRISPIN.

Ses souliers, pour les champs, sont un peu trop mignons :
Dans une basse-cour, des sabots seront bons.

PHILINE.

Des sabots!

DÉMOCRITE.

Des sabots!

CRISPIN.

Oui, des sabots, ma fille.
Sachez qu'on en porta toujours dans ma famille;
Et j'ai même un cousin, à présent financier,
Qui jadis, sans reproche, était un sabotier.
Croyez-moi, vous serez mille fois plus charmante,
Quand, au lieu de damas, habillée en servante,
Et devenue enfin une grosse dondon,
De ma maison des champs vous prendrez le timon.

DÉMOCRITE.

Le prenne qui voudra : mais je vous remercie.
Non, je n'en vis jamais de si sot en ma vie.
Adieu, sieur campagnard; je vous donne un bonsoir.
Pour ma fille, jamais n'espérez de l'avoir.
Laissons-le.

CRISPIN.

Dieu vous garde. Oh! bien, qu'elle choisisse;
Qu'elle prenne un garçon, Normand, Breton ou Suisse,
Eh! que m'importe à moi?

SCÈNE XIV.

CRISPIN, *seul.*

Pour la subtilité [1],
Je pense qu'ici-bas mon pareil n'est pas né.
Que d'adresse, morbleu! De Paris jusqu'à Rome,
On ne trouverait pas un aussi galant homme.
Oui, je suis, dans mon genre, un grand original;
Les autres, après moi, n'ont qu'un talent banal.
En fait d'esprit, de ton, les anciens ont la gloire;
Qu'ils viennent avec moi disputer la victoire,
Un modèle pareil va tous les effacer.
Il est vrai que de soi c'est un peu trop penser;
Mais quoi! je ne ments pas, et je me rends justice;
Un peu de vanité n'est pas un si grand vice.
Ce n'est pourtant pas tout: reste deux, et partant
Il faut les écarter; le cas est important.
Ces deux autres messieurs n'ont point vu Démocrite;
Aucun d'eux n'est venu pour lui rendre visite.
Toinette m'en assure; elle veille au logis:
Si quelqu'un arrivait, elle en aurait avis.
Je connais nos rivaux: même, par aventure,
A tous les deux jadis je servis de Mercure.

---

[1] *Subtilité — né :* rime insuffisante et vicieuse.

Je vais donc les trouver, et, par de faux discours,
Pour jamais dans leurs cœurs éteindre leurs amours.
J'ai déjà prudemment prévenu certain drôle,
Qui d'un faux financier jouera fort bien le rôle.
Mais le voilà qui vient, notre vrai financier.
Courage, il faut ici faire un tour du métier.
Il arrive à propos.

SCÈNE XV.

CRISPIN, LE FINANCIER.

LE FINANCIER, arrivant sans voir Crispin.

Oui, voilà sa demeure;
Sans doute je pourrai le trouver à cette heure.
Mais, est-ce toi, Crispin?

CRISPIN.

C'est votre serviteur.
Et quel hasard, monsieur, ou plutôt quel bonheur
Fait qu'on vous trouve ici?

LE FINANCIER.

J'y fais un mariage.

CRISPIN.

Vous mariez quelqu'un dans ce petit village?

LE FINANCIER.

Connais-tu Démocrite?

CRISPIN.

Eh! je loge chez lui.

LE FINANCIER.

Quoi! tu loges chez lui? j'y viens moi-même aussi.

CRISPIN.

Eh! qu'y faire?

LE FINANCIER.

J'y viens pour épouser sa fille.

CRISPIN.

Quoi! vous vous alliez avec cette famille[1]!

LE FINANCIER.

Eh! ne fais-je pas bien?

CRISPIN.

Je suis de la maison,
Et je ne puis parler.

LE FINANCIER.

Tu me donnes soupçon :
De grâce, explique-toi.

CRISPIN.

Je n'ose vous rien dire.

LE FINANCIER.

Quoi! tu me cacherais!....

CRISPIN.

Je n'aime point à nuire.

LE FINANCIER.

Crispin, encore un coup....

CRISPIN.

Ah! si l'on m'entendait,
Je serais mort, monsieur, et l'on m'assommerait.

---

[1] *Quoi! vous vous alliez avec cette famille!* Imitation de la scène dans laquelle Sbrigani insinue à M. de Pourceaugnac le danger auquel il s'expose en épousant Julie.

LE FINANCIER.

Quoi! Crispin, autrefois qui fut à mon service!....

CRISPIN.

Enfin, vous voulez donc, monsieur, que je périsse?

LE FINANCIER.

Ne t'embarrasse pas.

CRISPIN.

Gardez donc le secret.
Je suis perdu, monsieur, si vous n'êtes discret.
Je tremble.

LE FINANCIER.

Parle donc.

CRISPIN.

Eh bien donc! cette fille,
Son père, ses parens et toute sa famille,
Tombent d'un certain mal que je n'ose nommer.

LE FINANCIER.

Ah! Crispin, quelle horreur! tu me fais frissonner.
Je venais de ce pas rendre visite au père,
Et peut-être, sans toi, j'eusse fini l'affaire.
A présent, c'en est fait, je ne veux plus le voir;
Je m'en retourne enfin à Paris dès ce soir.

CRISPIN.

Je m'enfuis, mais surtout gardez bien le silence.

LE FINANCIER.

Tiens.

CRISPIN.

Je n'exige point, monsieur, de récompense.

LE FINANCIER.

Tiens donc.

CRISPIN.

Vous le voulez, il faut vous obéir.
Adieu, monsieur : *motus !*

SCÈNE XVI.

LE FINANCIER, *seul.*

Qu'allais-je devenir ?
J'aurais, sans son avis, fait un beau mariage !
Elle m'eût apporté belle dot en partage !
Je serais bien fâché d'être époux à ce prix ;
Je ne suis point assez de ses appas épris.
Retirons-nous... Pourtant un peu de bienséance,
A vrai dire, n'est pas de si grande importance.
Démocrite m'attend : avant que de quitter,
Il est bon de le voir et de me rétracter.

SCÈNE XVII.

LE FINANCIER, TOINETTE, DÉMOCRITE.

(Le financier frappe.)

TOINETTE, à la porte.

Que voulez-vous, monsieur ?

LE FINANCIER.

Le seigneur Démocrite
Est-il là ? je venais pour lui rendre visite.

TOINETTE.

Non.

DÉMOCRITE, à une fenêtre.

Qui frappe là-bas ? A qui donc en veut-on ?

LE FINANCIER répond.

Le seigneur Démocrite est-il en sa maison?

DÉMOCRITE.

C'est moi; çà, je descends.

LE FINANCIER.

Vous vous trompiez, la belle.

TOINETTE.

(à part.)

D'accord. C'est bien en vain que je fais sentinelle.
Tout ceci va fort mal : les desseins de Crispin,
Autant qu'on peut juger, n'auront pas bonne fin.
Je ne m'en mêle plus.

SCÈNE XVIII.

LE FINANCIER, DÉMOCRITE.

LE FINANCIER.

J'étais dans l'espérance
De pouvoir avec vous contracter alliance.
Un accident, monsieur, m'oblige de partir :
J'ai cru de mon devoir de vous en avertir.

DÉMOCRITE.

Vous êtes donc monsieur de la Boursinière?
Et quel malheur, monsieur, quelle subite affaire
Peut, en si peu de temps, causer votre départ?
A cet éloignement ma fille a-t-elle part?

LE FINANCIER.

Non, monsieur.

DÉMOCRITE.

Permettez pourtant que je soupçonne,

Et, dans l'étonnement qu'un tel départ me donne,
J'entrevois que peut-être ici quelque jaloux
Pourrait, en ce moment, vous éloigner de nous.
Vous ne répondez rien, avouez-moi la chose;
D'un changement si grand apprenez-moi la cause.
J'y suis intéressé; car si des envieux
Vous avaient fait, monsieur, des rapports odieux....
Je ne vous retiens pas, mais daignez m'en instruire.
Il faut vous détromper.

LE FINANCIER.

Que pourrais-je vous dire?

DÉMOCRITE.

Non, non, il n'est plus temps de vouloir le céler.
Je vois trop ce que c'est, et vous pouvez parler.

LE FINANCIER.

N'avez-vous pas chez vous un valet que l'on nomme
Crispin?

DÉMOCRITE.

Moi? de ce nom je ne connais personne.

LE FINANCIER.

Le fourbe! il m'a trompé.

DÉMOCRITE.

Eh bien donc? ce Crispin?

LE FINANCIER.

Il s'est dit de chez vous.

DÉMOCRITE.

Il ment; c'est un coquin.

LE FINANCIER.

Un mal affreux, dit-il, attaquait votre fille.
Il en a dit autant de toute la famille.

DÉMOCRITE.

D'un rapport si mauvais je ne puis me fâcher.

LE FINANCIER.

Mais il faut le punir, et je vais le chercher.

DÉMOCRITE.

Allez, je vous attends.

LE FINANCIER.

Au reste, je vous prie,

Que je ne souffre point de cette calomnie.

DÉMOCRITE.

J'ai le cœur mieux placé.

SCÈNE XIX.

DÉMOCRITE, FRONTIN *arrive, contrefaisant le financier.*

DÉMOCRITE, sans le voir.

QUELLE méchanceté!

Qui peut être l'auteur de cette fausseté?

FRONTIN, contrefaisant le financier.

Le rôle que Crispin ici me donne à faire

N'est pas des plus aisés, et veut bien du mystère.

DÉMOCRITE, sans le voir.

Souvent, sans le savoir, on a des ennemis

Cachés sous le beau nom de nos meilleurs amis.

FRONTIN.

Connaissez-vous ici le seigneur Démocrite?

Je viens exprès ici pour lui rendre visite.

DÉMOCRITE.

C'est moi.

FRONTIN.

J'en suis ravi : ce que j'ai de crédit
Est à votre service.

DÉMOCRITE.

Eh ! mais, dans quel esprit
Me l'offrez-vous, à moi ? votre nom, que je sache,
M'est inconnu ; qu'importe ?.. On dirait qu'il se fâche.
Est-on turc avec ceux que l'on ne connaît pas ?
Je ne suis pas de ceux qui font tant de fracas.

FRONTIN.

En buvant tous les deux, nous saurons qui nous sommes.

DÉMOCRITE, bas.

Il est, je l'avoûrai, de ridicules hommes.

FRONTIN.

Je suis de vos amis, je vous dirai mon nom.

DÉMOCRITE.

Il ne s'agit ici de nom ni de surnom.

FRONTIN.

Vous êtes aujourd'hui d'une humeur chagrinante :
Mon amitié pourtant n'est pas indifférente.

DÉMOCRITE.

Finissons, s'il vous plaît.

FRONTIN.

Je le veux. Dites-moi
Comment va votre enfant ? Elle est belle, ma foi ;
Je veux dès aujourd'hui lui donner sérénade.

DÉMOCRITE.

Qu'elle se porte bien, ou qu'elle soit malade,
Que vous importe à vous ?

FRONTIN.

Je la connais fort bien ;
Elle est riche, papa : mais vous n'en dites rien ;
Il ne tiendra qu'à vous de terminer l'affaire.

DÉMOCRITE.

Je n'entends rien, monsieur, à tout ce beau mystère.

FRONTIN.

Vous le dites.

DÉMOCRITE.

J'en jure.

FRONTIN.

Oh! point de jurement.
Je ne vous en crois pas même à votre serment.
Démocrite, entre nous, point tant de modestie.
Venons au fait.

DÉMOCRITE.

Monsieur, avez-vous fait partie
De vous moquer de moi?

FRONTIN.

Morbleu! point de détours.
Faites venir ici l'objet de mes amours.
La friponne, je crois qu'elle en sera bien aise ;
Et vous l'êtes aussi, papa, ne vous déplaise.
J'en suis ravi de même, et nous serons tous trois
En même temps, ici, plus contens que des rois.
Savez-vous qui je suis?

DÉMOCRITE.

Il ne m'importe guère.

FRONTIN.

Ah! si vous le saviez, vous diriez le contraire.

DÉMOCRITE.

Moi!

FRONTIN.

Je gage que si. Je suis, pour abréger.....

DÉMOCRITE.

Je n'y prends nulle part, et ne veux point gager.

FRONTIN.

C'est qu'il a peur de perdre.

DÉMOCRITE.

Eh bien! soit : je me lasse
De ce galimatias; expliquez-vous, de grâce.

FRONTIN.

Je suis le financier qui devais sur le soir,
Pour ce que vous savez, vous parler et vous voir.

DÉMOCRITE, *étonné.*

Quelle est donc cette énigme?

FRONTIN.

Un peu de patience;
J'adoucirai bientôt votre aigre révérence.
J'ai mille francs et plus de revenu par jour :
Dites, avec cela peut-on faire l'amour?
Grand nombre de chevaux, de laquais, d'équipages.
Quand je me marîrai, ma femme aura des pages.
Voyez-vous cet habit? il est bien somptueux;
Un autre avec cela ferait le glorieux :
Fi! c'est un guenillon que je porte en campagne;
Vous croiriez ma maison un pays de Cocagne.
Voulez-vous voir mon train? il est fort près d'ici.

DÉMOCRITE.

Je m'y perds.

FRONTIN.

Ma livrée est magnifique aussi.
Papa, savez-vous bien qu'un excès de tendresse
Va rendre votre enfant de tant de biens maîtresse?
Vous avez, m'a-t-on dit, en rente vingt mil [1] francs.
Partagez-nous-en dix, et nous serons contens.
Après cela, mourez pour nous laisser le reste.
Dites, en vérité, puis-je être plus modeste?

DÉMOCRITE.

Non, je n'y connais rien; monsieur le financier,
Ou qui que vous soyez, il faudrait vous lier;
Je ne puis démêler si c'est la fourberie,
Ou si ce n'est enfin que pure frénésie
Qui vous conduit ici : mais n'y revenez plus.

FRONTIN.

Adieu, je mangerai tout seul mes revenus.
Vinssiez-vous à présent prier pour votre fille,
J'abandonne à jamais votre ingrate famille.

(Frontin sort en riant.)

SCÈNE XX.

DÉMOCRITE, *seul.*

Je ne puis débrouiller tout ce galimatias,
Et tout ceci me met dans un grand embarras.

---

[1] *Mil.* Barbarisme amené par la mesure du vers.

SCÈNE XXI.

DÉMOCRITE, CRISPIN, *déguisé en femme.*

CRISPIN.

N'EST-CE pas vous, monsieur, qu'on nomme Démocrite?

DÉMOCRITE.

Oui.

CRISPIN.

Vous êtes, dit-on, un homme de mérite;
Et j'espère, monsieur, de votre probité,
Que vous écouterez mon infélicité:
Mais puis-je dans ces lieux me découvrir sans crainte?

DÉMOCRITE.

Ne craignez rien.

CRISPIN.

O ciel! sois touché de ma plainte.
Vous me voyez, monsieur, réduite au désespoir,
Causé par un ingrat qui m'a su décevoir.

DÉMOCRITE.

Dans un malheur si grand, pourrais-je quelque chose?

CRISPIN.

Oui, monsieur; vous allez en apprendre la cause:
Mais la force me manque; et, dans un tel récit,
Mon cœur respire à peine, et ma douleur s'aigrit.

DÉMOCRITE.

Calmez les mouvemens de votre âme agitée.

CRISPIN.

Hélas! par les sanglots ma voix est arrêtée:
Mais enfin, il est temps d'avouer mon malheur.

Daigne le juste ciel terminer ma douleur!
J'aime depuis long-temps un chevalier parjure,
Qui sut de ses sermens déguiser l'imposture.
Le cruel! j'eus pitié de tous ses feints tourmens;
Hélas! de son bonheur je hâtai les momens.
Je l'épousai, monsieur : mais notre mariage,
A l'insu des parens, se fit dans un village;
Et, croyant avoir mis ma conscience en repos,
Je me livrai, monsieur, pour comble de tous maux.
Il différa toujours de m'avouer pour femme.
Je répandis des pleurs pour attendrir son âme.
Ah! daignez m'épargner un triste souvenir,
Et ne remédions qu'aux maux de l'avenir.
Cet ingrat chevalier épouse votre fille!

DÉMOCRITE.

Quoi! c'est celui qui veut entrer dans ma famille!

CRISPIN.

Lui-même! vous voyez la noire trahison.

DÉMOCRITE.

Cette action est noire.

CRISPIN.

Hélas! c'est un fripon.
Cet ingrat m'a séduite : eh! monsieur, quel dommage
De tromper lâchement une fille à mon âge!

DÉMOCRITE.

Il vient bien à propos, nous pourrons lui parler.

CRISPIN veut s'en aller.

Non, non, je vais sortir.

DÉMOCRITE.

Pourquoi vous en aller?

CRISPIN.

Ah! c'est un furieux.

DÉMOCRITE.

Tenez-vous donc derrière;
Il ne vous verra pas.

CRISPIN.

J'ai peur.

DÉMOCRITE.

Laissez-moi faire.

SCÈNE XXII.

DÉMOCRITE, LE CHEVALIER, CRISPIN.

(Crispin, pendant cette scène, fait tous les signes d'un homme qui veut s'en aller.)

LE CHEVALIER.

Je m'étais bien promis de ne plus vous revoir,
Et je devais partir de ces lieux dès ce soir.
Je veux pourtant encor rétracter ma parole,
Résolu de ne point épouser une folle.
Je suis fâché, monsieur, de vous parler si franc;
Mais vous méritez bien un pareil compliment,
Puisque vous me trompiez, sans un avis fidèle.
Votre fille est fort riche, elle est jeune, elle est belle;
Mais les fréquens accès qui troublent son esprit
Ne sont pas de mon goût.

DÉMOCRITE.

Eh! qui vous l'a donc dit
Qu'elle eût de ces accès?

LE CHEVALIER.

J'ai promis de me taire.
Celui de qui je tiens cet avis salutaire,
Je le connais fort bien, et vous le connaissez.
Cet homme est de chez vous, c'est vous en dire assez.

DÉMOCRITE.

Cet homme a déjà fait une autre menterie :
C'est un nommé Crispin, insigne en fourberie ;
Je n'en sais que le nom, il n'est point de chez moi.
Mais vous, n'avez-vous point engagé votre foi ?
Vous êtes interdit! que prétendez-vous faire ?
Vous marier deux fois ?

LE CHEVALIER.

Quel est donc ce mystère ?

DÉMOCRITE.

Vous devriez rougir d'une telle action ;
C'est du ciel s'attirer la malédiction.
Et ne savez-vous pas que la polygamie
Est ici cas pendable, et qui coûte la vie [1] ?

LE CHEVALIER.

Moi ! je suis marié ! qui vous fait ce rapport ?

DÉMOCRITE.

Oui, voilà mon auteur ; regardez si j'ai tort.

LE CHEVALIER.

Eh bien !

DÉMOCRITE.

C'est votre femme.

---

[1] *Et ne savez-vous pas que la polygamie est ici cas pendable ?* Toujours du *Pourceaugnac.*

LE CHEVALIER.

Ah! le plaisant visage!
Le ragoûtant objet que j'avais en partage!
Mais je crois la connaître. Ah! parbleu, c'est Crispin,
Lui-même.

DÉMOCRITE, *étonné.*

Ce fripon, cet insigne coquin?

LE CHEVALIER.

Malheureux! tu m'as dit que Philine était folle!
Réponds donc.

CRISPIN.

Ah! monsieur, j'ai perdu la parole.

DÉMOCRITE.

Arrêtons ce maraud.

CRISPIN.

Oui, je suis un fripon:
Ayez pitié de moi.

LE CHEVALIER.

Mille coups de bâton,
Fourbe, vont te payer.

SCÈNE XXIII.

LE FINANCIER *arrive;* DÉMOCRITE, CRISPIN, LE CHEVALIER.

LE FINANCIER.

Ma peine est inutile:
Je crois que notre fourbe a regagné la ville;
Je n'ai pu le trouver.

DÉMOCRITE.

Regardez ce minois;
Le reconnaissez-vous?

LE FINANCIER.

Eh! c'est Crispin, je crois.

DÉMOCRITE.

C'est lui-même.

LE FINANCIER.

Voleur!

CRISPIN, en tremblant.

Ah! je suis prêt à rendre
L'argent que j'ai reçu... Vous me l'avez fait prendre.

DÉMOCRITE, au financier.

Qui m'aurait envoyé tantôt certain fripon?
Il s'est dit financier, et prenait votre nom.

LE FINANCIER.

Le mien!

DÉMOCRITE.

Oui; le coquin ne disait que sottises.

LE FINANCIER, à Crispin.

N'était-ce pas de toi qu'il les avait apprises?
Parle.

CRISPIN.

Vous l'avez dit: oui, j'ai fait tout le mal;
Mais à mon crime, hélas! mon regret est égal.

LE FINANCIER.

Ah! monsieur l'hypocrite!

SCÈNE XXIV.

LE CHEVALIER, LE FINANCIER, DÉMOCRITE, CRISPIN, ARISTE, *suivi de* MAITRE JACQUES.

ARISTE.

Il faut nous en instruire.

MAÎTRE JACQUES.

Pargué, ces biaux messieurs pourront bien nous le dire.

ARISTE.

Démocrite, messieurs, est-il connu de vous?

MAÎTRE JACQUES.

C'est que j'en savons un qui s'est moqué de nous.
Velà monsieur Ariste [1].

DÉMOCRITE, avec précipitation.

Ariste?

MAÎTRE JACQUES.

Oui, lui-même.

DÉMOCRITE.

Mais cela ne se peut, ma surprise est extrême.

ARISTE.

C'est cependant mon nom.

MAÎTRE JACQUES.

J'étions venu tantôt.

---

[1] *Velà monsieur Ariste. — Ariste? — Oui, lui-même.* Pour que ce vers eût la mesure convenable, il faudrait que le mot *oui* fût de deux syllabes.

Pour le voir : mais j'avons trouvé queuque maraud,
Qui disait comme ça qu'il était Démocrite.
Mais le drôle a bian mal payé notre visite.
Il avait avec lui queuque friponne itou,
Qui tournait son esprit tout sens dessus dessous :
Alle faisait la folle, et se disait la fille
De ce biau Démocrite; alle était bian habile.
Enfin ils ont tant fait, qu'Ariste que velà,
Qui venait pour les voir, les a tous plantés là.
Or, j'avons vu tantôt passer ce méchant drôle;
J'ons tous deux en ce temps lâché queuque parole,
Montrant ce Démocrite. Eh! bon, ce n'est pas li,
A dit un paysan de ce village-ci.
Dame! ça nous a fait soupçonner queuque chose.
Monsieur, je sons trompé, j'en avons une dose,
Ai-je dit, moi. Pargué! pour être plus certain,
Monsieur vient en tout ça savoir encor la fin.

ARISTE.

La chose est comme il dit.

DÉMOCRITE.

C'est encor ton ouvrage?
Dis, coquin.

CRISPIN.

Il est vrai.

MAÎTRE JACQUES.

Quel est donc ce visage?
C'est notre homme!

DÉMOCRITE, à Ariste.

C'est lui; mais le fourbe a plus fait :
Il m'a trompé de même, et vous a contrefait.

CRISPIN.

Hélas!

DÉMOCRITE.

Vous étiez trois qui demandiez ma fille,
Et qui vouliez, messieurs, entrer dans ma famille.
Déjà ma fille aimait, elle avait fait son choix,
Et refusait toujours d'épouser l'un des trois.
Je vous ménageai tous, dans la douce espérance
Avec un de vous trois d'entrer en alliance;
J'ignore les raisons qui poussent ce coquin.

CRISPIN.

Je vais tout avouer : je m'appelle Crispin;
Écoutez-moi sans bruit, quatre mots font l'affaire.

DÉMOCRITE frappe.

(Un laquais paraît qui fait venir Philine.)

Qu'on appelle ma fille. A tout ce beau mystère
A-t-elle quelque part?

CRISPIN.

Vous allez le savoir :
Ces trois messieurs devaient vous parler sur le soir,
Et l'un des trois devait devenir votre gendre.
Cléandre au désespoir voulait aller se pendre :
Il aime votre fille; il en est fort aimé.
Or, étant son valet, dans cette extrémité [1],

---

[1] *Aimé — extrémité*; rime défectueuse. Je n'ai relevé, comme on peut le voir, dans cette pièce, que des fautes évidentes et matérielles. Les ouvrages qui vont suivre ne présenteront rien de semblable; et dans la tragédie d'*Annibal*, qui vient immédiatement, Marivaux, s'il ne s'élève point à la hauteur de la tragédie, se montrera du moins un écrivain généralement assez pur et un versifi-

Je m'offris sur-le-champ de détourner l'orage,
Et Toinette avec moi joua son personnage.
De tout ce qui s'est fait, enfin, je suis l'auteur;
Mais je me repens bien d'être né trop bon cœur :
Sans cela.....

DÉMOCRITE.

(à sa fille qui entre.)

Franc coquin! Vous voilà donc, ma fille!
En fait de tours d'esprit vous êtes fort habile!
Mais votre habileté ne servira de rien :
Vous n'épouserez point un jeune homme sans bien.
Déterminez-vous donc.

PHILINE.

Mettez-vous à ma place,
Mon père, et dites-moi ce qu'il faut que je fasse.

DÉMOCRITE, à Crispin.

Toi, sors d'ici, maraud, et n'y parais jamais.

CRISPIN, s'en allant.

Je puis dire avoir vu le bâton de bien près.
(Il dit le vers suivant à Cléandre qui entre.)
Vous venez à propos : quoi! vous osez paraître!

---

cateur correct. La critique n'aura désormais à s'exercer, soit en bien, soit en mal, que sur des objets qui tiennent aux principes du goût, à la connaissance de l'art dramatique et aux secrets du style; c'est alors qu'elle peut devenir agréable, et qu'elle est du moins assurée d'être utile.

SCÈNE XXV.

DÉMOCRITE, CLÉANDRE, PHILINE, TOINETTE, CRISPIN, LE CHEVALIER, LE FINANCIER, ARISTE, MAITRE JACQUES.

CLÉANDRE.

De mon destin, monsieur, je viens vous rendre maître;
Pardonnez aux effets d'un violent amour,
Et vous-même dictez notre arrêt en ce jour.
Je me suis, il est vrai, servi de stratagême;
Mais que ne fait-on pas pour avoir ce qu'on aime?
On m'enlevait l'objet de mes plus tendres feux;
Et, pour tout avouer, nous nous aimons tous deux.
Vous connaissez, monsieur, mon sort et ma famille;
Mon procès est gagné, j'adore votre fille :
Prononcez; et s'il faut embrasser vos genoux.....

ARISTE.

De vos liens, pour moi, je ne suis point jaloux.

LE CHEVALIER.

A vos désirs aussi je suis prêt à souscrire.

LE FINANCIER.

Je me départs de tout, je ne puis pas plus dire.

PHILINE.

Pardonnez-moi, mon père; et mon cœur est tout près....
S'il faut à mon amant renoncer pour jamais.

CRISPIN.

Hélas! que de douceur!

TOINETTE.

Monsieur, soyez sensible.

DÉMOCRITE.

C'en est fait, et mon cœur cesse d'être inflexible.
Levez-vous, finissez tous vos remercîmens :
Je ne sépare plus de si tendres amans.
Ces messieurs resteront pour la cérémonie.
Soyez contens tous deux ; votre peine est finie.

CRISPIN, à Toinette.

Finis la mienne aussi, marions-nous tous deux.
Je suis pressé, Toinette.

TOINETTE.

Es-tu bien amoureux?

CRISPIN.

Ah! l'on ne vit jamais pareille impatience,
Et l'amour dans mon cœur épuise sa puissance.
Objet de mes désirs, ne va pas refuser
Ton bonheur. Pour garant, reçois ce doux baiser.

TOINETTE.

Y penses-tu, Crispin? Quelle est donc ta folie?
Que fais-tu?

CRISPIN.

Je pelote en attendant partie.

CLÉANDRE.

Puisque vous vous aimez, je veux vous marier.

CRISPIN.

Le veux-tu?

TOINETTE.

J'y consens.

CRISPIN.

Tu te fais bien prier!

FIN DU PÈRE PRUDENT.

ANNIBAL,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée par les comédiens ordinaires du Roi, le 16 octobre 1720, et reprise le 27 décembre 1747.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Le sort de cette pièce-ci a été bizarre : je la sentais susceptible d'une chute totale ou d'un grand succès : d'une chute totale, parce que le sujet en était singulier, et par conséquent courait risque d'être très-mal reçu : d'un grand succès, parce que je voyais que si le sujet était saisi, il pouvait faire beaucoup de plaisir. Je me suis trompé pourtant, et rien de tout cela n'est arrivé. La pièce n'a eu, à proprement parler, ni chute ni succès; tout se réduit simplement à dire qu'elle n'a point plu. Je ne parle que de la première représentation; car, après cela, elle a encore eu un autre sort : ce n'a plus été la même pièce, tant elle a fait de plaisir aux nouveaux spectateurs qui sont venus la voir; ils étaient dans la dernière surprise de ce qui lui était arrivé d'abord. Je n'ose rapporter les éloges qu'ils en faisaient, et je n'exagère rien. Le public est garant de ce que je dis là. Ce n'est pas là tout; quatre jours après qu'elle a paru à Paris, on l'a jouée à la cour. Il y a assurément de l'esprit et du goût dans ce pays-là, et elle y plut encore au-delà ce qu'il m'est permis de dire. Pourquoi le succès n'a-t-il pas été le même après? Dirai-je que les premiers spectateurs s'y connaissaient mieux que les derniers? non; cela ne serait pas rai-

sonnable. Je conclus seulement que cette différence d'opinions doit engager les uns et les autres à se méfier de leur jugement. Lorsque, dans une affaire de goût, un homme d'esprit en trouve plusieurs autres qui ne sont pas de son sentiment, cela doit l'inquiéter, ce me semble, ou il a moins d'esprit qu'il ne pense : et voilà précisément ce qui se passe à l'égard de cette pièce. Je veux croire que ceux qui l'ont trouvée si bonne se trompent peut-être ; et assurément c'est être bien modeste, d'autant plus qu'il s'en faut beaucoup que je la trouve mauvaise : mais je crois aussi que ceux qui la désapprouvent peuvent avoir tort ; et je demande qu'on la lise avec attention, et sans égard à ce que l'on en a pensé d'abord, afin qu'on la juge équitablement.

JUGEMENT

SUR LA TRAGÉDIE D'ANNIBAL.

Nous ne ferons aucune observation sur l'*avertissement* qu'on vient de lire; nous avons cru devoir le conserver, moins comme un jugement littéraire, d'après lequel on puisse fixer ses idées sur le mérite de la tragédie d'*Annibal*, et sur l'accueil qu'elle reçut du public, que comme une preuve de la facilité avec laquelle un auteur, même avec beaucoup d'esprit et de bonne foi, peut se faire illusion à lui-même, et se persuader contre l'évidence, non-seulement qu'il a mérité, mais même qu'il a obtenu un grand succès. La vérité est qu'*Annibal,* donné en 1720, ne fut joué que trois fois à Paris, et une seule fois à la cour. La reprise, qui eut lieu en 1747, c'est-à-dire quatre ans après la réception de Marivaux à l'Académie française, doit être attribuée à la juste déférence que montrait alors la Comédie pour le premier corps littéraire du royaume, et aux sollicitations de quelques-uns des confrères de Marivaux; des personnages influens voulurent essayer de justifier dans l'opinion publique une élection appuyée, sans doute, sur des titres légitimes, mais contestés encore par des concurrens jaloux, ou par des juges sévères, que l'esprit, les grâces, le sentiment, l'observation et la peinture fidèle des mœurs, n'avaient pas encore tout-à-fait réconciliés avec quelques opinions hétérodoxes de Marivaux, et surtout avec les fautes qu'un goût délicat et rigoureux avait depuis long-temps signalées dans le style

de ses ouvrages. La tragédie d'*Annibal* était du moins exempte d'affectation et de néologisme. Si elle réussissait à la reprise, toutes les objections faites contre l'élection de Marivaux s'évanouissaient; ses détracteurs et ceux de l'Académie étaient réduits au silence.

Malheureusement cette seconde épreuve ne fut pas beaucoup plus heureuse que la première ne l'avait été vingt-sept ans auparavant. La pièce n'eut que cinq représentations; c'était bien peu, sans doute; mais c'était beaucoup plus qu'en 1720, si l'on fait attention que, dans l'intervalle des deux époques, les chefs-d'œuvre de Voltaire avaient dû rendre le public beaucoup plus difficile. D'un autre côté, Lanoue et Roselly avaient remplacé Baron et Dufresne dans les rôles d'Annibal et de Flaminius. C'était une demoiselle Gautier [1] qui avait succédé à la célèbre mademoiselle Desmares dans celui de Laodice. Le rôle seul de Prusias n'avait rien perdu : il fut joué d'abord par Legrand, et ensuite par Paulin, deux acteurs tragiques de la même force, et qui étaient goûtés l'un et l'autre dans la comédie. Il faut remarquer que, pendant très-longtemps, l'emploi des rois et celui des paysans étaient confiés au même acteur.

On doit avouer qu'indépendamment de ces circonstances, la tragédie d'*Annibal* aurait eu de la peine à se maintenir au théâtre. Ce n'est pas, comme le dit l'auteur, que le sujet en soit singulier; il n'y a de bizarre et d'extraordi-

---

[1] Il ne faut pas confondre cette demoiselle Gautier, qui n'a point laissé de souvenirs au théâtre, avec une autre actrice du même nom, qui a dû quelque célébrité à la résolution qu'elle forma et qu'elle soutint de quitter la comédie pour se confiner dans un couvent de carmélites à Lyon, où elle mourut en 1757. Elle était retirée depuis 1723.

naire que la manière dont il a été traité, dont il a été envisagé par Marivaux. En effet, c'est assurément une chose toute nouvelle, que d'entendre un vieux général dissertant à soixante-cinq ans sur l'influence de l'amour, et cela dans le moment où on s'attend à ne le voir occupé que de ses projets de vengeance contre les Romains ; dans le moment où, objet de leur constante inimitié, il est poursuivi par l'ambassadeur de la république jusque dans l'asile que la pitié et la reconnaissance lui ont ouvert. C'est dans cette position terrible qu'Annibal déclare à son confident que

Nous tenterions en vain d'empêcher que nos cœurs
D'un amour imprévu ne sentent les douceurs ;
Ce sont là des hasards à qui l'âme est soumise,
Et dont on peut sans honte éprouver la surprise ;
Mais, quel qu'en soit l'attrait, ces douceurs ne sont rien,
Et ne font de progrès qu'autant qu'on le veut bien.
. . . .
Laodice est aimable, et je ne pense pas
Qu'avec indifférence on pût voir ses appas.

Annibal a un rival, et, comme de raison, un rival préféré. Laodice, fille de Prusias, du roi de Bithynie, trois ans auparavant, a vu Flaminius à la cour de son père, et de là une *surprise de l'amour*. Flaminius s'est enflammé aussi vite que la princesse, et, depuis son retour à Rome, il a fait confidence de sa flamme au sénat. Cet auguste corps s'est empressé de favoriser la passion de l'ambassadeur; il a fait taire les lois; il a accordé à Laodice des lettres de grande naturalisation ; sans s'en douter, elle est devenue Romaine, et une des instructions de Flaminius est de la demander pour épouse, afin de l'enlever plus sûrement à Annibal.

On conçoit facilement qu'au milieu des débats amenés

par cette intrigue amoureuse, les grands intérêts politiques sont un peu sacrifiés. Tout cela est bien faux, bien mesquin, bien romanesque; il est difficile de porter plus loin l'ignorance de l'histoire ainsi que l'oubli des mœurs romaines et des caractères de ses personnages; cependant, qui le croirait? de ces invraisemblances mêmes, Marivaux a trouvé le secret de tirer de temps en temps des situations intéressantes : cette Laodice, qui se sert de son autorité sur Flaminius pour tâcher d'en faire un défenseur de l'homme à qui elle a promis sa main, n'agit-elle pas, ne s'exprime-t-elle pas avec autant de force que de noblesse, lorsque, parlant du dessein qui a ramené Flaminius à Nicomédie, elle ne craint pas de lui dire :

Votre emploi dans ces lieux à ma gloire est funeste :
Ce héros qu'aujourd'hui vous demandez au roi,
Songez, Flaminius, songez qu'il eut ma foi;
Que de sa sûreté cette foi fut le gage;
Que vous m'insulteriez en lui faisant outrage.
Les droits qu'il eut sur moi sont transportés à vous;
Mais enfin ce guerrier dut être mon époux.
. . . .
Sauvez donc ce héros; ma main est à ce prix.

Il me semble que, dans les sentimens et dans le style, il y a là quelque chose de la manière de Corneille. Malheureusement, Marivaux ne soutient pas cet essor; il retombe promptement, comme effrayé lui-même du vol qu'il a pris, et, à la différence de Corneille, il ne se relève qu'après un long repos. Corneille au contraire, comme indigné de sa chute, frappe du pied la terre qui l'a reçu, et qui ne semble pas digne de le porter, et un instant après, l'œil peut à peine le suivre dans les régions les plus élevées de l'intelligence et de la pensée.

La seconde scène du deuxième acte est la plus belle, ou,

pour parler plus juste, la seule complétement belle de la tragédie. Le commencement en est calqué sur la scène où Rhadamiste vient intimer à Pharasmane les ordres de César. Prusias n'a pas encore perdu le sentiment de sa dignité ; Annibal l'encourage par sa présence, et l'anime par ses discours. Toutes les convenances du rang, de la position relative des personnages y sont observées. Si la pièce, construite sur un plan moins vicieux, avait été traitée avec autant de soin dans toutes ses parties, sans être au premier rang, elle serait placée au même degré qu'un grand nombre de pièces estimables que l'on ne joue pas ou que l'on ne joue guère, mais qui tiennent une place honorable dans la bibliothèque d'un homme de goût; et Marivaux, comme auteur tragique, tiendrait convenablement sa place à côté de Campistron, Duché, Lafosse et l'abbé Genest.

A l'appui de mon jugement sur l'*Annibal* de Marivaux, je cite avec confiance celui de d'Alembert, qui, en matière de goût, n'est pas toujours un guide bien sûr, mais qui, toutes les fois qu'il juge sans prévention et sans arrière-pensée, porte dans la critique littéraire l'esprit de finesse et d'observation qui est le caractère distinctif de son talent.

« Le sujet de *la Mort d'Annibal* [1], en prêtant beau-« coup à l'élévation des idées, présentait, dans le grand « Corneille, un dangereux objet de comparaison. Mari-« vaux osa presque lutter contre ce grand homme, et quel-« ques scènes de cette pièce ne parurent pas tout-à-fait « indignes du parallèle. Cette tragédie, néanmoins, n'eut « pas de succès, parce qu'il faut au théâtre de l'intérêt et « du mouvement, et que la pièce en avait peu ; la faiblesse

[1] Note 7 de l'*Éloge de Marivaux*, par d'Alembert.

« du coloris et du style contribuait encore à cette langueur.
« Cependant, quoique l'ouvrage n'eût pas attiré la foule,
« une partie du moins des spectateurs l'accueillit avec
« bienveillance..... Marivaux n'eut garde de faire en ce
« genre un nouvel essai de ses forces. Non-seulement il se
« rendait justice sur la vigueur tragique dont il était dé-
« pourvu; mais, quelque peu favorable qu'il fût à la poé-
« sie, il ne pouvait se dissimuler la nécessité d'écrire la
« tragédie en vers pour ne pas courir, disait-il, même
« injustement, le risque d'une chute humiliante; et il se
« sentait peu de talent pour la versification noble, élé-
« gante et harmonieuse, si nécessaire à ce genre d'ou-
« vrage, quand l'auteur joint à l'ambition d'être applaudi
« au théâtre celle de l'être encore à la lecture, et de jouir,
« après une existence brillante et passagère, d'une exis-
« tence solide et durable. »

Instruit par les deux expériences qu'il avait tentées à vingt-sept ans d'intervalle l'une de l'autre, Marivaux prit, comme on vient de le voir, le parti d'abandonner la scène tragique. Le public y a gagné doublement. Le temps que cet ingénieux écrivain eût perdu à composer de mauvaises tragédies a été utilement consacré à des ouvrages agréables, qui servent encore tous les jours à notre instruction ou à nos plaisirs.

Du reste, Marivaux est loin d'être le premier qui ait échoué contre le sujet de *la Mort d'Annibal*: sept auteurs, de Montreux en 1584, Scudéry en 1631, Desmarets en 1634, de Prades en 1649, Th. Corneille en 1669, Rioupéroux en 1688, le père Colonia en 1697, s'étaient exercés sur le même sujet. De tous ces auteurs, il n'en est qu'un seul qui mérite d'être comparé à Marivaux; il y a de grandes beautés dans l'*Annibal* de Th. Corneille; mais, là comme dans l'*Annibal* de notre auteur, le sujet est affadi

par l'amour le plus insipide et le plus ridicule. Le nœud se forme par la passion qu'inspire la fille d'Annibal à trois concurrens, Prusias, Nicomède son fils, et Attale, roi de Pergame, ou du moins regardé comme tel. Attale est enlevé par les Romains; Prusias est tué dans un combat; Annibal, après s'être empoisonné, vient sur le théâtre marier sa fille à Nicomède, et expire dans leurs bras. En mettant dans la balance le plan, les caractères et le style des deux poëtes, il me serait difficile de décider en faveur duquel elle pencherait.

Je ne prodiguerai point les notes sur une tragédie aussi défectueuse que *la Mort d'Annibal;* la critique doit réserver ses forces et ses armes pour des ouvrages vraiment dignes de l'attention des lecteurs. Sous ce rapport, les occasions ne me manqueront pas.

PERSONNAGES.

PRUSIAS.
LAODICE, fille de Prusias.
ANNIBAL.
FLAMINIUS, ambassadeur romain.
HIÉRON, confident de Prusias.
AMILCAR, confident d'Annibal.
FLAVIUS, confident de Flaminius.
ÉGINE, confidente de Laodice.

La scène est à Nicomédie, dans le palais de Prusias.

ANNIBAL.

ACTE I.

SCÈNE I[1].

LAODICE, ÉGINE.

ÉGINE.

Je ne puis plus long-temps vous taire mes alarmes,
Madame ; de vos yeux j'ai vu couler des larmes.
Quel important sujet a pu donc aujourd'hui
Verser dans votre cœur la tristesse et l'ennui ?

LAODICE.

Sais-tu quel est celui que Rome nous envoie ?

ÉGINE.

Flaminius.

LAODICE.

Pourquoi faut-il que je le voie ?

---

[1] Cette première scène, faiblement ecrite, a néanmoins le mérite d'exposer clairement le sujet. Le caractère timide de Prusias, l'amour de Laodice pour Flaminius, le respect de cette princesse pour Annibal, la fierté de l'ambassadeur romain, le courage et l'héroïsme du général carthaginois, en un mot, tout ce qui va faire le sujet, le nœud et le dénouement de la tragédie, y est clairement indiqué. Marivaux n'était pas poëte ; mais il n'entreprenait point un ouvrage sans avoir réfléchi sur les principes de l'art, sans en avoir étudié les modèles.

Sans lui j'allais sans trouble épouser Annibal.
O Rome! que ton choix à mon cœur est fatal!
Écoute, je veux bien t'apprendre, chère Égine,
Des pleurs que je versais la secrète origine :
Trois ans se sont passés depuis qu'en ces états
Le même ambassadeur vint trouver Prusias.
Je n'avais jamais vu de Romain chez mon père;
Je pensais que d'un roi l'auguste caractère
L'élevait au-dessus du reste des humains :
Mais je vis qu'il fallait excepter les Romains.
Je vis du moins mon père, orné du diadême,
Honorer ce Romain, le respecter lui-même;
Et, s'il te faut ici dire la vérité,
Ce Romain n'en parut ni surpris ni flatté.
Cependant ces respects et cette déférence
Blessèrent en secret l'orgueil de ma naissance.
J'eus peine à voir un roi qui me donna le jour,
Dépouillé de ses droits, courtisan dans sa cour [1],
Et d'un front couronné perdant toute l'audace,
Devant Flaminius n'oser prendre sa place.
J'en rougis, et jetai sur ce hardi Romain
Des regards qui marquaient un généreux dédain.
Mais du destin sans doute un injuste caprice
Veut devant les Romains que tout orgueil fléchisse :
Mes dédaigneux regards rencontrèrent les siens,
Et les siens, sans effort, confondirent les miens.

---

[1] *Courtisan dans sa cour* : belle expression qui réunit la clarté à la force. Il est impossible de mieux peindre la faiblesse et la dégradation de Prusias.

Jusques au fond du cœur je me sentis émue;
Je ne pouvais ni fuir, ni soutenir sa vue.
Je perdis sans regret un impuissant courroux;
Mon propre abaissement, Égine, me fut doux.
J'oubliai ces respects qui m'avaient offensée;
Mon père même alors sortit de ma pensée :
Je m'oubliai moi-même, et ne m'occupai plus
Qu'à voir et n'oser voir le seul Flaminius.
Égine, ce récit, que j'ai honte de faire,
De tous mes mouvemens t'explique le mystère.

ÉGINE.

De ce Romain si fier, qui fut votre vainqueur,
Sans doute, à votre tour, vous surprîtes le cœur.

LAODICE.

J'ignore jusqu'ici si je touchai son âme :
J'examinai pourtant s'il partageait ma flamme;
J'observai si ses yeux ne m'en apprendraient rien :
Mais je le voulais trop pour m'en instruire bien.
Je le crus cependant, et, si sur l'apparence
Il est permis de prendre un peu de confiance,
Égine, il me sembla que, pendant son séjour,
Dans son silence même éclatait son amour.
Mille indices pressans me le faisaient comprendre :
Quand je te les dirais, tu ne pourrais m'entendre;
Moi-même, que l'amour sut peut-être tromper,
Je les sens, et ne puis te les développer.
Flaminius partit, Égine, et je veux croire
Qu'il ignora toujours ma honte et sa victoire.
Hélas! pour revenir à ma tranquillité,
Que de maux à mon cœur n'en a-t-il pas coûté!

J'appelai vainement la raison à mon aide :
Elle irrite l'amour, loin d'y porter remède.
Quand sur ma folle ardeur elle m'ouvrait les yeux,
En rougissant d'aimer, je n'en aimais que mieux.
Je ne me servis plus d'un secours inutile ;
J'attendis que le temps vînt me rendre tranquille :
Je le devins, Égine, et j'ai cru l'être enfin,
Quand j'ai su le retour de ce même Romain.
Que ferai-je, dis-moi, si ce retour funeste
D'un malheureux amour trouve en moi quelque reste ?
Quoi ! j'aimerais encore ! Ah ! puisque je le crains,
Pourrais-je me flatter que mes feux sont éteints ?
D'où naîtraient dans mon cœur de si promptes alarmes ?
Et si je n'aime plus, pourquoi verser des larmes ?
Cependant, chère Égine, Annibal a ma foi,
Et je suis destinée à vivre sous sa loi.
Sans amour, il est vrai, j'allais être asservie ;
Mais j'allais partager la gloire de sa vie.
Mon âme, que flattait un partage si grand
Se disait qu'un héros valait bien un amant.
Hélas ! si dans ce jour mon amour se ranime,
Je deviendrai bien moins épouse que victime.
N'importe, quelque sort qui m'attende aujourd'hui,
J'achèverai l'hymen qui doit m'unir à lui,
Et, dût mon cœur brûler d'une ardeur éternelle,
Égine, il a ma foi ; je lui serai fidèle.

ÉGINE.

Madame, le voici.

SCÈNE II[1].

LAODICE, ANNIBAL, ÉGINE, AMILCAR.

ANNIBAL.

Puis-je, sans me flatter,
Espérer qu'un moment vous voudrez m'écouter ?
Je ne viens point, trop fier de l'espoir qui m'engage,
De mes tristes soupirs vous présenter l'hommage.
C'est un secret qu'il faut renfermer dans son cœur,
Quand on n'a plus de grâce à vanter son ardeur.
Un soin qui me sied mieux, mais moins cher à mon âme,
M'invite en ce moment à vous parler, madame.
On attend dans ces lieux un agent des Romains,
Et le roi votre père ignore ses desseins :
Mais je crois les savoir. Rome me persécute :
Par moi, Rome autrefois se vit près de sa chute ;
Ce qu'elle en ressentit et de trouble et d'effroi
Dure encore, et lui tient les yeux ouverts sur moi.
Son pouvoir est peu sûr tant qu'il respire un homme
Qui peut apprendre aux rois à marcher jusqu'à Rome.
A peine ils m'ont reçu, que sa juste frayeur
M'en écarte aussitôt par un ambassadeur.
Je puis porter trop loin le succès de leurs armes ;
Voilà ce qui nourrit ses prudentes alarmes :
Et de l'ambassadeur peut-être tout l'emploi

---

[1] L'arrivée d'Annibal est trop brusque; elle aurait dû être annoncée dans la scène précédente. Laodice devait dire que, destinée à être l'épouse d'Annibal, elle l'avait mandé pour conférer avec lui sur les dangers auxquels l'expose l'arrivée de Flaminius.

Est de n'oublier rien pour m'éloigner du roi.
Il va même essayer l'impérieux langage
Dont à ses envoyés Rome prescrit l'usage;
Et ce piége grossier, que tend sa vanité,
Souvent de plus d'un roi surprit la fermeté.
Quoi qu'il en soit, enfin, trop aimable princesse,
Vous possédez du roi l'estime et la tendresse :
Et moi, qui vous connais, je puis avec honneur
En demander ici l'usage en ma faveur.
Se soustraire au bienfait d'une âme vertueuse,
C'est soi-même souvent l'avoir peu généreuse.
Annibal, destiné pour être votre époux,
N'aura point à rougir d'avoir compté sur vous ;
Et votre cœur, enfin, est assez grand pour croire
Qu'il est de son devoir d'avoir soin de ma gloire.

LAODICE.

Oui, je la soutiendrai; n'en doutez point, seigneur,
L'espoir que vous formez rend justice à mon cœur.
L'inviolable foi que je vous ai donnée
M'associe aux hasards de votre destinée.
Mais aujourd'hui, seigneur, je n'en ferais pas moins,
Quand vous n'auriez point droit de demander mes soins.
Croyez à votre tour que j'ai l'âme trop fière
Pour qu'Annibal en vain m'eût fait une prière.
Mais, seigneur, Prusias, dont vous vous défiez,
Sera plus vertueux que vous ne le croyez :
Et puisque avec ma foi vous reçûtes la sienne,
Vos intérêts n'ont pas besoin qu'on les soutienne.

ANNIBAL.

Non, je m'occupe ici de plus nobles projets,

Et ne vous parle point de mes seuls intérêts.
Mon nom m'honore assez, madame, et j'ose dire
Qu'au plus avide orgueil ma gloire peut suffire.
Tout vaincu que je suis, je suis craint du vainqueur :
Le triomphe n'est pas plus beau que mon malheur.
Quand je serais réduit au plus obscur asile,
J'y serais respectable, et j'y vivrais tranquille,
Si d'un roi généreux les soins et l'amitié,
Le nœud dont avec vous je dois être lié,
N'avaient rempli mon cœur de la douce espérance
Que ce bras fera foi de ma reconnaissance;
Et que l'heureux époux dont vous avez fait choix,
Sur de nouveaux sujets établissant vos lois,
Justifira l'honneur que me fait Laodice,
En souffrant que ma main à la sienne s'unisse.
Oui, je voudrais encor par des faits éclatans
Réparer [1] entre nous la distance des ans,
Et de tant de lauriers orner cette vieillesse,
Qu'elle effaçât l'éclat que donne la jeunesse.
Mais mon courage en vain médite ces desseins,
Madame, si le roi ne résiste aux Romains.
Je ne vous dirai point que le sénat peut-être
Deviendra par degrés son tyran et son maître;

---

[1] On comble, on rapproche, on ne *répare* pas une distance. Ce qui suit est exagéré : *Les lauriers qui ornent la vieillesse* n'effacent point l'éclat que donne la jeunesse, mais ils peuvent en être la compensation. Mithridate dit simplement, avec plus de vérité et surtout avec plus de poésie :

> Autrefois la fortune et la victoire mêmes
> Cachaient mes cheveux blancs sous trente diadèmes.

Et que, si votre père obéit aujourd'hui,
Ce maître ordonnera de vous comme de lui ;
Qu'on verra quelque jour sa politique injuste
Disposer de la main d'une princesse auguste,
L'accorder quelquefois, la refuser après,
Au gré de son caprice ou de ses intérêts,
Et d'un lâche allié trop payer le service,
En lui livrant enfin la main de Laodice.

LAODICE.

Seigneur, quand Annibal arriva dans ces lieux,
Mon père le reçut comme un présent des dieux,
Et sans doute il connut quel était l'avantage
De pouvoir acquérir des droits sur son courage,
De se l'approprier en se liant à vous,
En vous donnant enfin le nom de mon époux.
Sans la guerre, il aurait conclu notre hyménée;
Mais il n'est pas moins sûr, et j'y suis destinée.
Qu'Annibal juge donc, sur les desseins du roi,
Si jamais les Romains disposeront de moi;
Si jamais leur sénat peut à présent s'attendre
Que de son fier pouvoir le roi veuille dépendre.
Mais je vous laisse. Il vient. Vous pourrez avec lui
Juger si vous aurez besoin de mon appui.

SCÈNE III.

PRUSIAS, ANNIBAL, AMILCAR.

PRUSIAS.

Enfin, Flaminius va bientôt nous instruire
Des motifs importans qui peuvent le conduire.

Avant la fin du jour, seigneur, nous l'allons voir,
Et déjà je m'apprête à l'aller recevoir.

ANNIBAL.

Qu'entends-je? vous, seigneur!

PRUSIAS.

D'où vient cette surprise?
Je lui fais un honneur que l'usage autorise :
J'imite mes pareils....

ANNIBAL.

Eh! n'êtes-vous pas roi?

PRUSIAS.

Seigneur, ceux dont je parle ont même rang que moi.

ANNIBAL.

Eh quoi! pour vos pareils voulez-vous reconnaître
Des hommes, par abus, appelés rois sans l'être;
Des esclaves de Rome, et dont la dignité
Est l'ouvrage insolent de son autorité;
Qui, du trône héritiers, n'osent y prendre place,
Si Rome auparavant n'en a permis l'audace [1];
Qui, sur le trône assis, et le sceptre à la main,
S'abaissent à l'aspect d'un citoyen romain;
Des rois qui, soupçonnés de désobéissance,
Prouvent à force d'or leur honteuse innocence,
Et que d'un fier sénat l'ordre souvent fatal
Expose en criminels devant son tribunal;
Méprisés des Romains autant que méprisables?
Voilà ceux qu'un monarque appelle ses semblables!

---

[1] *Si Rome auparavant n'en a permis l'audace : en* signific *d'une chose :* permettre l'audace d'une chose, est une locution barbare.

Ces rois dont le sénat, sans armer des soldats,
A de vils concurrens adjugent les états,
Ces cliens, en un mot, qu'il punit et protége,
Peuvent de ses agens augmenter le cortége.
Mais vous, examinez, en voyant ce qu'ils sont[1],
Si vous devez encore imiter ce qu'ils font.

PRUSIAS.

Si ceux dont nous parlons vivent dans l'infamie,
S'ils livrent aux Romains et leur sceptre et leur vie,
Ce lâche oubli du rang qu'ils ont reçu des dieux,
Autant qu'à vous, seigneur, me paraît odieux :
Mais donner au sénat quelque marque d'estime,
Rendre à ses envoyés un honneur légitime,
Je l'avoûrai, seigneur, j'aurais peine à penser
Qu'à de honteux égards ce fût se rabaisser :
Je crois pouvoir enfin les imiter moi-même,
Et n'en garder pas moins les droits du rang suprême.

ANNIBAL.

Quoi! seigneur, votre rang n'est pas sacrifié,
En courant au devant des pas d'un envoyé!
C'est montrer votre estime, en produire des marques
Que vous ne croyez pas indignes des monarques!
L'ai-je bien entendu? De quel œil, dites-moi,
Voyez-vous le sénat? et qu'est-ce donc qu'un roi?
Quel discours! juste ciel! de quelle fantaisie
L'âme aujourd'hui des rois est-elle donc saisie?
Et quel est donc enfin le charme ou le poison

---

[1] *Ce qu'ils sont, ce qu'ils font* : style prosaïque et mauvaise consonnance.

Dont Rome semble avoir altéré leur raison?
Cet orgueil, que leur cœur respire sur le trône,
Au seul nom de Romain, fuit et les abandonne;
Et, d'un commun accord, ces maîtres des humains,
Sans s'en apercevoir, respectent les Romains!
O rois! et ce respect, vous l'appelez estime!
Je ne m'étonne plus si Rome vous opprime.
Seigneur, connaissez-vous; rompez l'enchantement
Qui vous fait un devoir de votre abaissement.
Vous régnez, et ce n'est qu'un agent qui s'avance.
Au trône, votre place, attendez sa présence.
Sans vous embarrasser s'il est Scythe ou Romain,
Laissez-le jusqu'à vous poursuivre son chemin.
De quel droit le sénat pourrait-il donc prétendre
Des respects qu'à vous-même il ne voudrait pas rendre?
Mais que vous dis-je? A Rome, à peine un sénateur [1]
Daignerait d'un regard vous accorder l'honneur,
Et, vous apercevant dans une foule obscure,
Vous ferait un accueil plus choquant qu'une injure.
De combien cependant êtes-vous au-dessus
De chaque sénateur!...

---

[1] Faible imitation de ces beaux vers de *Britannicus* :

Mais aujourd'hui, seigneur, que ses yeux dessillés,
Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez,
Verront autour de vous les rois sans diadême,
Inconnus dans la foule, et son amant lui-même,
Attachés sur vos yeux, s'honorer d'un regard
Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard, etc.

Il n'appartenait point à Marivaux, et il n'appartient encore aujourd'hui à personne de refaire Racine.

PRUSIAS.

Seigneur, n'en parlons plus.
J'avais cru faire un pas d'une moindre importance :
Mais pendant qu'en ces lieux l'ambassadeur s'avance,
Souffrez que je vous quitte, et qu'au moins aujourd'hui
Des soins moins éclatans m'excusent envers lui.

SCÈNE IV.

ANNIBAL, AMILCAR.

AMILCAR.

Seigneur, nous sommes seuls : oserais-je vous dire
Ce que le ciel peut-être en ce moment m'inspire ?
Je connais peu le roi ; mais sa timidité
Semble vous présager quelque infidélité.
Non qu'à présent son cœur manque pour vous de zèle ;
Sans doute il a dessein de vous être fidèle :
Mais un prince à qui Rome imprime du respect,
De peu de fermeté doit vous être suspect.
Ces timides égards vous annoncent un homme
Assez faible, seigneur, pour vous livrer à Rome.
Qui sait si l'envoyé qu'on attend aujourd'hui
Ne vient pas, de sa part, vous demander à lui ?
Pendant que de ces lieux la retraite est facile,
M'en croirez-vous ? fuyez un dangereux asile ;
Et sans attendre ici....

ANNIBAL.

Nomme-moi des états
Plus sûrs pour Annibal que ceux de Prusias.
Enseigne-moi des rois qui ne soient point timides ;

Je les ai trouvé tous ou lâches ou perfides.

AMILCAR.

Il en serait peut-être encor de généreux :
Mais une autre raison fait vos dégoûts pour eux :
Et si vous n'espériez d'épouser Laodice,
Peut-être à quelqu'un d'eux vous rendriez justice.
Vous voudrez bien, seigneur, excuser un discours
Que me dictent mon zèle et le soin de vos jours.

ANNIBAL.

Crois-tu que l'intérêt d'une amoureuse flamme [1]
Dans cet égarement pût entraîner mon âme ?
Penses-tu que ce soit seulement de ce jour
Que mon cœur ait appris à surmonter l'amour ?
De ses emportemens j'ai sauvé ma jeunesse ;
J'en pourrai bien encor défendre ma vieillesse.
Nous tenterions en vain d'empêcher que nos cœurs
D'un amour imprévu ne sentent les douceurs.
Ce sont là des hasards à qui l'âme est soumise,
Et dont on peut sans honte éprouver la surprise :
Mais, quel qu'en soit l'attrait, ces douceurs ne sont rien,
Et ne font de progrès qu'autant qu'on le veut bien.
Ce feu, dont on nous dit la violence extrême,
Ne brûle que le cœur qui l'allume lui-même.

---

[1] Encore ici une imitation malheureuse de Racine ; on se rappelle Acomat dans la première scène de *Bajazet* :

Voudrais-tu qu'à mon âge,
Je fisse de l'amour le vil apprentissage ?

On a fait sentir dans le *jugement* le ridicule d'avoir mis dans la bouche d'Annibal une dissertation métaphysique sur l'amour.

Laodice est aimable, et je ne pense pas
Qu'avec indifférence on pût voir ses appas.
L'hymen doit me donner une épouse si belle;
Mais la gloire, Amilcar, est plus aimable qu'elle,
Et jamais Annibal ne pourra s'égarer
Jusqu'au trouble honteux d'oser les comparer.
Mais je suis las d'aller mendier un asile,
D'affliger mon orgueil d'un opprobre stérile.
Où conduire mes pas? Va, crois-moi, mon destin
Doit changer dans ces lieux ou doit y prendre fin.
Prusias ne peut plus m'abandonner sans crime :
Il est faible, il est vrai; mais il veut qu'on l'estime.
Je feins qu'il le mérite, et, malgré sa frayeur,
Sa vanité du moins lui tiendra lieu d'honneur.
S'il en croit les Romains, si le ciel veut qu'il cède,
Des crimes de son cœur le mien sait le remède.
Sois tranquille, Amilcar, et ne crains rien pour moi.
Mais sortons. Hâtons-nous de rejoindre le roi;
Ne l'abandonnons point; il faut même sans cesse,
Par de nouveaux efforts, combattre sa faiblesse,
L'irriter contre Rome : et mon unique soin
Est de me rendre ici son assidu témoin.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I [1].

FLAMINIUS, FLAVIUS.

FLAVIUS.

Le roi ne paraît point, et j'ai peine à comprendre,
Seigneur, comment ce prince ose se faire attendre.
Et depuis quand les rois font-ils si peu d'état
Des ministres chargés des ordres du sénat?
Malgré la dignité dont Rome vous honore,
Prusias à vos vœux ne s'offre point encore.

FLAMINIUS.

N'accuse point le roi de ce superbe accueil;
Un roi n'en peut avoir imaginé l'orgueil.
J'y reconnais l'audace et les conseils d'un homme
Ennemi déclaré des respects dus à Rome.
Le roi de son devoir ne serait point sorti;
C'est du seul Annibal que ce trait est parti.
Prusias, sur la foi des leçons qu'on lui donne,
Ne croit plus le respect d'usage sur le trône.

---

[1] L'action marche bien : le personnage qui paraît est attendu; nul autre que Flaminius ne pouvait ouvrir cet acte; Flaminius va parler convenablement de l'objet de sa mission, d'Annibal, de Prusias, de Laodice. Cette scène, conforme aux règles de l'art, peut servir d'étude; la pâleur du style ne lui permet pas de servir de modèle.

Annibal, de son rang exagérant l'honneur,
Sème avec la fierté la révolte en son cœur.
Quel que soit le succès qu'Annibal en attende,
Les rois résistent peu quand le sénat commande.
Déjà ce fugitif a dû s'apercevoir
Combien ses volontés ont sur eux de pouvoir.

FLAVIUS.

Seigneur, à ce discours souffrez que je comprenne
Que vous ne venez pas pour le seul Artamène,
Et que la guerre enfin que lui fait Prusias
Est le moindre intérêt qui guide ici vos pas.
En vous suivant, j'en ai soupçonné le mystère;
Mais, seigneur, jusqu'ici j'ai cru devoir me taire.

FLAMINIUS.

Déjà mon amitié te l'eût développé,
Sans les soins inquiets dont je suis occupé.
Je t'apprends donc qu'à Rome Annibal doit me suivre,
Et qu'en mes mains il faut que Prusias le livre.
Voilà quel est ici mon véritable emploi,
Sans d'autres intérêts qui ne touchent que moi.

FLAVIUS.

Quoi! vous?

FLAMINIUS.

Nous sommes seuls, nous pouvons ne rien feindre.
Annibal n'a que trop montré qu'il est à craindre.
Il fuit, il est vaincu, mais vaincu par des coups
Que nous devons encor plus au hasard qu'à nous,
Et, s'il n'eût, autrefois ralenti son courage,
Rome était en danger d'obéir à Carthage.
Quoique vaincu, les rois dont il cherche l'appui

Pourraient bien essayer de se servir de lui ;
Et, sur ce qu'il a fait fondant leur espérance,
Avec moins de frayeur tenter l'indépendance :
Et Rome à les punir aurait un embarras
Qu'il serait imprudent de ne s'épargner pas.
Nos aigles, en un mot, trop fréquemment défaites
Par ce même ennemi qui trouve des retraites,
Qui n'a jamais craint Rome, et qui même la voit
Seulement ce qu'elle est et non ce qu'on la croit ;
Son audace, son nom et sa haine implacable,
Tout, jusqu'à sa défaite, est en lui formidable ;
Et depuis quelque temps un bruit court parmi nous
Qu'il va de Laodice être bientôt l'époux.
Ce coup est important : Rome en est alarmée.
Pour le rompre elle a fait avancer son armée ;
Elle exige Annibal, et, malgré le mépris
Que pour les rois tu sais que le sénat a pris,
Son orgueil inquiet en fait un sacrifice,
Et livre à mon espoir la main de Laodice.
Le roi, flatté par-là, peut en oublier mieux
La valeur d'un dépôt trop suspect en ces lieux.
Pour effacer l'affront d'un pareil hyménée,
Si contraire à la loi que Rome s'est donnée,
Et, je te l'avoûrai, d'un hymen dont mon cœur
N'aurait peut-être pu sentir le déshonneur,
Cette Rome facile accorde à la princesse
Le titre qui pouvait excuser ma tendresse,
La fait Romaine enfin. Cependant ne crois pas
Qu'en faveur de mes feux j'épargne Prusias.
Rome emprunte ma voix, et m'ordonne elle-même

D'user ici pour lui d'une rigueur extrême.
Il le faut en effet.

FLAVIUS.

Mais depuis quand, seigneur,
Brûlez-vous en secret d'une si tendre ardeur?
L'aimable Laodice a-t-elle fait connaître
Qu'elle-même à son tour.....

FLAMINIUS.

Prusias va paraître;
Cessons : mais souviens-toi que l'on doit ignorer
Ce que ma confiance ose te déclarer.

SCÈNE II.

PRUSIAS, ANNIBAL, FLAMINIUS, FLAVIUS, *suite du roi.*

FLAMINIUS.

Rome, qui vous observe, et de qui la clémence [1]
Vous a fait jusqu'ici grâce de sa vengeance,
A commandé, seigneur, que je vinsse vers vous
Vous dire le danger où vous met son courroux.

---

[1] Ce début rappelle celui de la seconde scène du deuxième acte de *Rhadamiste*. Le fond des idées est le même ; dans les deux pièces, c'est un ambassadeur romain, intimant à un roi les ordres suprêmes de Rome. Marivaux est aussi inférieur à Crébillon qu'il l'a été plus haut à Racine. La harangue de Flaminius est faible et commune ; celle de Rhadamiste est pleine de vigueur et de poésie. Je ne compare point la réponse de Pharasmane à celle de Prusias ; la première est le chef-d'œuvre d'un poëte qui n'est pas toujours pur, élégant et correct, mais qui souvent a été assez bien inspiré pour égaler les trois grands maîtres de la scène tragique dans les passages où eux-mêmes l'ont été le plus heureusement.

Vos armes chaque jour, et sur mer et sur terre,
Entre Artamène et vous renouvellent la guerre.
Rome la désapprouve, et déjà le sénat
Vous en avait, seigneur, averti sans éclat.
Un Romain, de sa part, a dû vous faire entendre
Quel parti là-dessus vous feriez bien de prendre,
Qu'il souhaitait enfin qu'on eût, en pareil cas,
Recours à sa justice, et non à des combats.
Cet auguste sénat, qui peut parler en maître,
Mais qui donne à regret des preuves qu'il peut l'être,
Crut que, vous épargnant des ordres rigoureux,
Vous n'attendriez pas qu'il vous dît, je le veux.
Il le dit aujourd'hui; c'est moi qui vous l'annonce.
Vous allez vous juger en me faisant réponse.
Ainsi, quand le pardon vous est encore offert,
N'oubliez pas qu'un mot vous absout ou vous perd.
Pour écarter de vous tout dessein téméraire,
Empruntez le secours d'un effroi salutaire :
Voyez en quel état Rome a mis tous ces rois
Qui d'un coupable orgueil ont écouté la voix.
Présentez à vos yeux cette foule de princes,
Dont les uns vagabonds, chassés de leurs provinces,
Les autres gémissans, abandonnés aux fers,
De son devoir, seigneur, instruisent l'univers.
Voilà, pour imposer silence à votre audace,
Le spectacle qu'il faut que votre esprit se fasse.
Vous vaincrez Artamène, et vos heureux destins
Vous mettront, je le veux, son sceptre dans vos mains.
Mais quand vous le tiendrez, ce sceptre qui vous tente,
Qu'en ferez-vous, seigneur, si Rome est mécontente?

Que ferez-vous du vôtre, et qui vous sauvera
Des traits vengeurs dont Rome alors vous poursuivra ?
Restez en paix, régnez, gardez votre couronne :
Le sénat vous la laisse, ou plutôt vous la donne.
Obtenez sa faveur, faites ce qu'il lui plaît ;
Je ne vous connais point de plus grand intérêt.
Consultez nos amis : ce qu'ils ont de puissance
N'est que le prix heureux de leur obéissance.
Quoi qu'il en soit, enfin, que votre ambition
Respecte un roi qui vit sous sa protection.

PRUSIAS.

Seigneur, quand le sénat s'abstiendrait d'un langage
Qui fait à tous les rois un si sensible outrage ;
Que, sans me conseiller le secours de l'effroi,
Il dirait simplement ce qu'il attend de moi ;
Quand le sénat, enfin, honorerait lui-même
Ce front qu'avec éclat distingue un diadême,
Croyez-moi, le sénat et son ambassadeur
N'en parleront tous deux qu'avec plus de grandeur.
Vous ne m'étonnez point, seigneur, et la menace
Fait rarement trembler ceux qui sont à ma place.
Un roi, sans s'alarmer d'un procédé si haut,
Refuse s'il le peut, accorde s'il le faut.
C'est de ses actions la raison qui décide,
Et l'outrage jamais ne le rend plus timide.
Artamène avec moi, seigneur, fit un traité
Qui de sa part encor n'est point exécuté :
Et quand je l'en pressais, j'appris que son armée
Pour venir me surprendre était déjà formée.
Son perfide dessein alors m'étant connu,

J'ai rassemblé la mienne, et je l'ai prévenu.
Le sénat pourrait-il approuver l'injustice,
Et d'une lâcheté veut-il être complice?
Son pouvoir n'est-il pas guidé par la raison?
Vos alliés ont-ils le droit de trahison?
Et lorsque je suis près d'en être la victime,
M'en défendre, seigneur, est-ce commettre un crime?

FLAMINIUS.

Pourquoi nous déguiser ce que vous avez fait?
A ce traité vous-même avez-vous satisfait?
Et pourquoi d'Artamène accuser la conduite,
Seigneur, si de la vôtre elle n'est que la suite?
Vous avez fait la paix : pourquoi dans vos états
Avez-vous conservé, même accru vos soldats?
Prétendiez-vous, malgré cette paix solennelle,
Lui laisser soupçonner qu'elle était infidèle,
Et l'engager à prendre une précaution
Qui servît de prétexte à votre ambition?
Mais le sénat a vu votre coupable ruse,
Et ne recevra point une frivole excuse.
Quels que soient vos motifs, je ne viens en ces lieux
Que pour vous avertir qu'ils lui sont odieux.
Songez-y; mais surtout tâchez de vous défendre
Du poison des conseils dont on veut vous surprendre.

ANNIBAL.

S'il écoute les miens, ou s'il prend les meilleurs,
Rome ira proposer son esclavage ailleurs.
Prusias indigné poursuivra la conquête
Qu'à lui livrer bientôt la victoire s'apprête.
Ces conseils ne sont pas plus dangereux pour lui

Que pour ce fier sénat qui l'insulte aujourd'hui.
Si le roi contre lui veut en faire l'épreuve,
Moi, qui vous parle, moi, je m'engage à la preuve.

FLAMINIUS.

Le projet est hardi. Cependant votre état
Promet déjà beaucoup en faveur du sénat;
Et votre orgueil, réduit à chercher un asile,
Fournit à Prusias un espoir bien fragile.

ANNIBAL.

Non, non, Flaminius, vous vous entendez mal
A vanter le sénat aux dépens d'Annibal.
Cet état où je suis rappelle une matière
Dont votre Rome aurait à rougir la première.
Ne vous souvient-il plus du temps où dans mes mains
La victoire avait mis le destin des Romains?
Retracez-vous ce temps où par moi l'Italie
D'épouvante, d'horreur et de sang fut remplie.
Laissons de vains discours, dont le faste menteur
De ma chute aux Romains semble donner l'honneur.
Dites, Flaminius; quelle fut leur ressource?
Parlez, quelqu'un de vous arrêta-t-il ma course?
Sans l'imprudent repos que mon bras s'est permis,
Romains, vous n'auriez plus d'amis ni d'ennemis.
De ce peuple insolent, qui veut qu'on obéisse,
Le fer et l'esclavage allaient faire justice;
Et les rois, que soumet sa superbe amitié,
En verraient à présent le reste avec pitié.
O Rome! tes destins ont pris une autre face.
Ma lenteur, ou plutôt mon mépris te fit grâce:
Négligeant des progrès qui me semblaient trop sûrs,

Je laissai respirer ton peuple dans tes murs [1].
Il échappa depuis, et ma seule imprudence
Des Romains abattus releva l'espérance.
Mais ces fiers citoyens, que je n'accablai pas,
Ne sont point assez vains pour mépriser mon bras;
Et si Flaminius voulait parler sans feindre,
Il dirait qu'on m'honore encor jusqu'à me craindre.
En effet, si le roi profite du séjour
Que les dieux ont permis que je fisse en sa cour,
S'il ose pour lui-même employer mon courage,
Je n'en demande pas à ces dieux davantage.
Le sénat, qui d'un autre est aujourd'hui l'appui,
Pourra voir arriver le danger jusqu'à lui.
Je sais me corriger; il sera difficile
De me réduire alors à chercher un asile.

FLAMINIUS.

Ce qu'Annibal appelle imprudence et lenteur,
S'appellerait effroi s'il nous ouvrait son cœur.
Du moins, cette lenteur et cette négligence
Eurent avec l'effroi beaucoup de ressemblance,
Et l'aspect de nos murs si remplis de héros
Put bien vous conseiller le parti du repos.

---

[1] Annibal fait ici un aveu qui l'humilie en pure perte devant Flaminius, et qui déprécie ses talens militaires aux yeux de Prusias, dans une occasion où il a besoin au contraire d'animer le courage et de fixer les incertitudes de ce prince, en lui donnant la plus haute idée de son génie et de ses ressources; c'est une maladresse. Montesquieu a bien su trouver les véritables raisons qui empêchèrent Annibal de marcher sur Rome, après la bataille de Cannes. (Voyez *Grandeur et décadence des Romains*, chap. IV.)

Vous vous corrigerez? Et pourquoi dans l'Afrique
N'avez-vous donc pas mis tout votre art en pratique?
Serait-ce qu'il manquait à votre instruction
La honte d'être encor vaincu par Scipion?
Rome, il est vrai, vous vit gagner quelque victoire,
Et vous avez raison quand vous en faites gloire.
Mais ce sont vos exploits qui doivent effrayer
Tous les rois dont l'audace osera s'y fier.
Rome, vous le savez, en cent lieux de la terre
Avait à soutenir le fardeau de la guerre.
L'univers attentif crut la voir en danger,
Douta que ces efforts pussent l'en dégager.
L'univers se trompait. Le ciel, pour le convaincre
Qu'on ne devait jamais espérer de la vaincre,
Voulut jusqu'à ses murs vous ouvrir un chemin,
Pour qu'on la crût encor plus proche de sa fin,
Et que la terre après, détrompée et surprise,
Apprît à l'avenir à nous être soumise.

ANNIBAL.

A tant de vains discours, je vois votre embarras;
Et si vous m'en croyez, vous ne poursuivrez pas.
Rome allait succomber : son vainqueur la néglige;
Elle en a profité; voilà tout le prodige.
Tout le reste est chimère ou pure vanité,
Qui déshonore Rome et toute sa fierté.

FLAMINIUS.

Rome de vos mépris aurait tort de se plaindre :
Tout est indifférent de qui n'est plus à craindre.

ANNIBAL.

Arrêtez, et cessez d'insulter au malheur

D'un homme qu'autrefois Rome a vu son vainqueur;
Et, quoique sa fortune ait surmonté la mienne,
Les grands coups qu'Annibal a portés à la sienne
Doivent du moins apprendre aux Romains généreux
Qu'il a bien mérité d'être respecté d'eux.
Je sors; je ne pourrais m'empêcher de répondre
A des discours qu'il est trop aisé de confondre.

SCÈNE III.

PRUSIAS, FLAMINIUS, HIÉRON.

FLAMINIUS.

Seigneur, il me paraît qu'il n'était pas besoin
Que de notre entretien Annibal fût témoin,
Et vous pouviez sans lui faire votre réponse
Aux ordres que par moi le sénat vous annonce.
J'en ai qui de si près touchent cet ennemi,
Que je n'ai pu, seigneur, m'expliquer qu'à demi.

PRUSIAS.

Lui! vous me surprenez, seigneur: de quelle crainte
Rome, qui vous envoie, est-elle donc atteinte?

FLAMINIUS.

Rome ne le craint point, seigneur; mais sa pitié
Travaille à vous sauver de son inimitié.
Rome ne le craint point, vous dis-je; mais l'audace
Ne lui plaît point dans ceux qui tiennent votre place.
Elle veut que les rois soient soumis au devoir
Que leur a dès long-temps imposé son pouvoir.
Ce devoir est, seigneur, de n'oser entreprendre
Ce qu'ils n'ignorent pas qu'elle pourrait défendre;

De n'oublier jamais que ses intentions
Doivent, à la rigueur, régler leurs actions;
Et de se regarder comme dépositaires
D'un pouvoir qu'ils n'ont plus dès qu'ils sont téméraires.
Voilà votre devoir, et vous l'observez mal,
Quand vous osez chez vous recevoir Annibal.
Rome, qui tient ici ce sévère langage,
N'a point dessein, seigneur, de vous faire un outrage;
Et si les fiers avis offensent votre cœur,
Vous pouvez lui répondre avec plus de hauteur.
Cette Rome s'explique en maîtresse du monde.
Si sur un titre égal votre audace se fonde,
Si vous êtes enfin à l'abri de ses coups,
Vous pouvez lui parler comme elle parle à vous.
Mais s'il est vrai, seigneur, que vous dépendiez d'elle,
Si, lorsqu'elle voudra, votre trône chancelle,
Et, pour dire encor plus, si ce que Rome veut,
Cette Rome absolue en même temps le peut,
Que son droit soit injuste ou qu'il soit équitable,
Qu'importe? c'est aux dieux que Rome en est comptable.
Le faible, s'il était le juge du plus fort,
Aurait toujours raison, et l'autre toujours tort.
Annibal est chez vous, Rome en est courroucée :
Pouvez-vous là-dessus ignorer sa pensée?
Est-ce donc imprudence? ou n'avez-vous point su
Ce qu'elle envoya dire aux rois qui l'ont reçu?

PRUSIAS.

Seigneur, de vos discours l'excessive licence
Semble vouloir ici tenter ma patience.
Je sens des mouvemens qui vous sont des conseils

De ne jamais chez eux mépriser mes pareils.
Les rois, dans le haut rang où le ciel les fait naître,
Ont souvent des vainqueurs et n'ont jamais de maître;
Et, sans en appeler à l'équité des dieux,
Leur courroux peut juger de vos droits odieux.
J'honore le sénat; mais, malgré sa menace,
Je me dispenserai d'excuser mon audace.
Je crois pouvoir enfin recevoir qui me plaît,
Et pouvoir ignorer quel est votre intérêt.
J'avoûrai cependant, puisque Rome est puissante,
Qu'il est avantageux de la rendre contente.
Expliquez-vous, seigneur, et voyons si je puis
Faire ce qu'elle exige, étant ce que je suis.
Mais retranchez ces mots d'ordre, de dépendance,
Qui ne m'invitent pas à plus d'obéissance.

FLAMINIUS.

Eh bien! daignez souffrir un avis important:
Je demande Annibal, et le sénat l'attend.

PRUSIAS.

Annibal?

FLAMINIUS.

Oui, ma charge est de vous en instruire;
Mais, seigneur, écoutez ce qui me reste à dire.
Rome pour Laodice a fait choix d'un époux,
Et c'est un choix, seigneur, avantageux pour vous.

PRUSIAS.

Lui nommer un époux! Je puis l'avoir promise.

FLAMINIUS.

En ce cas, du sénat avouez l'entremise.
Après un tel aveu, je pense qu'aucun roi

Ne vous reprochera d'avoir manqué de foi.
Mais agréez, seigneur, que l'aimable princesse
Sache par moi que Rome à son sort s'intéresse;
Que sur ce même choix interrogeant son cœur,
Moi-même...

PRUSIAS.

Vous pouvez l'en avertir, seigneur.
J'admire ici les soins que Rome prend pour elle,
Et de son amitié l'entreprise est nouvelle;
Ma fille en peut résoudre, et je vais consulter
Ce que pour Annibal je dois exécuter.

SCÈNE IV.

PRUSIAS, HIÉRON.

HIÉRON.

Rome de vos desseins est sans doute informée?

PRUSIAS.

Et tu peux ajouter qu'elle en est alarmée,

HIÉRON.

Observez donc aussi, seigneur, que son courroux
En est en même temps plus terrible pour vous.

PRUSIAS.

Mais as-tu bien conçu quelle est la perfidie
Dont cette Rome veut que je souille ma vie?
Ce guerrier, qu'il faudrait lui livrer en ce jour,
Ne souhaitait de moi qu'un asile en ma cour.
Ces sermens que j'ai faits de lui donner ma fille,
De rendre sa valeur l'appui de ma famille,
De confondre à jamais son sort avec le mien,

Je suis l'auteur de tout, il ne demandait rien.
Ce héros, qui se fie à ces marques d'estime,
S'attend-il que mon cœur achève par un crime?
Le sénat qui travaille à séduire ce cœur,
En profitant du coup, il en aurait horreur.

HIÉRON.

Non : de trop de vertu votre esprit le soupçonne,
Et ce n'est pas ainsi que ce sénat raisonne.
Ne vous y trompez pas : sa superbe fierté
Vous presse d'un devoir, non d'une lâcheté.
Vous vous croiriez perfide; il vous croirait fidèle,
Puisque lui résister c'est se montrer rebelle.
D'ailleurs, cette action dont vous avez horreur,
Le péril du refus en ôte la noirceur.
Pensez-vous, en effet, que vous devez en croire
Les dangereux conseils d'une fatale gloire?
Et ces princes, seigneur, sont-ils donc généreux,
Qui le sont en risquant tout un peuple avec eux;
Qui, sacrifiant tout à l'affreuse faiblesse
D'accomplir sans égard une injuste promesse,
Égorgent par scrupule un monde de sujets,
Et ne gardent leur foi qu'à force de forfaits?

PRUSIAS.

Ah! lorsqu'à ce héros j'ai promis Laodice,
J'ai cru qu'à mes sujets c'était rendre un service.
Tu sais que souvent Rome a contraint nos états
De servir ses desseins, de fournir des soldats :
J'ai donc cru qu'en donnant retraite à ce grand homme,
Sa valeur gênerait l'insolence de Rome;
Que ce guerrier chez moi pourrait l'épouvanter,

Que ce qu'elle en connaît m'en ferait respecter ;
Je me trompais ; et c'est son épouvante même
Qui me plonge aujourd'hui dans un péril extrême.
Mais n'importe, Hiéron : Rome a beau menacer,
A rompre mes sermens rien ne doit me forcer ;
Et du moins essayons ce qu'en cette occurrence
Peut produire pour moi la ferme résistance.
La menace n'est rien, ce n'est pas ce qui nuit [1] ;
Mais, pour prendre un parti, voyons ce qui la suit.

---

[1] *La menace n'est rien, ce n'est pas ce qui nuit*, est d'une simplicité qui pourrait mériter un autre nom. Entre le parti de l'honneur et celui de l'infamie, l'homme qui délibère est déjà coupable ; *nam qui deliberant, desciverunt.* Il y a de l'adresse à annoncer ainsi d'avance, sans le dire expressément, la perte d'Annibal. C'est ainsi que Néron quitte la scène à la fin du quatrième acte de *Britannicus* :

Viens, Narcisse ; allons voir ce que nous devons faire.

Il reste assez de doute dans l'esprit du spectateur pour lui laisser un peu d'espérance ; mais, pour qui connaît le cœur humain, Britannicus est déjà empoisonné.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I.

LAODICE, ÉGINE.

LAODICE.

Oui, ce Flaminius dont je crus être aimée [1],
Et dont je me repens d'avoir été charmée,
Égine, il doit me voir, pour me faire accepter
Je ne sais quel époux qu'il vient me présenter.
L'ingrat ! je le craignais ; à présent, quand j'y pense,
Je ne sais point encor si c'est indifférence ;
Mais enfin, le penchant qui me surprit pour lui

---

[1] *Oui, ce Flaminius dont je crus être aimée.* C'est dans le troisième acte que l'action, clairement exposée dans les deux premiers, doit s'échauffer ; c'est là que l'intérêt doit s'accroître, le nœud se resserrer, et que l'art du poëte ménage à dessein les plus grands obstacles, à travers lesquels elle marche au dénouement. On ne trouvera rien ici de conforme à ces principes de la tragédie. Il n'y est question que de l'amour de Laodice et de Flaminius, et tout l'embarras est de savoir qui des deux, du vieux général ou de l'ambassadeur romain, épousera la princesse. Le spectateur ne devrait être occupé que des dangers d'Annibal, et assurément il lui importe fort peu de savoir s'il se mariera, mais seulement s'il échappera à l'ignominie, aux fers et à la mort.

Me semble, grâce au ciel, expirer aujourd'hui.

ÉGINE.

Quand il vous aimerait, eh! quel espoir, madame,
Oserait en ce jour se permettre votre âme?
Il faudrait l'oublier.

LAODICE.

Hélas! depuis le jour
Que pour Flaminius je sentis de l'amour,
Mon cœur tâcha du moins de se rendre le maître
De cet amour qu'il plut au sort d'y faire naître.
Mais d'un tel ennemi penses-tu que le cœur [1]
Puisse avec fermeté vouloir être vainqueur?
Il croit qu'autant qu'il peut il combat, il s'efforce:
Mais il a peur de vaincre, et veut manquer de force;
Et souvent sa défaite a pour lui tant d'appas,
Que, pour aimer sans trouble, il feint de n'aimer pas.
Le cœur, à la faveur de sa propre imposture,
Se délivre du soin de guérir sa blessure.
C'est ainsi que le mien nourrissait un amour
Qui s'accrut sur la foi d'un apparent retour.
O d'un retour trompeur apparence flatteuse!

---

[1] *Mais d'un tel ennemi penses-tu que le cœur.* Cette dissertation métaphysique sur l'amour, ce cœur qui ne peut pas vouloir avec fermeté être vainqueur, qui croit qu'il combat autant qu'il peut, et qui feint de n'aimer pas pour aimer sans trouble, ce jargon presque inintelligible, serait déplacé partout ailleurs; dans une tragédie, c'est le comble du ridicule. On a marqué ce passage, parce qu'il est comme le premier indice de ce goût subtil et alambiqué que l'on retrouvera dans les autres ouvrages de Marivaux, où du moins la légèreté du genre obtiendra grâce plus facilement.

Ce fut toi qui nourris une flamme honteuse.
Mais que dis-je? ah! plutôt ne la rappelons plus;
Sans crainte et sans espoir voyons Flaminius.

ÉGINE.

Contraignez-vous : il vient.

SCÈNE II.

LAODICE, FLAMINIUS, ÉGINE.

FLAMINIUS, à part.

Quelle grâce nouvelle
A mes regards surpris la rend encor plus belle!
Madame, le sénat, en m'envoyant au roi,
N'a point à lui parler limité mon emploi.
Rome, à qui la vertu fut toujours respectable,
Envers vous aujourd'hui croit la sienne comptable
D'un témoignage ardent, dont l'éclat mette au jour
Ce qu'elle a pour la vôtre et d'estime et d'amour.
Je n'ose ici mêler mes respects ni mon zèle
Avec les sentimens que j'explique pour elle.
Non, c'est Rome qui parle; et, malgré la grandeur
Que me prête le nom de son ambassadeur,
Quoique enfin le sénat n'ait consacré ce titre
Qu'à s'annoncer des rois et le juge et l'arbitre,
Il a cru que le soin d'honorer la vertu
Ornait la dignité dont il m'a revêtu.
Madame, en sa faveur, que votre âme indulgente
Fasse grâce à l'époux que sa main vous présente.
Celui qu'il a choisi...

LAODICE.

Non, n'allez pas plus loin;[1]
Ne dites pas son nom : il n'en est pas besoin.
Je dois beaucoup aux soins où le sénat s'engage;
Mais je n'ai pas, seigneur, dessein d'en faire usage.
Cependant vous dirai-je ici mon sentiment
Sur l'estime de Rome et son empressement?
Par où, s'il ne s'y mêle un peu de politique,
Ai-je l'honneur de plaire à votre république?
Mes paisibles vertus ne valent pas, seigneur,
Que le sénat s'emporte à cet excès d'honneur.
Je n'aurais jamais cru qu'il vît comme un prodige
Des vertus où mon rang, où mon sexe m'oblige.
Quoi! le ciel, de ses dons prodigue aux seuls Romains,
En prive-t-il le cœur du reste des humains?
Et nous a-t-il fait naître avec tant d'infortune,
Qu'il faille nous louer d'une vertu commune?
Si tel est notre sort, du moins épargnez-nous
L'honneur humiliant d'être admirés de vous.
Quoi qu'il en soit enfin, dans la peur d'être ingrate,
Je rends grâce au sénat, et son zèle me flatte.
Bien plus, seigneur, je vois d'un œil reconnaissant
Le choix de cet époux dont il me fait présent.
C'est en dire beaucoup; une telle entreprise
De trop de liberté pourrait être reprise;

---

[1] *Non, n'allez pas plus loin.* Cette interruption de Laodice n'est nullement motivée, et n'a d'autre objet que d'alonger la scène, et d'amener, par un détour fort inutile, Flaminius à une déclaration qu'il pouvait très-bien faire dès le commencement de l'entretien.

Mais je me rends justice, et ne puis soupçonner
Qu'il ait de mon destin cru pouvoir ordonner.
Non, son zèle a tout fait, et ce zèle l'excuse;
Mais, seigneur, il en prend un espoir qui l'abuse;
Et c'est trop, entre nous, présumer des effets
Que produiront sur moi ses soins et ses bienfaits,
S'il pense que mon cœur, par un excès de joie,
Va se sacrifier aux honneurs qu'il m'envoie.
Non, aux droits de mon rang ce cœur accoutumé
Est trop fait aux honneurs pour en être charmé.
D'ailleurs, je deviendrais le partage d'un homme
Qui va, pour m'obtenir, me demander à Rome;
Ou qui, choisi par elle, a le cœur assez bas
Pour n'oser déclarer qu'il ne me choisit pas;
Qui n'a ni mon aveu ni celui de mon père!
Non: il est, quel qu'il soit, indigne de me plaire.

FLAMINIUS.

Qui n'a point votre aveu, madame! Ah! cet époux
Vous aime, et ne veut être agréé que de vous.
Quand les dieux, le sénat, et le roi votre père,
Hâteraient en ce jour une union si chère,
Si vous ne confirmiez leurs favorables vœux,
Il vous aimerait trop pour vouloir être heureux.
Un feu moins généreux serait-il votre ouvrage?
Pensez-vous qu'un amant que Laodice engage
Pût à tant de révolte encourager son cœur,
Qu'il voulût malgré vous usurper son bonheur?
Ah! dans celui que Rome aujourd'hui vous présente,
Ne voyez qu'une ardeur timide, obéissante,
Fidèle, et qui, bravant l'injure des refus,

Durera, mais, s'il faut, ne se produira plus.
Perdez donc les soupçons qui vous avaient aigrie.
Arbitre de l'amant dont vous êtes chérie,
Que le courroux du moins n'ait, dans ce même instant,
Nulle part dangereuse à l'arrêt qu'il attend.
Je vous ai tu son nom ; mais mon récit peut-être,
Et le vif intérêt que j'ai laissé paraître,
Sans en expliquer plus, vous instruisent assez.

LAODICE.

Quoi ! seigneur, vous seriez... Mais que dis-je ? cessez,
Et n'éclaircissez point ce que j'ignore encore.
J'entends qu'on me recherche, et que Rome m'honore.
Le reste est un secret où je ne dois rien voir.

FLAMINIUS.

Vous m'entendez assez pour m'ôter tout espoir ;
Il faut vous l'avouer : je vous ai trop aimée,
Et, pour dire encor plus, toujours trop estimée,
Pour me laisser surprendre à la crédule erreur
De supposer quelqu'un digne de votre cœur.
Il est vrai qu'à nos vœux le ciel souvent propice
Pouvait en ma faveur disposer Laodice :
Mais après vos refus, qui ne m'ont point surpris,
Je ne m'attendais pas encore à des mépris,
Ni que vous feignissiez de ne point reconnaître
L'infortuné penchant que vous avez vu naître.

LAODICE.

Un pareil entretien a duré trop long-temps,
Seigneur ; je plains des feux si tendres, si constans :
Je voudrais que pour eux le ciel plus favorable
Eût destiné mon cœur à leur être équitable.

Mais je ne puis, seigneur; et des liens si doux,
Quand je les aimerais, ne sont point faits pour nous.
Oubliez-vous quel rang nous tenons l'un et l'autre?
Vous rougiriez du mien, je rougirais du vôtre.

FLAMINIUS.

Qu'entends-je! moi, madame, oser m'estimer plus!
N'êtes-vous pas Romaine avec tant de vertus?
Ah! pourvu que ce cœur partageât ma tendresse....

LAODICE.

Non, seigneur; c'est en vain que le vôtre m'en presse;
Et quand même l'amour nous unirait tous deux.....

FLAMINIUS.

Achevez; qui pourrait m'empêcher d'être heureux?
Vous aurait-on promise? et le roi votre père
Aurait-il....

LAODICE.

N'accusez nulle cause étrangère.
Je ne puis vous aimer, seigneur [1], et vos soupçons
Ne doivent point ailleurs en chercher les raisons.

SCÈNE III.

FLAMINIUS, *seul.*

Enfin elle me fuit, et Rome méprisée [2]

---

[1] *Je ne puis vous aimer.* Laodice ment sans nécessité; elle devait dire : Je ne puis être à vous. C'est cette même Laodice qui, dans la scène III de l'acte suivant, assurera Flaminius qu'elle l'a aimé, et qu'elle l'aime *tendrement*.

[2] *Enfin elle me fuit.* Ce monologue est là pour donner à Prusias et à Annibal le temps d'arriver.

A permettre mes feux s'est en vain abaissée.
Et moi, je l'aime encore, après tant de refus,
Ou plutôt je sens bien que je l'aime encor plus.
Mais cependant, pourquoi s'est-elle interrompue ?
Quel secret allait-elle exposer à ma vue ?
Et quand un même amour nous unirait tous deux...
Où tendait ce discours qu'elle a laissé douteux ?
Aurait-on fait à Rome un rapport trop fidèle ?
Serait-ce qu'Annibal est destiné pour elle ;
Et que, sans cet hymen, je pourrais espérer.... ?
Mais à quel piége ici vais-je encor me livrer ?
N'importe, instruisons-nous ; le cœur plein de tendresse,
M'appartient-il d'oser combattre une faiblesse ?
Le roi vient, et je vois Annibal avec lui.
Sachons ce que je puis en attendre aujourd'hui.

SCÈNE IV.

PRUSIAS, ANNIBAL, FLAMINIUS.

PRUSIAS.

J'IGNORAIS qu'en ces lieux...

FLAMINIUS.

Non : avant que j'écoute,
Répondez-moi, de grâce, et tirez-moi d'un doute.
L'hymen de votre fille est aujourd'hui certain.
A quel heureux époux destinez-vous sa main ?

PRUSIAS.

Que dites-vous, seigneur ?

FLAMINIUS.

Est-ce donc un mystère ?

PRUSIAS.

Ce que vous exigez ne regarde qu'un père [1].

FLAMINIUS.

Rome y prend intérêt, je vous l'ai déjà dit;
Et je crois qu'avec vous cet intérêt suffit.

PRUSIAS.

Quelque intérêt, seigneur, que votre Rome y prenne,
Est-il juste, après tout, que sa bonté me gêne?

FLAMINIUS.

Abrégeons ces discours. Répondez, Prusias :
Quel est donc cet époux que vous ne nommez pas?

PRUSIAS.

Plus d'un prince, seigneur, demande Laodice;
Mais qu'importe au sénat que je l'en avertisse,
Puisque avec aucun d'eux je ne suis engagé?

ANNIBAL.

De qui dépendez-vous, pour être interrogé?

FLAMINIUS.

Et vous qui répondez, instruisez-moi, de grâce :
Est-ce à vous qu'on m'envoie? Est-ce ici votre place?
Qu'y faites-vous enfin?

ANNIBAL.

J'y viens défendre un roi

---

[1] *Ce que vous exigez ne regarde qu'un père.* Malheureusement pour Marivaux, Racine a exprimé la même pensée :

> Et qui vous a chargé du soin de ma famille ?
> Ne pourrai-je sans vous disposer de ma fille ?
> Ne suis-je plus son père?

C'est ainsi qu'un poëte a dû faire parler à un roi le langage de l'autorité paternelle.

Dont le cœur généreux s'est signalé pour moi ;
D'un roi dont Annibal embrasse la fortune,
Et qu'avec trop d'excès votre orgueil importune.
Je blesse ici vos yeux, dites-vous : je le croi ;
Mais j'y suis à bon titre, et comme ami du roi.
Si ce n'est pas assez pour y pouvoir paraître,
Je suis donc son ministre, et je le fais mon maître.

FLAMINIUS.

Dût-il de votre fille être bientôt l'époux,
Pourrait-il de son sort se montrer plus jaloux ?
Qu'en dites-vous, seigneur ?

PRUSIAS.

Il me marque son zèle,
Et vous dit ce qu'inspire une amitié fidèle.

ANNIBAL.

Instruisez le sénat, rendez-lui la frayeur
Que son agent voudrait jeter dans votre cœur.
Déclarez avec qui votre foi vous engage :
J'en réponds, cet aveu vaudra bien un outrage.

FLAMINIUS.

Qui doit donc épouser Laodice ?

ANNIBAL.

C'est moi.

FLAMINIUS.

Annibal ?

ANNIBAL.

Oui, c'est lui qui défendra le roi ;
Et puisque sa bonté m'accorde Laodice,
Puisque de sa révolte Annibal est complice,
Le parti le meilleur pour Rome est désormais

De laisser ce rebelle et son complice en paix.

(*A Prusias.*)

Seigneur, vous avez vu qu'il était nécessaire [1]
De finir par l'aveu que je viens de lui faire,
Et vous devez juger, par son empressement,
Que Rome a des soupçons de notre engagement.
J'ose dire encor plus : l'intérêt d'Artamène
Ne sert que de prétexte au motif qui l'amène ;
Et sans m'estimer trop, j'assurerai, seigneur,
Que vous n'eussiez point vu sans moi l'ambassadeur ;
Que Rome craint de voir conclure un hyménée
Qui m'attache à jamais à votre destinée,
Qui me remet encor les armes à la main,
Qui de Rome peut-être expose le destin,
Qui contre elle du moins fait revivre un courage
Dont jamais son orgueil n'oublîra le ravage.
Cette Rome, il est vrai, ne parle point de moi ;
Mais ses précautions trahissent son effroi.
Oui, les soins qu'elle prend du sort de Laodice
D'un orgueil alarmé vous montrent l'artifice.
Son sénat en bienfaits serait moins libéral,
S'il ne s'agissait pas d'écarter Annibal.
En vous développant sa timide prudence,
Ce n'est pas que, saisi de quelque défiance,
Je veüille encourager votre honneur étonné
A confirmer l'espoir que vous m'avez donné.

---

[1] *Seigneur, vous avez vu qu'il était nécessaire.* Il y a de la fierté dans ce discours d'Annibal; et comme les pensées en sont justes, et bien dans les mœurs du personnage, le style a dû s'en ressentir; il est nerveux et ne manque pas d'élégance.

Non, je mériterais une amitié parjure,
Si j'osais un moment vous faire cette injure.
Et que pourriez-vous craindre en gardant votre foi?
Est-ce d'être vaincu, de cesser d'être roi?
Si vous n'exercez pas le droit du rang suprême,
Si vous portez des fers avec un diadême,
Et si de vos enfans vous ne disposez pas,
Vous ne pouvez rien perdre en perdant vos états.
Mais vous les défendrez : et j'ose encor vous dire
Qu'un prince à qui le ciel a commis un empire,
Pour qui cent mille bras peuvent se réunir,
Doit braver les Romains, les vaincre et les punir.

FLAMINIUS.

Annibal est vaincu; je laisse à sa colère
Le faible amusement d'une vaine chimère.
Épuisez votre adresse à tromper Prusias;
Pressez; Rome commande, et ne dispute pas;
Et ce n'est qu'en faisant éclater sa vengeance,
Qu'il lui sied de donner des preuves de puissance.
Le refus d'obéir à ses augustes lois
N'intéresse point Rome, et n'est fatal qu'aux rois.
C'est donc à Prusias à qui seul il importe
De se rendre docile aux ordres que j'apporte.
Poursuivez vos discours, je n'y répondrai rien;
Mais après laissez-nous un moment d'entretien.
Je vous cède l'honneur d'une vaine querelle,
Et je dois de mon temps un compte plus fidèle.

ANNIBAL.

Oui, je vais m'éloigner : mais prouvez-lui, seigneur,
Qu'il ne rend pas ici justice à votre cœur.

SCÈNE V.

FLAMINIUS, PRUSIAS.

FLAMINIUS.

Gardez-vous d'écouter une audace frivole,
Par qui son désespoir follement se console.
Ne vous y trompez pas, seigneur ; Rome aujourd'hui
Vous demande Annibal, sans en vouloir à lui.
Elle avait défendu qu'on lui donnât retraite ;
Non qu'elle eût, comme il dit, une frayeur secrète :
Mais il ne convient pas qu'aucun roi parmi vous
Fasse grâce aux vaincus que proscrit son courroux.
Apaisez-la, seigneur : une nombreuse armée
A dû pour vous surprendre être déjà formée :
Elle attend vos refus pour fondre en vos états;
L'orgueilleux Annibal ne les sauvera pas.
Vous, de son désespoir instrument et ministre,
Qui n'en pénétrez pas le mystère sinistre,
Vous qu'il abuse enfin, vous par qui son orgueil
Se cherche, en vous perdant, un éclatant écueil,
Vous périrez, seigneur ; et bientôt Artamène,
Aidé de son côté des troupes qu'on lui mène,
Dépouillera ce front de ce bandeau royal,
Confié sans prudence aux fureurs d'Annibal.
Annonçant du sénat la volonté suprême,
J'ai parlé jusqu'ici comme il parle lui-même ;
J'ai dû de son langage observer la rigueur :
Je l'ai fait ; mais jugez s'il en coûte à mon cœur.
Connaissez-le, seigneur : Laodice m'est chère ;

Il doit m'être bien dur de menacer son père.
Oui, vous voyez l'époux proposé dans ce jour,
Et dont Rome n'a pas désapprouvé l'amour.
Je ne vous dirai point ce que pourrait attendre
Un roi qui choisirait Flaminius pour gendre.
Pensez-y, mon amour ne vous fait point de loi,
Et vous ne risquez rien ne refusant que moi.
Mon âme à vous servir n'en sera pas moins prête;
Mais, par reconnaissance, épargnez votre tête [1].
Oui, malgré vos refus et malgré ma douleur,
Je vous promets les soins d'une éternelle ardeur.
A présent trop frappé des malheurs que j'annonce,
Peut-être auriez-vous peine à me faire réponse;
Songez-y; mais sachez qu'après cet entretien,
Je pars, si dans ce jour vous ne résolvez rien.

SCÈNE VI.

PRUSIAS, *seul.*

Il aime Laodice [2]? Imprudente promesse,
Ah! sans toi, quel appui m'assurait sa tendresse!
Dois-je vous immoler le sang de mes sujets,
Sermens qui l'exposez, et que l'orgueil a faits?
Toi, dont j'admirai trop la fortune passée,

---

[1] *Mais, par reconnaissance, épargnez votre tête.* L'auteur ne dit pas ce qu'il veut dire. Il fallait : Au nom de la reconnaissance que je vous ai vouée. Ce qui est encore plus vicieux, c'est *l'éternelle ardeur* dont, deux vers plus bas, Flaminius *promet les soins* à Prusias.

[2] *Il aime Laodice.* Rien n'est plus glacial que ce long monologue

Sauras-tu vaincre mieux ceux qui l'ont renversée?
Abattu sous le faix de l'âge et du malheur,
Quel fruit espères-tu d'une infirme valeur?
Tristes réflexions, qu'il n'est plus temps de faire!
Quand je me suis perdu, la sagesse m'éclaire :
Sa lumière importune, en ce fatal moment,
N'est plus une ressource, et n'est qu'un châtiment.
En vain s'ouvre à mes yeux un affreux précipice;
Si je ne suis un traître, il faut que j'y périsse.
Oui, deux partis encore à mon choix sont offerts :
Je puis vivre en infâme, ou mourir dans les fers.
Choisis, mon cœur : mais quoi! tu crains la servitude?
Tu n'es déjà qu'un lâche à ton incertitude!
Mais ne puis-je, après tout, balancer sur le choix?
Impitoyable honneur, examinons tes droits.
Annibal a ma foi; faut-il que je la tienne,
Assuré de ma perte, et certain de la sienne?
Quel projet insensé! La raison et les dieux
Me font-ils un devoir d'un transport furieux?
O ciel! j'aurais peut-être, au gré d'une chimère,
Sacrifié mon peuple et conclu sa misère.
Non, ridicule honneur, tu m'as en vain pressé :
Non, ce peuple t'échappe, et ton charme a cessé.
Le parti que je prends dût-il même être infâme,

---

dans lequel un prince, balançant entre sa sûreté et son infamie, convient *qu'il n'est déjà qu'un lâche à son incertitude*, et qui a recours à l'apostrophe pour traiter l'honeur de *ridicule*.

On vient de voir combien cet acte est vide et languissant. Le suivant ne sera pas beaucoup plus intéressant ni mieux rempli.

Sujets, pour vous sauver j'en accepte le blâme.
Il faudra donc, grands dieux! que mes sermens soient vains,
Et je vais donc livrer Annibal aux Romains,
L'exposer aux affronts que Rome lui destine!
Ah! ne vaut-il pas mieux résoudre ma ruine?
Que dis-je? mon malheur est-il donc sans retour?
Non, de Flaminius sollicitons l'amour.
Mais Annibal revient, et son âme inquiète
Peut-être a pressenti ce que Rome projette.
Dissimulons.

SCÈNE VII.

PRUSIAS, ANNIBAL.

ANNIBAL.

J'ai vu sortir l'ambassadeur.
De quels ordres encor s'agissait-il, seigneur?
Sans doute il aura fait des menaces nouvelles?
Son sénat....

PRUSIAS.

Il voulait terminer vos querelles :
Mais il ne m'a tenu que les mêmes discours,
Dont vos longs différends interrompaient le cours.
Il demande la paix, et m'a parlé sans cesse
De l'intérêt que Rome a pris à la princesse.
Il la verra peut-être, et je vais, de ce pas,
D'un pareil entretien prévenir l'embarras.

SCÈNE VIII.

ANNIBAL, *seul.*

Il fuit ; je l'ai surpris dans une inquiétude
Dont il ne me dit rien, qu'il cache avec étude.
Observons tout : la mort n'est pas ce que je crains ;
Mais j'avais espéré de punir les Romains.
Le succès était sûr, si ce prince timide
Prend mon expérience ou ma haine pour guide.
Rome, quoi qu'il en soit, j'attendrai que les dieux
Sur son sort et le mien s'expliquent encor mieux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE I.

LAODICE, *seule.*

Quel agréable espoir vient me luire en ce jour [1]!
Le roi de mon amant approuve donc l'amour!
Auteur de mes sermens, il les romprait lui-même,
Et je pourrais sans crime épouser ce que j'aime.
Sans crime! Ah! c'en est un que d'avoir souhaité
Que mon père m'ordonne une infidélité.
Abjure tes souhaits, mon cœur; qu'il te souvienne
Que c'est faire des vœux pour sa honte et la mienne.
Mais que vois-je? Annibal!

SCÈNE II.

LAODICE, ANNIBAL.

ANNIBAL.

Enfin voici l'instant
Où tout semble annoncer qu'un outrage m'attend.
Un outrage, grands dieux! A ce seul mot, madame,
Souffrez qu'un juste orgueil s'empare de mon âme.

---

[1] *Quel agréable espoir vient me luire en ce jour!* Encore un monologue; mais du moins celui-ci a le mérite d'être court.

Dans un pareil danger, il doit m'être permis,
Sans craindre d'être vain, d'exposer qui je suis.
J'ai besoin, en un mot, qu'ici votre mémoire
D'un malheureux guerrier se rappelle la gloire;
Et qu'à ce souvenir votre cœur excité,
Redouble encor pour moi sa générosité.
Je ne vous dirai plus de presser votre père
De tenir les sermens qu'il a voulu me faire.
Ces sermens me flattaient du bonheur d'être à vous :
Voilà ce que mon cœur y trouvait de plus doux.
Je vois que c'en est fait, et que Rome l'emporte ;
Mais j'ignore où s'étend le coup qu'elle me porte.
Instruisez Annibal; il n'a que vous ici,
Par qui de ses projets il puisse être éclairci.
Des devoirs où pour moi votre foi vous oblige,
Un aveu qui me sauve est tout ce que j'exige.
Songez que votre cœur est pour moi dans ces lieux
L'incorruptible ami que me laissent les dieux [1].
On vous offre un époux, sans doute; mais j'ignore
Tout ce qu'à Prusias Rome demande encore.
Il craint de me parler, et je vois aujourd'hui
Que la foi qui le lie est un fardeau pour lui,
Et, je vous l'avoûrai, mon courage s'étonne
Des desseins où l'effroi peut-être l'abandonne.
Sans quelque tendre espoir qui retarde ma main,
Sans Rome que je hais, j'assurais mon destin.

---

[1] *Songez que votre cœur est pour moi dans ces lieux L'incorruptible ami que me laissent les dieux.* Voilà deux beaux vers, la noblesse de l'expression répond à la noblesse du sentiment.

Parlez, ne craignez point que ma bouche trahisse
La faveur que ma gloire attend de Laodice.
Quel est donc cet époux que l'on vient vous offrir?
Puis-je vivre, ou faut-il me hâter de mourir?

LAODICE.

Vivez, seigneur, vivez; j'estime trop moi-même
Et la gloire et le cœur de ce héros qui m'aime
Pour ne l'instruire pas, si jamais dans ces lieux
Quelqu'un lui réservait un sort injurieux.
Oui, puisque c'est à moi que ce héros se livre,
Et qu'enfin c'est pour lui que j'ai juré de vivre,
Vous devez être sûr qu'un cœur tel que le mien
Prendra les sentimens qui conviennent au sien;
Et que, me conformant à votre grand courage,
Si vous deviez, seigneur, essuyer un outrage,
Et que la seule mort pût vous en garantir,
Mes larmes couleraient pour vous en avertir.
Mais votre honneur ici n'aura pas besoin d'elles :
Les dieux m'épargneront des larmes si cruelles ;
Mon père est vertueux; et si le sort jaloux
S'opposait aux desseins qu'il a formés pour nous,
Si par de fiers tyrans sa vertu traversée
A faillir envers vous est aujourd'hui forcée,
Gardez-vous cependant de penser que son cœur
Pût d'une trahison méditer la noirceur.

ANNIBAL.

Je vous entends : la main qui me fut accordée,
Pour un nouvel époux Rome l'a demandée.
Voilà quel est le soin que Rome prend de vous.
Mais, dites-moi, de grâce, aimez-vous cet époux?

Vous faites-vous pour moi la moindre violence?
Madame, honorez-moi de cette confidence.
Parlez-moi sans détour : content d'être estimé,
Je me connais trop bien pour vouloir être aimé.

LAODICE.

C'est à vous cependant que je dois ma tendresse.

ANNIBAL.

Et moi, je la refuse, adorable princesse [1],
Et je n'exige point qu'un cœur si vertueux
S'immole en remplissant un devoir rigoureux;
Que d'un si noble effort le prix soit un supplice.
Non, non, je vous dégage, et je me fais justice;
Et je rends à ce cœur, dont l'amour me fut dû,
Le pénible présent que me fait sa vertu.
Ce cœur est prévenu, je m'aperçois qu'il aime.
Qu'il suive son penchant, qu'il se donne lui-même.
Si je le méritais, et que l'offre du mien
Pût plaire à Laodice et me valoir le sien,
Je n'aurais consacré mon courage et ma vie
Qu'à m'acquérir ce bien que je lui sacrifie.
Il n'est plus temps, madame, et dans ce triste jour,
Je serais un ingrat d'en croire mon amour.
Je verrai Prusias, résolu de lui dire

---

[1] *Et moi, je la refuse, adorable princesse.* Annibal vient de demander à Laodice de lui dire, *de grâce*, si *elle aime* cet époux; il refuse en ce moment la tendresse de l'adorable princesse, et, un peu plus bas, il va l'assurer qu'*en ce jour, il serait un ingrat d'en croire son amour*. Marivaux avait oublié la défense que fait Boileau de

Peindre Caton galant et Brutus dameret.

Qu'aux désirs du sénat son effroi peut souscrire,
Et je vais le presser d'éclaircir un soupçon
Que mon âme inquiète a pris avec raison.
Peut-être cependant ma crainte est-elle vaine;
Peut-être notre hymen est tout ce qui le gêne :
Quoi qu'il en soit enfin, je remets en vos mains
Un sort livré peut-être aux fureurs des Romains.
Quand même je fuirais, la retraite est peu sûre.
Fuir, c'est en pareil cas donner jour à l'injure;
C'est enhardir le crime; et, pour l'épouvanter,
Le parti le plus sûr est de m'y présenter.
Il ne m'importe plus d'être informé, madame,
Du reste des secrets que j'ai lus dans votre âme,
Et ce serait ici fatiguer votre cœur
Que de lui demander le nom de son vainqueur.
Non, vous m'avez tout dit en gardant le silence,
Et je n'ai pas besoin de cette confidence.
Je sors : si dans ces lieux on n'en veut qu'à mes jours,
Laissez mes ennemis en terminer le cours.
Ce malheur ne vaut pas que vous veniez me faire
Un trop pénible aveu des faiblesses d'un père.
S'il ne faut que mourir, il vaut mieux que mon bras
Cède à mes ennemis le soin de mon trépas,
Et que, de leur effroi victime glorieuse,
J'en assure, en mourant, la mémoire honteuse,
Et qu'on sache à jamais que Rome et son sénat
Ont porté cet effroi jusqu'à l'assassinat.
Mais je vous quitte; on vient.

LAODICE.

Seigneur, le temps me presse.

Mais, quoique vous ayez pénétré ma faiblesse,
Vous m'estimez assez pour ne présumer pas
Qu'on puisse m'obtenir après votre trépas.

SCÈNE III.

LAODICE, FLAMINIUS.

LAODICE.

J'ai cru trouver en vous une âme bienfaisante[1];
De mon estime ici remplirez-vous l'attente?

FLAMINIUS.

Oui, commandez, madame. Oserais-je douter
De l'équité des lois que vous m'allez dicter?

LAODICE.

On vous a dit à qui ma main fut destinée?

FLAMINIUS.

Ah! de ce triste coup ma tendresse étonnée....

LAODICE.

Eh bien! le roi, jaloux de ramener la paix,
Dont trop long-temps la guerre a privé ses sujets,
En faveur de son peuple a bien voulu se rendre

---

[1] *J'ai cru trouver en vous une âme bienfaisante.* Le fond de cette scène est noble et touchant. Laodice usant de son empire sur Flaminius pour essayer de le fléchir en faveur d'un rival qui n'est point aimé, mais qui a pour lui les droits de l'hospitalité, ceux de son âge et de sa gloire, voilà une situation dramatique, et qui, mise en œuvre par un véritable poëte, aurait ranimé l'action et jeté un vif intérêt sur le quatrième acte. Mais toute la chaleur du sentiment s'éteint dans la froideur d'une versification prosaïque.

Aux désirs que par vous Rome lui fait entendre.
Notre hymen est rompu.

FLAMINIUS.

Ah! je rends grâce aux dieux,
Qui détournent le roi d'un dessein odieux.
Annibal me suivra sans doute! Mais, madame,
Le roi ne fait-il rien en faveur de ma flamme?

LAODICE.

Oui, seigneur, vous serez content à votre tour,
Si vous ne trahissez vous-même votre amour.

FLAMINIUS.

Moi, le trahir! ô ciel!

LAODICE.

Écoutez ce qui reste.
Votre emploi dans ces lieux à ma gloire est funeste.
Ce héros qu'aujourd'hui vous demandez au roi,
Songez, Flaminius, songez qu'il eut ma foi;
Que de sa sûreté cette foi fut le gage;
Que vous m'insulteriez en lui faisant outrage.
Les droits qu'il eut sur moi sont transportés à vous;
Mais enfin ce guerrier dut être mon époux.
Il porte un caractère à mes yeux respectable,
Dont je lui vois toujours la marque ineffaçable.
Sauvez donc ce héros : ma main est à ce prix.

FLAMINIUS.

Mais, songez-vous, madame, à l'emploi que j'ai pris?
Pourquoi proposez-vous un crime à ma tendresse?
Est-ce de votre haine une fatale adresse?
Cherchez-vous un refus, et votre cruauté
Veut-elle ici m'en faire une nécessité?

Votre main est pour moi d'un prix inestimable,
Et vous me la donnez si je deviens coupable!
Ah! vous ne m'offrez rien.

LAODICE.

Vous vous trompez, seigneur,
Et j'en ai cru le don plus cher à votre cœur.
Mais à me refuser quel motif vous engage?

FLAMINIUS.

Mon devoir.

LAODICE.

Suivez-vous un devoir si sauvage,
Qui vous inspire ici des sentimens outrés,
Qu'un tyrannique orgueil ose rendre sacrés?
Annibal, chargé d'ans, va terminer sa vie.
S'il ne meurt outragé, Rome est-elle trahie?
Quel devoir!

FLAMINIUS.

Vous savez la grandeur des Romains,
Et jusqu'où sont portés leurs augustes destins.
De l'univers entier et la crainte et l'hommage
Sont moins de leur valeur le formidable ouvrage
Qu'un effet glorieux de l'amour du devoir,
Qui sur Flaminius borne votre pouvoir.
Je pourrais tromper Rome; un rapport peu sincère
En surprendrait sans doute un ordre moins sévère:
Mais je lui ravirais, si j'osais la trahir,
L'avantage important de se faire obéir.
Lui déguiser des rois et l'audace et l'offense,
C'est conjurer sa perte et saper sa puissance.
Rome doit sa durée aux châtimens vengeurs

Des crimes révélés par ses ambassadeurs;
Et par-là nos avis sont la source féconde
De l'effroi que sa foudre entretient dans le monde;
Et lorsqu'elle poursuit sur un roi révolté
Le mépris imprudent de son autorité,
La valeur seulement achève la victoire,
Dont un rapport fidèle a ménagé la gloire.
Nos austères vertus ont mérité des dieux...

LAODICE.

Ah! les consultez-vous, Romains ambitieux?
Ces dieux, Flaminius, auraient cessé de l'être,
S'ils voulaient ce que veut le sénat votre maître.
Son orgueil, ses succès sur de malheureux rois,
Voilà les dieux dont Rome emprunte tous ses droits;
Voilà les dieux cruels à qui ce cœur austère
Immole son amour, un héros et mon père,
Et pour qui l'on répond que l'offre de ma main
N'est pas un bien que puisse accepter un Romain.
Cependant cet hymen que votre cœur rejette,
Méritez-vous, ingrat, que le mien le regrette?
Vous ne répondez rien!

FLAMINIUS.

C'est avec désespoir
Que je vais m'acquitter de mon triste devoir.
Né Romain, je gémis de ce noble avantage,
Qui force à des vertus d'un si cruel usage.
Voyez l'égarement où m'emportent mes feux;
Je gémis d'être né pour être vertueux.
Je n'en suis pas confus : ce que je sacrifie
Excuse mes regrets, ou plutôt les expie;

Et ce serait peut-être une férocité
Que d'oser aspirer à plus de fermeté.
Mais enfin, pardonnez à ce cœur qui vous aime
Des refus dont il est si déchiré lui-même.
Ne rougiriez-vous pas de régner sur un cœur
Qui vous aimerait plus que sa foi, son honneur?

LAODICE.

Ah! seigneur, oubliez cet honneur chimérique,
Crime que d'un beau nom couvre la politique.
Songez qu'un sentiment et plus juste et plus doux
D'un lien éternel va m'attacher à vous.
Ce n'est pas tout encor : songez que votre amante
Va trouver avec vous cette union charmante,
Et que je souhaitais de vous avoir donné
Cet amour, dont le mien vous avait soupçonné.
Vous devez aujourd'hui l'aveu de ma tendresse
Au péril du héros pour qui je m'intéresse :
Mais, seigneur, qu'avec vous mon cœur s'est écarté
Des bornes de l'aveu qu'il avait projeté!
N'importe; plus je cède à l'amour qui m'inspire,
Et plus sur vous peut-être obtiendrai-je d'empire.
Me trompé-je, seigneur? Ai-je trop présumé?
Et vous aurais-je en vain si tendrement aimé?
Vous soupirez! Grands dieux! c'est vous qui dans nos âmes
Voulûtes allumer de mutuelles flammes;
Contre mon propre amour en vain j'ai combattu;
Justes dieux! dans mon cœur vous l'avez défendu.
Qu'il soit donc un bienfait, et non pas un supplice.
Oui, seigneur, qu'avec soin votre âme y réfléchisse.
Vous ne prévoyez pas, si vous me refusez,

Jusqu'où vont les tourmens où vous vous exposez.
Vous ne sentez encor que la perte éternelle
Du bonheur où l'amour aujourd'hui nous appelle ;
Mais l'état douloureux où vous laissez mon cœur,
Vous n'en connaissez pas le souvenir vengeur.

FLAMINIUS.

Quelle épreuve !

LAODICE.

Ah ! seigneur, ma tendresse l'emporte !

FLAMINIUS.

Dieux ! que ne peut-elle être aujourd'hui la plus forte !
Mais Rome....

LAODICE.

Ingrat ! cessez d'excuser vos refus :
Mon cœur vous garde un prix digne de vos vertus.

SCÈNE IV.

FLAMINIUS, *seul.*

Elle fuit ; je soupire [1], et mon âme abattue
A presque perdu Rome et son devoir de vue.
Vil Romain, homme né pour les soins amoureux,
Rome est donc le jouet de tes transports honteux !

---

[1] *Elle fuit ; je soupire.* C'est un ambassadeur romain qui parle : on croit entendre le commencement d'une ariette d'opéra comique.

SCÈNE V.

PRUSIAS, FLAMINIUS.

FLAMINIUS.

PRINCE, vous seriez-vous flatté de l'espérance
De pouvoir par l'amour vaincre ma résistance?
Quand vous la combattez par des efforts si vains,
Savez-vous bien quel sang anime les Romains?
Savez-vous que ce sang instruit ceux qu'il anime,
Non à fuir, c'est trop peu, mais à haïr le crime;
Qu'à l'honneur de ce sang je n'ai point satisfait,
S'il s'est joint un soupir au refus que j'ai fait [1]?
Ce sont là nos devoirs : avec nous, dans la suite,
Sur ces instructions réglez votre conduite.
A quoi donc à présent êtes-vous résolu?
J'ai donné tout le temps que vous avez voulu
Pour juger du parti que vous aviez à prendre.
Mais quoi! sans Annibal ne pouviez-vous m'entendre?

SCÈNE VI.

PRUSIAS, ANNIBAL, FLAMINIUS.

ANNIBAL.

J'INTERROMPS vos secrets; mais ne vous troublez pas;
Je sors, et n'ai qu'un mot à dire à Prusias.
Restez, de grâce; il m'est d'une importance extrême

---

[1] *S'il s'est joint un soupir au refus que j'ai fait.* Il vient de dire : *Je soupire.*

Que ce qu'il répondra vous l'entendiez vous-même.
(à Prusias.)
Laodice est à moi, si vous êtes jaloux
De tenir le serment que j'ai reçu de vous.
Mais enfin ce serment pèse à votre courage,
Et je vois qu'il est temps que je vous en dégage.
Jamais je n'exigeai de vous cette faveur,
Et si vous aviez su connaître votre cœur,
Sans doute vous n'auriez osé me la promettre,
Et ne rougiriez pas de vous la voir remettre.
Mais il vous reste encore un autre engagement,
Qui doit m'importer plus que ce premier serment.
Vous jurâtes alors d'avoir soin de ma gloire,
Et quelque juste orgueil m'aida même à vous croire,
Puisque après tout, seigneur, pour tenir votre foi,
Je vis que vous n'aviez qu'à vous servir de moi.
Comment penser, d'ailleurs, que vous seriez parjure!
Vous, qu'Annibal pouvait payer avec usure;
Vous qui, si le sort même eût trahi votre appui,
Vous assuriez l'honneur de tomber avec lui [1]?
Vous me fuyez pourtant; le sénat vous menace,
Et de vos procédés la raison m'embarrasse.
Seigneur, je suis chez vous : y suis-je en sûreté?
Ou bien y dois-je craindre une infidélité?

---

[1] *Vous assuriez l'honneur de tomber avec lui. Votre appui*, qui précède, ajoute par la fierté à l'éclat et à la noblesse du vers suivant. Annibal, qui connaît les desseins et qui a entendu les menaces de Flaminius, a le droit, dans sa position, de se déclarer l'appui de Prusias. Ce n'est point là de l'insolence; c'est une juste confiance dans ses talens militaires, et surtout dans la puissance de son nom.

PRUSIAS.

Ici ? n'y craignez rien, seigneur.

ANNIBAL.

Je me retire [1].

C'en est assez; voilà ce que j'avais à dire.

SCÈNE VII.

FLAMINIUS, PRUSIAS.

FLAMINIUS.

Ce que dans ce moment vous avez répondu,
M'apprend trop qu'il est temps....

PRUSIAS.

J'ai dit ce que j'ai dû.

Arrêtez. Le sénat n'aura point à se plaindre.

FLAMINIUS.

Eh! comment Annibal n'a-t-il plus rien à craindre?
Que pensez-vous?

PRUSIAS.

Seigneur, je ne m'explique pas;
Mais vous serez bientôt content de Prusias.
Vous devrez l'être, au moins.

---

[1] *Ici? n'y craignez rien, seigneur. — Je me retire.* Prusias est de bonne foi; il veut engager Annibal à quitter ses états, et il croit concilier par cette mesure ce qu'il doit à ses sermens avec les intérêts de sa politique. La réponse d'Annibal, *je me retire*, est bien, mais elle est gâtée par le vers suivant. Le moyen le plus sûr d'affaiblir une pensée est de la délayer.

Depuis l'arrivée de Flaminius, l'action n'a point avancé; les dangers d'Annibal ne se sont point accrus. Aux déclarations d'amour près, dont on ferait grâce très-volontiers à l'auteur, à la fin du quatrième acte on est au même point qu'au commencement du second. C'est la condamnation de cette tragédie.

SCÈNE VIII.

FLAMINIUS, *seul.*

Quel est donc ce mystère
Dont à m'instruire ici sa prudence diffère?
Quoi qu'il en soit, ô Rome! approuve que mon cœur
Souhaite que ce prince échappe à son malheur.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE I.

PRUSIAS, HIÉRON[1].

PRUSIAS.

Je vais donc rétracter la foi que j'ai donnée,
Peut-être d'Annibal trancher la destinée!
Dieux! quel coup va frapper ce héros malheureux!

HIÉRON.

Non, seigneur, Annibal a le cœur généreux.
Du courroux du sénat la nouvelle est semée;
On sait que l'ennemi forme une double armée.
Le peuple épouvanté murmure, et ce héros
Doit, en se retirant, faire notre repos;

---

[1] Hiéron est vendu à Flaminius; sa trahison, qui va amener le dénouement, aurait dû être indiquée dans les premiers actes. Voyez dans *Iphigénie* avec quel art Racine a préparé l'espèce d'infidélité qu'Arcas se permet à l'égard d'Agamemnon, par les deux vers qui présentent ce vieux serviteur comme lié à Clytemnestre, avant de l'avoir été à Agamemnon :

> La reine, qui dans Sparte avait connu ta foi,
> T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.

Ce n'est pas seulement pour le style, c'est encore par le goût, la sagesse, par l'art de tout expliquer, de tout rendre vraisemblable, que Racine est un modèle inimitable.

Et vous verrez, seigneur, Flaminius souscrire
Aux doux tempéramens que le ciel vous inspire.

PRUSIAS.

Mais si l'ambassadeur le poursuit, Hiéron?

HIÉRON.

Eh! seigneur, éloignez ce scrupuleux soupçon:
Des fautes du hasard êtes-vous responsable?
Mais le voici.

PRUSIAS.

Grands dieux! sa présence m'accable.
Je me sens pénétré de honte et de douleur.

HIÉRON.

C'est la faute du sort, et non de votre cœur.

SCÈNE II.

PRUSIAS, ANNIBAL, HIÉRON.

PRUSIAS.

Enfin voici le temps de rompre le silence.
Qui porte votre esprit à tant de méfiance?
Depuis que dans ces lieux vous êtes arrivé,
Seigneur, tous mes sermens vous ont assez prouvé
L'amitié dont pour vous mon âme était remplie,
Et que je garderai le reste de ma vie.
Mais un coup imprévu retarde les effets
De ces mêmes sermens que mon cœur vous a faits.
De toutes parts sur moi mes ennemis vont fondre;
Le sort même avec eux travaille à me confondre,
Et semble leur avoir indiqué le moment
Où leurs armes pourront triompher sûrement.

Artamène est vaincu, sa défaite est entière;
Mais la gloire, seigneur, en est si meurtrière,
Tant de sang fut versé dans nos derniers combats,
Que la victoire même affaiblit mes états.
A mes propres malheurs je serais peu sensible;
Mais de mon peuple entier la perte est infaillible :
Je suis son roi; les dieux, qui me l'ont confié,
Veulent qu'à ses périls cède notre amitié.
De ces périls, seigneur, vous seul êtes la cause.
Je ne vous dirai point ce que Rome propose.
Mon cœur en a frémi d'horreur et de courroux;
Mais enfin nos tyrans sont plus puissans que nous.
Fuyez pour quelque temps, et conjurons l'orage :
Essayons ce moyen pour ralentir leur rage :
Attendons que le ciel, plus propice à nos vœux,
Nous mette en liberté de nous revoir tous deux.
Sans doute qu'à vos yeux Prusias excusable
N'aura point....

ANNIBAL.

Oui, seigneur, vous êtes pardonnable.
Pour surmonter l'effroi dont il est abattu,
Sans doute votre cœur a fait ce qu'il a pu.
Si, malgré ses efforts, tant d'épouvante y règne,
C'est de moi, non de vous, qu'il faut que je me plaigne.
J'ai tort, et j'aurais dû prévoir que mon destin
Dépendrait avec vous de l'aspect d'un Romain.
Mais je suis libre encore, et ma folle espérance
N'avait pas mérité de vous tant d'indulgence.

PRUSIAS.

Seigneur, je le vois bien, trop coupable à vos yeux...

ANNIBAL.

Voilà ce que je puis vous répondre de mieux :
Mais voulez-vous m'en croire? oublions l'un et l'autre
Ces sermens que mon cœur dut refuser du vôtre.
Je me suis cru prudent, vous présumiez de vous,
Et ces mêmes sermens déposent contre nous.
Ainsi n'y pensons plus. Si Rome vous menace,
Je pars, et ma retraite obtiendra votre grâce.
En violant les droits de l'hospitalité,
Vous allez du sénat rappeler la bonté.

PRUSIAS.

Que sur nos ennemis votre âme, moins émue,
Avec attention daigne jeter la vue.

ANNIBAL.

Je changerai beaucoup, si quelque légion[1],
Qui loin d'ici s'assemble avec confusion,
Si quelques escadrons déjà mis en déroute,
Me paraissent jamais dignes qu'on les redoute.
Mais, seigneur, finissons cet entretien fâcheux.
Nous voyons ces objets différemment tous deux.
Je pars; pour quelque temps cachez-en la nouvelle.

PRUSIAS.

Oui, seigneur; mais un jour vous connaîtrez mon zèle.

---

[1] *Je changerai beaucoup si quelque légion*. Tout ce morceau est une fanfaronnade indigne d'Annibal, qui, malgré ses anciennes victoires, ne peut pas ignorer combien les armes romaines sont redoutables. Et que signifie ce singulier, *quelque légion?* et qu'est-ce qu'une légion *qui s'assemble avec confusion?*

SCÈNE III.

ANNIBAL, *seul.*

Ton zèle! homme sans cœur, esclave couronné [1]!
A quels rois l'univers est-il abandonné!
Tu les charges de fers, ô Rome! et je l'avoue,
Leur bassesse en effet mérite qu'on t'en loue.
Mais tu pars, Annibal. Imprudent! où vas-tu?
Cet infidèle roi ne t'a-t-il pas vendu?
Il n'en faut point douter, il médite ce crime;
Mais le lâche, qui craint les yeux de la victime,
Qui n'ose s'exposer à mes regards vengeurs,
M'écarte avec dessein de me livrer ailleurs.
Mais qui vient?

SCÈNE IV.

LAODICE, ANNIBAL.

ANNIBAL.

Ah! c'est vous, généreuse princesse.
Vous pleurez; votre cœur accomplit sa promesse;
Les voilà donc ces pleurs, mon unique secours,

---

[1] *Esclave couronné.* Cette expression sublime appartient à Racine; ce sont de ces beautés tellement propres à celui qui les trouve, qu'il n'est pas permis de s'en emparer après lui. Monime dit à Pharnace, acte I, scène III, de *Mithridate* :

Esclave couronnée,
Je partis pour l'hymen où j'étais destinée.

Qui devaient m'avertir du péril que je cours!

LAODICE.

Oui, je vous rends enfin ce funeste service;
Mais de la trahison le roi n'est point complice.
Fidèle a votre gloire, il veut la garantir :
Et cependant, seigneur, gardez-vous de partir.
Quelques avis certains m'ont découvert qu'un traître,
Qui pense qu'un forfait obligera son maître,
Qu'Hiéron en secret informe les Romains;
Qu'en un mot vous risquez de tomber en leurs mains.

ANNIBAL.

Je dois beaucoup aux dieux : il m'ont comblé de gloire,
Et j'en laisse après moi l'éclatante mémoire;
Mais de tous leurs bienfaits le plus grand, le plus doux,
C'est ce dernier secours qu'ils me laissaient en vous.
Je vous aimais, madame, et je vous aime encore [1],
Et je fais vanité d'un aveu qui m'honore.
Je ne pouvais jamais espérer de retour,
Mais votre cœur me donne autant que son amour.
Eh! que dis-je? l'amour vaut-il donc mon partage?
Non, ce cœur généreux m'a donné davantage :
J'ai pour moi sa vertu, dont la fidélité
Voulut même immoler le feu qui l'a flatté.
Eh quoi! vous gémissez, vous répandez des larmes!
Ah! que pour mon orgueil vos regrets ont de charmes!
Que d'estime pour moi me découvrent vos pleurs!
Est-il pour Annibal de plus dignes faveurs?

---

[1] *Je vous aimais, madame, et je vous aime encore.* Et c'est Annibal qui parle! et dans un instant il va s'empoisonner!

Cessez pourtant, cessez d'en verser, Laodice;
Que l'amour de ma gloire à présent les tarisse.
Puisque la mort m'arrache aux injures du sort,
Puisque vous m'estimez, ne pleurez pas ma mort.

LAODICE.

Ah! seigneur, cet aveu me glace d'épouvante.
Ne me présentez point cette image sanglante.
Sans doute que le ciel m'a dérobé l'horreur
De ce funeste soin que vous devait mon cœur.
Si le terrible effet en eût frappé ma vue,
Ah! jamais jusqu'ici je ne serais venue.

ANNIBAL.

Non, je vous connais mieux, et vous vous faites tort.

LAODICE.

Mais, seigneur, permettez que je fasse un effort,
Qu'auprès du roi....

ANNIBAL.

Madame, il serait inutile.
Les momens me sont chers, je cours à mon asile [1].

LAODICE.

A votre asile! ô ciel! Seigneur, où courez-vous?

ANNIBAL.

Mériter tous vos soins.

---

[1] *Je cours à mon asile.* Cet asile, c'est le tombeau; Annibal cache sous un mot à double sens le funeste projet qu'il médite. Si ce mot était préparé, il ferait frémir; on conçoit cependant ce que le jeu d'un acteur tel que Baron pouvait lui donner de force, et comment ce qui n'est qu'à demi indiqué par le poëte devenait intelligible pour les spectateurs.

LAODICE.

Quelle honte pour nous!

ANNIBAL.

Je ne vous dis plus rien; la vertu, quand on l'aime,
Porte de nos bienfaits le salaire elle-même.
Mon admiration, mon respect, mon amour,
Voilà ce que je puis vous offrir en ce jour;
Mais vous les méritez. Je fuis, quelqu'un s'avance.
Adieu, chère princesse.

SCÈNE V.

LAODICE, *seule.*

O ciel! quelle constance!
Tes devoirs tant vantés, ministre des Romains,
Étaient donc d'outrager le plus grand des humains!
De quel indigne amant mon âme possédée
Avec tant de plaisir gardait-elle l'idée?

SCÈNE VI.

LAODICE, FLAMINIUS, FLAVIUS.

FLAMINIUS.

Eh quoi! vous me fuyez, madame?

LAODICE.

Laissez-moi.
Hâtez-vous d'achever votre barbare emploi :
Portez les derniers coups à l'honneur de mon père;
Des dieux que vous bravez méritez la colère.

Mes pleurs vont les presser d'accorder à mon cœur
Le pardon d'un penchant qui doit leur faire horreur.

SCÈNE VII.

FLAMINIUS, FLAVIUS.

FLAMINIUS.

Il me serait heureux de l'ignorer encore,
Cet aveu d'un penchant que votre cœur abhorre.
Poursuivons mon dessein. Flavius, va savoir
Si sans aucun témoin Annibal veut me voir.

SCÈNE VIII.

FLAMINIUS, *seul.*

J'AI satisfait aux soins que m'imposait ta cause;
Souffre ceux qu'à son tour la vertu me propose,
Rome! Laisse mon cœur favoriser ses feux,
Quand sans crime il peut être et tendre et généreux.
Je puis, sans t'offenser, prouver à Laodice
Que, s'il m'est défendu de lui rendre un service,
Sensible cependant à sa juste douleur,
Du soin de l'adoucir j'occupe encor mon cœur.
Annibal vient : ô ciel! ce que je sacrifie
Vaut bien qu'à me céder ta bonté le convie.
Le motif qui m'engage à le persuader
Est digne du succès que j'ose demander.

SCÈNE IX.

ANNIBAL, FLAMINIUS.

FLAMINIUS.

Seigneur, puis-je espérer qu'oubliant l'un et l'autre [1]
Tout ce qui peut aigrir mon esprit et le vôtre,
Et que nous confiant, en hommes généreux,
L'estime qu'après tout nous méritons tous deux,
Vous voudrez bien ici que je vous entretienne
D'un projet que pour vous vient de former la mienne?

ANNIBAL.

Seigneur, si votre estime a conçu ce projet,
Fût-il vain, je le tiens déjà pour un bienfait.

FLAMINIUS.

Ce que Rome en ces lieux m'a commandé de faire,
Pour Annibal peut-être est encore un mystère.
Seigneur, je viens ici vous demander au roi;
Vous n'en devez pas être irrité contre moi.
Tel était mon devoir; je l'ai fait avec zèle,

---

[1] *Seigneur, puis-je espérer qu'oubliant l'un et l'autre.* Il n'est point dans le caractère d'Annibal de se rendre à l'invitation de Flaminius. Il a fait couler le poison dans ses veines. Il semble qu'il devrait, au contraire, craindre d'ajouter à l'horreur de ses derniers momens celle que doit lui inspirer la vue de son implacable persécuteur.

D'un autre côté, Flaminius peut-il assez méconnaître Annibal pour le croire capable d'accéder à son insidieuse proposition? Pense-t-il qu'Annibal puisse se tromper sur le sort qui l'attend à Rome? Tout est donc faux et inconvenant dans cette scène.

Et vous m'approuverez d'avoir été fidèle.
Prusias, retenu par son engagement,
A cru qu'il suffirait de votre éloignement.
Il a pensé que Rome en serait satisfaite,
Et n'exigerait rien après votre retraite.
Je pouvais l'accepter, et vous ne doutez pas
Qu'il ne me fût aisé d'envoyer sur vos pas;
D'autant plus qu'Hiéron aux Romains de ma suite
Promet de révéler le jour de votre fuite.
Mais, seigneur, le sénat veut bien moins vous avoir
Qu'il ne veut que le roi fasse ici son devoir :
Et l'univers jaloux, de qui l'œil nous contemple,
De sa soumission aurait perdu l'exemple.
J'ai donc refusé tout, et Prusias alors,
Après avoir tenté d'inutiles efforts,
Pour me donner enfin sa réponse précise,
Ne m'a plus demandé qu'une heure de remise.
Seigneur, je suis certain du parti qu'il prendra,
Et ce prince, en un mot, vous abandonnera.
S'il demande du temps, ce n'est pas qu'il hésite;
Mais de son embarras il se fait un mérite.
Il croit que vous serez content de sa vertu,
Quand vous saurez combien il aura combattu.
Et vous, que jusque-là le destin persécute,
Tombez, mais d'un héros ménagez-vous la chute.
Vous l'êtes, Annibal, et l'aveu m'en est doux.
Pratiquez les vertus que ce nom veut de vous.
Ici voudriez-vous attendre violence?
Non, non; qu'une superbe et pleine confiance,
Digne de l'ennemi que vous vous êtes fait,

Que vous honorerez par ce généreux trait,
Vous invitant à fuir des retraites peu sûres,
Où vous deviez, seigneur, présager vos injures,
Vous guide jusqu'à Rome, et vous jette en des bras
Plus fidèles pour vous que ceux de Prusias.
Voilà, seigneur, voilà la chute la plus fière
Que puisse se choisir votre audace guerrière.
A votre place enfin, voilà le seul écueil
Où, même en se brisant, se maintient votre orgueil.
N'hésitez point, venez; achevez de connaître
Ces vainqueurs que déjà vous estimez peut-être.
Puisque autrefois, seigneur, vous les avez vaincus,
C'est pour vous honorer une raison de plus.
Montrez-leur Annibal; qu'il vienne les convaincre
Qu'un si noble vaincu mérita de les vaincre.
Partons sans différer; venez les rendre tous
D'une action si noble admirateurs jaloux.

ANNIBAL.

Oui, le parti sans doute est glorieux à prendre,
Et c'est avec plaisir que je viens de l'entendre.
Il m'oblige. Annibal porte en effet un cœur
Capable de donner ces marques de grandeur,
Et je crois vos Romains, même après ma défaite,
Dignes que de leurs murs je fisse ma retraite.
Il ne me restait plus, persécuté du sort,
D'autre asile à choisir que Rome ou que la mort.
Mais enfin c'en est fait; j'ai cru que la dernière [1]

---

[1] *J'ai cru que la dernière.* La dernière, c'est la mort; Annibal dit donc expressément que, n'ayant à choisir qu'entre la mort et

Avec assez d'honneur finissait ma carrière.
Le secours du poison...

FLAMINIUS.

Je l'avais pressenti [1] :
Du héros désarmé c'est le dernier parti.
Ah! souffrez qu'un Romain, dont l'estime est sincère,
Regrette ici l'honneur que vous pouviez nous faire.
Le roi s'avance; ô ciel! sa fille en pleurs le suit.

SCÈNE X.

PRUSIAS, ANNIBAL, FLAMINIUS, LAODICE, HIÉRON, AMILCAR, FLAVIUS, ÉGINE.

PRUSIAS, à Annibal.

Seigneur, serait-il vrai ce qu'Amilcar nous dit [2] ?

ANNIBAL.

Prusias (car enfin je ne crois pas qu'un homme
Lâche assez pour n'oser désobéir à Rome,
Infidèle à son rang, à sa parole, à moi,
Espère qu'Annibal daigne en lui voir un roi),
Prusias, pensez-vous que ma mort vous délivre
Des hasards qu'avec moi vous avez craint de suivre?
Quand même vous m'eussiez remis entre ses mains,

Rome, il a préféré la mort pour terminer sa carrière. La naïveté est un peu forte; une épithète, le mot *volontaire*, rendait la pensée aussi juste que belle.

[1] *Je l'avais pressenti.* Ces regrets affectés achèvent d'avilir Flaminius.

[2] *Seigneur, serait-il vrai ce qu'Amilcar nous dit?* C'est là de la prose, et de la prose la plus faible.

Quel fruit en pouviez-vous attendre des Romains ?
La paix? Vous vous trompiez [1]. Rome va vous apprendre
Qu'il faut la mériter pour oser y prétendre.
Non, non; de l'épouvante esclave déclaré,
A des malheurs sans fin vous vous êtes livré.
Que je vous plains! Je meurs, et ne perds que la vie.

(à la princesse.)

Du plus grand des malheurs vous l'avez garantie,
Et j'expire honoré des soins de la vertu.
Adieu, chère princesse.

LAODICE, à Flaminius.

Enfin Rome a vaincu.
Il meurt, et vous avez consommé l'injustice,
Barbare! et vous osiez demander Laodice!

FLAMINIUS.

Malgré tout le courroux qui trouble votre cœur,
Plus équitable un jour, vous plaindrez mon malheur.
Quoique de vos refus ma tendresse soupire,
Ils ont droit de paraître, et je dois y souscrire.
Hélas! un doux espoir m'amena dans ces lieux;
Je ne suis point coupable, et j'en sors odieux.

---

[1] *La paix? Vous vous trompiez.* Sentiment vrai; mais ce qui suit manque de clarté. Rome va vous apprendre qu'il faut *mériter* la paix, pour l'obtenir d'elle; *mériter*, voulait ici un complément. Il fallait dire par quoi la paix devait être méritée : par le courage, par une noble résistance, par d'honorables défaites même. Les poëtes médiocres se contentent trop facilement de ces à peu près, et nous sommes convenus depuis long-temps que ce n'est pas comme poëte que Marivaux s'est élevé au-dessus de la médiocrité.

FIN D'ANNIBAL.

LE DÉNOUEMENT
IMPRÉVU,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois par les comédiens ordinaires du roi, le 10 décembre 1724.

JUGEMENT

SUR LA COMÉDIE

DU DÉNOUEMENT IMPRÉVU.

Voici Marivaux sur son terrain; il s'est fait justice : son premier hommage a été pour Melpomène; mais, rebuté du peu de succès qu'il a obtenu à sa cour, il s'est tourné vers sa sœur; désormais fidèle à Thalie, il en obtiendra plus d'une fois de brillantes faveurs. *Le Dénouement imprévu* doit être considéré comme son compliment d'introduction. On y remarquera plus d'une fois le ton embarrassé d'un courtisan qui se défie de l'accueil qu'il va recevoir; cette timidité ne messied point à un débutant; mais on y reconnaîtra en même temps les premiers traits d'un esprit fin, malicieux et observateur, et, malgré quelques expressions un peu vives, des grâces décentes et naturelles, une intrigue nouée agréablement et un *dénouement* qui tourne, il est vrai, un peu court, mais qui, quoique *imprévu,* est cependant préparé avec assez d'adresse pour ne pas blesser les lois de la vraisemblance.

Ce dénouement s'opère par une de ces surprises inattendues de l'amour sur lesquelles vont rouler, comme sur un pivot, presque toutes les comédies suivantes de notre auteur : l'amant favorisé à la fin de la pièce est celui contre lequel paraissaient armées toutes les préventions; c'é-

tait pour le sacrifier et pour l'exclure que mademoiselle Argante s'était prêtée à un stratagême concerté entre elle et le rival alors préféré. Éraste paraît : à la première vue, les préjugés de la belle s'évanouissent; il parle, et le cœur de mademoiselle Argante est subjugué. Pour faire admettre un changement aussi subit, l'auteur a eu l'adresse de représenter la jeune personne comme faiblement éprise de Dorante : celui-ci commence même à la fatiguer de ses poursuites et de ses soupirs langoureux. Cette précaution était indispensable : la négliger eût été absurde; la prendre, c'est annoncer l'intelligence de l'art.

L'artifice auquel a recours mademoiselle Argante consiste à feindre la folie pour inspirer à Éraste de l'éloignement et du dégoût. Il est probable que Marivaux fut redevable de cette idée à la pièce des *Folies amoureuses;* elle servit à son tour de modèle à *la Fausse Agnès* de Destouches. Mais là, comme dans Regnard, elle est infiniment plus comique et plus développée : d'ailleurs, dans les deux ouvrages qui sont restés au théâtre, la ruse produit l'effet qu'on en attend; Albert et M. Desmazures sont congédiés. Ici, au contraire, c'est l'homme contre lequel la batterie est dressée qui triomphe et qui épouse. C'est en ce point que la comédie de Marivaux diffère essentiellement de celle de Regnard et de Destouches; mais c'est aussi par-là qu'elle est moins plaisante. Toutefois pour juger Marivaux, il faut se placer à son point de vue. Il désirait peindre la puissance de cet instinct involontaire qui porte tout à coup un jeune cœur vers l'objet que le sort lui a mis pour ainsi dire en réserve, sentiment impérieux contre lequel viennent échouer les résolutions en apparence les mieux arrêtées; et, en considérant la pièce sous ce rapport, on peut dire qu'il a bien fait la seule chose qu'il ait voulu faire.

D'après le silence de la plupart des lexicographes dramatiques, le succès de ce petit acte dut être médiocre. De Léris est le seul qui en fasse mention, et il annonce que l'aîné des frères Parfaict y avait travaillé avec Marivaux. Ces frères Parfaict sont les meilleurs historiens du théâtre français ; malheureusement leur travail s'arrête à l'année 1721, et il existe une grande lacune de temps entre eux et leurs continuateurs.

Quoi qu'il en soit du succès, et malgré plusieurs fautes de goût qui seront notées, je pense que la lecture du *Dénouement imprévu* ne sera pas sans intérêt et sans plaisir. Il est curieux d'observer, comme dans son germe, la pensée fondamentale à laquelle Marivaux donnera, dans ses autres pièces de théâtre, de si heureux développemens.

PERSONNAGES.

M. ARGANTE.
Mlle ARGANTE, fille de M. Argante.
DORANTE, avocat.
ÉRASTE, gentilhomme demeurant à la campagne.
MAITRE PIERRE, fermier de M. Argante.
LISETTE, suivante de Mlle Argante.
CRISPIN, valet d'Éraste.
UN DOMESTIQUE de M. Argante.

La scène est dans la maison de campagne de M. Argante, aux environs de Paris.

LE DÉNOUEMENT IMPRÉVU.

SCÈNE I.

DORANTE, MAITRE PIERRE.

DORANTE, *d'un air désolé.*

Je suis au désespoir, mon pauvre maître Pierre : je ne sais que devenir.

MAÎTRE PIERRE.

Eh! marguenne, arrêtez-vous donc! Voute lamentation me corrompt toute ma balle himeur.

DORANTE.

Que veux-tu? J'aime mademoiselle Argante plus qu'on n'a jamais aimé; je me vois à la veille de la perdre, et tu ne veux pas que je m'afflige?

MAÎTRE PIERRE.

En sait bian qu'il faut parfois s'affliger; mais faut y aller pus bellement que ça; car moi, j'aime itou Lisette, voyez-vous! en dit que stilà qui veut épouser mademoiselle Argante a un valet; si le maître épouse noute demoiselle, il l'emmennera à son châtiau; Lisette suivra : la velà emballée pour le voyage, et c'est autant de pardu pour moi que ce ballot-là; ce guiable de valet en fera son proufit. Je vois tout ça fixiblement clair : stanpandant, je me tians l'es-

prit farme, je bataille contre le chagrin; je me dis que tout ça n'est rian, que ça n'arrivera pas; mais, morgué, quand je vous entends geindre, ça me gâte le courage. Je me dis : Piarre, tu ne prends point de souci, mon ami, et c'est que tu t'enjôles; si tu faisais bian, tu en prenrais : j'en prends donc. Tenez, tout en parlant de chouse et d'autre, velà-t-il pas qu'il me prend envie de pleurer! et c'est vous qui en êtes cause.

DORANTE.

Hélas! mon enfant, rien n'est plus sûr que notre malheur : l'époux qu'on destine à mademoiselle Argante doit arriver aujourd'hui, et c'en est fait; monsieur Argante, pour marier sa fille, ne voudra pas seulement attendre qu'il soit de retour à Paris.

MAÎTRE PIERRE.

C'en est donc fait? queu piquié que noute vie, monsieur Dorante! Mais pourquoi est-ce que monsieur Argante, noute maître, ne veut pas vous bailler sa fille? Vous avez une bonne métairie ici; vous êtes un joli garçon, une bonne pâte d'homme, d'une belle et bonne profession; vous plaidez pour le monde. Il est bian vrai qu'vous n'êtes pas chanceux, vous pardez vos causes [1]; mais que faire à ça? Un autre les gagne; tant pis pour sti-ci et tant mieux pour sti-là; tant pis et tant mieux font aller le

---

[1] *Vous pardez vos causes.* Il y a de l'adresse à faire annoncer naïvement par maître Pierre que Dorante est un assez mince avocat; on regrettera moins de le voir sacrifié.

Ne voilà-t-il pas l'imbécile de Duvignet qui vous annonce la fin

monde : à cause de ça faut-il refuser sa fille aux gens ? Est-ce que le futur est plus riche que vous ?

DORANTE.

Non : mais il est gentilhomme, et je ne le suis pas.

MAÎTRE PIERRE.

Pargué, je vous trouve pourtant fort gentil [1], moi.

DORANTE.

Tu ne m'entends point : je veux dire qu'il n'y a point de noblesse dans ma famille.

MAÎTRE PIERRE.

Eh bien! boutez-y-en; ça est-il si char pour s'en faire faute [2]?

DORANTE.

Ce n'est point cela; il faut être d'un sang noble.

MAÎTRE PIERRE.

D'un sang noble? Queu guiable d'invention d'avoir fait comme ça du sang de deux façons, pendant qu'il viant du même russiau!

DORANTE.

Laissons cet article-là; j'ai besoin de toi. Je n'oserais voir mademoiselle Argante aussi souvent que je le voudrais, et tu me feras plaisir de la prier, de ma part, de consentir à l'expédient que je lui ai donné.

---

[1] *Je vous trouve pourtant fort gentil.* Mauvais jeu de mots; un paysan madré comme maître Pierre, un fermier qui vient de parler de *châteaux*, ne peut pas ignorer ce que c'est qu'un gentilhomme.

[2] *Ça est-il si char pour s'en faire faute?* Trait de satire, qui devient comique par la bonhomie affectée de maître Pierre. On s'est toujours récrié contre l'abus de vendre à prix d'argent des titres et des droits qui n'auraient dû être le prix que du courage et des services.

MAÎTRE PIERRE.

Oh! vartigué, laissez-moi faire; je parlerons au père itou : il n'a qu'à venir avec son sang noble, comme je vous le rembarrerai! Je nous traitons tous deux sans çarimonie; je suis son farmier, et en cette qualité, j'ons le parvilége de l'assister de mes avis; je sis accouteumé à ça : il me conte ses affaires, je le gouvarne, je le réprimande : il est bavard et têtu; moi je sis roide et prudent : je li dis : Il faut que ça soit, le bon sens le veut : là-dessus il se démène, il hoche la tête, il se fâche, je m'emporte, il me repart, je li repars : Tais-toi! Non, morgué! Morgué, si! Morgué, non! et pis il jure, et pis je li rends; ça li établit une bonne opinion de mon çarviau, qui l'empêche d'aller à l'encontre de mes volontés : et il a raison de m'obéir; car, en vérité, je sis fort judicieux de mon naturel, sans que ça paraisse : ainsi je varrons ce qu'il en sera.

DORANTE.

Si tu me rends service là-dedans, maître Pierre, et que mademoiselle Argante n'épouse pas l'homme en question, je te promets d'honneur cinquante pistoles en te mariant avec Lisette.

MAÎTRE PIERRE.

Monsieur Dorante, vous avez du sang noble, c'est moi qui vous le dis; ça se connaît aux pistoles [1] que

---

[1] *Ça se connaît aux pistoles que vous me pourmettez.* Voilà bien le caractère intéressé du paysan, qui mesure sa considération sur l'ar-

vous me pourmettez, et ça se prouvera tout-à-fait quand je les recevrons.

DORANTE.

La preuve t'en est sûre; mais n'oublie pas de presser mademoiselle Argante sur ce que je t'ai dit.

MAÎTRE PIERRE.

Tatiguienne! dormez en repos et n'en pardez pas un coup de dent : si alle bronchait, je li revaudrais. Sa bonne femme de mère, alle est défunte, et cette fille-ci qu'alle a eue, elle est par conséquent la fille de monsieur Argante, n'est-ce pas?

DORANTE.

Sans doute.

MAÎTRE PIERRE.

Sans doute. Je le veux bian itou, je n'empêche rian, je sis tout bon accord. Si je voulions souffler une petite bredouille [1] dans l'oreille du papa, il varrait que mademoiselle Argante est la fille de sa mère, mais velà tout.

DORANTE.

Cela n'aboutit à rien; songe seulement à ce que je te promets.

---

gent qu'on lui donne, et qui trouve de la noblesse partout où il trouve de la libéralité.

[1] *Souffler une petite bredouille.* Le proverbe, défiguré par maître Pierre, est : *dire deux mots et une bredouille*, ne rien dissimuler des reproches mérités (Dict. de Boiste). Ce qui suit est d'une grossièreté révoltante; mais il faut remarquer que le parterre, bien différent de celui de nos jours, s'accommodait alors de ces plaisanteries indécentes que Molière dans ses farces n'avait pas dédaignées, et que les petites pièces de Dancourt avaient mises depuis long-temps à la mode.

MAÎTRE PIERRE.

Oui, je songerons toujours à cinquante pistoles; mais touchez-moi un petit mot de l'expédient qu'ous dites.

DORANTE.

Il est bizarre, je l'avoue; mais c'est l'unique ressource qui nous reste. Je voudrais donc que, pour dégoûter le futur, elle affectât une sorte de maladie, un dérangement, comme qui dirait des vapeurs.

MAÎTRE PIERRE.

Dites à la franquette qu'ous voudriais qu'alle fît la folle. Velà bian de quoi! Ça ne coûte rian aux femmes : par bonheur alles ont un esprit d'un marveilleux acabit pour ça, et mademoiselle Argante nous fournira de la folie tant que j'en voudrons; son çarviau la met à même. Mais velà son père : ôtez-vous de par ici; tantôt je vous rendrons réponse.

SCÈNE II.

M. ARGANTE, MAITRE PIERRE.

M. ARGANTE.

Avec qui étais-tu là?

MAÎTRE PIERRE.

Eh voire! J'étais avec queuqu'un.

M. ARGANTE.

Eh! qui est-il ce quelqu'un?

MAÎTRE PIERRE.

Aga donc! Il faut bian que ce soit une parsonne.

M. ARGANTE.

Mais je veux savoir qui c'était, car je me doute que c'est Dorante.

MAÎTRE PIERRE.

Oh bian! cette doutance-là, prenez que c'est une çartitude, vous n'y pardrez rian.

M. ARGANTE.

Que vient-il faire ici?

MAÎTRE PIERRE.

M'y voir.

M. ARGANTE.

Je lui ai pourtant dit qu'il me ferait plaisir de ne plus venir chez moi.

MAÎTRE PIERRE.

Et si ce n'est pas son envie de vous faire plaisir, est-ce que les volontés ne sont pas libres?

M. ARGANTE.

Non, elles ne le sont pas; car je lui défendrai d'y venir davantage.

MAÎTRE PIERRE.

Bon, je l'y défendrai! Il vous dira qu'il ne dépend de parsonne.

M. ARGANTE.

Mais vous dépendez de moi, vous autres, et je vous défends de le voir et de lui parler.

MAÎTRE PIERRE.

Quand je serons aveugles et muets, je ferons voute commission, monsieur Argante.

M. ARGANTE.

Il faut toujours que tu raisonnes.

MAÎTRE PIERRE.

Que voulez-vous ? J'ons une langue, et je m'en sars ; tant que je l'aurai, je m'en sarvirai ; vous me chicanez avec la voute, peut-être que je vous lanterne avec la mienne.

M. ARGANTE.

Ah ! je vous chicane ! c'est-à-dire, maître Pierre, que vous n'êtes pas content de ce que j'ai congédié Dorante ?

MAÎTRE PIERRE.

Je n'approuve rian que de bon, moi.

M. ARGANTE.

Je vous dis, il faudra que je dispose de ma fille à sa fantaisie !

MAÎTRE PIERRE.

Acoutez, peut-être que la raison le voudrait ; mais voute avis est bian pus raisonnable que le sian.

M. ARGANTE.

Comment donc ! est-ce que je ne la marie pas à un honnête homme ?

MAÎTRE PIERRE.

Bon ! le velà bian avancé d'être honnête homme ! Il n'y a que les couquins qui ne sont pas honnêtes gens.

M. ARGANTE.

Tais-toi, je ne suis pas raisonnable de t'écouter ; laisse-moi en repos, et va-t-en dire aux musiciens que j'ai fait venir de Paris qu'ils se tiennent prêts pour ce soir.

MAÎTRE PIERRE.

Qu'est-ce qu'ous en voulez faire, de leur musicle?

M. ARGANTE.

Ce qu'il me plaît.

MAÎTRE PIERRE.

Est-ce qu'ous voulez danser la bourrée avec ces violoneux ? Ça n'est pas parmis à un maître de maison.

M. ARGANTE.

Ah ! tu m'impatientes.

MAÎTRE PIERRE.

Parguenne, et vous itou : tenez, j'use trop mon esprit après vous. Par la mardi ! voute farme et tous les animaux qui en dépendont, me baillont moins de peine à gouvarner que vous tout seul; par ainsi, prenez un autre farmier : je varrons un peu ce qu'il en sera, quand vous ne serez pus à ma charge [1].

M. ARGANTE.

Fort bien ! me quitter tout d'un coup dans l'embarras où je suis, et le jour même que je marie ma fille; vous prenez bien votre temps, après les bontés que j'ai eues pour vous!

MAÎTRE PIERRE.

Voirement, des bontés! Si je comptions ensemble,

---

[1] *Je varrons un peu ce qu'il en sera, quand vous ne serez plus à ma charge.* Beaumarchais a retourné cette pensée dans *le Mariage de Figaro :* Le jardinier Antonio dit de même au comte Almaviva : « Si vous n'avez pas assez de ça pour garder un bon domestique, je ne suis pas assez bête, moi, pour renvoyer un si bon maître. »

vous m'en deveriez pus de deux douzaines; mais gardez-les, et grand bian vous fasse.

M. ARGANTE.

Mais enfin, pourquoi me quitter?

MAÎTRE PIERRE.

C'est que mes bonnes qualités sont entarrées avec vous; c'est qu'ous voulez marier voute fille à voute tête, en lieu de la marier à la mienne; et drès qu'ous ne voulez pas me complaire en ça, drès que ma raison ne vous sart de rian, et qu'ous prétendez être le maître par-dessus moi qui sis prudent; drès qu'ous allez toujours voute chemin maugré que je vous retienne par la bride, je pards mon temps chez vous.

M. ARGANTE.

Me retenir par la bride! belle façon de s'exprimer!

MAÎTRE PIERRE.

C'est une petite similitude [1] qui viant fort à propos.

M. ARGANTE.

C'est ma fille qui vous fait parler, je le vois bien; mais il n'en sera pourtant que ce que j'ai résolu; elle épousera aujourd'hui celui que j'attends. Je lui fais un grand tort, en vérité, de lui donner un homme pour le moins aussi riche que ce fainéant de Dorante, et qui avec cela est gentilhomme!

---

[1] *C'est une petite similitude. Similitude* est bien savant pour un paysan? Gros-René emploie le même mot dans *le Dépit amoureux*; mais Gros-René est un valet bel-esprit, et qui a soin de dire : *Nous autres gens d'étude.*

MAÎTRE PIERRE.

Ah! nous y velà donc, à la gentilhommerie! Eh fi! noute monsieur, ça est vilain à voute âge, de bailler comme ça dans la bagatelle; en vous amuse comme un enfant avec un joujou. Jamais je n'endurerai ça, voyez-vous! Monsieur Dorante est amoureux de voute fille, alle est amoureuse de li; il faut qu'ils voyont le bout de ça. Hiar encore, sous le barciau de noute jardin je les entendais : (à part.) Sarvons-li d'une bourde. (Haut.) Ma mie, ce li disait-il, voute père veut donc vous bailler un autre homme que moi? Eh! vraiment oui, ce faisait-elle. Eh! que dites-vous de ça? ce faisait-il. Eh! qu'en pourrais-je dire? ce faisait-elle. Mais si vous m'aimiez bian, vous lui dirais qu'ous ne voulez pas. Hélas! mon grand ami, je le lui ai tant dit! Mais bref, à la parfin que ferez-vous? Eh! je n'en sais rian. J'en mourrai, ce dit-il. Et moi itou, ce dit-elle... Quoi, je mourrons donc? Voute père est bian tarrible..... Que voulez-vous? comme on me l'a baillé, je l'ai prins[1]...

M. ARGANTE, en colère et s'en allant.

L'impertinente, avec son amant! et toi encore plus impertinent de me rapporter de pareils discours; mais mon gendre va venir, et nous verrons qui sera le maître.

---

[1] *Comme on me l'a baillé, je l'ai prins.* C'est la même plaisanterie sur la paternité de M. Argante, qui a été blâmée plus haut. La récidive rend la faute dix fois plus grave.

SCÈNE III.

Mlle ARGANTE, LISETTE, MAITRE PIERRE.

Mlle ARGANTE.

Il me semble que mon père sort fâché d'avec toi. De quoi parliez-vous?

MAÎTRE PIERRE.

De voute noce avec le fils de ce gentilhomme.

LISETTE.

Eh bien?

MAÎTRE PIERRE.

Eh bian, je ne sais qui l'a enhardi; mais il n'est pas si timide que de couteume avec moi : il m'a bravement injurié et baillé le sobriquet d'impartinent, et m'a enchargé de dire à mademoiselle Argante qu'alle est une sotte; et pisque la velà, je li fais ma commission.

LISETTE, à mademoiselle Argante.

Là-dessus, à quoi vous déterminez-vous?

Mlle ARGANTE.

Je ne sais; mais je suis au désespoir de me voir en danger d'épouser un homme que je n'ai jamais vu; et seulement parce qu'il est le fils de l'ami de mon père.

MAÎTRE PIERRE.

Tenez, tenez, il n'y a point de détermination à ça. J'avons arrêté, monsieur Dorante et moi, ce qu'ous devez faire, et velà c'en que c'est. Il faut qu'ous

deveniais folle ; ça est conclu entre nous ; il n'y a pus à dire non : faut parachever. Allons, avancez-nous, en attendant, queuque petit échantillon d'extravagance pour voir comment ça fait : en dit que les vapeurs sont bonnes pour ça, montrez-m'en une.

Mlle ARGANTE.

Oh ! laisse-moi, je n'ai point envie de rire.

LISETTE.

Va, ne t'embarrasse pas ; nous autres femmes, pour faire les folles, avons-nous besoin d'étudier notre rôle ?

MAÎTRE PIERRE.

Non : je savons bian vos facultés ; mais n'amporte, il s'agit d'avoir l'esprit pus tourné que de couteume. Lisette, sarmonne-là un peu là-dessus, et songe toujours à noute amiquié : ça ne fait que croître et embellir cheux moi, quand je te regarde [1].

LISETTE.

Je t'en fais mes complimens.

MAÎTRE PIERRE.

Adieu ; noute maître est sorti, je pense. Je vas, si je puis, avec monsieur Dorante.

---

[1] *Ça ne fait que croître et embellir cheux moi, quand je te regarde.* Je me serais gardé de faire remarquer l'indécence de cette équivoque, si le devoir d'un commentateur n'était pas de porter principalement l'attention sur ce qui a rapport aux mœurs du temps ; aujourd'hui, un pareil trait, s'il eût échappé à la censure de l'autorité, n'échapperait certainement point à celle du parterre.

SCÈNE IV.

Mlle ARGANTE, LISETTE.

LISETTE.

Ça, faites vos réflexions. Consentez-vous à ce qu'on vous propose?

Mlle ARGANTE.

Je ne saurais m'y résoudre. Jouer un rôle de folle! Cela est bien laid.

LISETTE.

Eh, mort de ma vie! trouvez-moi quelqu'un qui ne joue pas ce rôle-là dans le monde? Qu'est-ce que c'est que la société entre nous autres honnêtes gens, s'il vous plaît? N'est-ce pas une assemblée de fous paisibles qui rient de se voir faire, et qui pourtant s'accordent [1]? Eh bien! mettez-vous pour quelques instans de la coterie des fous revêches, et nous dirons nous autres : la tête lui a tourné.

Mlle ARGANTE.

Tu as beau dire; cela me répugne.

LISETTE.

Je crois qu'effectivement vous avez raison. Il vaut mieux que vous épousiez ce jeune rustre que nous attendons. Que de repos vous allez avoir à sa campagne! Plus de toilette, plus de miroir, plus de boîte

---

[1] *Mettez-vous pour quelques instans de la coterie des fous revêches.* Des fous paisibles! des fous revêches! antithèse peu exacte et presque inintelligible.

C'est vous lui-même qui êtes inintelligible.

à mouches; cela ne rapporte rien. Ce n'est pas comme à Paris, où il faut tous les matins recommencer son visage, et le travailler sur nouveaux frais. C'est un embarras que tout cela, et on ne l'a pas à la campagne : il n'y a là que de bon gros cœurs [1], qui sont francs, sans façon, et de bon appétit. La manière de les prendre est très-aisée; une face large, massive, en fait l'affaire; et en moins d'un an vous aurez toutes ces mignardises convenables.

M[lle] ARGANTE.

Voilà de fort jolies mignardises!

LISETTE.

J'oubliais le meilleur. Vous aurez par fois des galans houbereaux, qui viendront vous rendre hommage, qui boiront du vin pur à votre santé; mais avec des contorsions!... Vous irez vous promener avec eux, la petite canne à la main, le manteau troussé de peur des crottes : ils vous aideront à sauter le fossé, vous diront que vous êtes adroite, remplie de charmes et d'esprit, avec tout plein d'équivoques spirituelles, qui brocheront sur le tout. Qu'en dites-vous? Prenez votre parti, sinon je recommence, et je vous nomme tous les animaux de votre ferme, jusqu'à votre mari.

---

[1] *De bons gros cœurs... et de bon appétit.* Voilà un premier exemple de ces locutions répréhensibles que nous n'aurons que trop souvent encore l'occasion de signaler. Nous touchons ici le côté faible de Marivaux.

M[lle] ARGANTE.

Ah! le vilain homme!

LISETTE.

Allons, vite, choisissez de quel genre de folie vous voulez le dégoûter; il va venir, comme vous savez, et vous aimez Dorante, sans doute?

M[lle] ARGANTE.

Mais oui, je l'aime; car je ne connais que lui depuis quatre ans.

LISETTE.

Mais oui, je l'aime! Qu'est-ce que c'est qu'un amour qui commence par *mais*, et qui finit par *car*[1]?

M[lle] ARGANTE.

Je m'explique comme je sens. Il y a si long-temps que nous nous voyons; c'est toujours la même personne, les mêmes sentimens; cela ne pique pas beaucoup : mais au bout du compte, c'est un bon garçon; je l'aime quelquefois plus, quelquefois moins, quelquefois point du tout; c'est suivant : quand il y a long-temps que je ne l'ai vu, je le trouve bien aimable; quand je le vois tous les jours, il m'ennuie un peu; mais cela se passe et je m'y accoutume : s'il y avait un peu plus de mouvement dans mon cœur, cela ne gâterait rien pourtant.

---

[1] *Qu'est-ce qu'un amour qui commence par mais, et qui finit par car?* Il n'y aurait rien d'aussi ridicule qu'un pareil amour; mais ce qui ne l'est pas, c'est une phrase où sont naturellement placées ces deux conjonctions, et dans laquelle mademoiselle Argante exprime les motifs de l'espèce d'amour qu'elle éprouve pour Dorante.

LISETTE.

Mais n'y a-t-il pas un peu d'inconstance là-dedans?

Mlle ARGANTE.

Peut-être bien; mais on ne met rien dans son cœur; on y prend ce qu'on y trouve [1].

LISETTE.

Chemin faisant je rencontre de certains visages qui me remuent, et celui de Pierrot ne me remue point; n'êtes-vous pas comme moi?

Mlle ARGANTE.

Voilà où j'en suis. Il y a des physionomies qui font que Dorante me devient si insipide! Et malheureusement dans ce moment-là, il a la fureur de m'aimer plus qu'à l'ordinaire: moi, je voudrais qu'il ne me dît rien; mais les hommes savent-ils se gouverner avec nous? Ils sont si maladroits! Ils viennent quelquefois vous accabler d'un tas de sentimens langoureux qui ne font que vous affadir le cœur; on n'oserait leur dire: allez-vous-en, laissez-moi en repos; vous vous perdez. Ce serait même une charité de leur dire cela; mais point, il faut les écouter, n'en pouvoir plus, étouffer, mourir d'ennui et de satiété pour eux; le beau profit qu'ils font là! Qu'est-ce que c'est qu'un homme toujours tendre,

---

[1] *On ne met rien dans son cœur, on y prend ce qu'on y trouve?* Jargon métaphysique et pensée fausse. Mille causes étrangères font tous les jours entrer dans le cœur d'une jeune fille des sentimens qui, d'eux-mêmes, n'y auraient jamais pris naissance.

toujours disant : Je vous adore ; toujours vous regardant avec passion ; toujours exigeant que vous le regardiez de même ? Le moyen de soutenir cela ? Peut-on sans cesse dire : je vous aime ? On en a quelquefois envie, et on le dit ; après cela l'envie se passe, il faut attendre qu'elle revienne.

LISETTE.

Mais enfin, épouserez-vous le campagnard ?

Mlle ARGANTE.

Non ; je ne saurais souffrir la campagne, et j'aime mieux Dorante, qui ne quittera jamais Paris. Après tout, il ne m'ennuie pas toujours, et je serais fâchée de le perdre.

LISETTE.

Je vois Pierrot qui revient bien intrigué.

SCÈNE V.

Mlle ARGANTE, LISETTE, MAITRE PIERRE.

LISETTE.

Où est Dorante ?

MAÎTRE PIERRE.

Hélas ! il est en chemin pour venir ici ; et moi, mademoiselle Argante, je vians pour vous dire que ce garçon-là n'a pas encore trois jours à vivre.

Mlle ARGANTE.

Comment donc ?

MAÎTRE PIERRE.

Oui, et s'il m'en veut croire, il fera son testament

drès ce soir; car s'il allait trapasser sans le dire au tabellion, j'aimerais autant qu'il ne mourût pas : ce ne serait pas la peine, et ça me fâcherait trop ; en lieu que, s'il me laissait queuque chouse, ça ferait que je me lamenterais plus agriablement sur li.

LISETTE.

Dis donc ce qui lui est arrivé.

Mlle ARGANTE.

Est-il malade, empoisonné, blessé? Parle.

MAÎTRE PIERRE.

Attendez que je prenne vigueur; car moi qui veux hériter de li, je sis si découragé, si déconfit, que je sis d'avis itou de coucher mes darnières volontés sur de l'écriture, afin de laisser mes nippes à Lisette.

LISETTE.

Allons, allons nigaud, avec ton testament et tes nippes : il n'y a rien que je haïsse tant, que des dernières volontés.

Mlle ARGANTE.

Eh! ne l'interromps pas. J'attends qu'il nous dise l'état où est Dorante.

MAÎTRE PIERRE.

Ah! le pauvre homme! la diète le pardra.

LISETTE.

Eh! depuis quand fait-il diète?

MAÎTRE PIERRE.

De ce matin.

LISETTE.

Peste du benêt!

MAÎTRE PIERRE.

Tenez, le velà. Voyez queu mine il a! Comme il est blafard!

SCÈNE VI.

Mlle ARGANTE, DORANTE, LISETTE, MAITRE PIERRE.

DORANTE, d'un air affligé.

Je suis au désespoir, madame; votre fermier m'a fait un récit qui m'a fait trembler. Il dit que vous refusez de me conserver votre main, et que vous ne voulez pas en venir à la seule ressource qui nous reste.

Mlle ARGANTE.

Eh bien! remettez-vous, j'extravaguerai; la comédie va commencer; êtes-vous content?

MAÎTRE PIERRE.

Alle extravaguera, monsieur Dorante, alle extravaguera. Queu plaisir! Je varrons la comédie; alle fera la Polichinelle. Queu contentement! Je rirons comme des fous. Il faut extravaguer tretous au moins.

DORANTE.

Vous me rendez la vie, madame; mais, de grâce l'amour seul a-t-il part à ce que vous allez faire?

Mlle ARGANTE.

Eh! ne savez-vous pas bien que je vous aime, quoique j'oublie quelquefois de vous le dire?

DORANTE.

Eh ! pourquoi l'oubliez-vous ?

M[lle] ARGANTE.

C'est que cela est fini, je n'y songe plus.

LISETTE.

Eh ! oui ; cela va sans dire : retirons-nous ; je crois que votre père est revenu, vous pouvez l'attendre : mais il n'est pas à propos qu'il nous voie, nous autres.

DORANTE.

Adieu, madame ; songez que mon bonheur dépend de vous.

M[lle] ARGANTE.

J'y penserai ; allez-vous-en. (Seule.) Nous verrons un peu ce que dira mon père, quand il me verra folle. Je crois qu'il va faire de belles exclamations ! Heureusement, sur le sujet dont il s'agit, il m'a déjà vue dans quelques écarts, et je crois que la chose ira bien ; car il s'agit d'une malice, et je suis femme : c'est de quoi réussir. Le voilà, prenons une contenance qui prépare les voies.

SCÈNE VII.

M. ARGANTE, M[lle] ARGANTE, *battant la mesure avec ses pieds.*

M. ARGANTE.

Que faites-vous là, mademoiselle ?

M[lle] ARGANTE.

Rien.

M. ARGANTE.

Rien? belle occupation!

Mlle ARGANTE.

Je vous défie pourtant de critiquer rien.

M. ARGANTE.

Quelle étourdie! comme vous voilà faite!

Mlle ARGANTE.

Faite au tour, à ce qu'on dit.

M. ARGANTE.

Hé! je crois que vous plaisantez?

Mlle ARGANTE.

Non : je suis de mauvaise humeur ; car je n'ai pu jouer du clavecin ce matin.

M. ARGANTE.

Laissez-là votre clavecin; mon gendre arrive, et vous ne devez pas le recevoir dans un ajustement aussi négligé.

Mlle ARGANTE.

Ah! laissez-moi faire ; le négligé va au cœur.... Si j'étais ajustée, on ne verrait que ma parure ; dans mon négligé, on ne verra que moi, et on n'y perdra rien.

M. ARGANTE.

Oh! oh! que signifie donc ce discours-là?

Mlle ARGANTE.

Vous haussez les épaules, vous ne me croyez pas : je vous convaincrai, papa.

M. ARGANTE.

Je n'y comprends rien. Ma fille!

Mlle ARGANTE.

Me voilà, mon père.

M. ARGANTE.

Avez-vous dessein de me jouer?

Mlle ARGANTE.

Qu'avez-vous donc! Vous m'appelez, je vous réponds; vous vous fâchez, je vous laisse faire. De quoi s'agit-il? expliquez-vous. Je suis là, vous me voyez, je vous entends, que vous plaît-il?

M. ARGANTE.

En vérité, sais-tu bien que, si on t'écoutait, on te prendrait pour une folle?

Mlle ARGANTE.

Eh! eh! eh!....

M. ARGANTE.

Eh! eh! il n'est pas question d'en rire, cela est vrai.

Mlle ARGANTE.

J'en pleurerai, si vous le jugez à propos. Je croyais qu'il en fallait rire, je suis dans la bonne foi.

M. ARGANTE.

Non: il faut m'écouter.

Mlle ARGANTE le salue.

C'est bien de l'honneur à moi, mon père.

M. ARGANTE.

Qu'on a de peine avec les enfans!

Mlle ARGANTE.

Eh! vous ne vous vantez de rien; mais je crois que vous n'en avez pas mal donné à mon grand-père: vous étiez bien sémillant.

M. ARGANTE.

Taisez-vous, petite fille.

Mlle ARGANTE.

Les petites filles n'obéissent point, mon père; et puisque j'en suis une, je ferai ma charge, et me gouvernerai, s'il vous plaît, suivant l'épithète que vous me donnez.

M. ARGANTE.

La patience m'échappera.

Mlle ARGANTE.

Calmez-vous, je me tais : voilà l'agrément qu'il y a d'avoir affaire à une personne raisonnable!

M. ARGANTE.

Je ne sais où j'en suis, ni où elle prend tant d'impertinences : quoi qu'il en soit, finissons; je n'ai qu'un mot à vous dire : préparez-vous à recevoir celui qui vient ici vous épouser.

Mlle ARGANTE.

Ce discours-là me fait ressouvenir d'une chanson qui dit : *Préparons-nous à la fête nouvelle.*

M. ARGANTE, étonné long-temps.

J'attends que vous ayez achevé votre chanson.

Mlle ARGANTE.

Oh! voilà qui est fait; ce n'était qu'une citation que je voulais faire.

M. ARGANTE.

Vous sortez du respect que vous me devez, ma fille.

Mlle ARGANTE.

Serait-il possible! moi, sortir du respect! il me

semble qu'en effet je dis des choses extraordinaires; je crois que je viens de chanter? Remettez-moi, mon père, où en étions-nous? Je me retrouve : vous m'avez proposé, il y a quelques jours un mariage qui m'a bouleversé la tête à force d'y penser : tout rompu qu'il est, je n'en saurais revenir, et il faut que j'en pleure.

M. ARGANTE.

Oh! oh! cela serait-il de bonne foi, ma fille? D'où vient tant de répugnance pour un mariage qui t'est avantageux?

Mlle ARGANTE.

Eh! me le proposeriez-vous s'il n'était pas avantageux?

M. ARGANTE.

Je fais le tout pour ton bien.

Mlle ARGANTE, pleurant.

Et cependant je vous paie d'ingratitude.

M. ARGANTE.

Va, je te le pardonne; c'est un petit travers qui t'a pris.

Mlle ARGANTE.

Continuez, allez votre train, mon père; continuez, n'écoutez-pas mes dégoûts, tenez ferme, point de quartier, courage; dites : je veux; grondez, menacez, punissez, ne m'abandonnez-pas dans l'état où je suis : je vous charge de tout ce qui m'arrivera.

M. ARGANTE, attendri.

Va, mon enfant, je suis content de tes dispositions, et tu peux t'en fier à moi; je te donne à un

homme avec qui tu seras heureuse ; et la campagne, au bout du compte, a ses charmes aussi bien que la ville.

Mlle ARGANTE.

Par ma foi, vous avez raison.

M. ARGANTE.

Par ma foi ? de quel terme te sers-tu là ? je ne te l'ai jamais entendu dire, et je serais fâché que tu t'en servîsses devant mon gendre futur.

Mlle ARGANTE.

Ma foi je l'ai cru bon, parce que c'est votre mot favori.

M. ARGANTE.

Il ne sied point dans la bouche d'une fille.

Mlle ARGANTE.

Je ne le dirai plus. Mais revenons; contez-moi un peu ce que c'est que votre gendre : n'est-ce pas cet homme des champs ?

M. ARGANTE.

Encore ! Est-il question d'un autre ?

Mlle ARGANTE.

Je m'imagine qu'il accourt à nous comme un satyre [1].

M. ARGANTE.

Oh ! je n'y saurais tenir. Vous êtes une impertinente ; il vous épousera, je le veux, et vous obéirez.

---

[1] *Je m'imagine qu'il accourt à nous comme un satyre.* L'image est hardie, pour une jeune fille qui n'est pas réellement insensée ; mademoiselle Argante oublie que les libertés d'un rôle qu'elle s'est imposé volontairement, ne peuvent jamais dégénérer en licence.

Mlle ARGANTE.

Doucement, mon père; discutons froidement les choses. Vous aimez la raison, j'en ai de la plus rare.

M. ARGANTE.

Je vous montrerai que je suis votre père.

Mlle ARGANTE.

Je n'en ai jamais douté; je vous dispense de la preuve, tranquillisez-vous. Vous me direz peut-être que je n'ai que vingt ans, et que vous en avez soixante. Soit, vous êtes plus vieux que moi; je ne chicane point là-dessus; j'aurai votre âge un jour; car nous vieillissons tous dans notre famille. Écoutez-moi, je me sers d'une supposition. Je suis monsieur Argante, et vous êtes ma fille. Vous êtes jeune, étourdie, vive, charmante comme moi. Et moi, je suis grave, sérieux, triste et sombre comme vous.

M. ARGANTE.

Où suis-je? et qu'est-ce que c'est que cela?

Mlle ARGANTE.

Je vous ai donné des maîtres de clavecin, vous avez un gosier de rossignol, vous dansez comme à l'Opéra; vous avez du goût, de la délicatesse : moi du souci et de l'avarice; vous lisez des romans, des historiettes et contes de fées : moi des édits, des registres et des mémoires. Qu'arrive-t-il? Un vilain faune, un ours mal léché sort de sa tanière, se présente à moi, et vous demande en mariage. Vous croyez que je vais lui crier, va-t-en. Point du tout. Je caresse la créature maussade, je lui fais des complimens, et je lui accorde ma fille. L'accord fait, je viens vous

trouver, et nous avons là-dessus une conversation ensemble assez curieuse. La voici. Je vous dis : ma fille? Que vous plaît-il, mon père? me répondez-vous (car vous êtes civile et bien élevée). Je vous marie, ma fille. A qui donc, mon père? A un honnête magot, un habitant des forêts. Un magot, mon père! Je n'en veux point. Me prenez-vous pour une guenuche? Je chante, j'ai des appas, et je n'aurais qu'un magot, qu'un sauvage! Eh fi donc! Mais il est gentilhomme. Eh bien! qu'on lui coupe le cou [1]. Ma fille, je veux que vous le preniez. Mon père, je ne suis point de cet avis-là. Oh! oh! friponne! ne suis-je pas le maître? A cette épithète de friponne, vous prenez votre sérieux, vous vous armez de fermeté, et vous me dites : vous êtes le maître, *distinguo* : pour les choses raisonnables, oui ; pour celles qui ne le sont pas, non. On ne force point les cœurs. Loi établie. Vous voulez forcer le mien ; vous transgressez la loi. J'ai de la vertu, je la veux garder. Si j'épousais votre magot, que deviendrait-elle? Je n'en sais rien.

M. ARGANTE.

Vous mériteriez que je vous misse dans un couvent. Je pénètre vos desseins à présent, fille ingrate ; et vous vous imaginez que je serai la dupe de vos arti-

---

[1] *Il est gentilhomme? eh bien! qu'on lui coupe le cou.* Le trait est vif et comique. On se rappelle M. de Pourceaugnac qui craint d'être pendu, moins par peur de la mort, que parce *qu'une preuve comme celle-là ferait tort à ses titres de noblesse.* Acte III, scène II.

fices? Mais si tantôt j'ai lieu de me plaindre de votre conduite, vous vous en repentirez toute votre vie. Voilà ma réponse; retirez-vous.

Mlle ARGANTE, le saluant.

Donnez-moi le temps de vous faire la révérence, comme vous me l'auriez faite, si vous aviez été à ma place.

M. ARGANTE.

Marchez, vous dis-je.

SCÈNE VIII.

M. ARGANTE, CRISPIN, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il y a là-bas un valet qui demande à parler après vous.

M. ARGANTE.

Qu'il entre.

CRISPIN, paraît.

Monsieur, je viens de dix lieues d'ici, vous dire que je suis votre serviteur.

M. ARGANTE.

Cela n'en valait pas la peine.

CRISPIN.

Oh! je vous fais excuse! Vous d'un côté, et mademoiselle votre fille d'un autre, vous méritez fort bien vos dix lieues; ce n'est que chacun cinq.

M. ARGANTE.

Qu'appelez-vous, ma fille? Quelle part a-t-elle à cela?

CRISPIN.

Ventre-bleu! quelle part, monsieur! Sa part est meilleure que la nôtre; car nous venons pour l'épouser.

M. ARGANTE.

Pour l'épouser!

CRISPIN.

Oui. Le seigneur Éraste, mon maître, l'épousera pour femme, et moi pour maîtresse.

M. ARGANTE.

Ah, ah! tu appartiens à Éraste? Tu es apparemment le garçon plaisant dont il m'a parlé [1]?

CRISPIN.

J'ai l'honneur d'être son associé. C'est lui qui ordonne, c'est moi qui exécute.

M. ARGANTE.

Je t'entends. Eh! où est-il donc? Est-ce qu'il n'est pas venu?

CRISPIN.

Oh! que si, monsieur; mais par galanterie il a jugé à propos de se faire précéder par une espèce d'ambassade; il m'a donné même quelques petits intérêts à traiter avec vous.

---

[1] *Tu es apparemment le garçon plaisant dont il m'a parlé.* Le rôle de Crispin fut joué par le célèbre Armand, qui avait débuté l'année précédente, et qui doublait La Thorillière dans l'emploi des *comiques*. Les auteurs manquaient rarement l'occasion de ménager à un acteur chéri du public quelques applications flatteuses. Cette attention a été poussée depuis jusqu'à l'adulation.

M. ARGANTE.

De quoi s'agit-il donc?

CRISPIN.

N'y a-t-il personne qui nous écoute?

M. ARGANTE.

Tu le vois bien.

CRISPIN.

C'est que.... N'y a-t-il point de femmes dans la chambre prochaine?

M. ARGANTE.

Quand il y en aurait, peuvent-elles nous entendre?

CRISPIN.

Vertuchou, monsieur! vous ne savez pas ce que c'est que l'oreille d'une femme. Cette oreille-là, voyez-vous, d'une demi-lieue entend ce qu'on dit, et d'un quart de lieue ce qu'on va dire[1].

M. ARGANTE.

Oh bien! je n'ai ici que des femmes sourdes. Parle.

CRISPIN.

Oh! la surdité lève tout scrupule; et cela étant, je vous dirai sans façon que monsieur Éraste va venir; mais qu'il vous prie de ne point dire à sa future que c'est lui, parce qu'il se fait un petit ragoût de la voir sous le nom seulement d'un ami dudit monsieur

---

[1] *D'une demi-lieue entend ce qu'on dit, et d'un quart de lieue ce qu'on va dire.* C'est une hyperbole ingénieuse et qui rend si bien la pensée de Crispin, qu'elle peut passer pour la simple et exacte vérité.

Éraste ; ainsi ce n'est point lui qui va venir, et c'est pourtant lui ; mais lui sous la figure d'un autre que lui : ce que je dis là n'est-il pas obscur?

M. ARGANTE.

Pas mal ; mais je te comprends, et je veux bien lui donner cette satisfaction-là : qu'il vienne.

CRISPIN.

Je crois que le voilà ; c'est lui-même. A présent je vais chercher mes ballots et les siens ; mais de grâce, avant que de partir, souffrez, monsieur, que je vous recommande mon cœur ; il est sans condition, daignez lui en trouver une [1].

M. ARGANTE.

Va, va, nous verrons.

SCÈNE IX.

M. ARGANTE, ÉRASTE, MAITRE PIERRE, LISETTE.

M. ARGANTE.

Je vous attendais ici avec impatience, mon cher enfant.

ÉRASTE.

Je m'y rends avec un grand plaisir, monsieur.

---

[1] *Mon cœur est sans condition, daignez lui en trouver une.* Cela vaut : *les bons gros cœurs, de bon appétit.*

> Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
> Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

Crispin vous aura sans doute dit ce que je souhaite que vous m'accordiez ?

M. ARGANTE.

Oui, je le sais, et j'y consens ; mais pourquoi cette façon ?

ÉRASTE.

Monsieur, tout le monde me dit que mademoiselle Argante est charmante, et tout le monde apparemment ne se trompe pas ; ainsi quand je demande à la voir sous cet habit-ci, ce n'est pas pour vérifier si ce que l'on m'a dit est vrai : mais peut-être, en m'épousant, ne fait-elle que vous obéir ; cela m'inquiète ; et je ne viens sous un autre nom l'assurer de mes respects, que pour tâcher d'entrevoir ce qu'elle pense de notre mariage.

M. ARGANTE.

Hé bien ! je vais la chercher.

ÉRASTE.

Eh ! de grâce, n'y allez point ; je ne pourrais m'empêcher de soupçonner que vous l'auriez avertie. J'ai trouvé là-bas des ouvriers qui demandent à vous parler ; si vous vouliez bien vous y rendre pour quelque temps.

M. ARGANTE.

Mais...

ÉRASTE.

Je vous en supplie.

M. ARGANTE, à part.

Je ne saurais croire que ma fille ose m'offenser jusqu'à certain point. (A Éraste.) Je me rends.

ÉRASTE.

Il me suffira que vous disiez à un domestique qu'un de mes amis, qui m'a précédé, souhaiterait avoir l'honneur de lui parler.

M. ARGANTE.

Holà! Pierrot, Lisette!

MAÎTRE PIERRE et Lisette paraissent tous deux.

Qu'est-ce qu'ous nous voulez donc?

M. ARGANTE.

Que quelqu'un de vous deux aille dire à ma fille que voici un des amis d'Éraste, et qu'elle descende.

MAÎTRE PIERRE.

Ça ne se peut pas, alle a mal à son estomac et à sa tête.

LISETTE.

Oui, monsieur; elle repose.

ÉRASTE.

Je vous assure que je n'ai qu'un mot à lui dire.

MAÎTRE PIERRE, à part.

Hélas! comme il est doucoureux.

M. ARGANTE.

Je viens de la quitter, et je veux qu'elle descende. Allez-y, Lisette. (A maître Pierre.) Et toi, va-t'en. (A Éraste.) Je vous laisse pour vous satisfaire.

(Il sort.)

ÉRASTE.

Je vous ai une véritable obligation. (seul.) Ce commencement me paraît triste. J'ai bien peur que mademoiselle Argante ne se donne pas de bon cœur.

SCÈNE X.

ÉRASTE, MAITRE PIERRE.

MAÎTRE PIERRE, revenant et regardant.

(à part.) (haut.)

Le sieur Argante n'y est plus. Avec voute parmission, monsieur l'ami de monsieur le futur, en attendant que noute demoiselle se requinque, agriez ma convarsation pour vous aider à passer un petit bout de temps.

ÉRASTE.

Oui-dà, tu me parais amusant.

MAÎTRE PIERRE.

Je ne sons pas tout-à-fait bête; le monde prend parfois de mes petits avis, et s'en trouve bian.

ÉRASTE.

Je n'en doute pas.

MAÎTRE PIERRE, riant.

Tenez, vous avez une philosomie de bonne apparence : j'estime qu'ous êtes un bon compère : velà ma pensée, parmettez ma liberté.

ÉRASTE.

Tu me fais plaisir.

MAÎTRE PIERRE.

De queu vacation êtes-vous avec cet habit noir? Est-ce praticien ou médecin? Tâtez-vous le pouls ou bian la bourse? Dépêchez-vous le corps ou les bians?

ÉRASTE.

Je guéris du mal qu'on n'a pas.

MAÎTRE PIERRE.

Vous êtes donc médecin? Tant mieux pour vous, tant pis pour les autres; et moi je sis le farmier d'ici, et ce n'est tant pis pour parsonne.

ÉRASTE.

Comment! mais tu as de l'esprit. Tu dis qu'on te consulte. Parbleu, dans l'occasion je te consulterais volontiers aussi.

MAÎTRE PIERRE.

Consultez-moi, pour voir, sur monsieur Éraste.

ÉRASTE.

Que veux-tu que je dise? Il épouse la fille de monsieur Argante.

MAÎTRE PIERRE.

Acoutez : êtes-vous bian son ami à cet épouseux de fille?

ÉRASTE.

Mais je ne suis pas toujours fort content de lui dans le fond, et souvent il m'ennuie.

MAÎTRE PIERRE.

Fi! c'est de la malice à lui.

ÉRASTE.

J'ai idée qu'on ne l'épousera pas d'un trop bon cœur ici, et c'est bien fait.

MAÎTRE PIERRE.

Tout franc, je ne voulons point de ce butord-là : laissez venir le nigaud; je li gardons des rats.

ÉRASTE.

Qu'appelles-tu des rats?

MAÎTRE PIERRE.

C'est que la fille de cians a eu l'avisement de devenir ratière : alle a mis par exprès son esprit sens dessus dessous, sens devant darrière, à celle fin, quand il la varra, qu'il s'en retorne avec son sac et ses quilles.

ÉRASTE.

C'est-à-dire, qu'elle feindra d'être folle?

MAÎTRE PIERRE.

Velà c'en que c'est : et si, malgré la folie, il la prend pour femme, n'y aura pus de rats; mais ce qu'en mettra en lieu et place, les vaura bian [1].

ÉRASTE.

Sans difficulté.

MAÎTRE PIERRE.

Stapendant la fille est sage; mais quand on a bouté son amiquié ailleurs, et qu'en a un mari en avarsion, sage tant qu'ous vourez, il faut que sagesse dégarpisse; et pis après, toute voute médeçaine ne garira pas monsieur Éraste du mal qui li sera fait. Le pauvre niais! Mais adieu; veci voute ratière qui viant; ça va bian vous divartir.

---

[1] *Ce qu'en mettra en lieu et place, les vaura bian.* Même remarque qu'à la page 165.

SCÈNE XI.

Mlle. ARGANTE, ÉRASTE.

ÉRASTE, à part.

Ah! l'aimable personne! Pourquoi l'ai-je vue, puisque je la dois perdre?

Mlle ARGANTE, à part, en entrant.

Voilà un joli homme! Si Éraste lui ressemblait je ne ferais pas la folle.

ÉRASTE, à part.

Feignons d'ignorer ses dispositions. (à Mlle Argante.) Mademoiselle, Éraste m'a chargé d'une commission dont je ne saurais que le louer. Vous savez qu'on vous a destinés l'un à l'autre; mais il ne veut jouir du bonheur qu'on lui assure, qu'autant que votre cœur y souscrira : c'est un respect que le sien vous doit, et que vous méritez plus que personne : daignez donc, madame, me confier ce que vous pensez là-dessus, afin qu'il se conforme à vos volontés.

Mlle ARGANTE.

Ce que je pense, monsieur, ce que je pense?

ÉRASTE.

Oui, madame.

Mlle ARGANTE.

Je n'en sais rien, je vous jure; et malheureusement j'ai résolu de n'y penser que dans deux ans, parce que je veux me reposer. Dites-lui qu'il ait la bonté d'attendre : dans deux ans je lui rendrai réponse, s'il ne m'arrive point d'accident.

ÉRASTE.

Vous lui donnez un terme bien long.

Mlle ARGANTE.

Hélas! je me trompais, c'est dans quatre ans que je voulais dire. Qu'il ne s'impatiente pas, au moins; car je lui veux du bien, pourvu qu'il se tienne tranquille : s'il était pressé, je lui en donnerais pour un siècle. Qu'il me ménage, et qu'il soit docile, entendez-vous, monsieur? Ne manquez pas aussi de l'assurer de mon estime. Sait-il aimer? a-t-il des sentimens, de la figure? est-il grand, est-il petit? On dit qu'il est chasseur; mais sait-il l'histoire? Il verrait que la chasse est dangereuse. Actéon y périt pour avoir troublé le repos de Diane. Hélas! si l'on troublait le mien, je ne saurais que mourir. Mais à propos d'Éraste, me ferez-vous son portrait? J'en suis curieuse.

ÉRASTE, triste et soupirant.

Ce n'est pas la peine, madame, il me ressemble trait pour trait.

Mlle ARGANTE, le regardant.

Il vous ressemble! Bon cela, monsieur.

ÉRASTE.

Ma commission est faite, madame; je sais vos sentimens, dispensez-vous du désordre d'esprit que vous affectez; un cœur comme le vôtre doit être libre, et mon ami sera au désespoir de l'extrémité où la crainte d'être à lui vous a réduite. On ne saurait désapprouver le parti que vous avez pris : l'autorité d'un père ne vous a laissé que cette ressource, et tout est permis pour se

sauver du danger où vous étiez : mais c'en est fait ; livrez-vous au penchant qui vous est cher, et pardonnez à mon ami les frayeurs qu'il vous a données ; je vais l'en punir en lui disant ce qu'il perd.

(Il veut s'en aller.)

Mlle ARGANTE, à part.

Oh, oh ! c'est assurément là Éraste. (Elle le rappelle.) Monsieur ?

ÉRASTE.

Avez-vous quelque chose à m'ordonner, madame ?

Mlle ARGANTE.

Vous m'embarrassez. N'avez-vous que cela à me dire ? Voyez ; je vous écouterai volontiers, je n'ai plus de peur, vous m'avez rassurée.

ÉRASTE.

Il me semble que je n'ai plus rien à dire après ce que je viens d'entendre.

Mlle ARGANTE.

Je ne devais dire ce que je pense sur Éraste que dans un certain temps ; et, si vous voulez, j'abrégerai le terme.

ÉRASTE.

Vous le haïssez trop.

Mlle ARGANTE.

Mais pourquoi en êtes-vous si fâché ?

ÉRASTE.

C'est que je prends part à ce qui le regarde.

Mlle ARGANTE.

Est-il vrai qu'il vous ressemble ?

ÉRASTE.

Il n'est que trop vrai.

Mlle ARGANTE.

Consolez-vous donc.

ÉRASTE.

Eh! d'où vient me consolerais-je, madame? Daignez m'expliquer ce discours.

Mlle ARGANTE.

Comment vous l'expliquer?... Dites à Éraste que je l'attends, si vous n'avez pas besoin de sortir pour cela.

ÉRASTE.

Il n'est pas bien loin.

Mlle ARGANTE.

Je le crois de même.

ÉRASTE.

Que d'amour il aura pour vous, madame, s'il ose se flatter d'être bien reçu!

Mlle ARGANTE.

Ne tardez pas plus long-temps à voir ce qu'il en sera.

ÉRASTE.

Puis-je espérer que vous me ferez grâce?

Mlle ARGANTE.

J'en ai peut-être trop dit : mais vous serez mon époux. Que ne vous ai-je connu plus tôt?

ÉRASTE.

Avec quel chagrin ne m'en retournais-je pas!

Mlle ARGANTE.

Est-il possible que je vous aie haï? A quoi songiez-vous, de ne pas vous montrer?

ÉRASTE.

Au milieu de mon bonheur il me reste une inquiétude.

Mlle ARGANTE.

Dites ce que c'est, et vous ne l'aurez plus.

ÉRASTE.

Vous vous gardiez, dit-on, pour un autre que moi.

Mlle ARGANTE.

Vous demeurez à la campagne, et je ne l'aimais pas avant que je vous eusse connu. Il y a quatre ans que je connais Dorante; l'habitude de le voir me l'avait rendu plus supportable que les autres hommes; il me convenait, il aspirait à m'épouser; et dans tout ce que j'ai fait, je me gardais moins à lui, que je ne me sauvais du malheur imaginaire d'être à vous : voilà tout, êtes-vous content?

ÉRASTE, à genoux.

Je vous adore; et puisque vous haïssez la campagne, je ne saurais plus la souffrir.

SCÈNE XII.

M. ARGANTE, Mlle ARGANTE, ÉRASTE, MAITRE PIERRE.

M. ARGANTE, à maître Pierre.

Oh, oh! ils sont, ce me semble, d'assez bonne intelligence.

MAÎTRE PIERRE.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ça? Ils se disont des douceurs.

M. ARGANTE.

Eh bien! ma fille, connais-tu monsieur?

M[lle] ARGANTE.

Oui, mon père.

M. ARGANTE.

Et tu es contente?

M[lle] ARGANTE.

Oui, mon père.

M. ARGANTE.

Je suis charmé. Ne songeons donc plus qu'à nous réjouir; et que, pour marquer notre joie, nos musiciens viennent ici commencer la fête.

MAÎTRE PIERRE.

Voilà qui va fort bian. Vous êtes contente. Voute père, voute amant, tout ça est content; mais de tous ces biaux contentemens-là, moi et monsieur Dorante, je n'y avons ni part ni portion.

M. ARGANTE.

Laissez là Dorante.

M[lle] ARGANTE.

Si vous vouliez lui parler, mon père [1]; on lui doit un peu d'égard, et cela me tirerait d'embarras avec lui.

---

[1] *Si vous vouliez lui parler, mon père.* Cela ne suffit pas; dès qu'un personnage a paru, le spectateur a le droit de savoir ce qu'il devient. On pensait à cette faute lorsque l'on a remarqué, dans le *jugement*, que le dénouement tournait trop court. Rien n'était plus facile que de ramener Dorante sur la scène. Éraste, qui est homme d'épée, eût facilement intimidé l'homme de palais, et l'aurait obligé de céder la main de mademoiselle Argante.

MAÎTRE PIERRE.

Il m'avait pourmis cinquante pistoles, si vous deveniais sa femme : baillez-m'en tant seulement soixante, et je li ferai vos excuses. Je ne vous surfais pas.

ÉRASTE.

Je te les donne de bon cœur, moi.

MAÎTRE PIERRE.

C'est marché fait : chantez et dansez à voute aise, à cette heure [1] ; je n'y mets pus d'empêchement.

---

[1] *Chantez et dansez à voute aise, à cette heure.* Ces mots indiquent que la pièce finissait par un divertissement. Il y avait à cette époque un corps de ballets attaché à la Comédie-Française, et rarement une petite pièce se terminait sans son intervention. Cet usage a subsisté jusqu'en 1789. Le bouleversement politique qui éclata à cette époque, et qui, au bout de quelques mois, s'étendant sur le Théâtre-Français, amena un schisme entre les principaux acteurs, servit de prétexte à la réforme d'une superfétation que la pompe des ballets de l'Opéra, et l'agrément de ceux du Théâtre-Italien, avaient depuis long-temps condamnée. Dans ces derniers temps, il ne restait qu'un seul débris de ces pauvres danseurs : c'était le vieux Marchand, qui se plaisait encore à diriger les processions de *Pourceaugnac*, du *Bourgeois gentilhomme* et du *Malade imaginaire*, et dont le nez prodigieusement grotesque prêtait tant à rire dans le notaire de *l'École des Bourgeois*. Quand les danses sont d'obligation, la Comédie-Française emprunte ses danseurs à l'École royale de la rue Bergère.

FIN DU DÉNOUEMENT IMPRÉVU.

L'ILE
DE LA RAISON,

OU

LES PETITS HOMMES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois par les comédiens français ordinaires du roi, le 20 septembre 1727.

PRÉFACE.

J'ai eu tort de donner cette comédie-ci au théâtre. Elle n'était pas bonne à être représentée, et le public lui a fait justice en la condamnant. Point d'intrigue, peu d'action, peu d'intérêt; ce sujet, tel que je l'avais conçu, n'était point susceptible de tout cela : il était d'ailleurs trop singulier; et c'est sa singularité qui m'a trompé : elle amusait mon imagination. J'allais vite en faisant la pièce, parce que je la faisais aisément.

Quand elle a été faite, ceux à qui je l'ai lue, ceux qui l'ont lue eux-mêmes, tous gens d'esprit, ne finissaient point de la louer. Le beau, l'agréable, tout s'y trouvait, disaient-ils; jamais, peut-être, lecture de pièce n'a tant fait rire. Je ne me fiais pourtant point à cela : l'ouvrage m'avait trop peu coûté pour l'estimer tant : j'en connaissais tous les défauts que je viens de dire; et, dans le détail, je voyais bien des choses qui auraient pu être mieux; mais, telles qu'elles étaient, je les trouvais bien. Et, quand la représentation aurait rabattu la moitié du plaisir qu'elles faisaient à la lecture, ç'aurait toujours été un grand succès.

Mais tout cela a changé sur le théâtre. Ces *petits hommes*, qui devenaient fictivement grands, n'ont point pris. Les yeux ne se sont point plu à cela, et

dès-lors on a senti que cela se répétait toujours. Le dégoût est venu, et voilà la pièce perdue.

Si on n'avait fait que la lire, peut-être en aurait-on pensé autrement : et par un simple motif de curiosité, je voudrais trouver quelqu'un qui n'en eût point entendu parler, et qui m'en dît son sentiment après l'avoir lue : elle serait pourtant autrement qu'elle n'est si je n'avais point songé à la faire jouer.

Je l'ai fait imprimer le lendemain de la représentation, parce que mes amis, plus fâchés que moi de sa chute, me l'ont conseillé d'une manière si pressante, que je crois qu'un refus les aurait choqués : ç'aurait été mépriser leur avis que de le rejeter.

Au reste, je n'en ai rien retranché, pas même les endroits que l'on en a blâmés dans le rôle du paysan, parce que je ne les savais pas; et à présent que je les sais, j'avouerai franchement que je ne sens point ce qu'ils ont de mauvais en eux-mêmes. Je comprends seulement que le dégoût qu'on a eu pour le reste les a gâtés, sans compter qu'ils étaient dans la bouche d'un acteur dont le jeu, naturellement fin et délié, ne s'ajustait peut-être point à ce qu'ils ont de rustique.

Quelques personnes ont cru que, dans mon Prologue, j'attaquais la comédie du *Français à Londres*[1]. Je me

[1] *Quelques personnes ont cru que dans mon Prologue, j'attaquais la comédie du* Français à Londres. La comédie de Boissy avait été donnée le 19 juillet 1727, et ce fut le 20 septembre de la même année qu'eut lieu la première représentation de l'*Ile de la Raison.* Ceux qui connaissent le *Français à Londres* auront bien de la peine à croire à la déclaration que fait ici Marivaux. Il est impossible

contente de dire que je n'y ai point pensé, et que cela n'est point de mon caractère. La manière dont j'ai jusqu'ici traité les matières du bel-esprit, est bien éloignée de ces petites bassesses-là; ainsi ce n'est pas un reproche dont je me disculpe, c'est une injure dont je me plains.

---

qu'il ait songé à une autre pièce que celle de Boissy, lorsque, dans son Prologue, il fait dire au chevalier : « Ici, tu verras tout un peu-« ple rire, battre des mains, applaudir à un spectacle où on se « moque de lui en le mettant bien au-dessous d'une autre nation « qu'on lui compare. » *Le Français à Londres* fut joué dix-sept fois de suite. Le sujet et le succès de l'ouvrage réfutent la dénégation de Marivaux, et prouvent qu'elle ne lui fut dictée que par un sentiment d'honnêteté, d'amour de la paix, d'égards envers un homme de lettres estimables avec lequel il se rencontrait pour la première fois dans la carrière dramatique.

JUGEMENT

SUR LA COMÉDIE

DE L'ILE DE LA RAISON,

OU

LES PETITS HOMMES.

On vient de voir avec quelle franchise Marivaux reconnaît la justice de l'arrêt qui condamna cette comédie à la première représentation. Cette soumission, si rare chez la plupart des écrivains dramatiques, n'a rien qui étonne, quand on connaît la noblesse du caractère et la justesse de l'esprit de notre auteur. Trop sincère pour se révolter contre l'évidence, il avait de trop bons yeux pour ne pas la saisir lorqu'elle se présentait à lui. Ce qui peut surprendre, c'est qu'il ait eu besoin de l'épreuve de la scène pour connaître la destinée de sa pièce, et qu'il n'ait pas prévu l'impossibilité de faire réussir au théâtre une comédie dans laquelle le témoignage des yeux donne un démenti continuel aux paroles des interlocuteurs.

Ce qui trompa Marivaux, ce fut le succès qu'avait obtenu son ouvrage dans les sociétés particulières où il en avait fait lecture. Ce succès avait dû être extraordinaire comme l'idée principale sur laquelle roule la pièce ; l'idée d'ailleurs, a un autre mérite que celui de la singularité : elle est philosophique, et sous le voile d'une allégorie transparente, elle offre une grande vérité morale ; c'est

que si les vices et les ridicules rapetissent l'homme, la raison seule et la vertu lui conservent ou lui rendent sa grandeur et sa dignité originelles. Cette pensée est mise en action, et développée dans un dialogue étincelant d'esprit et de malice, où les travers des différentes conditions de la société sont assez gaîment effleurées; des auditeurs bienveillans, charmés de ce qu'ils entendaient, ne s'occupaient guère de l'illusion nécessaire à la scène; ils s'accordaient tous à pronostiquer un triomphe; la chute fut complète; elle devait l'être. Ceux mêmes qui avaient applaudi l'ouvrage dans les salons ne furent probablement point les derniers à rétracter leur jugement, non sur le mérite réel de l'ouvrage, mais sur l'effet présumable de la représentation; ils avaient sous les yeux la cause de leur méprise; il leur était impossible de se la dissimuler.

Huit Européens sont jetés par un naufrage dans l'*île de la Raison;* comme cette île n'est soumise qu'à la puissance morale dont elle tire son nom, tous les indigènes y ont à peu près la même taille; c'est un effet naturel du sol que la stature s'agrandisse ou diminue à proportion que l'on est plus ou moins raisonnable; une faute, un ridicule, une folie, vous enlèvent à l'instant quelques pouces de hauteur, et on ne les rattrape que par un retour sincère à la droiture et au bon sens. Nos Européens sont à peine descendus dans l'île, que leur taille devient imperceptible; ce sont de véritables Lilliputiens. Étonnés de leur métamorphose, ils apprennent du gouverneur le moyen de revenir à leur première forme : il s'agit de renoncer à leurs mauvaises habitudes, d'abjurer les préjugés de la vanité et de l'orgueil, de déraciner les vices dont leur âme est souillée : les deux femmes (la comtesse et Spinette sa suivante) cesseront d'être coquettes, jalouses, médisantes; le médecin n'exercera plus une

profession avantageuse à sa fortune, mais fatale à l'existence de ses semblables; le courtisan rougira au souvenir des bassesses, des mensonges, des perfidies que son ambition lui a suggérées; le Gascon réprimera ses bravades et ses ridicules forfanteries; le paysan n'ira plus dépenser au cabaret sa santé et les moyens d'existence de sa famille. Ainsi corrigés, nos six Européens reprendront par degrés leur taille et leur figure ordinaire; la comtesse obtiendra la main d'un fils du gouverneur; le courtisan sera jugé digne d'épouser sa fille.

Resteront deux Européens, le poëte et le philosophe; ceux-là sont condamnés à rester petits éternellement : chez le premier la manie de la satire, chez le second l'orgueil et le mépris des autres hommes, sont des vices reconnus incorrigibles. Il faut croire que Marivaux, en plaçant ces deux classes d'hommes dans une position décourageante, cédait à quelque ressentiment personnel; mais rien ne nous met sur la voie des noms propres. Le philosophe le plus marquant de l'époque où fut donnée *l'Ile de la Raison* est Fontenelle, qui professait une grande estime pour le talent de Marivaux, et qui était lié avec lui d'une amitié tendre et sincère; le poëte pourrait, à la rigueur, être Voltaire, et cette circonstance, peu remarquée du public, mais qui ne dut point échapper à celui qui était provoqué, expliquerait l'espèce d'éloignement qu'il affecta long-temps pour la personne et pour les écrits de Marivaux.

Si nous supposons que les poëtes et les philosophes sont compris d'une manière universelle dans l'arrêt d'impénitence finale dont les a frappés Marivaux, ce serait une singularité de plus; car il aurait prononcé contre lui-même : l'auteur d'*Annibal* avait, sinon des droits, du moins des prétentions à la poésie, et la philosophie de-

vait avoir été l'objet des études de l'écrivain auquel, plus que la littérature elle-même, elle fut redevable de *Marianne* et du *Paysan parvenu*.

Il y a beaucoup de nuances dans les caractères des Européens, et Marivaux a gradué avec esprit et avec vérité les obstacles que chacun d'eux oppose à sa conversion. Celui qui revient le plus vite est le bon Blaise, qui, tout en s'abandonnant à ses vices grossiers, s'était encore tenu le plus près de la nature. Il connaît ses torts, et il éprouve d'autant moins de peine à les confesser aux autres qu'il ne se les était jamais dissimulés à lui-même. Le plus rétif, au contraire, est le courtisan, nourri dans l'habitude de la tromperie, de l'astuce et de la trahison; entre ces deux extrêmes, se placent, par ordre de franchise, Spinette, vive, légère, étourdie, mais que son extrême jeunesse n'a point encore rendue inaccessible au repentir, et à qui sa position dépendante et précaire rend plus précieuse et plus chère l'indépendance morale qu'assure le retour à la vertu; le Gascon Fontignac, bon diable, malgré ses fanfaronnades, et qui a bien vite calculé qu'il ne retirera pas moins de profit de sa bonne foi qu'il n'en a retiré jusqu'alors de l'exagération et du mensonge; le médecin, un peu plus récalcitrant, mais convaincu par les principes de son état que le plus sage parti est de se soumettre à la nécessité; et enfin la comtesse, qui doit être vaincue la dernière, parce qu'elle a plus de préventions à vaincre. Je ne parle pas des deux incorrigibles : ce seront à jamais deux infiniment petits, deux êtres à peu près invisibles dans *l'Ile de la Raison*.

Ces alternatives de grandeur et de petitesse physique, ces changemens progressifs dans les proportions corporelles de quelques individus, peuvent séduire à la lecture; témoin les héros nains et géans du docteur Swift et le

Micromégas de Voltaire ; mais comment espérer de réaliser à la scène de pareilles transformations? Comment les comédiens osèrent-ils tenter une semblable entreprise? Comment n'avoir pas prévu que ces hommes qui devaient, en public, s'agrandir et se rapetisser aux yeux de l'esprit, en conservant, pour les yeux du corps, leur taille ordinaire, exigeaient un genre d'illusion trop forcée pour le théâtre? En vain, dans le Prologue, Marivaux cherche-t-il à se justifier, en citant une pièce dans laquelle un homme et une femme deviennent invisibles par le moyen d'une ceinture; j'ignore de quelle pièce il veut parler; c'est probablement d'une farce italienne oubliée aujourd'hui, car, dans la *Ceinture magique* de J. B. Rousseau, le seul incident comique qu'amène la ceinture n'a aucun rapport avec le prodige opéré dans l'*Ile de la Raison*.

Quel rapport d'ailleurs d'une pièce de la foire à un ouvrage représenté sur le Théâtre-Français? et n'est-il pas évident, d'ailleurs, que le spectateur se prêtera mille fois plus facilement à la supposition d'une invisibilité convenue, qu'à celle d'un accroissement et d'une diminution de taille qui se reproduit à chaque scène pendant trois actes. Poinsinet se croyait invisible, et vingt convives appuyaient son erreur en affectant de la partager; mais on n'aurait jamais persuadé à Poinsinet lui-même, que les vingt convives étaient tour à tour des habitans de Lilliput et de Brobdingnag. Ce sont là de ces objets

Que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.

Une idée plus bizarre encore que toutes les autres, une erreur véritablement plus inexplicable, parce qu'elle supposerait dans Marivaux une ignorance des premières lois de la morale et des rapports naturels des deux sexes, vient

étonner, non plus le spectateur, mais le lecteur attentif de sa comédie. Il suppose que, dans l'*Ile de la Raison*, en fait d'amour, c'est aux femmes à faire les avances, et aux hommes à se défendre de leurs attaques. Ce paradoxe n'est pas présenté en manière de plaisanterie; il est mis deux fois en pratique, et par la fille du gouverneur, à l'égard d'Alvarès, et par la comtesse européenne, fort étonnée d'abord, et très-justement scandalisée, de s'entendre imposer une condition aussi contraire aux usages de son pays et au vœu de la nature. Elle finit cependant par se rendre, et ce n'est qu'à ce prix qu'elle grandit, et redevient ce qu'elle était en Europe. Il faut avouer que les raisons sur lesquelles notre auteur établit son hérésie morale sont aussi puériles qu'inintelligibles. Je ne m'amuserai point à réfuter un système contre lequel s'élèvent la voix de tous les temps et celle de tous les peuples. Ceux qui veulent entendre la vérité défendue par l'éloquence, trouveront de quoi satisfaire leur goût et leur curiosité dans la *Lettre* de J. J. Rousseau *sur les spectacles;* c'est un des morceaux les plus brillans de ce grand écrivain, si séduisant, même quand il a tort; si sublime, si irrésistible quand il embellit la raison des charmes de son style.

Beaucoup d'esprit, un peu de gaîté, absence d'intrigue, d'action et d'intérêt, comme l'auteur en convient lui-même dans sa préface; mais des traits d'imagination, un développement heureux de caractères variés, une malice soutenue, une peinture de mœurs habituellement bien saisie, voilà, malgré un petit nombre de locutions affectées et vicieuses qui fourniront la matière de quelques observations, de quoi mériter encore aujourd'hui, à l'*Ile de la Raison,* le genre de succès qu'elle a obtenu il y a près d'un siècle; le seul qu'elle soit digne d'obtenir dans tous les temps : celui de la lecture.

L'ILE
DE LA RAISON.

PROLOGUE.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS.
LE CHEVALIER.
LA COMTESSE.
LE CONSEILLER.
UN ACTEUR.

La scène se passe dans le foyer de la Comédie-Française.

PROLOGUE[1]

DE

L'ILE DE LA RAISON.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS, *tenant le chevalier par la main.*

Parbleu, chevalier, je suis charmé de te trouver ici; nous causerons ensemble, en attendant que la comédie commence.

LE CHEVALIER.

De tout mon cœur, marquis.

---

[1] *Prologue.* L'usage *du prologue*, emprunté aux anciens, qui s'en servaient comme d'un moyen extrêmement commode d'exposition, est à peu près banni aujourd'hui de la scène française. On a jugé, avec raison, qu'il était contraire aux règles de l'art, et qu'il détruisait l'illusion. Dès que le rideau se lève, le spectacle commence, et tout ce qui n'est pas la pièce annoncée est un hors-d'œuvre. S'il y a une dérogation permise à ce principe, c'est lorsque le sujet présente quelque chose de si extraordinaire, que le poëte éprouve le besoin, ou de s'expliquer ou de s'excuser auprès du public; tel est l'*Amphytrion* de Molière, dont l'action est fondée sur un double prodige, auquel il serait difficile de croire sans y être préparé; et il faut bien pardonner également à Marivaux d'avoir placé un *prologue* à la tête de l'*Ile de la Raison*, qui n'est qu'une suite de changemens et de transformations surnaturelles.

LE MARQUIS.

La pièce que nous allons voir est sans doute tirée de *Gulliver?*

LE CHEVALIER.

Je l'ignore. Sur quoi le présumes-tu ?

LE MARQUIS.

Parbleu, cela s'appelle *les Petits Hommes ;* et apparemment que ce sont les petits hommes du livre anglais.

LE CHEVALIER.

Mais, il ne faut avoir vu qu'un nain, pour avoir l'idée des petits hommes, sans le secours de son livre.

LE MARQUIS, avec précipitation.

Quoi! sérieusement, tu crois qu'il n'y est pas question de *Gulliver?*

LE CHEVALIER.

Eh! que nous importe?

LE MARQUIS.

Ce qu'il m'importe? C'est que, s'il ne s'en agissait, je m'en irais tout à l'heure.

LE CHEVALIER, riant.

Écoute. Il est très-douteux qu'il s'en agisse ; et franchement, à ta place, je ne voudrais point du tout m'exposer à ce doute-là : je ne m'y fierais pas, car cela est très-désagréable, et je partirais sur-le-champ.

LE MARQUIS.

Tu plaisantes. Tu le prends sur un ton railleur. Mais en un mot, l'auteur, sur cette idée-là, m'a ac-

coutumé à des choses pensées, instructives[1]; et, si on ne l'a pas suivi, nous n'aurons rien de tout cela.

LE CHEVALIER, raillant.

Peut-être bien; d'autant plus qu'en général, et toute comédie à part, nous autres Français, nous ne pensons pas; nous n'avons pas ce talent-là.

LE MARQUIS.

Eh! mais nous pensons... si tu le veux.

LE CHEVALIER.

Tu ne le veux donc pas trop, toi?

LE MARQUIS.

Ma foi, crois-moi, ce n'est pas là notre fort : pour de l'esprit, nous en avons à ne savoir qu'en faire; nous en mettons partout; mais de jugement, de réflexion, de flegme, de sagesse, en un mot, de cela (montrant son front), n'en parlons plus, mon cher chevalier; glissons là-dessus : on ne nous en donne guère; entre nous, on n'a pas tout le tort.

LE CHEVALIER, riant.

Eh! eh! eh! je t'admire, mon cher marquis, avec l'air mortifié dont tu parais finir ta période : mais tu ne m'effraies point; tu n'es qu'un hypocrite : et je sais bien que ce n'est que par vanité que tu soupires sur nous.

LE MARQUIS.

Ah! par vanité : celui-là est impayable.

---

[1] *Des choses pensées, instructives.* C'est un éloge mérité des *Voyages de Gulliver,* ouvrage dans lequel des vérités très-profondes sont cachées sous le voile de fictions badines et amusantes.

LE CHEVALIER.

Oui, vanité pure. Comment donc! Malpeste! il faut avoir bien du jugement, pour sentir que nous n'en avons point. N'est-ce pas la réflexion que tu veux qu'on fasse? Je le gage sur ta conscience.

LE MARQUIS, riant.

Ah! ah! ah! parbleu, chevalier, ta pensée est pourtant plaisante. Sais-tu bien que j'ai envie de dire qu'elle est vraie?

LE CHEVALIER.

Très-vraie; et, par-dessus le marché, c'est qu'il n'y a rien de si raisonnable que l'aveu que tu en fais. Je t'accuse d'être vain, tu en conviens; tu badines de ta propre vanité : il n'y a peut-être que le Français au monde capable de cela.

LE MARQUIS.

Ma foi, cela ne me coûte rien, et tu as raison; un étranger se fâcherait : et je vois bien que nous sommes naturellement philosophes.

LE CHEVALIER.

Ainsi, si nous n'avons rien de sensé dans cette pièce-ci, ce ne sera pas à l'esprit de la nation qu'il faudra s'en prendre.

LE MARQUIS.

Ce sera au seul Français qui l'aura faite.

LE CHEVALIER.

Ah! nous voilà d'accord; et, pour achever de te prouver notre raison, va-t'en, par exemple, chez une nation lui exposer ses ridicules, et y donner hautement la préférence à la tienne : elle ne sera pas

assez forte pour soutenir cela, on te jettera par les fenêtres. Ici tu verras tout un peuple rire [1], battre des mains, applaudir à un spectacle où on se moque de lui, en le mettant bien au-dessous d'une autre nation qu'on lui compare. L'étranger qu'on y loue n'y rit pas de si bon cœur que lui, et cela est charmant.

LE MARQUIS.

Effectivement cela nous fait honneur; c'est que notre orgueil entend raillerie.

LE CHEVALIER.

Il est moins neuf que celui des autres. Dans de certains pays sont-ils savans? leur science les charge; ils ne s'y font jamais, ils en sont tout entrepris [2]. Sont-ils sages? c'est avec une austérité qui rebute de leur sagesse. Sont-ils fous? ce qu'on appelle étourdis et badins? leur badinage n'est pas de commerce; il a quelque chose de rude, de violent, d'étranger à la véritable joie; leur raison est sans complaisance, il lui manque cette douceur que nous avons, et qui invite ceux qui ne sont pas raisonnables à le devenir: chez eux, tout est sérieux, tout y est grave, tout y est pris à la lettre: on dirait qu'il n'y a pas encore

---

[1] *Tu verras tout un peuple rire...* Allusion à la comédie du *Français à Londres*. (*Voy.* la note de la Préface.)

[2] *Ils en sont tout entrepris.* Ils en sont embarrassés, ils ne savent pas, comme nous, en tirer avantage. Voilà ce que l'auteur veut dire. Mais il est bon de remarquer que l'on ne dit point qu'un homme est *entrepris* de telle ou telle chose, de telle ou telle maladie; mais bien, et dans un sens absolu, qu'il est *entrepris*, qu'il a les bras, les jambes, la tête *entreprise*.

assez long-temps qu'ils sont ensemble; les autres hommes ne sont pas encore leurs frères, ils les regardent comme d'autres créatures. Voient-ils d'autres mœurs que les leurs? cela les fâche. Et nous, tout cela nous amuse, tout est bien venu parmi nous; nous sommes les originaires de tout pays[1] : chez nous le fou y divertit le sage, le sage y corrige le fou sans le rebuter. Il n'y a rien ici d'important, rien de grave que ce qui mérite de l'être. Nous sommes les hommes du monde qui avons le plus compté avec l'humanité[2]. L'étranger nous dit-il nos défauts? nous en convenons, nous l'aidons à les trouver, nous lui en apprenons qu'il ne sait pas; nous nous critiquons même par galanterie pour lui, ou par égard à sa faiblesse. Parle-t-il des talens? son pays en a plus que le nôtre; il rebute nos livres, et nous admirons les siens. Manque-t-il ici aux égards qu'il nous doit? nous l'en accablons, en l'excusant. Nous ne sommes plus chez nous quand il y est; il faut presque échapper à ses

---

[1] *Nous sommes les originaires de tout pays*. Phrase louche et obscure. Voici la pensée de Marivaux : Nous nous accommodons si bien de tous les pays, qu'il n'est point de peuples dont on ne pût croire que nous tirons notre origine.

[2] *Qui avons le plus compté avec l'humanité*. Chaque homme est redevable aux autres hommes, chaque peuple aux autres peuples; de ces engagemens réciproques naît pour tous l'obligation de faire ses comptes, afin de recevoir et de payer ce qui est dû de part et d'autre : suivant Marivaux, les Français sont plus exacts que leurs voisins à remplir ce devoir. La pensée est juste; mais l'expression est recherchée, puisque pour être entendue elle a besoin d'un commentaire.

yeux, quand nous sommes chez lui. Toute notre indulgence, tous nos éloges, toutes nos admirations, toute notre justice, est pour l'étranger; enfin notre amour propre n'en veut qu'à notre nation; celui de tous les étrangers n'en veut qu'à nous, et le nôtre ne favorise qu'eux.

LE MARQUIS.

Viens, bon citoyen, viens que je t'embrasse. Morbleu! le titre excepté, je serais fâché à cette heure, que dans la comédie que nous allons voir, on eût pris l'idée de *Gulliver;* je partirais si cela était. Mais en voilà assez. Saluons la comtesse qui arrive avec tous ses agrémens.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA COMTESSE, LE CONSEILLER.

LA COMTESSE.

Ah! vous voilà, marquis! Bonjour, chevalier; êtes-vous venu avec ces dames?

LE MARQUIS.

Non, madame; et nous n'avons fait que nous rencontrer tous deux.

LA COMTESSE.

J'ai préféré la comédie à la promenade où l'on voulait m'emmener; et monsieur a bien voulu me tenir compagnie. Je suis curieuse de toutes les nouveautés: comment appelle-t-on celle qu'on va jouer?

LE CHEVALIER.

Les *Petits Hommes*, madame.

LA COMTESSE.

Les *Petits Hommes!* ah, le vilain titre! Qu'est-ce que c'est que des petits hommes? Que peut-on faire de cela?

LE MARQUIS.

Toutes les dames disent que cela ne promet rien [1].

LA COMTESSE.

Assurément, le titre est rebutant; qu'en dites-vous, monsieur le conseiller?

LE CONSEILLER

Les *Petits Hommes*, madame! Eh! oui-dà! Pourquoi non? Je trouve cela plaisant. Ce sera peut-être comme dans *Gulliver;* ils sont si jolis! Il y a là un grand homme qui les met dans sa poche, ou sur le bout du doigt, et qui en porte cinquante ou soixante sur lui; cela me réjouirait fort.

LE MARQUIS, riant.

Il sera difficile de vous donner ce plaisir-là. Mais voilà un acteur qui passe, demandons-lui ce que c'est.

---

[1] *Toutes les dames disent que cela ne promet rien.* La question de la comtesse est gaillarde, et la réponse du marquis passablement impertinente.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA COMTESSE, LE CONSEILLER, L'ACTEUR.

LA COMTESSE, à l'acteur.

MONSIEUR! monsieur! Voulez-vous bien nous dire ce que c'est que vos *Petits Hommes?* Où les avez-vous pris?

L'ACTEUR.

Dans la fiction, madame.

LE CONSEILLER.

Je me suis bien douté qu'ils n'étaient pas réellement petits.

L'ACTEUR.

Cela ne se pouvait, monsieur, à moins que d'aller dans l'île où on les trouve.

LE CHEVALIER.

Ah! ce n'est pas la peine; les nôtres sont fort bons pour figurer en petit : la taille n'y fera rien pour moi.

LE MARQUIS.

Parbleu! tous les jours on voit des nains qui ont six pieds de haut. Et d'ailleurs, ne suppose-t-on pas sur le théâtre qu'un homme ou une femme deviennent invisibles par le moyen d'une ceinture [1]?

---

[1] *Deviennent invisibles par le moyen d'une ceinture.* On a déjà dit, dans le *Jugement*, ce qu'il fallait penser du raisonnement du marquis, et ce que c'était probablement que cette ceinture.

L'ACTEUR.

Et ici on suppose, pour quelque temps seulement, qu'il y a des hommes plus petits que d'autres.

LA COMTESSE.

Mais, comment fonder cela?

LE MARQUIS.

Vous deviez changer votre titre à cause des dames.

L'ACTEUR.

Nous ne voulions pas vous tromper ; nous vous disons ce que c'est, et vous êtes venus sur l'affiche qui vous promet de petits hommes; d'ailleurs, nous avons mis aussi l'*Ile de la Raison.*

LA COMTESSE.

L'Ile de la Raison ! Hum! ce n'est pas là le séjour de la joie.

L'ACTEUR.

Madame, vous allez voir de quoi il s'agit. Si cette comédie peut vous faire quelque plaisir, ce serait vous l'ôter[1] que de vous en faire le détail : nous vous prions seulement de vouloir bien vous y prêter. On va commencer dans un moment.

LE MARQUIS.

Allons donc prendre nos places. Pour moi, je verrai vos hommes tout aussi petits qu'il vous plaira.

---

[1] *L'ôter*. On voit bien par le sens que le verbe se rapporte à *quelque plaisir ;* par la construction au contraire, il se rapporte à *cette comédie*. C'est surtout pour les étrangers que l'on fait cette remarque ; au reste, ces sortes de négligences sont rares chez notre auteur, qui écrit presque toujours avec autant de correction que d'élégance.

FIN DU PROLOGUE.

L'ILE
DE LA RAISON,
OU
LES PETITS HOMMES,
COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR.
PARMENÈS, fils du Gouverneur.
FLORIS, fille du Gouverneur.
BLECTRUE, conseiller du Gouverneur.
UN INSULAIRE.
UNE INSULAIRE.
MÉGISTE, domestique insulaire.
SUITE du Gouverneur.
LE COURTISAN.
LA COMTESSE, sœur du courtisan.
FONTIGNAC, Gascon, secrétaire du courtisan.
SPINETTE, suivante de la comtesse.
LE POÈTE.
LE PHILOSOPHE.
LE MÉDECIN.
LE PAYSAN Blaise.

La scène est dans l'Ile de la Raison.

L'ILE
DE LA RAISON.

ACTE I.

SCÈNE I.

UN INSULAIRE, LES HUIT EUROPÉENS.

L'INSULAIRE.

Tenez, petites créatures, mettez-vous là en attendant que le gouverneur vienne vous voir : vous n'êtes plus à moi, je vous ai donnés à lui. Adieu, je vous reverrai encore avant que de m'en retourner chez moi.

SCÈNE II.

LES HUIT EUROPÉENS.

BLAISE.

Morgué, que nous velà jolis garçons!

LE POÈTE.

Que signifie tout cela? quel sort que le nôtre!

LA COMTESSE.

Mais, messieurs, depuis six mois que nous avons été pris par cet insulaire qui vient de nous mettre ici,

que vous est-il arrivé ? car il nous avait séparés, quoique nous fussions dans la même maison. Vous a-t-il regardés comme des créatures raisonnables, comme des hommes ?

TOUS, soupirant.

Ah !

LA COMTESSE.

J'entends cette réponse-là.

BLAISE.

Quant à ce qui est de moi, noute geoulier, sa femme et ses enfans, ils me regardiont tous ni plus ni moins comme un animal. Ils m'appeliont notre ami quatre pattes[1] ; ils preniont mes mains pour des pattes de devant, et mes pieds pour celles de darrière.

FONTIGNAC, Gascon.

Ils ont essayé dé mé nourrir dé graine.

LA COMTESSE.

Ils ne me prenaient point non plus pour une fille[2].

BLAISE.

Ah ! c'est la faute de la rareté.

---

[1] *Ils m'appeliont notre ami quatre pattes.* A quoi revient cette plaisanterie ? La taille des Européens est censée réduite, leur conformation n'est point changée.

[2] *Ils ne me prenaient point non plus pour une fille.* Il n'est pas d'usage dans les comédies de donner un titre, comme celui de *marquise*, de *comtesse*, à une jeune personne qui n'a point été mariée. Cependant ici, la comtesse est une demoiselle. L'aveu qu'elle fait offre une image plus indécente que comique. Il faut que la comtesse ait été observée avec une singulière attention, et si les insulaires sont bons naturalistes, comment ne s'opposeront-ils pas au mariage du fils de leur gouverneur avec elle ?

FONTIGNAC.

Oui-dà, lé douté là-dessus est pardonnavle.

LE COURTISAN.

Pour moi j'ai été entre les mains de deux insulaires qui voulaient d'abord m'apprendre à parler comme on le fait aux perroquets.

FONTIGNAC.

Ils ont commencé aussi par mé siffler, moi.

BLAISE.

Vous a-t-on à tretous appris la langue du pays?

TOUS.

Oui.

BLAISE.

Bon : tout le monde a donc épelé ici? Mais morgué! n'avons-je plus rian à nous dire? Là, tâtez-vous, camarades; tâtez-vous itou, mademoiselle.

LA COMTESSE.

Quoi?

BLAISE.

N'y a-t-il rian à redire après vous? N'y a-t-il rian de changé à voute affaire [1]?

LE PHILOSOPHE.

Pourquoi nous dites-vous cela?

BLAISE.

Avant que j'abordissions ici, comment étais-je fait? N'étais-je pas gros comme un tonniau, et droit comme une parche?

---

[1] *N'y a-t-il rien de changé à voute affaire?* Grossière équivoque, tout-à-fait indigne de la scène française.

SPINETTE.

Vous avez raison.

BLAISE.

Eh bian! n'y a plus ni tonniau, ni parche; tout ça a pris congé de ma parsonne.

LE MÉDECIN.

C'est-à-dire?

BLAISE.

C'est-à-dire que moi qu'on appelait le grand Blaise, moi qui vous parle, il n'y a plus de nouvelles de moi, je ne savons pas ce que je sis devenu; je ne trouve pus dans mon pourpoint qu'un petit reste de moi, qu'un petit criquet qui ne tiant pas pus de place qu'un éparlan [1].

TOUS.

Eh!

BLAISE.

Je me sens d'un rapetissement, d'une corpuscu-

---

[1] *Pas plus de place qu'un éperlan.* La diminution progressive des personnages, suivant le plus ou le moins de raison que l'auteur leur suppose, est une idée ingénieuse et philosophique; mais, exposée aux yeux, elle complète l'invraisemblance de la donnée principale; si, par une abstraction déjà assez difficile, il n'est pas à la rigueur impossible d'admettre que tous les personnages soient considérablement diminués, il l'est du moins de se prêter à la supposition de ces différens degrés de réduction, et de voir dans Blaise un éperlan, dans Fontignac un goujon, dans le courtisan un être microscopique : c'est, sans contredit, l'erreur la plus extraordinaire dans laquelle ait pu tomber un homme d'esprit, que d'imaginer un spectacle dont la réalité est démentie par le témoignage des yeux. Je ne connais que les Quinze-Vingts où l'*Ile de la Raison* pût être raisonnablement représentée.

lence si chiche; je sis si diminué, si chû, que je prenrais de bon cœur une lantarne pour me charcher. Je vois bian que vous êtes aplatis itou; mais me voyez-vous comme je vous vois, vous autres?

FONTIGNAC.

Tu l'as dit, paubre éperlan. Et dé moi, que t'en semvle?

BLAISE.

Vous? vous êtes de la taille d'un goujon.

FONTIGNAC.

Mé boilà.

LE COURTISAN.

Et moi, Fontignac, suis-je aussi petit qu'il me paraît que je le suis devenu?

FONTIGNAC.

Monsieur, bous êtes mon maître, hommé dé cour, et grand seigneur; bous mé démandez cé qué bous êtes; mais jé né bous bois pas; mettez-bous dans un microscope.

LE PHILOSOPHE.

Je ne saurais croire que notre petitesse soit réelle: il faut que l'air de ce pays-ci ait fait une révolution dans nos organes, et qu'il soit arrivé quelque accident à notre rétine, en vertu duquel nous nous croyons petits.

LE COURTISAN.

La mort vaudrait mieux que l'état où nous sommes.

BLAISE.

Ah! ma foi, ma parsonne est bian diminuée; mais j'aime encore mieux le petit morceau qui m'en reste,

que de n'en avoir rian du tout : mais tenez, velà apparemment le gouvarneu d'ici qui nous lorgne avec une lunette.

SCÈNE III.

LE GOUVERNEUR, SON FILS, SA FILLE, BLECTRUE, L'INSULAIRE, MÉGISTE, SUITE DU GOUVERNEUR, LES HUIT EUROPÉENS.

L'INSULAIRE.

Les voilà, seigneur.

LE GOUVERNEUR, de loin, avec une lunette d'approche.

Vous me montrez-là quelque chose de bien extraordinaire : il n'y a assurément rien de pareil dans le monde. Quelle petitesse! et cependant ces petits animaux ont parfaitement la figure d'homme, et même à peu près nos gestes et notre façon de regarder. En vérité, puisque vous me les donnez, je les accepte avec plaisir. Approchons.

PARMENÈS, se saisissant de la comtesse.

Mon père, je me charge de cette petite femelle-ci ; car je la crois telle [1].

---

[1] *Je me charge de cette petite femelle-ci.* Le trait est gai ; c'est la nature prise sur le fait. Le mot de Floris, qui en est la contre-partie, est moins agréable, parce qu'il est trop éloigné de nos mœurs.

FLORIS, *prenant le courtisan.*

En voilà un que je serais bien aise d'avoir aussi : je crois que c'est un petit mâle.

LE COURTISAN.

Madame, n'abusez point de l'état où je suis.

FLORIS.

Ah! mon père, je crois qu'il me répond ; mais il n'a qu'un petit filet de voix.

L'INSULAIRE.

Vraiment, ils parlent ; ils ont des pensées, et je leur ait fait apprendre notre langue.

FLORIS.

Que cela va me divertir! Ah ! mon petit mignon, que vous êtes aimable !

PARMENÈS.

Et ma petite femelle, me dira-t-elle quelque chose ?

LA COMTESSE.

Vous me paraissez généreux, seigneur ; secourez-moi ; indiquez-moi, si vous le pouvez, de quoi reprendre ma figure naturelle.

PARMENÈS.

Ma sœur, ma femelle vaut bien votre mâle.

FLORIS.

Oh! j'aime mieux mon mâle que tout le reste ; mais ne mordent-ils pas, au moins ?

BLAISE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah.

FLORIS.

En voilà un qui rit de ce que je dis.

BLAISE.

Morgué ! je ne ris pourtant que du bout des dents.

LE GOUVERNEUR.

Et les autres ?

LE PHILOSOPHE.

Les autres sont indignés du peu d'égard qu'on a ici pour des créatures raisonnables.

FONTIGNAC, avec feu.

Sire, réprésentez-bous lé mieux fait dé botré royaume. Boilà cé qué jé suis, sans mé soucier qui mé gâte la taille.

BLAISE.

Vartigué ! monsieu le gouvarneu, ou bian monsieu le roi, je ne savons lequeul c'est ; et vous, mademoiselle sa fille, et monsieu son garçon : il n'y a qu'un mot qui sarve. Venez me voir avaler ma pitance, vous varrez s'il y a d'homme qui débride mieux ; je ne sis pas pus haut que chopaine : mais morgué ! dans cette chopaine vous y varrez tenir pinte.

LE GOUVERNEUR.

Il me semble qu'ils se fâchent : allons, qu'on les remette en cage, qu'on leur donne à manger ; cela les adoucira peut-être.

LE COURTISAN, à Floris, en lui baisant la main.

Aimable dame, ne m'abandonnez pas dans mon malheur.

FLORIS.

Eh ! voyez donc, mon père, comme il me baise la main ! Non, mon petit rat ; vous serez à moi, et j'aurai soin de vous. En vérité, il me fait pitié !

LE PHILOSOPHE, soupirant.

Ah!

BLAISE.

Jarnicoton, queu train!

SCÈNE IV.

LES INSULAIRES.

LE GOUVERNEUR.

Voila, par exemple, de ces choses qui passent toute vraisemblance. Nos histoires n'ont-elles jamais parlé de ces animaux-là?

BLECTRUE.

Seigneur, je me rappelle un fait; c'est que j'ai lu dans les registres de l'état, qu'il y a près de deux cents ans qu'on en prit de semblables à ceux-là; ils sont dépeints de même. On crut que c'était des animaux, et cependant c'était des hommes : car il est dit qu'ils devinrent aussi grands que nous, et qu'on voyait croître leur taille à vue d'œil, à mesure qu'ils goûtaient notre raison et nos idées.

LE GOUVERNEUR.

Que me dites-vous là, qu'ils goûtaient notre raison et nos idées? Était-ce à cause qu'ils étaient petits de raison, que les dieux voulaient qu'ils parussent petits de corps?

BLECTRUE.

Peut-être bien.

LE GOUVERNEUR.

Leur petitesse n'était donc que l'effet d'un charme,

ou bien qu'une punition des égaremens et de la dégradation de leur âme ?

BLECTRUE.

Je le croirais volontiers.

PARMENÈS.

D'autant qu'ils parlent, qu'ils répondent et qu'ils marchent comme nous.

LE GOUVERNEUR.

A l'égard de marcher, nous avons des singes qui en font autant. Il est vrai qu'ils parlent et qu'ils répondent à ce qu'on leur dit : mais nous ne savons pas jusqu'où l'instinct des animaux peut aller.

FLORIS.

S'ils devenaient grands, ce que je ne crois pas, mon petit mâle serait charmant. Ce sont les plus jolis petits traits du monde ; rien de si fin que sa petite taille.

PARMENÈS.

Vous n'avez pas remarqué les grâces de ma femelle ?

LE GOUVERNEUR.

Quoi qu'il en soit, n'ayons rien à nous reprocher. Si leur petitesse n'est qu'un charme, essayons de le dissiper, en les rendant raisonnables : c'est toujours faire une bonne action que de tenter d'en faire une [1]. Blec-

[1] *C'est toujours faire une bonne action que de tenter d'en faire une.* Excellent principe de morale! tout ce discours du gouverneur respire la raison et l'humanité. Il contient en même temps une grande leçon de politique. Le devoir d'un bon prince est de travailler au bonheur de ses sujets, en essayant de les rendre meil-

true, c'est vous à qui je les confie. Je vous charge du soin de les éclairer; n'y perdez point de temps; interrogez-les; voyez ce qu'ils sont et ce qu'ils faisaient; tâchez de rétablir leur âme dans sa dignité, de retrouver quelques traces de sa grandeur. Si cela ne réussit pas, nous aurons du moins fait notre devoir; et si ce ne sont que des animaux, qu'on les garde à cause de leur figure semblable à la nôtre. En les voyant faits comme nous, nous sentirons encore mieux le prix de la raison, puisqu'elle seule fait la différence de la bête à l'homme.

FLORIS.

Et nous reprendrons nos petites marionnettes, s'il n'y a point d'espérance qu'elles changent.

BLECTRUE.

Seigneur, dès ce moment je vais travailler à l'emploi que vous me donnez.

SCÈNE V.

BLECTRUE, MÉGISTE.

BLECTRUE.

MÉGISTE, je vous prie de dire qu'on me les amène ici.

---

leurs. Son tort le plus grave serait non-seulement de protéger, mais de tolérer même des institutions qui, en les dépravant, sont pour eux une source intarissable de calamités.

SCÈNE VI.

BLECTRUE, *seul.*

Hélas! je n'ai pas grande espérance; ils se querellent, ils se fâchent même les uns contre les autres. On dit qu'il y en a deux tantôt qui ont voulu se battre; et cela ne ressemble point à l'homme.

SCÈNE VII.

BLECTRUE, MÉGISTE, SUITE, LES HUIT EUROPÉENS.

BLECTRUE.

Jolies petites marmottes, écoutez-moi; nous soupçonnons que vous êtes des hommes.

BLAISE.

Voyez! la belle nouvelle qu'il nous apprend là!

FONTIGNAC.

Allez, monsieur, passez à la certitude; jé bous la garantis.

BLECTRUE.

Soit.

LE PHILOSOPHE.

En doutant que nous soyons des hommes, vous nous faites douter si vous en êtes [1].

---

[1] *En doutant que nous soyons des hommes, vous nous faites douter si vous en êtes.* L'orgueil et la morgue percent à travers

arrogance

BLECTRUE.

Point de colère, vous y êtes sujet : ce sont des mouvemens de quadrupède que je n'aime point à vous voir.

LE PHILOSOPHE.

Nous, quadrupèdes !

LA COMTESSE.

Quelle humiliation !

FONTIGNAC.

Sandis ! fortune espiègle, tu mé houspillés rudément.

BLAISE.

Par-là sangué ! vous qui parlez, savez-vous bian que si vous êtes noute prouchain, que c'est tout le bout du monde ?

SPINETTE.

Maudit pays !

BLECTRUE.

Doucement, petits singes ; apaisez-vous, je ne demande qu'à sortir d'erreur ; et le parti que je vais prendre pour cela, c'est de vous entretenir chacun en particulier, et je vais vous laisser un moment ensemble pour vous y déterminer : calmez-vous, nous ne vous voulons que du bien ; si vous êtes des hommes, tâchez de devenir raisonnables : on dit que c'est pour vous le moyen de devenir grands.

---

tous les discours du philosophe. La douceur bienveillante de Blectrue forme une heureuse opposition avec la dureté du prétendu ami de la sagesse.

SCÈNE VIII.

LES HUIT EUROPÉENS.

FONTIGNAC.

Qué beut donc dire cé vouffon, avec son *débénez raisonnavle ?* Peut-on débénir cé qué l'on est? S'il né fallait qué dé la raison pour être grand dé taillé, jé passérais le chéné en hauteur.

BLAISE.

Bon, bon! vous prenez bian voute temps pour des gasconnades! pensons à noute affaire.

LE POÈTE.

Pour moi, je crois que c'est un pays de magie, où notre naufrage nous a fait aborder.

LE PHILOSOPHE.

Un pays de magie! idée poétique que cela, monsieur le poëte; car vous m'avez dit que vous l'étiez.

LE POÈTE.

Ma foi, monsieur de la philosophie, car vous m'avez dit que vous l'aimiez, une idée de poëte vaut bien une vision de philosophe.

BLAISE.

Morgué! si je ne m'y mets, velà de la fourmi qui se va battre : paix donc là, grenaille.

FONTIGNAC.

Eh! messieurs, un peu dé concordé dans l'état présent de nos affaires.

BLAISE.

Jarnigué, acoutez-moi; il me viant en pensement

queuque chose de bon sur les paroles de sti-là qui nous a boutés ici. Les gens de ce pays l'appelont l'ile de la Raison, n'est-ce pas? Il faut donc que les habitans s'appelaint les Raisonnables; car en France il n'y a que des Français, en Allemagne des Allemands, et à Passy des gens de Passy, et pas un Raisonnable parmi ça [1] : ce n'est que des Français, des Allemands, des gens de Passy. Les Raisonnables, il sont dans l'île de la Raison; ça va tout seul.

LE PHILOSOPHE.

Eh! finis, mon ami, finis; tu nous ennuies.

BLAISE.

Eh, bian! vous avez le temps de vous ennuyer; patience. Je dis donc que j'ai entendu dire par le seigneur de noute village, qui était un songe-creux, que ceux-là qui n'étiont pas raisonnables, deveniont bian petits en la présence de ceux-là qui étiont raisonnables. Je ne voyions goutte à son idée en ce temps-là : mais morgué! en veci la vérification dans ce pays. Je ne sommes que des Français, des Gascons, ou autre chose, je nous trouvons avec des Raisonnables, et velà ce qui nous rapetisse la taille.

LE POÈTE.

Comme si les Français n'étaient pas raisonnables.

BLAISE.

Eh! morgué, non : ils ne sont que des Fran-

---

[1] *Pas un raisonnable parmi ça.* Maître Blaise est trop exclusif; il ne sait pas encore que qui prouve trop ne prouve rien.

çais ; ils ne pourront pas être nés natifs de deux pays.

FONTIGNAC.

Cadédis, pour moi, jé troubé l'imagination essélenté; il faut que cet hommé soit dé racé gasconne, en bérité; et j'adopte sa pensée : sauf lé respect que jé dois à tous, jé prendrai seulement la liverté dé purger son discours dé la broussaillé qui s'y troube. Jé dis donc qué plus jé vous regardé, et plus jé mé fortifie dans l'idée dé cé rustré; notre pétitessé, sandis, n'est pas uniformé; rémarquez, messieurs, qu'elle va par échélons.

BLAISE.

Toujours en dévalant, toujours de pis en pis.

LE PHILOSOPHE.

Eh! laissons de pareilles chimères.

BLAISE.

Eh! morgué, laissez-li bailler du large à ma pensée [1].

FONTIGNAC.

Jé bous parlais d'échélons : eh! pourquoi ces échélons, cadédis?

BLAISE.

C'est peut-être parce qu'il y en a de plus fous les uns que les autres.

FONTIGNAC.

Cet homme dit d'or; jé pensé qué c'est lé dégré

---

[1] *Laissez-li bailler du large à ma pensée.* L'expression est beaucoup trop forte et trop affectée pour un paysan.

dé folie qui réglé la chose ; et qu'ainsi né soit, régardez cé paysan ; ce n'est qu'un rustré.

BLAISE.

Eh ! là, là, n'appuyez pas si farme.

FONTIGNAC.

Et cépendant cé rustré, il est lé plus grand dé nous tous.

BLAISE.

Oui, je sis le plus sage de la bande.

FONTIGNAC.

Non pas lé plus sage, mais lé moins frappé dé folie, et jé né m'en étonné pas ; lé champ dé vataille de l'extrabagancé, boyez-bous ! c'est lé grand monde, et cé paysan né lé connaît pas, la folie né l'attrapé qué dé loin ; et boilà cé qui lui rend ici la taillé un peu plus longué.

BLAISE.

La foulie vous blesse tout-à-fait, vous autres ; alle ne fait que m'égratigner, moi : stapendant, voyez que j'ai bon air avec mes égratignures.

FONTIGNAC.

En suibant lé dégré, j'arribe après lui, moi ; plus petit qué lui, mais plus grand qué les autres. Jé né m'en étonné pas non plus ; dans lé monde, jé né suis qué suvalterne, et jé n'ai jamais eu lé moyen d'être aussi fou qué les autres.

BLAISE.

Oh ! à voir voute taille, vous avez eu des moyens de reste.

FONTIGNAC.

Jé continue ma rondé, et Spinette mé suit.

BLAISE.

En effet, la chambrière n'est pas si petiote que la maîtresse; faut bian qu'alle ne soit pas si folle.

FONTIGNAC.

Ellé né bient pourtant qu'après nous, et c'est qué la raison des femmes est toujours un peu plus dévilé qué la nôtre.

SPINETTE.

A quelque impertinence près, tout cela me paraîtrait assez naturel.

LE PHILOSOPHE.

Et moi, je le trouve pitoyable.

BLAISE.

Morgué! tenez, philosophe, vous qui parlez, voute taille est la plus malingre de toutes.

FONTIGNAC.

Oui, c'est la plus inapercebavle, cellé qui rampé lé plus; et la raison en est vonne. Monsieur lé philosophe nous a dit dans lé baisseau, qu'il abait quitté la France, dé peur dé loger à la Vastille [1].

BLAISE.

Vous n'êtes pas chanceux en aubarges.

---

[1] *Dé peur dé loger à la Vastille.* On voit par ce mot de Bastille, quel est le genre de philosophie que Marivaux signale, comme une extravagance, dans cette comédie satirique. Le petit livre de *science*, (il faut sous-entendre *théologique* ou *politique*) *les petits mots hardis* expliquent suffisamment sa pensée.

FONTIGNAC.

Et qu'actuellément il s'enfuyait pour un pétit libre dé sciencé, dé pétits mots hardis, dé pétits sentimens ; et franchément tant dé pétitesses pourraient vien nous aboir produit lé pétit hommé à qui jé parlé. Bénons à monsieur lé poëte.

BLAISE.

Il est, morgué! bian écrasé.

LE POÈTE.

Je n'ai pourtant rien à reprocher à ma raison.

FONTIGNAC.

Des gens dé botré métier, cépendant, lé von sens n'en est pas célébré ; n'abez-bous pas dit qué bous étiez en boyagé pour une épigrammé?

LE POÈTE.

Cela est vrai. Je l'avais faite contre un homme puissant qui m'aimait assez [1], et qui s'est scandalisé mal à propos d'un pur jeu d'esprit.

BLAISE.

Pauvre faiseux de vars. Il y a comme ça des gens

---

[1] *Je l'avais faite contre un homme puissant qui m'aimait assez.* L'allusion à Voltaire, et à la pièce des *J'ai vu* pour laquelle il fut mis à la Bastille, paraît ici évidente. L'homme puissant est le régent, qui effectivement avait déjà donné à Voltaire des marques d'une protection bienveillante, et qui est maltraité dans cette satire ; au reste, Voltaire s'est toujours défendu d'en être l'auteur, et, quelle que soit à cet égard la vérité, il faut croire qu'il pardonna difficilement à Marivaux cette espèce de provocation. Elle explique la sévérité avec laquelle Marivaux fut constamment jugé par Voltaire.

de mauvaise himeur qui n'aimont pas qu'on les vilipende.

FONTIGNAC, *à la comtesse.*

A bous lé dez, madame.

LA COMTESSE.

Taisez-vous, vos raisonnemens ne me plaisent pas.

BLAISE.

Il n'y a qu'à la voir pour juger du paquet. Et noute médecin ?

FONTIGNAC.

Jé l'ouvliais; dé la profession dont il est, sa critique est toute faite.

LE MÉDECIN.

Bon! vous nous faites-là de beaux contes!

FONTIGNAC, *parlant du courtisan.*

Jé n'interrogé pas monsieur, dé qui jé suis lé secrétaire dépuis dix ans, et qué lé hasard a fait naître en France, quoiqué dé famille espagnolé; il allait bicé-roi dans les Indes abec madamé sa sœur, et Spinetté, cette agréavlé fillé dé qui jé suis tomvé épris dans lé boyage.

LE COURTISAN.

Je ne crois pas, monsieur de Fontignac, que vous m'ayez vu faire des folies.

FONTIGNAC.

Monsieur, lé respect mé fermé la vouche, et jé bous renboie à botré taille.

BLAISE.

En effet, faut que vous ayez de maîtres vartigos dans voute tête.

FONTIGNAC.

Paix, silencé; boilà notre hommé qui rébient.

SCÈNE IX.

BLECTRUE, UN DOMESTIQUE, LES HUIT EUROPÉENS.

BLECTRUE.

ALLONS, mes petits amis, lequel de vous veut lier le premier conversation avec moi?

LE POÈTE.

C'est moi; je serai bien aise de savoir ce dont il s'agit.

BLAISE.

Morgué! je voulais venir, moi; je viandrai donc après?

BLECTRUE.

Allons, soit; qu'on remène les autres.

LE PHILOSOPHE.

Et moi, je ne veux plus paraître; je suis las de toutes ces façons.

BLECTRUE.

J'ai toujours remarqué que ce petit animal-là a plus de férocité que les autres; qu'on le mette à part, de peur qu'il ne les gâte [1].

---

[1] *Qu'on le mette à part, de peur qu'il ne les gâte.* Les erreurs

SCÈNE X.

BLECTRUE, LE POÈTE.

BLECTRUE.

Allons, causons ensemble ; j'ai bonne opinion de vous, puisque vous avez déjà eu l'instinct d'apprendre notre langue.

LE POÈTE.

Seigneur Blectrue, laissons-là l'instinct, il n'est fait que pour les bêtes. Il est vrai que nous sommes petits.

BLECTRUE.

Oh ! extrêmement.

LE POÈTE.

Ou du moins vous nous croyez tels, et nous aussi ; mais cette petitesse réelle ou fausse ne nous est venue que depuis que nous avons mis le pied sur vos terres.

---

les plus dangereuses sont celles qui sont érigées en systèmes, et présentées sous des formules dogmatiques ; les vices et les ridicules ordinaires sont en quelque sorte individuels ; ceux mêmes qui en sont atteints en rougissent ; le temps, la réflexion, un simple changement dans leur position sociale, suffisent pour les corriger. La fausse philosophie, la seule sans doute que Marivaux attaque, se complaît dans ses illusions, s'indigne contre la résistance, exige de ses prosélytes une obéissance aveugle et un dévouement absolu. Elle emprunte le secours des passions, que la véritable philosophie doit combattre et désarmer. L'intérêt de secte la rend contagieuse ; l'orgueil du professorat la rend incurable.

BLECTRUE.

En êtes-vous bien sûr ? (à part.) Cela ressemblerait à l'article dont il est fait mention dans nos registres.

LE POÈTE.

Je vous dis la vérité.

BLECTRUE, l'embrassant.

Petit bonhomme, veuille le ciel que vous ne vous trompiez pas, et que ce soit mon semblable que j'embrasse dans une créature pourtant si méconnaissable ! Vous me pénétrez de compassion pour vous. Quoi ! vous seriez un homme ?

LE POÈTE.

Hélas ! oui.

BLECTRUE.

Eh ! qui vous a donc mis dans l'état où vous êtes ?

LE POÈTE.

Je n'en sais, ma foi, rien.

BLECTRUE.

Ne serait-ce pas que vous seriez déchu de la grandeur d'une créature raisonnable ? Ne porteriez-vous pas la peine de vos égaremens ?

LE POÈTE.

Mais, seigneur Blectrue, je ne les connais pas. Ne serait-ce pas plutôt un coup de magie ?

BLECTRUE.

Je n'y connais point d'autre magie que vos faiblesses.

LE POÈTE.

Croyez-vous, mon cher ami ?

BLECTRUE.

N'en doutez point, mon cher : j'ai des raisons pour vous dire cela, et je me sens saisi de joie, puisque vous commencez à le soupçonner vous-même. Je crois vous reconnaître à travers le déguisement humiliant où vous êtes : oui, la petitesse de votre corps n'est qu'une figure de la petitesse de votre âme.

LE POÈTE.

Eh bien ! seigneur Blectrue, charitable insulaire, conduisez-moi, je me remets entre vos mains ; voyez ce qu'il faut que je fasse. Hélas ! je sais que l'homme est bien peu de chose.

BLECTRUE.

C'est le disciple des dieux, quand il est raisonnable ; c'est le compagnon des bêtes quand il ne l'est point.

LE POÈTE.

Cependant, quand j'y songe, où sont mes folies ?

BLECTRUE.

Ah ! vous retombez en arrière.

LE POÈTE.

Je ne saurais me voir définir le compagnon des bêtes.

BLECTRUE.

Je ne dis pas encore que ma définition vous convienne ; mais voyons : que faisiez-vous dans le pays dont vous êtes ?

LE POÈTE.

Vous n'avez point dans votre langue de mot pour définir ce que j'étais.

BLECTRUE.

Tant pis : vous étiez donc quelque chose de bien étrange?

LE POÈTE.

Non, quelque chose de très-honorable; j'étais homme d'esprit et bon poëte.

BLECTRUE.

Poëte! est-ce comme qui dirait marchand?

LE POÈTE.

Non, des vers ne sont pas une marchandise [1], et on ne peut pas appeler un poëte un marchand de vers. Tenez, je m'amusais dans mon pays à des ouvrages d'esprit, dont le but était, tantôt de faire rire, tantôt de faire pleurer les autres.

BLECTRUE.

Des ouvrages qui font pleurer! cela est bien bizarre.

LE POÈTE.

On appelle cela des tragédies, que l'on récite en dialogues, où il y a des héros si tendres, qui ont tour à tour des transports de vertu et de passion si merveilleux, de nobles coupables qui ont une fierté si étonnante, dont les crimes ont quelque chose de si grand, et les reproches qu'ils s'en font sont si ma-

---

[1] *Des vers ne sont pas une marchandise.* On se rappelle à l'instant cette noble leçon de *l'Art poétique :*

> Mais je ne puis souffrir ces auteurs renommés
> Qui, dégoûtés de gloire et d'argent affamés,
> Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire,
> Et font d'un art divin un métier mercenaire.

gnanimes, des hommes enfin qui ont de si respectables faiblesses, qui se tuent quelquefois d'une manière si admirable et si auguste, qu'on ne saurait les voir sans en avoir l'âme émue et pleurer de plaisir. Vous ne me répondez rien.

BLECTRUE, surpris, l'examine sérieusement.

Voilà qui est fini, je n'espère plus rien; votre espèce me devient plus problématique que jamais. Quel pot-pourri de crimes admirables, de vertus coupables et de faiblesses augustes! il faut que leur raison ne soit qu'un coq-à-l'âne. Continuez.

LE POÈTE.

Et puis, il y a des comédies où je représentais les vices et les ridicules des hommes.

BLECTRUE.

Ah! je leur pardonne de pleurer là.

LE POÈTE.

Point du tout; cela les faisait rire.

BLECTRUE.

Hem?

LE POÈTE.

Je vous dis qu'ils riaient.

BLECTRUE.

Pleurer où l'on doit rire, et rire où l'on doit pleurer! les monstrueuses créatures!

LE POÈTE, à part.

Ce qu'il dit là est assez plaisant.

BLECTRUE.

Et pourquoi faisiez-vous ces ouvrages?

LE POÈTE.

Pour être loué, et admiré même, si vous voulez.

BLECTRUE.

Vous aimiez donc bien la louange?

LE POÈTE.

Eh! mais, c'est une chose très-gracieuse.

BLECTRUE.

J'aurais cru qu'on ne la méritait plus quand on l'aimait tant.

LE POÈTE.

Ce que vous dites là peut se penser.

BLECTRUE.

Et quand on vous admirait, et que vous croyiez en être digne, alliez-vous dire aux autres : Je suis un homme admirable?

LE POÈTE.

Non, vraiment; cela ne se dit point : j'aurais été ridicule.

BLECTRUE.

Ah! j'entends. Vous cachiez que vous étiez un ridicule, et vous ne l'étiez qu'*incognito.*

LE POÈTE.

Attendez donc, expliquons-nous; comment l'entendez-vous? je n'aurais donc été qu'un sot, à votre compte?

BLECTRUE.

Un sot admiré; dans l'éclaircissement voilà tout ce qu'on y trouve.

LE POÈTE, *étonné.*

Il semblerait qu'il dit vrai.

BLECTRUE.

N'êtes-vous pas de mon sentiment? voyez-vous cela comme moi?

LE POÈTE.

Oui, assez; et en même temps je sens un mouvement intérieur que je ne puis expliquer.

BLECTRUE.

Je crois voir aussi quelque changement à votre taille. Courage, petit homme; ouvrez les yeux.

LE POÈTE.

Souffrez que je me retire; je veux réfléchir tout seul sur moi-même : il y a effectivement quelque chose d'extraordinaire qui se passe en moi.

BLECTRUE.

Allez, mon fils, allez; faites de sérieuses réflexions sur vous; tâchez de vous mettre au fait de toute votre sottise. Ce n'est pas là tout sans doute, et nous nous reverrons, s'il le faut[1].

SCÈNE XI.

BLECTRUE, *seul.*

Je suis charmé, mes espérances renaissent; il faut voir les autres. Y a-t-il quelqu'un?

---

[1] *Nous nous reverrons, s'il le faut.* Le fond de cette scène est comique. La vanité reprochée aux poëtes, leur passion excessive pour la louange, y est assez heureusement frondée; mais Marivaux, en l'écrivant, était-il tout-à-fait désintéressé, et ne se rappelait-il pas avec un peu d'humeur le faible succès de son *Annibal*, et les triomphes éclatans de quelques-uns de ses rivaux?

SCÈNE XII.

BLECTRUE, MÉGISTE.

BLECTRUE.

Faites-moi voir la plus grande de ces petites créatures.

MÉGISTE.

Vous savez qu'on les a toutes mises chacune dans une cage. Amènerai-je celle que vous demandez dans la sienne?

BLECTRUE.

Eh bien! amenez-la comme elle est.

SCÈNE XIII.

BLECTRUE, *seul.*

Je veux voir pourquoi elle n'est pas si petite que les autres; cela pourra encore m'apprendre quelque chose sur leur espèce. Quelle joie de les voir semblables à nous!

SCÈNE XIV.

BLECTRUE, MÉGISTE, SUITE, BLAISE, *en cage.*

BLAISE.

Parlez donc, noute ami Blectrue : eh! morgué, est-ce qu'on nous prend pour des oisiaux? avons-je de la pleume pour nous tenir en cage? Je sis là com-

me une volaille qu'on va mener vendre à la Vallée. Mettez-moi donc plutôt dindon de basse-cour [1].

BLECTRUE.

Ne tient-il qu'à vous ouvrir votre cage pour vous rendre content? tenez, la voilà ouverte.

BLAISE.

Ah! pargué, faut que vous radotiez, vous autres, pour nous enfarmer. Allons, de quoi s'agit-il?

BLECTRUE.

Vous n'êtes, dit-on, devenus petits qu'en entrant dans notre île. Cela est-il vrai?

BLAISE.

Tenez, velà l'histoire de noute taille. Dès le premier pas ici, je me sis aparçu dévaler jusqu'à la ceinture; et pis, en faisant l'autre pas, je n'allais pus qu'à ma jambe; et pis je me sis trouvé à la cheville du pied.

BLECTRUE.

Sur ce pied-là il faut que vous sachiez une chose.

BLAISE.

Deux, si vous voulez.

BLECTRUE.

Il y a deux siècles qu'on prit ici de petites créatures comme vous autres.

BLAISE.

Voulez-vous gager que je sommes dans leur cage?

---

[1] *Mettez-moi donc plutôt dindon de basse-cour.* L'idée est vraie; l'expression est ignoble; Blaise veut dire que la liberté le consolerait de son état de dégradation.

BLECTRUE.

On les traita comme vous; car ils n'étaient pas plus grands; mais ensuite ils devinrent tout aussi grands que nous.

BLAISE.

Eh! morgué, depuis six mois j'épions pour en avoir autant : apprenez-moi le secret qu'il faut pour ça. Pargué, si jamais voute chemin s'adonne jusqu'à Passy, vous varrez un brave homme; je trinquerons d'importance. Dites-moi ce qu'il faut faire.

BLECTRUE.

Mon petit mignon, je vous l'ai déjà dit; rien que devenir raisonnable.

BLAISE.

Quoi! cette marmaille guarit par là?

BLECTRUE.

Oui. Apparemment qu'elle ne l'était pas; et sans doute vous êtes de même?

BLAISE.

Eh! palsangué, velà donc mon compte de tantôt avec les échelons du Gascon; velà ce que c'est; vous avez raison, je ne sis pas raisonnable.

BLECTRUE.

Que cet aveu-là me fait plaisir! Mon petit ami, vous êtes dans le bon chemin; poursuivez.

BLAISE.

Non, morgué! je n'ons pas de raison, c'est ma pensée. Je ne sis qu'un nigaud, qu'un butor, et je le soutianrons dans le carrefour à son de trompe,

afin d'en être pus confus ; car, morgué ! ça est honteux.

BLECTRUE.

Fort bien. Vous pensez à merveille. Ne vous lassez point.

BLAISE.

Oui, ça va fort bian. Mais parlez donc : cette taille ne pousse point.

BLECTRUE.

Prenez garde ; l'aveu que vous faites de manquer de raison n'est peut-être pas comme il faut : peut-être ne le faites-vous que dans la seule vue de rattraper votre figure ?

BLAISE.

Eh ! vraiment non.

BLECTRUE.

Ce n'est pas assez. Ce ne doit pas être là votre objet.

BLAISE.

Pargué ! il en vaut pourtant bian la peine.

BLECTRUE.

Eh ! mon cher enfant, ne souhaitez la raison que pour la raison même. Réfléchissez sur vos folies pour en guérir ; soyez-en honteux de bonne foi : c'est de quoi il s'agit apparemment.

BLAISE.

Morgué ! me velà bian embarrassé. Si je savions écrire, je vous griffonnerions un petit mémoire de nos fredaines ; ça serait plus tôt fait. Encore ma raison et mon impartinence sont si embarrassées l'une dans

pranks,

l'autre, que tout ça fait un ballot où je ne connais pus rian. Traitons ça par demandes et par réponses.

BLECTRUE.

Je ne saurais ; car je n'ai presque point l'idée de ce que vous êtes. Mais repassez cela vous-même, et excitez-vous à aimer la raison.

BLAISE.

Ah ! jarnigué, c'est une balle chose, si alle n'était pas si difficile.

BLECTRUE.

Voyez la douceur et la tranquillité qui règnent parmi nous ; n'en êtes-vous pas touché ?

BLAISE.

Ça est vrai ; vous m'y faites penser. Vous avez des faces d'une bonté, des physionomies si innocentes, des cœurs si gaillards...

BLECTRUE.

C'est l'effet de la raison.

BLAISE.

C'est l'effet de la raison ? Faut qu'alle soit d'un grand rapport ! Ça me ravit d'amiquié pour alle. Allons, mon ami, je ne vous quitte pus. Me velà honteux, me velà enchanté, me velà comme il faut. Baillez-moi cette raison, et gardez ma taille. Oui, mon ami, un homme de six pieds ne vaut pas une marionnette raisonnable ; c'est mon darnier mot et ma darnière parole. Et tenez, tout en vous contant ça, velà que je sis en transport. Ah ! morgué, regardez-moi bian ! lorgnez-moi ; je crois que je hausse. Je ne

sis pus à la cheville de voute pied, j'attrape voute jarretière.

BLECTRUE.

O ciel! quel prodige! ceci est sensible[1].

BLAISE.

Ah! jarnigoi, velà que ça reste là.

BLECTRUE.

Courage. Vous n'aimez pas plus tôt la raison, que vous en êtes récompensé.

BLAISE, *étonné et hors d'haleine.*

Ça est vrai; j'en sis tout stupéfait: mais faut bian que je ne l'aime pas encore autant qu'alle en est daigne; ou bian, c'est que je ne mérite pas qu'alle achève ma délivrance. Acoutez-moi. Je vous dirai que je sis premièrement un ivrogne: parsonne n'a siroté d'aussi bon appétit que moi. J'ons si souvent pardu la raison, que je m'étonne qu'alle puisse me retrouver alle-même.

BLECTRUE.

Ah! que j'ai de joie! Ce sont des hommes, voilà qui est fini. Achevez, mon cher semblable, achevez; encore une secousse.

BLAISE.

Hélas! j'avons un tas de fautes qui est trop grand pour en venir à bout: mais, quant à ce qui est de cette ivrognerie, j'ons toujours fricassé tout mon ar-

---

[1] *Quel prodige! ceci est sensible.* Eh! non, malheureusement, cela n'est pas sensible; cela ne pouvait pas l'être; une contre-vérité aussi palpable aurait dû arrêter ici la plume de Marivaux.

gent pour alle : et pis, mon ami, quand je vendions nos danrées, combian de chalands n'ons-je pas fourbés, sans parmettre aux gens de me fourber itou ! ça est bian malin !

BLECTRUE.

A merveille.

BLAISE.

Et le compère Mathurin, que n'ons-je pas fait pour mettre sa femme à mal? Par bonheur qu'alle a toujours été rudanière envars moi [1] ; ce qui fait que je l'en remarcie : mais, dans la raison, pourquoi vouloir se ragoûter de l'honneur d'un compère, quand on ne voudrait pas qu'il eût appétit du nôtre ?

BLECTRUE.

Comme il change à vue d'œil !

BLAISE.

Hélas! oui, ma taille s'avance ; et c'est bian de la grâce que la raison me fait ; car je sis un pauvre homme. Tenez, mon ami ; j'avais un quarquier de vaigne avec un quarquier de pré ; je vivions sans ennui avec

---

[1] *Alle a toujours été rudanière envars moi.* Trévoux, l'Académie, Boiste, sont d'accord que l'adjectif *rudanier*, *rudanière*, est composé des deux mots : *rude ânier*, *rude ânière* ; l'habitude de ceux qui conduisent des ânes étant de les traiter rudement. On a suivi cette étymologie dans les éditions précédentes de Marivaux, où l'on a écrit ce mot en deux parties avec un trait d'union : *rude-ânière*. Malgré la réunion de ces trois autorités, je suis tenté de croire que le mot *rudanier* n'est que l'adjectif *rude* alongé d'une terminaison assez familière à la langue française, comme dans ces mots : *printanier*, *casanier* et tant d'autres.

ma sarpe et mon labourage; le capitaine Duflot viant là-dessus, qui me dit comme ça : Blaise, veux-tu me sarvir dans mon vaissiau? Veux-tu venir gagner de l'argent? Ne velà-t-il pas mes oreilles qui se dressont à ce mot d'*argent*, comme les oreilles d'une bourrique? Velà-t-il pas que je quitte, sauf votre respect, bétail, amis, parens? Ne vas-je pas m'enfarmer dans cette baraque de planches? Et pis le temps se fâche, velà un orage, l'iau gâte nos vivres; il n'y a pus ni pâte ni faraine. Eh! qu'est-ce que c'est que ça? En pleure, en crie, en jure, en meurt de faim; la baraque enfonce; les poissons mangeont monsieur Duflot, qui les aurait bian mangés li-même. Je nous sauvons une demi-douzaine. Je rapetissons en arrivant. Velà tout l'argent que me vaut mon équipée. Mais, morgué! j'ons fait connaissance avec cette raison, et j'aime mieux ça que toute la boutique d'un orfévre. Tenez, ami Blectrue, considérez; velà encore une crue qui me prend : on dirait d'un agioteux [1]; je devians grand tout d'un coup : me velà comme j'étais!

BLECTRUE, l'embrassant.

Vous ne sauriez croire avec quelle joie je vois votre changement.

BLAISE.

Vartigué! que je vas me moquer de mes camarades! que je vas être glorieux! que je vas me carrer!

---

[1] *On dirait d'un agioteux.* Les souvenirs du système de Law étaient récens; on avait encore sous les yeux le spectacle de ces fortunes incroyables, aussi rapidement détruites qu'elles avaient été promptement élevées.

BLECTRUE.

Ah ! que dites-vous là, mon cher ? Quel sentiment de bête ! Vous redevenez petit.

BLAISE.

Eh ! morgué, ça est vrai ; me velà rechuté, je raccourcis. A moi ! à moi ! Je me repens. Je demande pardon. Je fais vœu d'être humble. Jamais pus de vanité, jamais... Ah !... ah ! ah ! ah !... Je retorne !

BLECTRUE.

N'y revenez plus.

BLAISE.

Le bon secret que l'humilité pour être grand ! Qu'est-ce qui dirait ça ? Que je vous embrasse, camarade. Mon père m'a fait, et vous m'avez refait.

BLECTRUE.

Ménagez-vous donc bien désormais.

BLAISE.

Oh ! morgué, de l'humilité, vous dis-je. Comme cette gloire mange la taille ! Oh ! je n'en dépenserai pus en suffisance.

BLECTRUE.

Il me tarde d'aller porter cette bonne nouvelle-là au roi.

BLAISE.

Mais dites-moi, j'ons piquié de mes pauvres camarades ; je prends de la charité pour eux. Ils valont mieux que moi : je suis le pire de tous ; faut les secourir : et tantôt, si vous voulez, je leur ferai entendre raison. Drès qu'ils me varront, ma présence les

sarmonnera ; faut qu'ils deviennent souples, et qu'ils restient tout parclus d'étonnement.

BLECTRUE.

Vous raisonnez fort bien.

BLAISE.

Vrament ! grand marci à vous.

BLECTRUE.

Vous vaudrez mieux qu'un autre pour les instruire ; vous sortez du même monde, et vous aurez des lumières que je n'ai point.

BLAISE.

Oh ! que vous n'avez point ! ça vous plaît à dire. C'est vous qui êtes le soleil ; et je ne sis pas tant seulement la leune auprès de vous, moi : mais je ferons de mon mieux, à moins qu'ils ne me rebutiont à cause de ma chétive condition.

BLECTRUE.

Comment, chétive condition ! Vous m'aviez dit que vous étiez un laboureur.

BLAISE.

Et c'est à cause de ça.

BLECTRUE.

Et ils vous mépriseraient ! O raison humaine, peut-on t'avoir abandonnée jusque-là ! Eh bien ! tirons parti de leur démence sur votre chapitre ; qu'ils soient humiliés de vous voir plus raisonnable qu'eux, vous dont ils font si peu de cas.

BLAISE.

Et qui ne sais ni B ni A. Morgué ! faudrait se mettre

à genoux pour acouter voute bon sens. Mais je pense que velà un de nos camarades qui viant.

SCÈNE XV.

BLECTRUE, MÉGISTE, BLAISE, FONTIGNAC.

MÉGISTE.

Seigneur Blectrue, en voilà un qui veut absolument vous parler.

SCÈNE XVI.

BLECTRUE, BLAISE, FONTIGNAC.

FONTIGNAC.

Sandis! maîtré Vlaisé, n'ai-je pas la verlue! Estésbous l'éperlan dé tantôt?

BLAISE.

Oui, frère; velà le poulet qui viant de sortir de sa coquille.

BLECTRUE.

Il ne tiendra qu'à vous qu'il vous en arrive autant, petit bonhomme.

FONTIGNAC.

Eh! cadédis, jé m'en murs, et jé bénais en consultation là-dessus.

BLECTRUE.

Tenez, il en sait le moyen, lui; et je vous laisse ensemble.

SCÈNE XVII.

FONTIGNAC, BLAISE.

FONTIGNAC.

Allons, mon ami, jé rémets lé pétit goujon entré bos mains; jé bous en récommandé la métamorphosé.

BLAISE.

Il n'y a rian de si aisié. Boutez de la raison là-dedans; et pis, zeste, tout le corps arrive.

FONTIGNAC.

Comment, dé la raison! Tantôt nous avons donc déviné justé?

BLAISE.

Oui, j'avions mis le nez dessus. Il n'y a qu'à être bian persuadé qu'ous êtes une bête, et déclarer en quoi.

FONTIGNAC.

Uné bête? Né pourrait-on changer l'épithété? Ce n'est pas qué j'y répugné.

BLAISE.

Nenni, morgué! c'est la plus belle pensée qu'ous aurez de voute vie.

FONTIGNAC.

Écoutez-moi, galant hommé; n'est-cé pas ses imperfétions qu'il faut réconnaîtré?

BLAISE.

Fort bian.

FONTIGNAC.

Eh donc! la vétisé n'est pas dé mon lot. Cé n'est pas là qué gît mon mal : c'était lé bôtré; chacun a lé sien. Jé né prétends pourtant pas mé ménager, car jé né m'estimé plus; mais, dans la réflétion, jé mé troubé moins invécilé qu'impertinent, moins sot qué fat.

BLAISE.

Bon, morgué! c'est ce que je voulons dire : ça va grand train. Il baille appétit de s'accuser, ce garçon-là. Est-ce là tout?

FONTIGNAC.

Non, non : mettez qué jé suis mentur.

BLAISE.

Sans doute, puisqu'ous êtes Gascon; mais est-ce par couteume ou par occasion?

FONTIGNAC.

Entré nous, tout mé sert d'occasion; ainsi comptez pour habitudé.

BLAISE.

Qu'est-ce que c'est que ça? Un homme qui ment, c'est comme un homme qui a pardu la parole.

FONTIGNAC.

Comment ça se fait-il? car jé suis mentur et vavillard en même temps.

BLAISE.

N'importe, maugré que vous soyez bavard, mon dire est vrai; c'est que sti-là qui ment ne dit jamais la parole qu'il faut [1], et que c'est comme s'il ne sonnait mot.

FONTIGNAC.

Jé né hais pas cetté pensée, elle est fantasqué.

BLAISE.

Revenons à vos misères. Retornez vos poches : montrez-moi le fond du sac.

FONTIGNAC.

Jé mé réproché d'avoir été empoisonnur [2].

BLAISE, se reculant.

Oh! pour de sti-là, il me faut du conseil; car faura peut-être vous étouffer pour vous guarir, voyez-vous! et je sis obligé d'en avartir les habitans.

---

[1] *Sti-là qui ment ne dit jamais la parole qu'il faut.* Il y a dans cette pensée beaucoup de profondeur et de raison. Le véritable usage de la parole est de donner aux hommes le moyen de se communiquer leurs idées et leurs sentimens. Celui qui ment sciemment ne communique rien de ce qu'il a dans l'âme; il transmet des sons qui sont inutiles, quand ils ne sont pas dangereux.

[2] *Jé mé réproché d'avoir été empoisonnur.* Ce rapprochement du poison et de la flatterie n'est pas nouveau; il se retrouve dans les moralistes comme dans les poëtes :

Photin et ses pareils
Vous ont empoisonné de leurs lâches conseils.
CORNEILLE, *Mort de Pompée.*

Pallas de ses conseils empoisonne ma mère.
RACINE, *Britannicus.*

FONTIGNAC.

Cé n'est point lé corps qué j'empoisonnais, jé faisais mieux.

BLAISE.

C'est peut-être les rivières ?

FONTIGNAC.

Non : pis qué tout céla.

BLAISE.

Eh ! morgué, parlez vite.

FONTIGNAC.

C'est l'esprit des hommés qué jé corrompais ; jé lés rendais abuglés ; en un mot, j'étais un flatteur.

BLAISE.

Ah ! patience ; car d'abord voute poison avait bian mauvaise meine ; mais ça est épouvantable, et je sis tout escandalisé.

FONTIGNAC.

Jé mé détesté. Imaginez-bous qué du ridiculé dé mon maître, il y en a plus de moitié dé ma façon.

BLAISE.

Faut bien soupirer de cette affaire-là.

FONTIGNAC.

J'en respiré à peine.

BLAISE.

Vous allez donc hausser ?

FONTIGNAC.

Jé n'en douté pas à cé qué jé sens. Suibez-moi, jé veux qué lé prodigé éclaté aux yeux dé Spinetté et dé mon maîtré. N'attendons pas, courons ; jé suis pressé.

BLAISE.

Allons vite, et faisons que tous nos camarades aient leur compte [1].

---

[1] *Allons vite, et faisons que tous nos camarades aient leur compte.* L'empressement de Blaise, l'intérêt qu'il prend à ses compagnons d'infortune, en prouvant la bonté de son caractère, justifie la prééminence que notre auteur lui a assignée sur eux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I.

FONTIGNAC, BLAISE, SPINETTE.

(*Ils entrent comme en se caressant.*)

FONTIGNAC, à Blaise.

Biens donc, qué jé t'emvrasse encoré, mon cher ami, mon intimé Vlaisé. Jé suis pressé d'uné réconnaissancé qui duréra tout autant qué moi : en un mot, jé té dois ma raison et lé rétour dé ma figuré.

SPINETTE.

Pour moi, Fontignac, je ne te haïssais pas : mais j'avoue qu'aujourd'hui mon cœur est bien disposé pour toi; je te dois autant que tu dois à Blaise.

FONTIGNAC.

Les biens mé pleubent donc dé tous côtés?

BLAISE.

Pargué ! j'ons bian de la satisfaction de tout ça : j'ons guari monsieu de Fontignac, et pis monsieu de Fontignac vous a guarie; et par ainsi, de guarison en guarison, je me porte bian, il se porte bian, vous vous portez bian : et velà trois malades qui sont devenus médecins; car vous êtes itou médeceine envars les autres, mademoiselle Spinette.

SPINETTE.

Hélas! je ne demande pas mieux que de leur rendre service [1].

FONTIGNAC.

Ah! jé lé crois; chez quiconqué a dé la raison, lé prochain affligé n'a qué fairé dé récommandation.

BLAISE.

Ça est admirable! Comme on deviant honnêtes gens avec cette raison!

FONTIGNAC.

Jé mé sens uné douceur, uné suabité dans l'âme.

BLAISE.

Et la mienne est si bian reposée!

SPINETTE.

La raison est un si grand trésor!

BLAISE.

Morgué! ne la pardez pas, vous; ça est bian casuel entre les mains d'une fille.

SPINETTE.

Je vous suis bien obligée de l'avertissement.

BLAISE.

Alle me charme, monsieu de Fontignac; alle a de la modestie; alle est aussi raisonnable que nous autres hommes.

FONTIGNAC.

Jé m'estimerais bien fortuné de l'être autant qu'ellé.

---

[1] *Je ne demande pas mieux que de leur rendre service.* Spinette ne devrait-elle pas craindre qu'une disposition aussi bienveillante ne lui gâtât la taille que Fontignac vient de lui rendre?

BLAISE.

Encore! un Gascon modeste! oh! queu convarsion ! Allons, vous êtes purgé à fond.

SCÈNE II.

MÉGISTE, FONTIGNAC, BLAISE, SPINETTE, LE MÉDECIN.

MÉGISTE.

Messieurs, voilà un de vos camarades qui m'a demandé en grâce de vous l'amener pour vous voir.

BLAISE.

Eh! où est-il donc?

FONTIGNAC.

Jé né l'aperçois pas non plus.

LE MÉDECIN.

Me voilà.

BLAISE.

Ah ! je voyais queuque chose qui se remuait là ; mais je ne savais pas ce que c'était. Je pense que c'est noute médecin.

LE MÉDECIN.

Lui-même.

SPINETTE.

Allons, mes amis, il faut tâcher de le tirer d'affaire.

LE MÉDECIN.

Eh ! mademoiselle, je ne demande pas mieux ; car, en vérité, c'est quelque chose de bien affreux que de rester comme je suis, moi qui ai du bien, qui suis riche et estimé dans mon pays.

FONTIGNAC.

Né comptez pas l'estimé dé ces fous.

LE MÉDECIN.

Mais faudra-t-il que je demeure éloigné de chez moi, pauvre, et sans avoir de quoi vivre?

BLAISE.

Taisez-vous donc, gourmand. Est-ce que la pitance vous manque ici?

LE MÉDECIN.

Non; mais mon bien, que deviendra-t-il?

BLAISE.

Queu pauvreté avec son bian! c'est comme un enfant qui crie après sa poupée. Tenez, un pourpoint, des vivres et de la raison, quand un homme a ça, le velà garni pour son été et pour son hivar; le velà fourré comme un manchon. Vous varrez, vous varrez.



SPINETTE.

Dites-lui ce qu'il faut qu'il fasse pour redevenir comme il était.

BLAISE.

Voulez-vous que ce soit moi qui le traite?

FONTIGNAC.

Sans douté; l'honnur bous appartient; bous êtes lé doyen dé tous.

BLAISE.

Eh! morgué, pus d'honneur, je n'en voulons pus tâter; et je sais bian que je ne sis qu'un pauvre réchappé des petites maisons.

FONTIGNAC.

Rémettons donc cet estropié d'esprit entré les mains dé madémoiselle Spinetté.

SPINETTE.

Moi, messieurs! c'est à moi à me taire où vous êtes.

LE MÉDECIN.

Eh! mes amis, voilà des complimens bien longs pour un homme qui souffre.

BLAISE.

Oh! dame, il faut que l'humilité marche entre nous; je nous mettons bas pour rester haut. Ça vous passe, mon mignon; et j'allons, puisque ma compagnée l'ordonne, vous apprendre à devenir grand garçon et le *tu auten* de voute petitesse : mais je vas être brutal, je vous en avartis; faut que j'assomme voute rappetissement avec des injures : demandez putôt aux camarades?

FONTIGNAC.

Oui, botré santé en dépend.

LE MÉDECIN.

Quoi! tout votre secret est de me dire des injures? Je n'en veux point.

BLAISE.

Oh bian! gardez donc vos quatre pattes.

SPINETTE.

Mais essayez, petit homme, essayez.

LE MÉDECIN.

Des injures à un docteur de la faculté!

BLAISE.

Il n'y a ni docteur ni doctraine; quand vous seriez apothicaire [1].

LE MÉDECIN.

Voyons donc ce que c'est.

FONTIGNAC.

Bon, jé bous félicité du parti qué bous prenez. Madémoisellé Spinetté, laissons fairé maîtré Vlaisé, et l'écoutons.

BLAISE.

Premièrement, il faut commencer par vous dire que vous êtes un sot d'être médecin.

LE MÉDECIN.

Voilà un paysan bien hardi.

BLAISE.

Hardi! je ne sis pas entre vos mains. Dites-moi, sans vous fâcher, étiez-vous en ménage, aviez-vous femme là-bas?

---

[1] *Quand vous seriez apothicaire.* Blaise n'a pas repris toute sa raison; il ne peut pas ignorer combien la *dignité* de médecin est au-dessus de la *profession* d'apothicaire. Marivaux gâte ici une plaisanterie charmante de Molière. Dans *le Malade imaginaire*, Argan dit à Cléante : « Faites-vous médecin, je vous donne ma « fille. — Très-volontiers, monsieur, lui répond Cléante; s'il ne « tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai médecin, apo- « thicaire même, si vous voulez; ce n'est pas une affaire que « cela. » Voilà la raison assaisonnée de gaîté. La gradation descendante était nécessaire ici; dans la bouche de Blaise, elle est un contre-sens.

LE MÉDECIN.

Non, je suis veuf; ma femme est morte à vingt-cinq ans d'une fluxion de poitrine.

BLAISE.

Maugré la doctraine de la faculté?

LE MÉDECIN.

Il ne me fut pas possible de la réchapper[1].

BLAISE.

Avez-vous des enfans?

LE MÉDECIN.

Non.

BLAISE.

Ni en bian ni en mal?

LE MÉDECIN.

Non, vous dis-je. J'en avais trois; ils sont morts de la petite vérole, il y a quatre ans.

BLAISE.

Peste soit du docteur! Et de quoi guarissiez-vous donc le monde?

LE MÉDECIN.

Vous avez beau dire, j'étais plus couru qu'un autre.

BLAISE.

C'est que c'était pour la darnière fois qu'on courait. Eh! ne dites-vous pas qu'ous êtes riche?

---

[1] *Il ne me fut pas possible de la réchapper. Réchapper* est un verbe neutre, et qui n'admet point de régime direct. On *réchappe* d'une maladie; le médecin ne *réchappe* point un malade.

LE MÉDECIN.

Sans doute.

BLAISE.

Eh! mais, morgué, pisque vous n'avez pas besoin de gagner voute vie en tuant le monde, vous avez donc tort d'être médecin. Encore est-ce quand c'est la pauvreté qui oblige à tuer les gens; mais quand en est riche, ce n'est pas la peine; et je continue toujours à dire qu'ous êtes un sot, et que, si vous voulez grandir, faut laisser les gens mourir tout seuls.

LE MÉDECIN.

Mais enfin....

FONTIGNAC.

Cadédis! bous né tuez pas mieux qu'il raisonne.

SPINETTE.

Assurément.

LE MÉDECIN, en colère.

Ah! je m'en vais. Ces animaux-là se moquent de moi.

SPINETTE.

Il n'a pas laissé que d'être frappé; il y reviendra.

SCÈNE III.

BLECTRUE, FONTIGNAC, BLAISE, SPINETTE.

FONTIGNAC.

Aн! boilà l'honnêté hommé dé qui nous sont bénus les prémiers rayons dé lumièré. Bénez, monsieur Blec-

true, approchez dé bos enfans, et récébez-les entré bos vras.

BLAISE.

Oh ! je lui ai déjà rendu mes grâces.

BLECTRUE.

Et moi, je les rends aux dieux de l'état où vous êtes. Il ne s'agit plus que de vos camarades.

BLAISE.

Je venons d'en rater un tout à l'heure; et les autres sont bian opiniâtres, surtout le courtisan et le philosophe.

SPINETTE.

Pour moi, j'espère que je ferai entendre raison à ma maîtresse, et que nous demeurerons tous ici; car on y est si bien !

BLECTRUE.

Je me proposais de vous le persuader, mes enfans dans votre pays vous retomberiez peut-être

BLAISE.

Pargué ! noute çarvelle serait biantôt fondue. La raison dans le pays des folies, c'est comme une pelote de neige au soleil. Mais, à propos de soleil, dites-moi, papa Blectrue : tantôt en passant, j'ons rencontré une jeune poulette du pays, tout-à-fait gentille, ma foi, qui m'a pris la main, et qui m'a dit. Vous velà donc grand ! Ça vous va fort bian : je vous en fais mon compliment. Et pis, en disant ça, les yeux li trottaient sur moi, fallait voir; et pis : Mon biau garçon, regardez-moi; parmettez que je vous aime. Ah ! mademoiselle, vous vous gaussez, ai-je repris; ce n'est

pas moi qui baille les parviléges, c'est moi qui les demande. Et pis vous êtes venu, et j'en avons resté là. Qu'est-ce que ça signifie ?

BLECTRUE.

Cela signifie qu'elle vous aime, et qu'elle vous en faisait la déclaration.

BLAISE.

Une déclaration d'amour à ma parsonne! et n'y a-t-il pas de mal à ça ?

BLECTRUE.

Nullement. Comment donc! c'est la loi du pays qui veut qu'on en use ainsi.

BLAISE.

Allons, allons, vous êtes un gausseux.

SPINETTE.

Monsieur Blectrue aime à rire.

BLECTRUE.

Non certes, je parle sérieusement.

FONTIGNAC.

Mais dans lé fond, en Francé céla commencé à s'étavlir.

BLECTRUE.

Vous voudriez que les hommes attaquassent les femmes! Et la sagesse des femmes y résisterait-elle ?

FONTIGNAC.

D'ordinaire effectibément ellé n'est pas robusté.

BLAISE.

Morgué! ça est vrai, on ne voit partout que des sagesses à la renvarse.

BLECTRUE.

Que deviendra la faiblesse, si la force l'attaque ?

BLAISE.

Adieu la voiture.

BLECTRUE.

Que deviendra l'amour [1], si c'est le sexe le moins fort que vous chargez du soin d'en surmonter les fougues ? Quoi ! vous mettrez la séduction du côté des hommes, et la nécessité de la vaincre du côté des femmes ! Et si elles y succombent, qu'avez-vous à leur dire ? C'est vous en ce cas qu'il faut déshonorer, et non pas elles. Quelles étranges lois que les vôtres en fait d'amour ! Allez, mes enfans, ce n'est pas la raison, c'est le vice qui les a faites ; il a bien entendu ses intérêts. Dans un pays où l'on a réglé que les femmes résisteraient aux hommes, on a voulu que la vertu n'y servît qu'à ragoûter les passions [2], et non pas à les soumettre.

BLAISE.

Morgué ! les femmes n'ont qu'à venir, ma force les attend de pied farme. Alles varront si je ne voulons de la vartu que pour rire.

SPINETTE.

Je vous avoue que j'aurai bien de la peine à m'accoutumer à vos usages, quoique sensés.

---

[1] *Que deviendra l'amour.....* Voyez dans le *Jugement* ce qui a été dit de cet insoutenable paradoxe.

[2] *Ragoûter les passions.* L'expression est aussi ignoble que le raisonnement est vicieux.

BLECTRUE.

Tant pis ; je vous regarde comme retombée.

SPINETTE.

Hélas ! monsieur, actuellement j'en ai peur.

BLAISE.

Eh ! morgué, faites donc vite. Venez à repentance ; velà voute taille qui s'en va.

SPINETTE.

Oui, je me rends ; je ferai tout ce qu'on voudra ; et, pour preuve de mon obéissance, tenez, Fontignac, je vous prie de m'aimer, je vous en prie sérieusement.

FONTIGNAC.

Bous êtes vien pressanté.

SPINETTE.

Je sens que vous avez raison, monsieur Blectrue ; et je vous promets de me conformer à vos lois. Ce que je viens d'éprouver en ce moment me donne encore plus de respect pour elles. Allons, ma maîtresse gémit ; permettez que je travaille à la tirer d'affaire ; je veux lui parler.

BLAISE.

Laissez-moi vous aider itou.

BLECTRUE.

Je vais de ce pas dire qu'on vous l'amène.

FONTIGNAC.

Et moi, dé mon côté, jé bais comvattré les bertiges dé mon maîtré.

SCÈNE IV.

BLAISE, SPINETTE.

BLAISE.

Tatigué ! mademoiselle Spinette, qu'en dites-vous ? il y a de belles maxaimes en ce pays-ci ! Cet amour qu'il faut qu'on nous fasse, à nous autres hommes, qu'il y a de prudence à ça !

SPINETTE.

Tout me charme ici.

BLAISE.

Morgué ! tenez, velà ste fille qui m'a tantôt cajolé, qui viant à nous.

SCÈNE V.

SPINETTE, BLAISE, UNE INSULAIRE.

L'INSULAIRE.

Ah ! mon beau garçon, je vous retrouve ; et vous, mademoiselle, je suis bien ravie de vous voir comme vous êtes.

BLAISE.

J'en sis fort ravi aussi. Quant à l'égard du biau garçon, il n'y a point de ça ici.

L'INSULAIRE.

Pour moi, vous me paraissez tel.

BLAISE, à Spinette.

Vous voyez bian qu'alle me conte la fleurette.

Mais, mademoiselle, parlez-moi; dans queulle intention est-ce que vous me dites que je sis biau? Je sis d'avis de savoir ça. Est-ce que je vous plais?

L'INSULAIRE.

Assurément.

BLAISE, à Spinette.

Souvenez-vous bian que je n'y saurais que faire. Je sis bian sévère, n'est-ce pas?

L'INSULAIRE.

Eh quoi! me trouvez-vous si désagréable?

BLAISE.

Vous? non.... (à part.) Si fait, si fait. C'est que je rêve. Morgué! queu dommage de rudoyer ça!

SPINETTE.

Maître Blaise, la conquête d'une si jolie fille mérite pourtant votre attention.

BLAISE.

Oh! mais il faut que ça vianne; ça n'est pas encore bian mûr, et je varrons pendant qu'alle m'aimera; qu'alle aille son train.

L'INSULAIRE.

Aimer toute seule est bien triste?

BLAISE.

Ma sagesse n'a pas encore résolu que ça soit pas divartissant.

L'INSULAIRE.

Voici, je pense, quelqu'un de vos camarades qui vient; je me retire sans rien attendre de votre cœur.

BLAISE.

Là, là, ma mie, vous revianrez. Ne vous découragez pas, entendez-vous?

L'INSULAIRE.

Passe pour cela.

BLAISE.

Adieu, adieu. J'avons affaire. Vous gagnez trop de tarrain, et j'en ai honte. Adieu.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, SPINETTE, BLAISE.

LA COMTESSE.

Eh bien! que me veut-on? O ciel! que vois-je? par quel enchantement avez-vous repris votre figure naturelle? Je tombe dans un désespoir dont je ne suis plus la maîtresse.

BLAISE.

Allons, ma petiote damoiselle, tout bellement, tout bellement. Il ne s'agit ici que d'un petit raccommodage de çarviau.

SPINETTE.

Vous savez, madame, que tantôt Fontignac et ce paysan croyaient que nous n'étions petits que parce que nous manquions de raison; et ils croyaient juste: cela s'est vérifié.

LA COMTESSE.

Quelles chimères! est-ce que je suis folle?

BLAISE.

Eh oui! morgué, velà c'en que c'est.

LA COMTESSE.

Moi, j'ai perdu l'esprit! A quelle extrémité suis-je réduite!

BLAISE.

Par exemple, j'ons bian avoué que j'étais un ivrogne, moi.

SPINETTE.

Ce n'est que par l'aveu de mes folies que j'ai rattrapé ma raison.

BLAISE.

Bon, bon, rattrapé! (montrant la comtesse.) Faut qu'alle oublie sa figure! Velà un biau chiffon pour tant courir après! qu'alle pleure sa raison tornée, velà tout.

SPINETTE.

Fontignac a eu autant de peine à me persuader que j'en ai après vous, ma chère maîtresse; mais je me suis rendue.

BLAISE.

Pendant qu'un manant comme moi porte l'état d'une criature raisonnable, voulez-vous toujours garder voute état d'animal? une damoiselle de la cour!.

SPINETTE.

Ne lui parlez plus de cette malheureuse cour.

LA COMTESSE.

Mes larmes m'empêchent de parler.

BLAISE.

Velà qui est bel et bon; mais il n'y a que voute

folie qui en varse, voute raison n'en baille pas une goutte; et ça n'avance rian.

SPINETTE.

Cela est vrai.

BLAISE.

Ne vous fâchez pas, ce n'est que par charité que je vous méprisons.

LA COMTESSE, à Spinette.

Mais, de grâce, apprenez-moi mes folies.

SPINETTE.

Eh! madame, un peu de réflexion. Ne savez-vous pas que vous êtes jeune, belle, et fille de condition? Citez-moi une tête de fille qui ait tenu contre ces trois qualités-là; citez-m'en une.

BLAISE.

Cette jeunesse, alle est une girouette. Cette qualité rend glorieuse.

SPINETTE.

Et la beauté?

BLAISE.

Ça fait les femmes si sottes!

LA COMTESSE.

A votre compte, Spinette, je suis donc une étourdie, une sotte et une glorieuse?

SPINETTE.

Madame, vous comptez si bien, que ce n'est pas la peine que je m'en mêle.

BLAISE.

Ce n'est pas pour des preumes qu'ous êtes si petite.

Vous voyez bian qu'en vous a baillé de la marchandise pour voute argent.

LA COMTESSE.

De l'orgueil, de la sottise et de l'étourderie!

BLAISE.

Oui, ruminez, mâchez bien ça en vous-même, à celle fin que ça vous sarve de médeçaine.

LA COMTESSE.

Enfin, Spinette, je veux croire que tout ceci est de bonne foi; mais je ne vois rien en moi qui ressemble à ce que vous dites.

BLAISE.

Morgué! pourtant je vous approchons la lantarne assez près du nez. Parlons-li un peu de cette coquetterie. Dans ce vaissiau alle avait la maine d'en avoir une bonne tapée.

SPINETTE.

Aidez-vous, madame; songez, par exemple, à ce que c'est qu'une toilette.

BLAISE.

Attendez. Une toilette, n'est-ce pas une table qui est si bian dressée, avec tant de brimborions, où il y a des flambiaux, de petits bahuts d'argent et une couvarture sur un miroir?

SPINETTE.

C'est cela même.

BLAISE.

Oh! la dame de cheux nous avait la pareille.

SPINETTE.

Vous souvenez-vous, ma chère maîtresse, de cette

quantité d'outils, pour votre visage [1], qui étaient sur la vôtre?

BLAISE.

Des outils pour son visage! Est-ce que sa mère ne li avait pas baillé un visage tout fait?

SPINETTE.

Bon! est-ce que le visage d'une coquette est jamais fini? Tous les jours on y travaille : il faut concerter les mines, ajuster des œillades. N'est-il pas vrai qu'un jour à votre miroir un regard doux vous a coûté plus de trois heures à attraper? Encore n'en attrapâtes-vous que la moitié de ce que vous en vouliez; car, quoique ce fût un regard doux, il s'agissait aussi d'y mêler quelque chose de fier : il fallait qu'un quart de fierté y tempérât trois quarts de douceur; cela n'est pas aisé. Tantôt le fier prenait trop sur le doux; tantôt le doux étouffait le fier. On n'a pas la balance à la main [2]; je vous voyais faire, et je

---

[1] *Cette quantité d'outils, pour votre visage, qui étaient sur la vôtre?* Malgré la virgule, le *qui* fait équivoque, et paraît se rapporter à *votre visage:* il fallait dire : « Cette quantité d'outils dont la vôtre « était chargée, et dont vous vous serviez pour votre visage. » L'exactitude grammaticale ajoute presque toujours à la clarté.

[2] *On n'a pas la balance à la main.* Cette description des artifices de la coquetterie est excellente. Spinette en parle en témoin et en connaisseuse. Les femmes mettaient alors des mouches. Elles se teignaient les sourcils, animaient leurs regards avec le rouge dont elles se couvraient les paupières. L'élégant édifice de leurs cheveux occupait tous les matins, pendant plusieurs heures, la main industrieuse de leurs femmes de chambre. Il faut convenir, que, sous ce rapport, les habitudes ont été bien améliorées. Les dames

ne vous regardais que trop. N'allais-je pas répéter toutes vos contorsions? Il fallait me voir avec mes yeux chercher des doses de feu, de langueur, d'étourderie et de noblesse dans mes regards. J'en possédais plus d'un mille qui étaient autant de coups de pistolet [1], moi qui n'avais étudié que sous vous. Vous en aviez un qui était vif et mourant, qui a pensé me faire perdre l'esprit : il faut qu'il m'ait coûté plus de six mois de ma vie, sans compter un torticolis que je me donnai pour le suivre.

LA COMTESSE, soupirant.

Ah!

BLAISE.

Queu tas de balivarnes! Velà une tarrible condition que d'être les yeux d'une coquette!

SPINETTE.

Et notre ajustement [2]! et l'architecture de notre tête, surtout en France où madame a demeuré! et le choix

---

mettent aujourd'hui moins de prix à la recherche qu'à la propreté; leur parure est simple et sans apprêts. Dans leurs vêtemens, elles préfèrent la fraîcheur à la magnificence; pour plaire il n'est pas nécessaire qu'une nouveauté soit dispendieuse, il suffit que ce soit une nouveauté. Le goût y a gagné, et il ne paraît pas que les mœurs y aient perdu.

[1] *Plus d'un mille qui étaient autant de coups de pistolet. Un mille* est au singulier : *qui étaient* est au pluriel ; c'est une faute. Il était bien facile de dire : « J'en possédais plus d'un mille : c'étaient « autant de coups de pistolet. »

[2] *Et notre ajustement!....* Toute cette tirade est une description achevée, une véritable hypotypose. Celui qui l'a faite ne l'a pas trouvée; il peignait d'après nature.

des rubans! Mettrai-je celui-là? non, il me rend le visage dur. Essayons de celui-ci; je crois qu'il me rembrunit. Voyons le jaune, il me pâlit; le blanc, il m'affadit le teint. Que mettra-t-on donc? Les couleurs sont si bornées, toutes variées qu'elles sont! La coquetterie reste dans la disette; elle n'a pas seulement son nécessaire avec elle. Cependant on essaie, on ôte, on remet, on change, on se fâche; les bras tombent de fatigue, il n'y a plus que la vanité qui les soutient. Enfin on achève : voilà cette tête en état : voilà les yeux armés. L'étourdi à qui tant de grâces sont destinées arrivera tantôt. Est-ce qu'on l'aime? non. Mais toutes les femmes tirent dessus, et toutes le manquent. Ah! le beau coup, si on pouvait l'attraper!

BLAISE.

Mais, de cette manière-là, vous autres femmes dans le monde qui tirez sur les gens, je comprends qu'ous êtes comme des fusils.

SPINETTE.

A peu près, mon pauvre Blaise.

LA COMTESSE.

Ah ciel!

BLAISE.

Elle se lamente. C'est la raison qui bataille avec la folie.

SPINETTE.

Ne vous troublez point, madame; c'est un cœur tout à vous qui vous parle. Malheureusement je n'ai point de mémoire, et je ne me ressouviens pas de la moitié de vos folies. Orgueil sur le chapitre de la naissance. Qui sont-ils ces gens-là? de quelle mai-

son ? et cette petite bourgeoise qui fait comparaison avec moi ? Et puis cette bonté superbe avec laquelle on salue des inférieurs ; cet air altier avec lequel on prend sa place ; cette évaluation de ce que l'on est et de ce que les autres ne sont pas. Reconduira-t-on celle-ci ? Ne fera-t-on que saluer celle-là ? Sans compter cette rancune contre tous les jolis visages que l'on va détruisant d'un ton nonchalant et distrait. Combien en avez-vous trouvé de boursoufflés, parce qu'ils étaient gras ? Vous n'accordiez que la peau sur les os à celui qui était maigre. Il y avait un nez sur celui-ci qui l'empêchait d'être spirituel. Des yeux étaient-ils fiers ; ils devenaient hagards. Étaient-ils doux ; les voilà bêtes. Étaient-ils vifs ; les voilà fous. A vingt-cinq ans, on approchait de sa quarantaine. Une petite femme avait-elle des grâces ; ah ! la bamboche ! Était-elle grande et bien faite ; ah ! la géante ! elle aurait pu se montrer à la foire. Ajoutez à cela cette finesse avec laquelle on prend le parti d'une femme sur des médisances que l'on augmente en les combattant, qu'on ne fait semblant d'arrêter que pour les faire courir, et qu'on développe si bien, qu'on ne saurait plus les détruire [1].

LA COMTESSE.

Arrête, Spinette, arrête, je te prie.

---

[1] *Qu'on développe si bien, qu'on ne saurait plus les détruire.* Le tableau de la vanité et de la médisance est encore plus parfait, s'il est possible, que celui de la coquetterie. Pour peindre la coquetterie, il a suffi que des femmes accordassent à Marivaux cinq ou six séances du matin ; ici, c'est un observateur assidu, c'est un moraliste pro-

BLAISE.

Pargué! velà une histoire bian récriative et pitoyable en même temps. Queu bouffon que ce grand monde! Queu drôle de perfide! Faudrait, morgué! le montrer sur le Pont-Neuf, comme la curiosité. Je voudrais bian retenir ce pot-pourri. Toutes sortes d'acabits de rubans, du vart, du gris, du jaune, qui n'ont pas d'amiquié pour une face; une coquetterie qui n'a pas de quoi vivre avec des couleurs; des bras qui s'impatientont; et pis de la vanité qui leur dit, courage; et pis du doux dans un regard, qui se détrempe avec du fiar; et pis une balance pour peser cette marchandise : qu'est-ce que c'est que tout ça?

SPINETTE.

Achevez, maître Blaise; cela vaut mieux que tout ce que j'ai dit.

BLAISE.

Pargué! je veux bian. Tenez, un tiers d'œillade avec un autre quart; un visage qu'il faut remonter comme un horloge; un étourdi qui viant voir ce visage; des femmes qui vont à la chasse après cet étourdi, pour tirer dessus; et pis de la poudre et du plomb dans l'œil; des naissances qui demandont la maison des gens; des bourgeoises de comparaison

---

fond qui, à l'exemple de La Rochefoucauld et de La Bruyère, resserre en un cadre unique des travers et des vices qu'il est allé reconnaître au fond du cœur. On retrouve dans cette ébauche le talent qui dessinera à plus grands traits dans ses romans les vices de la société et les ridicules des hautes classes.

saugrenue; des faces joufflues qui ont de la boursoufflure avec du gras; un arpent de taille qu'on baille à celle-ci pour un quartier qu'on ôte à cellelà; de l'esprit qui ne saurait compatir avec un nez, et de la médisance de bon cœur. Y en a-t-il encore? Car je veux tout avoir, pour lui montrer quand alle sera guarie; ça la fera rire [1].

SPINETTE.

Madame, assurément, ce portrait-là a de quoi rappeler la raison.

LA COMTESSE, *confuse.*

Spinette, il me dessille les yeux; il faut se rendre : j'ai vécu comme une folle. Soutiens-moi; je ne sais ce que je deviens.

BLAISE.

Ah! Spinette, ma mie, velà qui est fait, la mariounette est partie; velà le pus biau jet qui se fera jamais.

SPINETTE.

Ah! ma chère maîtresse, que je suis contente!

LA COMTESSE.

Que je t'ai d'obligation, Blaise; et à toi aussi, Spinette!

BLAISE.

Morgué! que j'ons de joie! pus de petitesse; je l'ons tuée toute roide.

---

[1] *Ça la fera rire.* Blaise a tort; dans tout ce qu'il a dit, il n'a fait que répéter en mauvais jargon ce que Spinette avait dit en excellent français : il n'y a là de quoi rire pour personne :

Omne supervacuum pleno de pectore manat.

LA COMTESSE.

Ah ! mes enfans, ce qu'il y a de plus doux pour moi dans tout cela, c'est le jugement sain et raisonnable que je porte actuellement des choses. Que la raison est délicieuse !

SPINETTE.

Je vous l'avais promis, et, si vous m'en croyez, nous resterons ici. Il ne faut plus nous exposer ; les rechutes, chez nous autres femmes, sont bien plus faciles que chez les hommes.

BLAISE.

Comment, une femme ! alle est toujours à moitié tombée. Une femme marche toujours sur la glace.

LA COMTESSE.

Ne craignez rien ; j'ai retrouvé la raison ici ; je n'en sortirai jamais [1]. Que pourrais-je avoir qui la valût ?

BLAISE.

Rian que des guenilles. Premièrement, il y a ici le fils du gouvarneu, qui est un garçon bian torné.

LA COMTESSE.

Très-aimable ; et je l'ai remarqué.

SPINETTE.

Il ne vous sera pas difficile d'en être aimée.

BLAISE.

Tenez, il viant ici avec sa sœur.

---

[1] *J'ai retrouvé la raison ici ; je n'en sortirai jamais.* Phrase équivoque : il semble qu'elle veuille dire qu'elle ne sortira jamais de la raison ; *en* se rapporte à *ici* : je ne quitterai jamais cette île.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, SPINETTE, BLAISE, PARMENÈS, FLORIS.

FLORIS.

Que vois-je? Ah! mon frère, la jolie personne!

BLAISE.

C'est pourtant cette bamboche de tantôt.

SPINETTE.

C'est ma maîtresse, cette petite femelle que monsieur avait retenue.

PARMENÈS.

Quoi! vous, madame?

LA COMTESSE.

Oui, seigneur, c'est moi-même, sur qui la raison a repris son empire.

FLORIS.

Et mon petit mâle?

BLAISE.

On travaille à li faire sa taille à sti-là : le Gascon est après, à ce qu'il nous a dit.

FLORIS, *à la comtesse.*

Je voudrais bien qu'il eût le même bonheur. Et vous, madame, l'état où vous étiez nous cachait une charmante figure. Je vous demande votre amitié.

LA COMTESSE.

J'allais vous demander la vôtre, madame, avec un asile éternel en ce pays-ci.

FLORIS.

Vous ne pouvez, ma chère amie, nous faire un plus grand plaisir; et si la modestie permettait à mon frère de s'expliquer là-dessus, je crois qu'il en marquerait autant de joie que moi.

PARMENÈS.

Doucement, ma sœur.

LA COMTESSE.

Non, prince, votre joie peut paraître; elle ne risquera point de déplaire.

BLAISE.

Eh ! morgué, à propos : ce n'est pas comme ça qu'il faut répondre; c'est à li à tenir sa morgue, et non pas à vous. C'est les hommes qui font les pimbêches, ici, et non pas les femmes. Ameñez voute amour, il varra ce qu'il en fera.

LA COMTESSE.

Comment! je ne l'entends pas.

SPINETTE.

Madame, c'est que cela a changé de main. Dans notre pays on nous assiége; c'est nous qui assiégeons ici, parce que la place en est mieux défendue.

BLAISE.

L'homme ici, c'est le garde-fou de la femme.

LA COMTESSE.

La pratique de cet usage-là m'est bien neuve; mais j'y ai pensé plus d'une fois en ma vie, quand j'ai vu les hommes se vanter des faiblesses des femmes.

FLORIS.

Ainsi, ma chère amie, si vous aimez mon frère, ne faites point de façons de lui en parler.

SPINETTE.

Oui, oui, cela est extrêmement juste.

LA COMTESSE.

Cela m'embarrasse un peu.

SPINETTE.

Prenez garde; j'ai pensé retomber avec ces petites façons-là.

LA COMTESSE.

Comme vous voudrez.

FLORIS.

Mon frère, madame est instruite de nos usages, et elle a un secret à vous confier. Souvenez-vous qu'elle est étrangère, et qu'elle mérite plus d'égards qu'une autre. Pour moi, qui ne veux savoir les secrets de personne, je vous laisse.

BLAISE.

Je sis discret itou, moi.

SPINETTE.

Et moi aussi, et je sors.

BLAISE.

Allons voir si voute petit mâle de tantôt est bian avancé.

FLORIS, à la comtesse.

Je le souhaite beaucoup. Adieu, chère belle-sœur.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, PARMENÈS.

PARMENÈS.

Je suis charmé, madame, des noms caressans que ma sœur vous donne, et de l'amitié qui commence si bien entre vous deux.

LA COMTESSE.

Je n'ai rien vu de si aimable qu'elle, et.... toute sa famille lui ressemble.

PARMENÈS.

Nous vous sommes obligés de ce sentiment; mais vous avez, dit-on, un secret à me confier.

LA COMTESSE *soupire.*

Eh! oui.

PARMENÈS.

De quoi s'agit-il, madame? Serait-ce quelque service que je pourrais vous rendre? Il n'y a personne ici qui ne s'empresse à vous être utile.

LA COMTESSE.

Vous avez bien de la bonté.

PARMENÈS.

Parlez hardiment, madame.

LA COMTESSE.

Les lois de mon pays sont bien différentes des vôtres.

PARMENÈS.

Sans doute que les nôtres vous paraissent préférables?

LA COMTESSE.

Je suis pénétrée de leur sagesse; mais....

PARMENÈS.

Quoi! madame? achevez.

LA COMTESSE.

J'étais accoutumée aux miennes, et l'on perd difficilement de mauvaises habitudes.

PARMENÈS.

Dès que la raison les condamne, on ne saurait y renoncer trop tôt.

LA COMTESSE.

Cela est vrai, et personne ne m'engagerait plus vite à y renoncer que vous.

PARMENÈS.

Voyons; puis-je vous y aider? Je me prête autant que je puis à cette difficulté qui vous reste encore.

LA COMTESSE.

Vous la nommez bien; elle est vraiment difficulté. Mais, prince, ne pensez-vous rien, vous-même?

PARMENÈS.

Nous autres hommes, ici, nous ne disons point ce que nous pensons.

LA COMTESSE.

Faites pourtant réflexion que je suis étrangère, comme on vous l'a dit. Il y a des choses sur lesquelles je puis n'être pas encore bien affermie.



PARMENÈS.

Eh! quelles sont-elles? Donnez-m'en seulement l'idée; aidez-moi à savoir ce que c'est.

LA COMTESSE.

Si j'avais de l'inclination pour quelqu'un, par exemple ?

PARMENÈS.

Eh bien ! cela n'est pas défendu : l'amour est un sentiment naturel et nécessaire ; il n'y a que les vivacités qu'il en faut régler.

LA COMTESSE.

Mais cette inclination, on m'a dit qu'il faudrait que je l'avouasse à celui pour qui je l'aurais.

PARMENÈS.

Nous ne vivons pas autrement ici ; continuez, madame. Avez-vous du penchant pour quelqu'un ?

LA COMTESSE.

Oui, prince.

PARMENÈS.

Il y a toute apparence qu'on n'y sera pas insensible.

LA COMTESSE.

Me le promettez-vous ?

PARMENÈS.

On ne saurait répondre que de soi.

LA COMTESSE.

Je le sais bien.

PARMENÈS.

Et j'ignore pour qui votre penchant se déclare.

LA COMTESSE.

Vous voyez bien que ce n'est pas pour un autre. Ah !

PARMENÈS.

Cessez de rougir, madame ; vous m'aimez et je

vous aime. Que la franchise de mon aveu dissipe la peine que vous a fait le vôtre.

LA COMTESSE.

Vous êtes aussi généreux qu'aimable.

PARMENÈS.

Et vous, aussi aimée que vous êtes digne de l'être. Je vous réponds d'avance du plaisir que vous ferez à mon père quand vous lui déclarerez vos sentimens. Rien ne lui sera plus précieux que l'état où vous êtes, et que la durée de cet état par votre séjour ici. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, madame. Vous et les vôtres, vous m'appelez prince, et je me suis fait expliquer ce que ce mot-là signifie; ne vous en servez plus. Nous ne connaissons point ce titre-là ici ; mon nom est Parmenès, et l'on ne m'en donne point d'autre. On a bien de la peine à détruire l'orgueil en le combattant. Que deviendrait-il, si on le flattait ? Il serait la source de tous les maux. Surtout que le ciel en préserve ceux qui sont établis pour commander, eux qui doivent avoir plus de vertus que les autres, parce qu'il n'y a point de justice contre leurs défauts !

SCÈNE IX.

PARMENÈS, LA COMTESSE, FONTIGNAC.

FONTIGNAC.

Ah ! madame, jé bous réconnais; mes yeux rétroubent cé qu'il y abait dé plus charmant dans lé monde.

Boilà la prémièré fois dé ma bie qué j'ai bu la veauté et la raison ensemvle [1]. Permettez, seignur, qué j'emmenné madamé; l'esprit dé son frèré fait lé mutin, il régimvé; sa folie est ténacé, et j'ai vésoin dé troupes auxiliaires.

PARMENÈS.

Allez, madame, n'épargnez rien pour le tirer d'affaire.

FONTIGNAC.

Il y aura dé la vésogné après lui; car c'est un écervelé dé courtisan.

---

[1] *Boilà la prémièré fois dé ma bie....* Exagération ridicule, et qui n'est plus excusable, depuis que Fontignac a retrouvé sa taille avec son bon sens.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, FLORIS, LE COURTISAN, FONTIGNAC, SPINETTE, BLAISE.

LA COMTESSE, au courtisan.

Oui, mon frère, rendez-vous aux exemples qui vous frappent; vous nous voyez tous rétablis dans l'état où nous étions; cela ne doit-il pas vous persuader? Moi qui vous parle, voyez ce que je suis aujourd'hui; reconnaissez-vous votre sœur à l'aveu franc qu'elle a fait de ses folies? M'auriez-vous crue capable de ce courage-là? Pouvez-vous vous empêcher de l'estimer, et ne me l'enviez-vous pas vous-même?

BLAISE.

Eh! morgué! il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour nous admirer, sans compter que velà mademoiselle qui est la propre fille du gouvarneu, et qui n'attend que la revenue de voute parsonne pour vous entretenir de vos biaux yeux : ce qui vous sera bian agriable à entendre.

FLORIS.

Oui; donnez-moi la joie de vous voir comme je m'imagine que vous serez. Sortez de cet état indigne de vous, où vous êtes comme enseveli.

FONTIGNAC.

Si bous sabiez lé plaisir qui bous attend dans lé plus profond dé bous-même?

BLAISE.

Velà noute médecin de guari; il en embrasse tout le monde; il est si joyeux, qu'il a pensé étouffer un passant. Quand est-ce donc que vous nous étoufferez itou? Il n'y a plus que vous d'obstiné, avec ce faiseux de vars, qui est rechuté, et ce petit glorieux de philosophe, qui est trop sot pour s'amender, et qui raisonne comme une cruche.

LA COMTESSE.

Allons, mon frère, n'hésitez plus, je vous en conjure.

SPINETTE.

Il en faut venir là, monsieur. Il n'y a pas de moyen de faire autrement.

LE COURTISAN.

Quelle situation!

BLAISE.

Que faire à ça? Quand j'y songe, que voute sœur a bian pu endurer l'avanie que je li avons faite; la velà pour le dire; demandez-li si je l'avons marchandée, et tout ce qu'alle a supporté dans son pauvre esprit, et les bêtises dont je l'avons blâmée; demandez-li le houspillage.

FLORIS.

Eh bien! nous en croirez-vous?

LE COURTISAN.

Ah! madame, quel événement! Je vous demande

en grâce de vouloir bien me laisser un moment avec Fontignac.

LA COMTESSE.

Oui, mon frère, nous allons vous quitter ; mais, au nom de notre amitié, ne résistez plus.

FONTIGNAC, à Blaise, à part.

Vlaisé, né bous éloignez pas, pour mé prêter main-forte si j'en ai vésoin.

BLAISE.

Non, je rôderons à l'entour d'ici.

SCÈNE II.

LE COURTISAN, FONTIGNAC.

LE COURTISAN.

Je t'avoue, Fontignac, que je me sens ébranlé.

FONTIGNAC.

Jé lé crois ; la raison et bous, dans lé fond, vous n'êtes vrouillés qué fauté dé bous entendré.

LE COURTISAN.

Est-il vrai que ma sœur est convenue de toutes les folies dont elle parle ?

FONTIGNAC.

L'histoiré rapporté qu'elle en a fait l'abeu d'uné manièré exemplairé, en bérité.

LE COURTISAN.

Elle qui était si glorieuse, comment a-t-elle souffert cette confusion-là ?

FONTIGNAC.

On dit en effet qué son amé d'avord était en trabail.

Grand nomvré d'exclamations. Où en suis-jé? On rougissait. Il est bénu des larmes, un peu dé découragement, dé pétites colères vrochant sur lé tout. La banité défendait lé logis; mais enfin la raison l'a serrée dé si près, qu'ellé l'a, comme on dit, jetée par les fenêtres, et jé régardé déjà la bôtré commé sautée.

LE COURTISAN.

Mais, dis-moi de quoi tu veux que je convienne; car voilà mon embarras.

FONTIGNAC.

Jé bous fais excusé; bous êtes fourni; botré embarras né peut bénir qué dé l'avondancé du sujet.

LE COURTISAN.

Moi, je ne me connais point de ces faiblesses, de ces extravagances dont on peut rougir; je ne m'en connais point.

FONTIGNAC.

Eh vien! jé bous mettrai en pays dé connaissancé.

LE COURTISAN.

Vous plaisantez, sans doute, Fontignac?

FONTIGNAC.

Moi, plaisanter dans lé ministéré qué j'exercé, quand il s'agit dé guérir un abeuglé! Bous n'y pensez pas.

LE COURTISAN.

Où est-il donc, cet aveugle?

FONTIGNAC.

Monsieur, avrégeons; la bie est courté; parlons d'affairé.

LE COURTISAN.

Ah ! tu m'inquiètes. Que vas-tu me dire ? Je n'aime pas les critiques.

FONTIGNAC.

Jé bous prends sur lé fait. Actuellément bous préludez par uné pétitessé. Il en est dé bous commé dé ces bases trop pleins ; on né peut les rémuer qu'ils né répandent.

LE COURTISAN.

Voudriez-vous bien me dire quelle est cette faiblesse par laquelle je prélude ?

FONTIGNAC.

C'est la peur qué bous abez qué jé né bous épluché. N'abez-bous jamais bu d'enfant entré les vras dé sa nourricé ? Connaissez-bous le hochet dont elle agité les grélots pour réjouir lé poupon abecqué la chansonnetté ? Qué bous ressemvlez vien à cé poupon, bous autres grands seignurs ! Regardez ceux qui bous approchent, ils ont tous lé hochet à la main ; il faut qué lé grélot joue, et qué la chansonnetté marché. Bous mé régardez ? Qué pensez-bous ?

LE COURTISAN.

Que vous oubliez entièrement à qui vous parlez.

FONTIGNAC.

Eh ! cadédis, quittez la vabette ; il est vien temps qué bous soyez sébré.

LE COURTISAN.

Voilà un faquin que je ne reconnais pas. Où est donc le respect que tu me dois ?

FONTIGNAC.

Lé respect qué bous démandez, boyez-bous! c'est lé sécouement du grélot; mais j'ai perdu lé hochet.

LE COURTISAN.

Misérable!

FONTIGNAC.

Plus dé quartier, sandis. Quand un hommé à lé vras disloqué, né faut-il pas lé rémettré? Céla s'en ba-t-il sans doulur? et né ba-t-on pas son train? Cé n'est pas lé vras à bous, c'est la têté qu'il faut bous rémettré? têté dé courtisan, cadédis, qué jé bous garantis aussi disloquée à sa façon, qu'aucun vras lé peut êtré. Bous criérez : mais jé bous aime, et jé bous abertis qué jé suis sourd.

LE COURTISAN.

Si j'en crois ma colère....

FONTIGNAC.

Eh! cadédis, qu'en feriez-bous? Lé mouchéron à présent bous comvattrait à forcé égale.

LE COURTISAN.

Retirez-vous, insolent que vous êtes; retirez-vous.

FONTIGNAC.

Pour lé moins entamons lé sujet.

LE COURTISAN.

Laissez-moi, vous dis-je; mon plus grand malheur est de vous voir ici.

SCÈNE III.

LE COURTISAN, FONTIGNAC, BLAISE.

BLAISE.

Queu tintamarre est-ce que j'entends-là ? En dirait d'un papillon qui bourdonne. Qu'avez-vous donc qui vous fâche ?

LE COURTISAN.

C'est ce coquin que tu vois qui vient de me dire tout ce qu'il y a de plus injurieux au monde.

(Fontignac et Blaise se font des mines d'intelligence.)

BLAISE.

Qui, li ?

FONTIGNAC.

Hélas ! maîtré Vlaisĕ, bous sabez lé dessein qué j'abaìs. Monsieur a cru qué jé l'abais piqué, quand jé né faisais encore qu'approcher ma lancette pour lui tirer lé maubais sang qué bous lui connaissez.

BLAISE.

C'est qu'ous êtes un maladroit ; il a bian fait de retirer le bras.

LE COURTISAN.

La vue de cet impudent-là m'indigne.

BLAISE.

Jarnigué ! et moi itou. Il li appartient bian de fâcher un mignard comme ça, à cause qu'il n'est qu'un petit bout d'homme ! Eh bian ! qu'est-ce ? moyennant la raison, il devianra grand.

LE COURTISAN.

Eh! je t'assure que ce n'est pas la raison qui me manque.

BLAISE.

Eh! morgué, quand alle vous manquerait, j'en avons pour tous deux, moi; ne vous embarrassez pas.

LE COURTISAN.

Quoi qu'il en soit, je te suis obligé de vouloir bien prendre mon parti.

BLAISE.

Tenez, il m'est obligé, ce dit-il. Y a-t-il rian de si honnête? il n'est déjà pus si glorieux, comme dans ce vaissiau où il ne me regardait pas. Morgué! ça me va au cœur: allons, qu'en se mette à genoux tout à l'heure pour li demander pardon, et qu'en se baisse bian bas pour être à son niviau.

LE COURTISAN.

Qu'il ne m'approche pas.

BLAISE, à Fontignac.

Mais, malheureux! que li avez-vous donc dit, pour le rendre si rancunier?

FONTIGNAC.

Il né m'a pas donné lé temps, bous dis-jé. Quand bous êtes bénu, jé né faisais qué péloter; jé lé préparais.

BLAISE, au courtisan.

Faut que j'accommode ça moi-même; mais comme je ne savons pas voute vie, je le requiens tant seulement pour m'en bailler la copie. Vous le voulez bian? Je manierons ça tout doucettement, à celle fin

que ça ne vous apporte guère de confusion. Allons, monsieur de Fontignac, s'il y a des bêtises dans son histoire, qu'en les raconte bian honnêtement. Où en étiez-vous?

LE COURTISAN.

Je ne saurais souffrir qu'il parle davantage.

BLAISE.

Je ne prétends pas qu'il vous parle à vous, car il n'en est pas digne; ce sera à moi qu'il parlera à l'écart.

FONTIGNAC.

J'allais tomver sur les emprunts dé monsieur.

LE COURTISAN.

Et que t'importent mes emprunts, dis?

BLAISE, au courtisan.

Ne faites donc semblant de rian. (à Fontignac.) Vous rapportez des emprunts: qu'est-ce que ça fait, pourvu qu'on rende?

FONTIGNAC.

Sans doute; mais il était trop généreux pour payer ses dettes.

BLAISE.

Tenez, ct'étourdi qui reproche aux gens d'être généreux! (au courtisan.) Stapendant je n'entends pas bian cet acabit de générosité-là; alle a la philosomie un peu friponne.

LE COURTISAN.

Je ne sais ce qu'il veut dire.

FONTIGNAC.

Jé m'expliqué : c'est qué monsieur avait lé cœur grand.

BLAISE.

Le cœur grand! est-ce que tout y tenait, le bian de son prochain et le sian?

FONTIGNAC.

Tout justé. Les grandes âmes donnent tout, et né restituent rien, et la novlessé dé la sienne étouffait sa justicé.

BLAISE, au courtisan.

Eh! j'aimerais mieux que ce fût la justice qui eût étouffé la noblesse.

FONTIGNAC.

D'autant plus qué cetté novlessé est causé qué l'on raflé la tavlé dé ses créanciers, pour entréténir la magnificencé dé la sienné.

BLAISE, au courtisan.

Qu'est-ce que c'est que cette avaleuse de magnificence? ça ressemble à un brochet dans un étang. Vous n'avez pas été si méchamment goulu que ça, peut-être?

LE COURTISAN, triste.

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter cet inconvénient-là.

BLAISE.

Hum! vous varrez qu'ous aurez grugé queuque poisson.

FONTIGNAC.

Là-vas si bous l'abiez bu caresser tout lé monde, et berviager des complimens, promettre tout et né ténir rien!

LE COURTISAN.

J'entends tout ce qu'il dit.

BLAISE.

C'est qu'il parle trop haut. Il me chuchotte qu'ous étiez un donneur de *galbanum;* mais il ne sait pas qu'ous l'entendez.

FONTIGNAC.

Qué dités-bous dé ces gens qui n'ont qué des mensonges sur lé bisagé ?

BLAISE, au courtisan.

Morgué! je vous en prie, ne portez pus comme ça des bourdes sur la face.

FONTIGNAC.

Des gens dont les yeux ont pris l'arrangément dé dire à tout lé mondé : Jé bous aimé.

BLAISE, au courtisan.

Ça est-il vrai, que vos yeux ont arrangé de vendre du noir ?

FONTIGNAC.

Des gens enfin qui, tout en emvrassant lé suvalterné, né lé boyent seulément pas. Cé sont des caresses machinalés, des vras à ressort qui d'eux-mêmes biennent à bous sans saboir cé qu'ils font.

BLAISE, au courtisan.

Ah ! ça me fâche. Il dit que vos bras ont un ressort avec lequel ils embrassont les gens sans le faire exprès. Cassez-moi ce ressort-là ; en dirait d'un torne-broche quand il est monté.

FONTIGNAC.

Cé sont des paroles qui leur tomvent dé la vouché ; des ritournelles, dont cépendant l'inférieur ba sé ban-

tant, et qui donnent lé plaisir d'en débénir plus sot qu'à l'ordinaire.

BLAISE.

Voilà de sottes gens que ces sots-là! Qu'en dites vous? A-t-il raison?

LE COURTISAN.

Que veux-tu que je lui réponde, dès qu'il a perdu tout respect pour un homme de ma condition?

BLAISE.

Morgué! monsieur de Fontignac, ne badinez pas sur la condition.

FONTIGNAC.

Jé né parlé qué dé l'homme, et non pas du rang.

BLAISE.

Ah! ça est honnête, et vous devez être content de la différence; car velà, par exemple, un animal chargé de vivres : eh bian! les vivres sont bons, je serais bian fâché d'en médire : mais de sti-là qui les porte, il n'y a pas de mal à dire que c'est un animal, n'est-ce pas?

FONTIGNAC.

Si monsieur lé permettait, jé finirais par lé récit dé son amitié pour ses égaux.

BLAISE, au courtisan.

De l'amiquié? oui-dà, baillez-li cette libarté-là, ça vous ravigotera.

FONTIGNAC.

Un jour bous bous troubiez abec un dé ces messieurs. Jé bous entendais bous entréfriponner tous deux. Rien dé plus affétueux qué bos témoignages

d'amitié réciproqué. Jé tâchai dé réténir bos paroles, et j'en traduisis un pétit lamveau. Sandis, lui disiez-bous, jé n'estime à la cour personne autant qué bous; je m'en fais fort, jé lé dis partout, bous débez lé saboir; cadédis, j'aimé l'honnur, et vous en avez. Dé cé discours en boici la traduction : Maudit concurrent dé ma fortuné, jé té connais, tu né baux rien; tu mé perdrais si tu poubais mé perdre, et tu penses qué j'en férais dé mêmé. Tu n'as pas tort; mais né lé crois pas, s'il est possivlé. Laissé-toi duper à mes expressions. Jé mé trabaillé pour en trouber qui té persuadent, et jé mé montré persuadé des tiennes. Allons, tâché dé mé croire imvécile, afin dé lé débénir à ton tour; donné-moi ta main, qué la mienné la serré. Ah! sandis, qué jé t'aimé! Régardé mon bisage et touté la tendressé dont jé lé frélaté. Pensé qué jé t'affectionne, afin dé né mé plus craindré. Dé grâcé, maudit fourvé, un peu dé crédulité pour ma mascaradé. Permets qué jé t'endorme, afin qué jé t'en égorgé plus à mon aisé.

BLAISE.

Tout ça ne voulait donc dire qu'un coup de coutiau? Vous avez donc le cœur bian traîtreux, vous autres!

LE COURTISAN.

Aujourd'hui il dit du mal de moi; autrefois il faisait mon éloge.

FONTIGNAC.

Ah! lé fourvé qué j'étais, monsieur! jé les ai plurés ces éloges, jé les ai plurés : lé coquin bous louait, et né bous en estimait pas dabantagé.

BLAISE.

Ça est vrai; il m'a dit qu'il vous attrapait comme un innocent.

FONTIGNAC.

Jé bous verçais, bous dis-je. Jé bous boyais affamé dé dupéries, vous en démandiez à tout lé mondé : donnez-m'en, donnez-m'en. Jé bous en donnais, jé bous en gonflais, j'étais à mêmé : la fiction mé fournissait mes matières; c'était lé moyen dé n'en pas manquer.

LE COURTISAN.

Ah! que viens-je d'entendre?

FONTIGNAC, à Blaise.

Cet emvarras qui lé prend sérait-il l'abant-courur dé la sagessé?

BLAISE.

Faut savoir ça. (au courtisan.) Voulez-vous à ct'heure qu'il vous demande pardon? Êtes-vous assez robuste pour ça?

LE COURTISAN.

Non, il n'est plus nécessaire. Je ne le trouve plus coupable.

BLAISE.

Tout de bon? (à Fontignac.) Chut! ne dites mot; regardez aller sa taille, alle court la poste. Ah! encore un chiquet; courage! Que ces courtisans ont de peine à s'amender! Bon, le velà à point : velà le niviau.

(Il le mesure avec lui.)

LE COURTISAN, qui a rêvé, leur tend la main à tous deux.

Fontignac, et toi, mon ami Blaise, je vous remercie tous deux [1].

BLAISE.

Oh! oh! vous vous amendiez donc en tapinois? Morgué! vous revenez de loin!

FONTIGNAC.

Sandis, j'en suis tout extasié; il faut qué jé bous quitté, pour en porter la noubelle à la fillé du goubernur.

BLAISE, à Fontignac.

C'est bian dit, courez toujours. (au courtisan.) Alle vous aimera comme une folle.

SCÈNE IV.

LE COURTISAN, BLAISE, BLECTRUE, LE POÈTE, LE PHILOSOPHE.

BLECTRUE.

Arrête! arrête!

(Le courtisan se saisit du philosophe, et Blaise du poète.)

---

1 *Fontignac, et toi, mon ami Blaise, je vous remercie tous deux.* Voilà enfin le courtisan revenu à *la raison*. La cure a été difficile; la maladie était l'orgueil; mais l'adresse courageuse de Blaise a triomphé de tous les obstacles. Du reste, la totalité de la scène est excellente; c'est la copie en miniature du grand tableau que La Bruyère a tracé de la cour. Les traits de Marivaux sont plus déliés, ceux de La Bruyère plus larges et plus hardis; mais chez l'un comme chez l'autre, le coloris est d'une vérité frappante et la ressemblance parfaite.

BLAISE.

D'où viant donc ce tapage-là?

BLECTRUE.

C'est une chose qui mérite une véritable compassion. Il faut que les dieux soient bien ennemis de ces deux petites créatures-là; car ils ne veulent rien faire pour elles.

LE COURTISAN, au philosophe.

Quoi! vous, monsieur le philosophe, vous, plus incapable que nous de devenir raisonnable, pendant qu'un homme de cour, peut-être de tous les hommes le plus frappé d'illusion et de folie, retrouve la raison! Un philosophe plus égaré qu'un courtisan! Qu'est-ce que c'est donc qu'une science où l'on puise plus de corruption que dans le commerce du plus grand monde?

LE PHILOSOPHE.

Monsieur, je sais le cas qu'un courtisan en peut faire; mais il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de cet impertinent-là qui a l'audace de faire des vers où il me satirise.

BLECTRUE.

Si vous appelez cela des vers, il en a fait contre nous tous en forme de requête, qu'il adressait au gouverneur, en lui demandant sa liberté; et j'y étais moi-même accommodé on ne peut pas mieux.

BLAISE.

Misérable petit faiseux de varmine! C'est un var

qui en fait d'autres[1] : mais, morgué! que vous avais-je fait pour nous mettre dans une requête qui nous blâme?

LE POÈTE.

Moi, je ne vous veux point de mal.

LE COURTISAN.

Pourquoi donc nous en faites-vous?

LE POÈTE.

Point du tout; ce sont des idées qui viennent et qui sont plaisantes; il faut que cela sorte; cela se fait tout seul[2]. Je n'ai fait que les écrire, et cela aurait diverti le gouverneur; un peu à vos dépens, à la vérité : mais c'est ce qui en fait tout le sel; et à cause que j'ai mis quelque épithète un peu maligne contre le philosophe, cela l'a mis en colère. Voulez-vous que je vous en dise quelques morceaux? Ils sont heureux.

LE PHILOSOPHE.

Poëte insolent!

LE POÈTE, se débattant entre les mains du courtisan.

Il faut que mon épigramme soit bonne, car il est bien piqué.

---

[1] *C'est un var qui en fait d'autres.* Mauvais jeu de mots, qu'il faut pardonner à la grossièreté de Blaise.

[2] *Il faut que cela sorte, cela se fait tout seul.* Ainsi ce poëte médit pour le plaisir de médire, pour montrer son esprit, pour ne pas laisser échapper un mot plaisant et satirique. Il médit aux dépens d'un ministre qui lui veut du bien, aux dépens des compagnons de son infortune; c'est un être odieux et dépravé, et Marivaux a eu une pensée morale en le condamnant à une dégradation perpétuelle.

LE COURTISAN.

Faire des vers en cet état-là! cela n'est pas concevable.

BLAISE.

Faut que ce soit un acabit d'esprit enragé.

LE COURTISAN.

Ils se battront, si on les lâche.

BLECTRUE.

Vraiment! je suis arrivé comme ils se battaient; j'ai voulu les prendre, et ils se sont enfuis : mais je vais les séparer et les remettre entre les mains de quelqu'un qui les gardera pour toujours. Tout ce qu'on peut faire d'eux, c'est de les nourrir, puisque ce sont des hommes; car il n'est pas permis de les étouffer. Donnez-les moi, que je les confie à un autre.

LE PHILOSOPHE.

Qu'est-ce que cela signifie? Nous enfermer! je ne le veux point.

BLAISE.

Tenez, ne v'là-t-il pas un homme bian peigné pour dire, je veux!

LE PHILOSOPHE.

Ah! tu parles, toi, manant. Comment t'es-tu guéri?

BLAISE.

En devenant sage. (aux autres.) Laissez-nous un peu dire.

LE PHILOSOPHE.

Et qu'est-ce que c'est que cette sagesse?

BLAISE.

C'est de n'être pas fou.

LE PHILOSOPHE.

Mais je ne suis pas fou, moi ; et je ne guéris pourtant pas.

LE POÈTE.

Ni ne guériras.

BLAISE, au poëte.

Taisez-vous, petit sarpent. (au philosophe.) Vous dites que vous n'êtes pas fou, pauvre rêveux : qu'en savez-vous si vous ne l'êtes pas? Quand un homme est fou, en sait-il quelque chose ?

BLECTRUE.

Fort bien.

LE PHILOSOPHE.

Fort mal ; car ce manant est donc fou aussi.

BLAISE.

Et pourquoi ça ?

LE PHILOSOPHE.

C'est que tu ne crois pas l'être.

BLAISE.

Eh bian, morgué ! me velà pris [1] ; il a si bian ravaudé

---

[1] *Eh bian, morgué! me velà pris.* Il n'est pas étonnant que Blaise se voie pris par un raisonnement qui n'est qu'un sophisme. De ce qu'un fou méconnaît sa propre folie, il ne s'ensuit pas qu'un homme qui a la conscience de sa raison soit fou. D'ailleurs, les faits parlent : le philosophe reste petit, Blaise a repris sa taille ordinaire ; et cette preuve démonstrative de la folie de l'un, de la sagesse de l'autre, étant à la portée de Blaise, il devait s'en servir pour réfuter son philosophe.

ça que je n'y connais plus rian; j'ons peur qu'il ne me gâte.

LE COURTISAN.

Crois-moi, ne te joue point à lui. Ces gens-là sont dangereux.

BLAISE.

C'est pis que la peste. Emmenez ce marchand de çarvelle, et fourrez-moi ça aux Petites-Maisons ou bien aux Incurables.

LE PHILOSOPHE.

Comment, on me fera violence!

BLECTRUE.

Allons, suivez-moi tous deux.

LE POÈTE.

Un poëte aux Petites-Maisons!

BLAISE.

Eh! pargué, c'est vous mener cheux vous.

BLECTRUE.

Plus de raisonnement, il faut qu'on vienne.

BLAISE.

Ça fait compassion. (au courtisan, à part.) Tenez-vous grave, car j'aperçois la demoiselle d'ici qui vous contemple : souvenez-vous de voute gloire, et aimez-la bian fiarement.

SCÈNE V.

FLORIS, LE COURTISAN, BLAISE.

FLORIS.

Enfin, le ciel a donc exaucé nos vœux.

LE COURTISAN.

Vous le voyez, madame.

BLAISE.

Ah ! c'était biau à voir !

FLORIS.

Que vous êtes aimable de cette façon-là !

LE COURTISAN.

Je suis raisonnable, et ce bien-là est sans prix ; mais, après cela, rien ne me flatte tant, dans mon aventure, que le plaisir de vous offrir mon cœur.

BLAISE.

Ah ! nous y velà avec son cœur qu'il va bailler... Apprenez-li un peu son devoir de criauté.

LE COURTISAN.

De quoi ris-tu donc ?

BLAISE.

De rian, de rian ; vous en aurez avis. Dites, madame ; je m'arrête ici pour voir comment ça fera.

FLORIS.

Vous m'offrez votre cœur, et c'est à moi à vous offrir le mien.

LE COURTISAN.

Je me rappelle en effet d'avoir entendu parler ma sœur dans ce sens-là. Mais en vérité, madame, j'au-

rais bien honte de suivre vos lois là-dessus. Quand elles ont été faites, vous n'y étiez pas; si on vous avait vue, on les aurait changées.

BLAISE.

Tarare! on en aurait vu mille comme alle, que ça n'aurait rian fait. Guarissez de cette autre infirmité-là.

FLORIS.

Je vous conjure, par toute la tendresse que je sens pour vous, de ne me plus tenir ce langage-là.

BLAISE.

Ça nous ravale trop : je sommes ici la force, et v'là la faiblesse.

FLORIS.

Souvenez-vous que vous êtes un homme [1], et qu'il n'y aurait rien de si indécent qu'un abandon si subit à vos mouvemens; votre cœur ne doit point se donner, c'est bien assez qu'il se laisse surprendre. Je vous instruis contre moi; je vous apprends à me résister, mais en même temps à mériter ma tendresse et mon estime. Ménagez-moi donc l'honneur de vous vaincre; que votre amour soit le prix du mien, et non pas un pur don de votre faiblesse : n'avilissez point votre cœur par l'impatience qu'il aurait de se rendre; et, pour vous achever l'idée de ce que vous

[1] *Souvenez-vous que vous êtes un homme.* Nous avons déjà dit, dans le *Jugement*, ce qu'il fallait penser de ce renversement du système d'attaque et de défense, appliqué aux deux sexes. Nous nous contentons d'y renvoyer nos lecteurs.

devez être, n'oubliez pas qu'en nous aimant tous deux, vous devenez, s'il est possible, encore plus comptable de ma vertu que je ne le suis moi-même.

BLAISE.

Pargué! v'là des lois qui connaissont bian la femme, car alles ne s'y fiont guère.

LE COURTISAN.

Il faut donc se rendre à ce qui vous plaît, madame?

FLORIS.

Oui, si vous voulez que je vous aime.

LE COURTISAN, avec transport.

Si je le veux, madame! mon bonheur.....

FLORIS.

Arrêtez, de grâce, je sens que je vous mépriserais.

BLAISE.

Tout bellement; tenez voute amour à deux mains: vous allez comme une brouette.

FLORIS.

Vous me forcerez à vous quitter.

LE COURTISAN.

J'en serais bien fâché.

BLAISE.

Que ne dites-vous que vous en seriez bien aise?

LE COURTISAN.

Je ne saurais parler comme cela.

FLORIS.

Vous ne sauriez donc vous vaincre? Adieu, je vous quitte; mon penchant ne serait plus raisonnable.

BLAISE.

Ne v'là-t-il pas encore une taille qui va dégringoler?

LE COURTISAN, *à Floris, qui s'en va.*

Madame, écoutez-moi : quoique vous vous en alliez, vous voyez bien que je ne vous arrête point; et assurément vous devez, ce me semble, être contente de mon indifférence. Quand même vous vous en iriez tout-à-fait, j'aurais le courage de ne vous point rappeler.

FLORIS.

Cette indifférence-là ne me rebute point; mais je ne veux point la fatiguer à présent, et je me retire.

SCÈNE VI.

LE COURTISAN, BLAISE.

LE COURTISAN, *soupirant.*

Ah!

BLAISE.

Ne bougez pas; consarvez voute dignité humaine; aussi bian, je vous tians par le pourpoint.

LE COURTISAN.

Mais, mon cher Blaise, elle est pourtant partie.

BLAISE.

Qu'alle soit; alle a d'aussi bonnes jambes pour revenir que pour s'en aller.

LE COURTISAN.

Si tu savais combien je l'aime!

BLAISE.

Ah! je vous parmets de me conter ça à moi, et il

n'y a point de mal à l'aimer en cachette; ça est honnête, et mêmement ils disont ici que pus on aime sans le dire, et pus ça est biau; car on souffre beaucoup, et c'est cette souffrance-là qui est daigne de nous, disont-ils. Cheux nous les femmes de bian ne font pas autre chose. N'avons-je pas une maîtresse itou, moi? une jolie fille, qui me poursuit avec des civilités et de petits mots qui sont si friands? Mais, morgué, je me tiens coi. Je vous la rabroue, faut voir! Alle n'aura la consolation de me gagner que tantôt. Morgué! tenez, je l'aperçois qui viant à moi. Je vas tout à c't'heure vous enseigner un bon exemple. Je sis pourtant affollé d'alle. Stapendant, regardez-moi mener ça. Voyez la suffisance de mon comportement. Boutez-vous là, sans mot dire.

SCÈNE VII.

LE COURTISAN, BLAISE, FONTIGNAC, L'INSULAIRE [1].

FONTIGNAC, au courtisan.

Permettez, monsieur, qué jé parlé à Vlaisé, et lui présenté uné réquêté dont boici lé sujet (en montrant l'insulaire).

BLAISE.

Ah! ah! monsieur de Fontignac, vous êtes un fin

[1] *L'insulaire.* Il y a ici une équivoque que la scène suivante éclaircit, mais qu'il est à propos d'expliquer tout de suite. L'*insulaire* est une femme, amoureuse de Blaise.

marle, vous voulez me prendre sans vart. Eh bian! le sujet de voute requête, à quoi prétend-il?

FONTIGNAC.

D'abord à botré cur, ensuite à botré main.

L'INSULAIRE.

Voilà ce que c'est.

BLAISE.

C'est coucher bian gros tout d'une fois. Voilà bian des affaires. Traite-t-on du cœur d'un homme comme de stilà d'une femme? faut bian d'autres çarimonies.

FONTIGNAC.

Jé mé suis pourtant fait fort dé botré consentément.

L'INSULAIRE.

J'ai compté sur l'amitié que vous avez pour Fontignac.

BLAISE.

Oui; mais voute compte n'est pas le mian : j'avons une autre arusmitique.

FONTIGNAC.

Né bous en défendez point. Il est temps qué botré modestie cédé la bictoire. Jé sais qu'ellé bous plaît, cetté tendré et charmanté fillé.

BLAISE.

Eh! mais, en vérité, taisez-vous donc, vous n'y songez pas. Il me viant des rougeurs que je ne sais où les mettre.

L'INSULAIRE.

Mon dessein n'est pas de vous faire de la peine :

et s'il est vrai que vous ne puissiez avoir du retour....

BLAISE.

Je ne dis pas ça.

FONTIGNAC.

Achébons donc. Qué tant dé mérité bous touché.

BLAISE, au courtisan.

En avez-vous assez vu? Ça commence à me rendre las. Je vas signer la requête.

LE COURTISAN.

Finis.

FONTIGNAC.

L'ami Vlaisé, j'entends qué monsieur bous encouragé.

BLAISE, à l'insulaire.

Morgué! il n'y a donc pus de répit; ous êtes bian pressée, ma mie!

L'INSULAIRE.

N'est-ce pas assez disputer?

BLAISE.

Eh bian! ce cœur, puisque vous le voulez tant, ous avez bian fait de le prenre; car, jarnicoton! je ne vous l'aurais pas baillé.

L'INSULAIRE.

Me voilà contente.

BLAISE, voyant Floris.

Tant mieux. Mais ne causons pus; v'là une autre amoureuse qui viant. (au courtisan.) Préparez-li une bonne moue, et regardez-moi-la par-dessus les épaules.

SCÈNE VIII.

LE COURTISAN, BLAISE, FONTIGNAC, L'INSULAIRE, FLORIS.

FLORIS.

Je reviens. Je n'étais sortie que pour vous éprouver, et vous n'avez que trop bien soutenu cette épreuve. Votre indifférence même commence à m'alarmer.

(Le courtisan la regarde sans rien dire.)

BLAISE, à Floris.

Vous n'êtes pas encore si malade.

FLORIS.

Faites-moi la grâce de me répondre.

LE COURTISAN.

J'aurais peur de finir vos alarmes, que je ne hais point.

BLAISE.

Ça est bon; ça tire honnêtement à sa fin.

FLORIS.

Mes alarmes que vous ne haïssez point? Expliquez-vous plus clairement.

(Le courtisan la regarde sans répondre.)

BLAISE.

Morgué! velà des yeux bian clairs!

FLORIS.

Ils me disent que vous m'aimez.

BLAISE.

C'est qu'ils disent ce qu'ils savent.

FONTIGNAC.

Cé sont des échos [1].

FLORIS.

Les en avouez-vous ?

LE COURTISAN.

Vous le voyez bien.

BLAISE.

Ça est donc bâclé ?

FLORIS.

Oui, cela est fait : en voilà assez ; et je me charge du reste auprès de mon père.

FONTIGNAC.

Bous n'irez pas lé chercher, car il est entré.

SCÈNE IX.

LE GOUVERNEUR, PARMENÈS, FLORIS, L'INSULAIRE, LE COURTISAN, LA COMTESSE, FONTIGNAC, SPINETTE, BLAISE.

LA COMTESSE.

Oui, seigneur, mettez le comble à vos bienfaits : je vous ai mille obligations ; joignez-y la grâce de m'accorder votre fils.

LE GOUVERNEUR.

Vous lui faites honneur, et je suis charmé que vous l'aimiez.

---

[1] *Cé sont des échos.* Des yeux qui sont des échos !

LA COMTESSE.

Tendrement.

BLAISE.

En rirait bian dans noute pays de voir ça.

LE GOUVERNEUR.

Mais c'est pourtant à vous à décider, mon fils; aimez-vous madame?

PARMENÈS, honteusement.

Oui, mon père.

FLORIS.

J'ai besoin de la même grâce, mon père, et je demande Alvarès.

LE GOUVERNEUR.

Je consens à tout. (en montrant Spinette.) Et cette jolie fille?

BLAISE.

Je vas faire son compte. (à Fontignac.) Vous m'avez tantôt présenté une requête, Fontignac; je vous la rends toute brandie pour noute amie Spinette. Que dites-vous à ça?

FONTIGNAC.

Jé rougis sous lé chapeau.

BLAISE.

Ça veut dire, tope. Où est donc le notaire pour tous ces mariages, et pour écrire le contrat?

LE GOUVERNEUR.

Nous n'en avons point d'autre ici que la présence de ceux devant qui on se marie. Quand on a de la raison, toutes les conventions sont faites. Puissent les dieux vous combler de leurs faveurs! Quelques-

uns de vos camarades languissent encore dans leur malheur ; je vous exhorte à ne rien oublier pour les en tirer. L'usage le plus digne qu'on puisse faire de son bonheur, c'est de s'en servir à l'avantage des autres. Que des fêtes à présent annoncent la joie que nous avons de vous voir devenus raisonnables.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

DIVERTISSEMENT[1].

Livrez-vous, jeunes cœurs, au dieu de la tendresse;
Vous pouvez, sans faiblesse,
Former d'amoureux sentimens.
La Raison, dont les lois sont prudentes et sages,
Ne vous défend pas d'être amans,
Mais d'être amans volages.

MENUET.

Quel plaisir de voir l'Amour,
Dans cet heureux séjour,
A la Raison faire sa cour!
Que ses armes
Ont pour nous de charmes!
Tous nos désirs,
Tous nos soupirs
Sont des plaisirs.

Jamais aucun regret ne vient troubler nos cœurs;
Dans cette île charmante,
D'une flamme innocente
Nous éprouvons tous les ardeurs,
Et la Raison gouverne les faveurs
Que l'Amour nous présente.

---

[1] *Divertissement.* Les éditions précédentes de Marivaux donnent la musique du vaudeville; nous avons cru qu'il n'y avait aucun inconvénient à la supprimer : la pièce n'est point de nature à être représentée; et quand même cette fantaisie passerait un jour par la tête des comédiens, ils se garderaient bien de conserver un air qui a toutes les grâces d'une musique de cent ans.

VAUDEVILLE.

Toi qui fais l'important,
Ta superbe apparence,
Tes grands airs, ta dépense,
Séduisent un peuple ignorant;
Tu lui parais un colosse, un géant.
Ici, ta grandeur cesse;
On voit ta petitesse,
Ton néant, ta bassesse;
Tu n'es enfin, chez la Raison,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embryon,
Qu'un mirmidon.

Philosophe arrogant,
Qui te moques sans cesse
De l'humaine faiblesse,
Tu t'applaudis d'en être exempt:
Dans l'univers tu te crois un géant.
Par la moindre disgrâce,
Ton courage se passe,
Ta fermeté se lasse.
Tu n'es plus, avec ta raison,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embryon,
Qu'un mirmidon.

Mortel indifférent,
Qui sans cesse déclames
Contre les douces flammes
Que fait sentir le tendre enfant,
Auprès de lui tu te crois un géant.
Qu'un bel œil se présente,
Sa douceur séduisante
Rend ta force impuissante.

Tu n'es plus, contre Cupidon,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embryon,
Qu'un mirmidon.

Qu'un nain soit opulent,
Malgré son air grotesque
Et sa taille burlesque,
Grâce à Plutus, il paraît grand :
L'or et l'argent de lui font un géant.
Mais, sans leur assistance,
La plus belle prestance
Perd son crédit en France;
Et l'on n'est, quand Plutus dit non,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embryon,
Qu'un mirmidon.

Que tu semblais ardent,
Mari, quand tu pris femme!
De l'excès de ta flamme
Tu lui parlais à chaque instant :
Avant l'hymen, tu te croyais géant.
Six mois de mariage
De ce hardi langage
T'ont fait perdre l'usage.
Tu n'es plus, pauvre fanfaron,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embryon,
Qu'un mirmidon.

UN PAYSAN.

Il n'y a pas long-temps
Que j'avais la barlue.
Ma foi, j'étais bian grue!
Chez vous, messieurs les courtisans,
Je croyais voir les plus grands des géans.
Aujourd'hui la lunette

Que la raison me prête
Rend ma visière nette.
Je vois dans toutes vos façons,
De petits garçons,
Des embryons,
Des mirmidons.

AU PARTERRE.

Partisans du bon sens,
Vous, dont l'heureux génie
Fut formé par Thalie,
Nous en croirons vos jugemens.
Chez vous, des nains ne sont point des géans.
Si notre comédie
Par vous est applaudie,
Nous craindrons peu l'envie.
Vous contraindrez, par vos leçons,
Les petits garçons,
Les embryons,
Les mirmidons.

FIN DE L'ILE DE LA RAISON.

LA

SURPRISE DE L'AMOUR,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois par les comédiens ordinaires du roi, au mois de décembre 1727.

JUGEMENT

SUR

LA SURPRISE DE L'AMOUR.

On retrouvera à son rang, dans la série des pièces du Théâtre-Italien, une comédie également en trois actes, et qui porte aussi le titre de *la Surprise de l'amour*. Cette pièce est antérieure de près de six ans à celle qu'on va lire. Comme il y a quelque analogie entre les deux ouvrages, Marivaux crut devoir leur donner un même titre, en ajoutant seulement à celui qui venait le dernier un adjectif ordinal. Il y eut donc une *seconde Surprise de l'amour*, et voici, je crois, ce qui l'engagea à conserver à la nouvelle pièce la dénomination de l'ancienne.

La *Surprise de l'amour*, jouée en 1722 aux *Italiens*, obtint un succès de vogue, grâce au talent que déploya, dans le rôle de la comtesse, la célèbre Silvia; à la mort de l'actrice, le succès ne fut plus le même, et la pièce fut abandonnée du public. Elle ne manque point d'esprit, elle est de Marivaux; il y a même plus de gaîté que dans la plupart de ses autres ouvrages dramatiques; mais cette gaîté est appropriée au théâtre d'Arlequin, et les bouffonneries de ce personnage de convention étaient goûtées sur une scène où l'on était accoutumé à les entendre. Les *Italiens*,

dans leurs pièces françaises, jouissaient alors du privilége dont jouissent aujourd'hui nos théâtres secondaires; l'indulgence du public y tolère et y applaudit tous les jours des folies et des vivacités qu'il sifflerait impitoyablement sur une scène plus relevée.

Marivaux devait une revanche à la Comédie-Française, pour son *Ile de la Raison;* il ne la lui fit pas attendre. C'était au mois de septembre 1727 que *l'Ile de la Raison* avait été engloutie au bruit d'un orage effroyable de sifflets. Moins de quatre mois s'écoulèrent, et à la place de l'île infortunée, on vit paraître une seconde *Surprise de l'amour,* qui offrit un dédommagement raisonnable à l'amour-propre de notre auteur et aux intérêts des comédiens.

Nous avons pensé qu'avec cette explication, il devenait inutile de conserver au titre cette épithète de *seconde Surprise,* qui ne nous a paru propre qu'à embarrasser le lecteur. Outre qu'elle est inintelligible pour celui qui, n'ayant ouvert encore que le premier volume, ignore ce qui peut être renfermé dans les volumes suivans, elle nous paraît former une équivoque, et une équivoque est toujours bonne à éviter. On ne sait pas, en effet, s'il est question d'une comédie intitulée *la seconde Surprise de l'amour,* par relation à une comédie antérieure, ou si l'auteur entend parler d'une surprise faite de nouveau par l'amour à des personnes qui en auraient déjà éprouvé une première. L'inscription des dates en tête de chacune des pièces nous a paru suffisante pour fixer l'ordre dans lequel l'une et l'autre ont été composées.

J'ai dit plus haut qu'il y avait quelque rapport entre les pièces des deux théâtres. On devine facilement ce qu'elles peuvent avoir de commun. Ce sont deux cœurs frappés sans s'en douter d'un trait imprévu de l'amour,

et qui, en dépit de résolutions imprudentes, finissent par se livrer à un sentiment impérieux qui en triomphe; mais les motifs de la résistance ne sont pas les mêmes. Dans la pièce *italienne* (je l'appelle ainsi pour abréger), un homme indignement trahi par sa maîtresse a juré haine à toutes les femmes; il se retire à la campagne, et là, n'ayant d'autre société que son valet Arlequin, qui a subi la même destinée que son maître, il nourrit dans la solitude le chagrin dont il est dévoré, et son antipathie pour un sexe perfide. Il a pour voisine une fort jolie comtesse, qui affecte d'être encore plus éloignée du commerce des hommes que Lélio ne paraît l'être de celui des femmes; des incidens inattendus rapprochent nos deux étourdis : un attrait mutuel, plus puissant que leur volonté, les oblige à se rechercher sous différens prétextes; l'amour se met de la partie, et leur hymen s'achève avant la fin de la journée.

Dans la pièce française, la scène se passe à Paris; le chevalier a perdu une maîtresse adorée: Angélique, qui aimait le chevalier, s'est soustraite au malheur d'un autre mariage, en prenant le parti du couvent; désespéré, furieux, l'amant quitte le lieu funeste où il a été témoin du sacrifice, et revient habiter à Paris une maison vouée désormais au deuil et à la solitude.

Cette maison touche à celle d'une jeune veuve non moins affligée, non moins inconsolable que le chevalier; unie pendant un mois seulement à un mari qu'elle chérissait de l'amour le plus tendre, et que la mort lui a enlevé depuis six mois, elle ne permet d'autre distraction à ses douleurs que la lecture de quelques ouvrages sérieux et philosophiques. Pour mieux remplir cet objet, elle s'est attaché un lecteur en titre d'office, une espèce de savant en *us*, personnage fort ridicule, qui fait, en passant, la

cour à la soubrette dont il est bafoué, et qui fatigue la marquise et tous les gens de la maison par des manières aussi lourdes que ses citations sont pédantesques et ennuyeuses.

Une tristesse commune est un lien sympathique. Les infortunés aiment à pleurer ensemble. C'est déjà une sorte de consolation. Le chevalier se fait donc présenter a la marquise; le rapprochement est facile. Le jardin appartient également aux deux maisons contiguës : les deux affligés peuvent se voir sans scandale, tous les jours et à toutes les heures de la journée. Ils mettent l'occasion à profit. Viennent d'abord les épanchemens de la confiance; on se parle avec attendrissement de la perte que l'on a faite; chacun prend sa part des regrets de l'autre. Ce doux intérêt inspire une estime réciproque ; on se l'avoue mutuellement; et comment, d'une estime aussi bien fondée, ne sortirait-il pas un peu d'amitié? On sait, pour un jeune homme et une jeune femme de vingt ans, ce que veut dire ce mot *amitié*. Un mouvement de jalousie excité par la présence d'un prétendu assez froidement accueilli par la marquise, éclaire nos deux amans sur les vrais sentimens de leur cœur; le rival est éconduit, et une déclaration franche des deux parts se termine dans la soirée même par l'intervention d'un notaire.

D'après le plan des deux pièces, on peut aisément juger que la première prête davantage à la gaîté, la seconde davantage à l'intérêt; les brusqueries de Lélio et les bouffonneries d'Arlequin ont un côté plus plaisant que les jérémiades légèrement hypocrites du chevalier et de la marquise; mais en revanche, dans la seconde *Surprise de l'amour*, la passion est maniée avec plus d'art, le cœur humain sondé avec plus de profondeur; on suit avec un plaisir dans lequel il entre un peu de malice, les progrès

d'un amour démenti inutilement par des paroles dont on sent à chaque scène la futilité. Cette opposition obligée entre le langage et les affections connues des personnages est aussi une source de comique et d'excellent comique. Il n'est aucun de ces mots qui, par leur innocente dissimulation, n'appelle le sourire sur les lèvres. Mais tous les spectateurs ne sont pas en état de saisir des traits fins et délicats dont la pointe s'émousse contre la grossièreté de leurs organes. Les combats du cœur, les réticences d'une pudeur qui vole au devant de sa défaite, l'embarras d'un aveu comprimé par des convenances et par des engagemens antérieurs, ne sont pas des mystères à la portée de toutes les intelligences. Des ouvrages composés dans cet ordre d'idées ont besoin, pour être appréciés, d'être exécutés à la scène avec une grande supériorité. Quand il s'agit de rendre des caractères fortement prononcés, l'acteur est, comme on dit, porté par le rôle, et la médiocrité même trouve le moyen de s'y faire applaudir; mais dans des rôles composés avec finesse, où le visage ne doit pas être d'accord avec les paroles, où la bouche, loin d'être l'interprète de la pensée, n'est que l'organe d'une dissimulation continuelle, on conçoit de quel art prodigieux l'acteur a besoin pour être compris du public, lorsqu'il a évité de l'être par son interlocuteur; lorsque, brûlant d'amour, il ne doit exprimer que l'indifférence, et que néanmoins, dans l'expression même de cette indifférence, doit percer le sentiment véritable qui le subjugue.

Cette considération explique le sort qu'éprouvèrent sur deux théâtres différens les deux *Surprises de l'amour*. La comédie des *Français*, beaucoup meilleure que celle des *Italiens*, fut beaucoup moins heureuse; elle n'avait point rencontré de Silvia. Elle se releva cependant; elle est même restée au répertoire, et il serait digne de l'actrice

admirable qui prête tant de charme aux *Fausses Confidences*, au *Jeu de l'Amour et du Hasard*, de nous rendre un ouvrage dont la représentation, en ajoutant à sa gloire, servirait utilement les intérêts de sa société.

Peut-être serait-il à propos, dans cette supposition, de faire quelques changemens au personnage d'Hortensius, qui est très-chargé sans en être plus comique, et qui est devenu tout-à-fait étranger à nos mœurs. L'érudition se concilie parfaitement aujourd'hui avec le savoir-vivre, et le pédantisme lui-même, qui n'est que l'affectation de faire parade de sa science, dépouillé de ses formes grossières, n'a point cessé d'être ennuyeux; mais il est devenu moins ridicule.

Tous les autres rôles sont propres à faire valoir, chacun dans leur genre, les acteurs qui s'en chargeraient. Celui de Lisette fit la réputation de mademoiselle Quinault-Dufresne, si célèbre par la société qu'elle réunissait chez elle sous le nom de société du *bout du banc*, et qui, se composant de Voltaire, de Destouches, de Marivaux, du comte de Caylus, du marquis d'Argenson, aurait pu s'appeler avec plus de justice la société du *haut du banc*. Mademoiselle Quinault quitta le théâtre en 1741, et la Comédie-Française lui paya pendant quarante-sept ans la pension de mille francs qu'elle avait obtenue à sa retraite. Elle mourut en 1788.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE, jeune veuve.

LE CHEVALIER.

LE COMTE.

LISETTE, suivante de la marquise.

LUBIN, valet du chevalier.

M. HORTENSIUS, pédant.

La scène est à Paris, dans la maison de la marquise.

LA

SURPRISE DE L'AMOUR.

ACTE I.

SCÈNE I.

LA MARQUISE, LISETTE.

(*La marquise entre tristement sur la scène; Lisette la suit sans qu'elle le sache.*)

LA MARQUISE, s'arrêtant et soupirant.

AH!

LISETTE, derrière elle.

Ah!

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que j'entends là? Ah! c'est vous!

LISETTE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

De quoi soupirez-vous?

LISETTE.

Moi? de rien; vous soupirez : je prends cela pour une parole, et je vous réponds de même.

LA MARQUISE.

Fort bien; mais qui est-ce qui vous a dit de me suivre?

LISETTE.

Qui me l'a dit, madame? Vous m'appelez, je viens; vous marchez, je vous suis : j'attends le reste.

LA MARQUISE.

Je vous ai appelée, moi!

LISETTE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Allez, vous rêvez, retournez-vous-en; je n'ai pas besoin de vous.

LISETTE.

Retournez-vous-en! les personnes affligées ne doivent pas rester seules, madame.

LA MARQUISE.

Ce sont mes affaires; laissez-moi.

LISETTE.

Cela ne fait qu'augmenter leur tristesse.

LA MARQUISE.

Ma tristesse me plaît.

LISETTE.

Et c'est à ceux qui vous aiment à vous secourir dans cet état-là; je ne veux pas vous laisser mourir de chagrin.

LA MARQUISE.

Ah! voyons donc où cela ira.

LISETTE.

Pardi! il faut bien se servir de sa raison dans la

vie, et ne pas quereller les gens qui sont attachés à nous.

LA MARQUISE.

Il est vrai que votre zèle est fort bien entendu; pour m'empêcher d'être triste, il me met en colère.

LISETTE.

Eh bien! cela distrait toujours un peu : il vaut mieux quereller que soupirer.

LA MARQUISE.

Eh ! laissez-moi ; je dois soupirer toute ma vie.

LISETTE.

Vous devez, dites-vous ? Oh ! vous ne paierez jamais cette dette-là : vous êtes trop jeune, elle ne saurait être sérieuse.

LA MARQUISE.

Eh ! ce que je dis là n'est que trop vrai : il n'y a plus de consolation pour moi, il n'y en a plus. Après deux ans de l'amour le plus tendre, épouser ce que l'on aime, ce qu'il y avait de plus aimable au monde; l'épouser et le perdre un mois après !

LISETTE.

Un mois! c'est toujours autant de pris [1]. Je connais une dame qui n'a gardé son mari que deux jours ; c'est cela qui est piquant.

---

[1] *Un mois ! c'est toujours autant de pris.* Quelle que puisse être la familiarité de Lisette avec sa maîtresse, quelque défiance qu'elle ait conçue de la sincérité de sa douleur, elle répond avec autant de dureté que de mauvais goût. La marquise a tort de ne pas la mettre sur-le-champ à la porte.

LA MARQUISE.

J'ai tout perdu, vous dis-je.

LISETTE.

Tout perdu! Vous me faites trembler; est-ce que tous les hommes sont morts?

LA MARQUISE.

Eh! que m'importe qu'il reste des hommes?

LISETTE.

Ah! madame, que dites-vous là? Que le ciel les conserve! ne méprisons jamais nos ressources.

LA MARQUISE.

Mes ressources! à moi, qui ne veux plus m'occuper que de ma douleur! moi qui ne vis presque plus que par un effort de raison!

LISETTE.

Comment donc! par un effort de raison! Voilà une pensée qui n'est pas de ce monde : mais vous êtes bien fraîche pour une personne qui se fatigue tant!

LA MARQUISE.

Je vous prie, Lisette, point de plaisanterie; vous me divertissez quelquefois; mais je ne suis pas à présent en situation de vous écouter.

LISETTE.

Ah! çà, madame, sérieusement, je vous trouve le meilleur visage du monde. Voyez ce que c'est! quand vous aimiez la vie, peut-être que vous n'étiez pas si belle; la peine de vivre vous donne un air plus vif et plus mutin dans les yeux, et je vous conseille de batailler toujours contre la vie, cela vous réussit on ne peut pas mieux.

LA MARQUISE.

Que vous êtes folle ! je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

LISETTE.

N'auriez-vous pas dormi, en rêvant que vous ne dormiez point[1] ? car vous avez le teint bien reposé : mais vous êtes un peu trop négligée, et je suis d'avis de vous arranger un peu la tête. La Brie, qu'on apporte ici la toilette de madame.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que tu vas faire ? Je n'en veux point.

LISETTE.

Vous n'en voulez point, vous refusez le miroir ! Un miroir, madame ! savez-vous bien que vous me faites peur ; cela serait sérieux, pour le coup, et nous allons voir cela. Il ne sera pas dit que vous serez charmante impunément : il faut que vous le voyiez, et que cela vous console, et qu'il vous plaise de vivre. (On apporte la toilette. Lisette avance un siége.) Allons, madame, mettez-vous là : que je vous ajuste. Tenez, le savant que vous avez pris chez vous ne vous lira point de livre si consolant que ce que vous allez voir.

LA MARQUISE.

Oh ! tu m'ennuies : qu'ai-je besoin d'être mieux que je ne suis ? Je ne veux voir personne.

---

[1] *N'auriez-vous pas dormi, en rêvant que vous ne dormiez point ?* Cela est bien spirituel, mais aussi cela est bien subtil et bien métaphysique pour une soubrette.

LISETTE.

De grâce, un petit coup d'œil sur la glace, un seul petit coup d'œil; quand vous ne le donneriez que de côté : tâtez-en seulement.

LA MARQUISE.

Si tu voulais bien me laisser en repos.

LISETTE.

Quoi ! votre amour-propre ne dit plus mot, et vous n'êtes pas à l'extrémité ! cela n'est pas naturel, et vous trichez. Faut-il vous parler franchement ? Je vous disais que vous étiez plus belle qu'à l'ordinaire : mais la vérité est que vous êtes très-changée, et je voulais vous attendrir un peu pour un visage que vous abandonnez bien durement.

LA MARQUISE.

Il est vrai que je suis dans un terrible état.

LISETTE.

Il n'y a donc qu'à emporter la toilette ? La Brie, remettez cela où vous l'avez pris.

LA MARQUISE.

Je ne me pique plus ni d'agrément ni de beauté.

LISETTE.

Madame, la toilette s'en va, je vous en avertis.

LA MARQUISE.

Mais, Lisette, je suis donc bien épouvantable ?

LISETTE.

Extrêmement changée.

LA MARQUISE.

Voyons donc ; car il faut bien que je me débarrasse de toi.

LISETTE.

Ah ! je respire, vous voilà sauvée : allons, courage, madame. (On rapporte le miroir.)

LA MARQUISE.

Donne le miroir ; tu as raison, je suis bien abattue.

LISETTE, lui donnant le miroir.

Ne serait-ce pas un meurtre que de laisser dépérir ce teint-là, qui n'est que lis et que roses, quand on en a soin? Rangez-moi ces cheveux qui sont épars, et qui vous cachent les yeux. Ah ! les fripons! comme ils ont encore l'œillade assassine! ils m'auraient déjà brûlé, si j'étais de leur compétence : ils ne demandent qu'à faire du mal.

LA MARQUISE, rendant le miroir.

Tu rêves ; on ne peut pas les avoir plus battus.

LISETTE.

Oui ! battus! Ce sont de bons hypocrites. Que l'ennemi vienne, il verra beau jeu. Mais voici, je pense, un domestique de monsieur le chevalier. C'est ce valet de campagne si naïf, qui vous a tant divertie il y a quelques jours.

LA MARQUISE.

Que me veut son maître? Je ne vois personne [1].

---

[1] *Que me veut son maître? Je ne vois personne.* Toute cette scène est excellente ; elle expose parfaitement le caractère de la marquise ; sa feinte répugnance à consulter son miroir, la complaisance avec laquelle elle se laisse aller à y contempler ses traits, son indulgence pour les plaisanteries de Lisette, tout cela prépare le dénouement, et annonce que l'aimable veuve ne sera pas éternellement inconsolable.

LISETTE.

Il faut bien l'écouter.

SCÈNE II.

LUBIN, LA MARQUISE, LISETTE.

LUBIN.

Madame, pardonnez l'embarras.....

LISETTE.

Abrége, abrége, il t'appartient bien d'embarrasser madame!

LUBIN.

Il vous appartient bien de m'interrompre, ma mie! est-ce qu'il ne m'est pas libre d'être honnête?

LA MARQUISE.

Finis; de quoi s'agit-il?

LUBIN.

Il s'agit, madame, que monsieur le chevalier m'a dit.... ce que votre femme de chambre m'a fait oublier.

LISETTE.

Quel original!

LUBIN.

Cela est vrai; mais quand la colère me prend, ordinairement la mémoire me quitte.

LA MARQUISE.

Retourne donc savoir ce que tu me veux.

LUBIN.

Oh! ce n'est pas la peine, madame, et je m'en res-

souviens à cette heure. C'est que nous arrivâmes hier tous deux à Paris, monsieur le chevalier et moi, et que nous en partons demain pour n'y revenir jamais : ce qui fait que monsieur le chevalier vous mande que vous ayez à trouver bon qu'il ne vous voie point cette après-dînée, et qu'il ne vous assure point de ses respects, sinon ce matin, si cela ne vous déplaisait pas, pour vous dire adieu, à cause de l'incommodité de ses embarras.

LISETTE.

Tout ce galimatias-là signifie que monsieur le chevalier souhaiterait vous voir à présent.

LA MARQUISE.

Sais-tu ce qu'il a à me dire ? car je suis dans l'affliction.

LUBIN, d'un ton triste, et à la fin pleurant.

Il a à vous dire que vous ayez la bonté de l'entretenir un quart-d'heure. Pour ce qui est d'affliction, ne vous embarrassez pas, madame ; il ne nuira pas à la vôtre : au contraire ; car il est encore plus triste que vous, et moi aussi : nous faisons compassion à tout le monde.

LISETTE.

Mais, en effet, je crois qu'il pleure.

LUBIN.

Oh ! vous ne voyez rien ; je pleure bien autrement quand je suis seul ; mais je me retiens par honnêteté.

LISETTE.

Tais-toi.

LA MARQUISE.

Dis à ton maître qu'il peut venir [1], et que je l'attends; et vous, Lisette, quand monsieur Hortensius sera revenu, qu'il vienne sur-le-champ me montrer les livres qu'il a dû m'acheter. (elle soupire en s'en allant.) Ah !

SCÈNE III.

LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

La voilà qui soupire, et c'est toi qui en es cause, butor que tu es; nous avons bien affaire de tes pleurs.

LUBIN.

Ceux qui n'en veulent pas n'ont qu'à les laisser; ils ont fait plaisir à madame, et monsieur le chevalier l'accommodera bien autrement; car il soupire encore bien mieux que moi.

LISETTE.

Qu'il s'en garde bien : dis-lui de cacher sa douleur; je ne t'arrête que pour cela; ma maîtresse n'en a déjà que trop, et je veux tâcher de l'en guérir : entends-tu ?

LUBIN.

Pardi ! tu cries assez haut.

LISETTE.

Tu es bien brusque. Eh ! de quoi pleurez-vous donc tous deux ? peut-on le savoir ?

---

[1] *Dis à ton maître qu'il peut venir.* Voilà le premier pas fait; le motif qui détermine la marquise est naturel et vrai : il est tout simple que deux affligés aient du plaisir à réunir leurs douleurs.

LUBIN.

Ma foi, de rien : moi, je pleure parce que je le veux bien ; car si je voulais, je serais gaillard.

LISETTE.

Le plaisant garçon !

LUBIN.

Oui, mon maître soupire, parce qu'il a perdu une maîtresse ; et comme je suis le meilleur cœur du monde, moi, je me suis mis à faire comme lui pour l'amuser : de sorte que je vais toujours pleurant sans être fâché, seulement par compliment [1].

LISETTE rit.

Ah ! ah ! ah ! ah !

LUBIN, en riant.

Eh ! eh ! eh ! Tu en ris ? J'en ris quelquefois de même, mais rarement ; car cela me dérange. J'ai pourtant perdu aussi une maîtresse, moi ; mais, comme je ne la verrai plus, je l'aime toujours sans en être plus triste. (il rit.) Eh ! eh ! eh !

LISETTE.

Il me divertit. Adieu ; fais ta commission, et ne manque pas d'avertir monsieur le chevalier de ce que je t'ai dit.

LUBIN, riant.

Adieu, adieu.

---

[1] *Seulement par compliment*. Par honnêteté ; *compliment* est un témoignage de joie ou de douleur que l'on rend à ses amis, quand il leur est arrivé quelque bonne ou quelque mauvaise fortune. (*Dict. de Trévoux.*) Il est aujourd'hui peu usité en ce sens.

LISETTE.

Comment donc! tu me lorgnes, je pense?

LUBIN.

Oui-dà, je te lorgne.

LISETTE.

Tu ne pourras plus te remettre à pleurer.

LUBIN.

Gageons que si.... veux-tu voir?

LISETTE.

Va-t'en, ton maître t'attendra.

LUBIN.

Je ne l'en empêche pas.

LISETTE.

Je n'ai que faire d'un homme qui part demain; retire-toi.

LUBIN.

A propos, tu as raison, et ce n'est pas la peine d'en dire davantage : adieu donc, la fille.

LISETTE.

Bonjour, l'ami.

SCÈNE IV.

LISETTE, *seule.*

Ce bouffon-là est amusant : mais voici monsieur Hortensius, aussi chargé de livres qu'une bibliothèque. Que cet homme-là m'ennuie avec sa doctrine ignorante! Quelle fantaisie a madame, d'avoir pris ce personnage-là chez elle pour la conduire dans ses

lectures et amuser sa douleur! Que les femmes du monde ont de travers!

SCÈNE V.

HORTENSIUS [1], LISETTE.

LISETTE.

Monsieur Hortensius, madame m'a chargé de vous dire que vous alliez lui montrer les livres que vous avez achetés pour elle.

HORTENSIUS.

Je serai ponctuel à obéir, mademoiselle Lisette; et madame la marquise ne pouvait charger de ses ordres personne qui me les rendît plus dignes de ma prompte obéissance.

LISETTE.

Ah! le joli tour de phrase! comment! vous me saluez de la période la plus galante qui se puisse, et l'on sent bien qu'elle part d'un homme qui sait sa rhétorique.

HORTENSIUS.

La rhétorique que je sais là-dessus, mademoiselle, ce sont vos beaux yeux qui me l'ont apprise.

---

[1] *Hortensius.* Ce personnage est calqué sur le Bobinet de *la Comtesse d'Escarbagnas*; mais il est beaucoup moins plaisant. Une provinciale grotesque peut donner pour précepteur à M. le comte, son fils, un pedant ridicule. La marquise, femme de bon ton, d'esprit et de goût, qui a le choix des hommes qu'elle s'attache, n'a eu aucune raison d'introduire chez elle, et n'a du moins aucun motif de garder un homme insupportable tel qu'Hortensius.

LISETTE.

Mais ce que vous me dites là est merveilleux! Je ne savais pas que mes beaux yeux enseignassent la rhétorique.

HORTENSIUS.

Ils ont mis mon cœur en état de soutenir thèse, mademoiselle; et pour essai de ma science, je vais, si vous l'avez pour agréable, vous donner un petit argument en forme.

LISETTE.

Un argument à moi! je ne sais ce que c'est, je ne veux point tâter de cela : adieu.

HORTENSIUS.

Arrêtez, voyez mon petit syllogisme; je vous assure qu'il est concluant.

LISETTE.

Un syllogisme! eh! que voulez-vous que je fasse de cela?

HORTENSIUS.

Écoutez. On doit son cœur à ceux qui vous donnent le leur : je vous donne le mien : *ergò,* vous me devez le vôtre.

LISETTE.

Est-ce là tout? Oh! je sais la rhétorique aussi, moi. Tenez : on ne doit son cœur qu'à ceux qui le prennent : assurément vous ne prenez pas le mien : *ergò,* vous ne l'aurez pas. Bonjour.

HORTENSIUS, l'arrêtant.

La raison répond.....

LISETTE.

Oh! pour la raison, je ne m'en mêle point; les filles de mon âge n'ont point de commerce avec elle. Adieu, monsieur Hortensius; que le ciel vous bénisse, vous, votre thèse et votre syllogisme!

HORTENSIUS.

J'avais pourtant fait de petits vers latins sur vos beautés.

LISETTE.

Eh! mais, monsieur Hortensius, mes beautés n'entendent que le français.

HORTENSIUS.

On peut vous les traduire.

LISETTE.

Achevez donc, car j'ai hâte.

HORTENSIUS.

Je crois les avoir serrés dans un livre.

LISETTE, à part, voyant venir la marquise.

Voilà madame, laissons-le chercher son papier.
(Elle se retire.)

HORTENSIUS, comme en feuilletant.

Je vous y donne le nom d'Hélène, de la manière du monde la plus poétique, et j'ai pris la liberté de m'appeler le Pâris de l'aventure : les voilà, cela est galant.

SCÈNE VI.

HORTENSIUS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire, avec cette aventure où vous vous appelez Pâris? A qui parliez-vous? Voyons ce papier.

HORTENSIUS.

Madame, c'est un trait de l'histoire des Grecs dont mademoiselle Lisette me demandait l'explication.

LA MARQUISE.

Elle est bien curieuse, et vous bien complaisant! Où sont les livres que vous m'avez achetés, monsieur?

HORTENSIUS.

Je les tiens, madame, tous bien conditionnés, et d'un prix fort raisonnable; souhaitez-vous les voir?

LA MARQUISE.

Montrez.

UN LAQUAIS.

Voici monsieur le chevalier, madame.

LA MARQUISE.

Faites entrer. (à Hortensius.) Portez-les chez moi [1], nous les verrons tantôt.

---

[1] *Portez-les chez moi.* Elle vient de dire: *Montrez.* On annonce le chevalier; la marquise remet à un autre moment la visite de ses livres. Son inclination secrète commence à se trahir. C'est surtout dans le développement progressif des caractères que brille le talent de Marivaux.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, madame, d'une visite sans doute importune, surtout dans la situation où je sais que vous êtes.

LA MARQUISE.

Ah ! votre visite ne m'est point importune, je la reçois avec plaisir; puis-je vous rendre quelque service? de quoi s'agit-il? Vous me paraissez bien triste.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, madame, un homme au désespoir, et qui va se confiner dans le fond de sa province, pour y finir une vie qui lui est à charge.

LA MARQUISE.

Que me dites-vous-là? Vous m'inquiétez; que vous est-il donc arrivé?

LE CHEVALIER.

Le plus grand de tous les malheurs, le plus sensible, le plus irréparable; j'ai perdu Angélique, et je la perds pour jamais.

LA MARQUISE.

Comment donc! Est-ce qu'elle est morte?

LE CHEVALIER.

C'est la même chose pour moi. Vous savez où elle s'était retirée depuis huit mois pour se soustraire au mariage auquel son père voulait la contraindre; nous espérions tous deux que sa retraite fléchirait le père :

il a continué de la persécuter; et, lasse apparemment de ses persécutions, accoutumée à notre absence, désespérant sans doute de me voir jamais à elle, elle a cédé, renoncé au monde, et s'est liée par des nœuds qu'elle ne peut plus rompre. Il y a deux mois que la chose est faite. Je la vis la veille, je lui parlai, je me désespérai, et ma désolation, mes prières, mon amour, tout m'a été inutile. J'ai été témoin de mon malheur; j'ai depuis toujours demeuré dans le lieu; il a fallu m'en arracher, je n'en arrivai qu'avant-hier. Je me meurs, je voudrais mourir, et je ne sais pas comment je vis encore.

LA MARQUISE.

En vérité, il semble, dans le monde, que les afflictions ne soient faites que pour les honnêtes gens.

LE CHEVALIER.

Je devrais retenir ma douleur, madame; vous n'êtes que trop affligée vous-même.

LA MARQUISE.

Non, chevalier, ne vous gênez point; votre douleur fait votre éloge, je la regarde comme une vertu; j'aime à voir un cœur estimable; car cela est si rare! Hélas! il n'y a plus de mœurs, plus de sentiment dans le monde. Moi qui vous parle, on trouve étonnant que je pleure depuis six mois; vous passerez aussi pour un homme extraordinaire; il n'y aura que moi qui vous plaindrai véritablement, et vous êtes le seul qui rendrez justice à mes pleurs. Vous me ressemblez; vous êtes né sensible, je le vois bien.

LE CHEVALIER.

Il est vrai, madame, que mes chagrins ne m'empêchent pas d'être touché des vôtres.

LA MARQUISE.

J'en suis persuadée; mais venons au reste : que me voulez-vous?

LE CHEVALIER.

Je ne verrai plus Angélique; elle me l'a défendu, et je veux lui obéir.

LA MARQUISE.

Voilà comment pense un honnête homme, par exemple.

LE CHEVALIER

Voici une lettre que je ne saurais lui faire tenir, et qu'elle ne recevrait point de ma part; vous allez incessamment à votre campagne, qui est voisine du lieu où elle est; faites-moi, je vous supplie, le plaisir de la lui donner vous-même. La lire est la seule grâce que je lui demande : et si, à mon tour, madame, je pouvais jamais vous obliger....

LA MARQUISE, l'interrompant.

Eh! qui est-ce qui en doute? Dès que vous êtes capable d'une vraie tendresse, vous êtes né généreux, cela s'en va sans dire; je sais à présent votre caractère comme le mien; les bons cœurs se ressemblent, chevalier : mais la lettre n'est point cachetée.

LE CHEVALIER.

Je ne sais ce que je fais, dans le trouble où je

suis : puisqu'elle ne l'est point, lisez-la, madame [1]; vous en jugerez mieux combien je suis à plaindre : nous causerons plus long-temps ensemble, et je sens que vôtre conversation me soulage.

LA MARQUISE.

Tenez, sans compliment, depuis six mois, je n'ai eu de moment supportable que celui-ci; et la raison de cela, c'est qu'on aime à soupirer avec ceux qui vous entendent : lisons la lettre.

(Elle lit.)

« J'avais dessein de vous revoir encore, Angélique ;
« mais j'ai songé que je vous désobligerais, et je m'en
« abstiens ; après tout, qu'aurais-je été chercher? je ne
« saurais le dire; tout ce que je sais, c'est que je vous ai
« perdue, que je voudrais vous parler pour redoubler la
« douleur de ma perte, pour m'en pénétrer jusqu'à mou-
« rir. »

LA MARQUISE, s'interrompant.

Pour m'en pénétrer jusqu'à mourir! Mais cela est étonnant; ce que vous dites là, chevalier, je l'ai pensé mot pour mot dans mon affliction; peut-on se rencontrer jusque-là! En vérité, vous me donnez bien de l'estime pour vous [2]; achevons.

---

[1] *Lisez-la, madame.* Le piége est habilement tendu; le chevalier trouve, comme par distraction, le moyen d'intéresser la sensibilité de la marquise, en lui donnant une preuve écrite de la sienne. C'est une de ces combinaisons qui, pour être bien senties à la représentation, ont besoin d'un acteur intelligent.

[2] *Vous me donnez bien de l'estime pour vous?* La marquise se trompe d'expression : de l'estime!

(Elle reprend la lecture de la lettre.)

« Mais c'en est fait, et je ne vous écris que pour vous « demander pardon de ce qui m'échappa contre vous à « notre dernière entrevue. Vous me quittiez pour jamais, « Angélique; j'étais au désespoir, et dans ce moment-là, « je vous aimais trop pour vous rendre justice : mes re- « proches vous coûtèrent des larmes, je ne voulais pas « les voir; je voulais que vous fussiez coupable, et que « vous crussiez l'être, et j'avoue que j'offensais la vertu « même. Adieu, Angélique; ma tendresse ne finira qu'a- « vec ma vie, et je renonce à tout engagement. J'ai voulu « que vous fussiez contente de mon cœur, afin que l'es- « time que vous aurez pour lui excuse la tendresse dont « vous m'honorâtes. »

LA MARQUISE, après avoir lu, et rendant la lettre.

Allez, chevalier, avec cette façon-là de sentir, vous n'êtes point à plaindre; quelle lettre! Autrefois le marquis m'en écrivit une à peu près de même [1] : je croyais qu'il n'y avait que lui au monde qui en fût capable; vous étiez son ami, et je ne m'en étonne pas.

LE CHEVALIER.

Vous savez combien son amitié m'était chère.

LA MARQUISE.

Il ne la donnait qu'à ceux qui la méritaient.

---

[1] *Autrefois le marquis m'en écrivit une à peu près de même.* Il y a à parier que la marquise se permet là un petit mensonge, dont le but n'est pas difficile à apercevoir. A quelle occasion le marquis aurait-il pu écrire à la marquise une lettre semblable à celle que le chevalier adresse à Angélique?

LE CHEVALIER.

Que cette amitié-là me serait d'un grand secours, s'il vivait encore!

LA MARQUISE, pleurant.

Sur ce pied-là, nous l'avons donc perdu tous deux.

LE CHEVALIER.

Je crois que je ne lui survivrai pas long-temps.

LA MARQUISE.

Non, chevalier : vivez pour me donner la satisfaction de voir son ami le regretter avec moi. A la place de son amitié, je vous donne la mienne.

LE CHEVALIER.

Je vous la demande de tout mon cœur, elle sera ma ressource; je prendrai la liberté de vous écrire, vous voudrez bien me répondre, et c'est une espérance consolante que j'emporte en partant.

LA MARQUISE.

En vérité, chevalier, je souhaiterais que vous restassiez; il n'y a qu'avec vous que ma douleur se verrait libre.

LE CHEVALIER.

Si je restais, je romprais avec tout le monde, et ne voudrais voir que vous.

LA MARQUISE.

Mais, effectivement, faites-vous bien de partir? Consultez-vous : il me semble qu'il vous sera plus doux d'être moins éloigné d'Angélique.

LE CHEVALIER.

Il est vrai que je pourrais vous en parler quelquefois.

LA MARQUISE.

Oui; je vous plaindrais, du moins, et vous me plaindriez aussi : cela rend la douleur plus supportable.

LE CHEVALIER.

En vérité, je crois que vous avez raison.

LA MARQUISE.

Nous sommes voisins.

LE CHEVALIER.

Nous demeurons comme dans la même maison, puisque le même jardin nous est commun [1].

LA MARQUISE.

Nous sommes affligés, nous pensons de même.

LE CHEVALIER.

L'amitié nous sera d'un grand secours.

LA MARQUISE.

Nous n'avons que cette ressource-là dans les afflictions, vous en conviendrez. Aimez-vous la lecture?

LE CHEVALIER.

Beaucoup.

---

[1] *Nous demeurons comme dans la même maison, puisque le même jardin nous est commun.* Il y a de l'art à établir clairement le lieu de la scène; les entrevues réitérées du chevalier et de la marquise paraîtront par la suite plus vraisemblables.

LA MARQUISE.

Cela vient encore fort bien; j'ai pris depuis quinze jours un homme à qui j'ai donné le soin de ma bibliothèque. Je n'ai pas la vanité de devenir savante, mais je suis bien aise de m'occuper. Il me lit tous les jours quelque chose; nos lectures sont sérieuses, raisonnables; il y met un ordre qui m'instruit en m'amusant : voulez-vous être de la partie?

LE CHEVALIER.

Voilà qui est fini, madame : vous me déterminez; c'est un bonheur pour moi que de vous avoir vue; je me sens déjà plus tranquille. Allons, je ne partirai point; j'ai des livres aussi en assez grande quantité, celui qui a soin des vôtres les mettra tous ensemble; et je vais appeler mon valet pour changer les ordres que je lui ai donnés. Que je vous ai d'obligation! peut-être que vous me sauvez la raison; mon désespoir se calme. Vous avez dans l'esprit une douceur qui m'était nécessaire, et qui me gagne. Vous avez renoncé à l'amour, et moi aussi; et votre amitié me tiendra lieu de tout, si vous êtes sensible à la mienne.

LA MARQUISE.

Sérieusement, je m'y crois presque obligée, pour vous dédommager de celle du marquis. Allez, chevalier, faites vite vos affaires; je vais, de mon côté, donner quelque ordre aussi; nous nous reverrons tantôt. (à part.) En vérité, ce garçon-là a un fond de probité qui me charme.

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, *seul.*

Voila vraiment de ces esprits propres à consoler une personne affligée. Que cette femme-là a de mérite! je ne la connaissais pas encore. Quelle solidité d'esprit! quelle bonté de cœur! C'est un caractère à peu près comme celui d'Angélique, et ce sont des trésors que ces caractères-là. Oui, je la préfère à tous les amis du monde. (Il appelle Lubin.) Lubin! il me semble que je le vois dans le jardin.

SCÈNE IX.

LUBIN, LE CHEVALIER.

LUBIN, derrière le théâtre.

Monsieur... (Il arrive très triste.) Que vous plaît-il, monsieur?

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu donc, avec cet air triste?

LUBIN.

Hélas! monsieur, quand je suis à rien faire, je m'attriste à cause de votre maîtresse, et un peu à cause de la mienne. Je suis fâché de ce que nous partons; si nous restions, je serais fâché de même.

LE CHEVALIER.

Nous ne partons point; ainsi ne fais rien de ce que je t'avais ordonné pour notre départ.

LUBIN.

Nous ne partons point !

LE CHEVALIER.

Non ; j'ai changé d'avis.

LUBIN.

Mais, monsieur, j'ai fait mon paquet.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! tu n'as qu'à le défaire.

LUBIN.

J'ai dit adieu à tout le monde ; je ne pourrai donc plus voir personne ?

LE CHEVALIER.

Eh ! tais-toi ; rends-moi mes lettres.

LUBIN.

Ce n'est pas la peine, je les porterai tantôt.

LE CHEVALIER.

Cela n'est plus nécessaire, puisque je reste ici.

LUBIN.

Je n'y comprends rien ; c'est donc encore autant de perdu que ces lettres-là ? Mais, monsieur, qui est-ce qui vous empêche de partir ? est-ce madame la marquise ?

LE CHEVALIER.

Oui.

LUBIN.

Et nous ne changeons point de maison ?

LE CHEVALIER.

Et pourquoi en changer ?

LUBIN.

Ah ! me voilà perdu.

LE CHEVALIER.

Comment donc?

LUBIN.

Vos maisons se communiquent; de l'une on entre dans l'autre. Je n'ai plus ma maîtresse; madame la marquise a une femme de chambre tout agréable: de chez vous, j'irai chez elle; crac, me voilà infidèle tout de plain-pied, et cela m'afflige. Pauvre Marton! faudra-t-il que je t'oublie?

LE CHEVALIER.

Tu serais un bien mauvais cœur.

LUBIN.

Ah! pour cela, oui; cela sera bien vilain; mais cela ne manquera pas d'arriver: car j'y sens déjà du plaisir, et cela me met au désespoir. Encore si vous aviez la bonté de montrer l'exemple..... Tenez, la voilà qui vient, Lisette.

SCÈNE X.

LISETTE, LE COMTE, LE CHEVALIER, LUBIN.

LE COMTE.

J'allais chez vous, chevalier, et j'ai su de Lisette que vous étiez ici: elle m'a dit votre affliction, et je vous assure que j'y prends beaucoup de part; il faut tâcher de se dissiper.

LE CHEVALIER.

Cela n'est pas aisé, monsieur le comte.

LUBIN, poussant un sanglot.

Eh!

LE CHEVALIER.

Tais-toi.

LE COMTE.

Que lui est-il donc arrivé, à ce pauvre garçon?

LE CHEVALIER.

Il a, dit-il, du chagrin de ce que je ne pars point, comme je l'avais résolu.

LUBIN, riant.

Et pourtant je suis bien aise de rester, à cause de Lisette.

LISETTE.

Cela est galant : mais, monsieur le chevalier, venons à ce qui nous amène monsieur le comte et moi. J'étais sous le berceau pendant votre conversation avec madame la marquise, et j'en ai entendu une partie sans le vouloir. Votre voyage est rompu; ma maîtresse vous a conseillé de rester, vous êtes tous deux dans la tristesse; et la conformité de vos sentimens fera que vous vous verrez souvent. Je suis attachée à ma maîtresse plus que je ne saurais vous le dire, et je suis désolée de voir qu'elle ne veut pas se consoler, qu'elle soupire et pleure toujours. A la fin elle n'y résistera pas. N'entretenez point sa douleur; tâchez même de la tirer de sa mélancolie. Voilà monsieur le comte qui l'aime; vous le connaissez, il est de vos amis. Madame la marquise n'a point de répugnance à le voir; ce serait un mariage qui conviendrait. Je tâche de le faire réussir; aidez-nous de votre côté, monsieur le chevalier; rendez

ce service à votre ami ; servez ma maîtresse elle-même.

LE CHEVALIER.

Mais, Lisette, ne me dites-vous pas que madame la marquise voit le comte sans répugnance ?

LE COMTE.

Mais, sans répugnance, cela veut dire qu'elle me souffre ; voilà tout.

LISETTE.

Et qu'elle reçoit vos visites.

LE CHEVALIER.

Fort bien ; mais s'aperçoit-elle que vous l'aimez ?

LE COMTE.

Je crois que oui.

LISETTE.

De temps en temps, de mon côté, je glisse de petits mots, afin qu'elle y prenne garde.

LE CHEVALIER.

Mais, vraiment, ces petits mots-là doivent faire un grand effet, et vous êtes entre de bonnes mains, monsieur le comte. Et que vous dit la marquise ? Vous répond-elle d'une façon qui promette quelque chose ?

LE COMTE.

Jusqu'ici elle me traite avec beaucoup de douceur.

LE CHEVALIER.

Avec douceur ! sérieusement ?

LE COMTE.

Il me le paraît.

LE CHEVALIER, brusquement.

Mais, sur ce pied-là, vous n'avez donc pas besoin de moi [1] ?

LE COMTE.

C'est conclure d'une manière qui m'étonne.

LE CHEVALIER.

Point du tout, je dis fort bien. On voit votre amour, on le souffre; on y fait accueil, apparemment qu'on s'y plaît; et je gâterais peut-être tout, si je m'en mêlais : cela va tout seul.

LISETTE.

Je vous avoue que voilà un raisonnement auquel je n'entends rien.

LE COMTE.

J'en suis aussi surpris que vous.

LE CHEVALIER.

Ma foi, monsieur le comte, je faisais tout pour le mieux ; mais puisque vous le voulez, je parlerai ; il en arrivera ce qu'il pourra : vous le voulez; malgré mes bonnes raisons, je suis votre serviteur et votre ami.

LE COMTE.

Non, monsieur; je vous suis bien obligé, et vous aurez la bonté de ne rien dire; j'irai mon chemin. Adieu, Lisette, ne m'oubliez pas; puisque madame la marquise a des affaires, je reviendrai une autre fois.

---

[1] *Sur ce pied-là, vous n'avez donc pas besoin de moi?* Il est impossible de trahir son amour d'une manière plus franche et plus naturelle.

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, LISETTE, LUBIN.

LE CHEVALIER.

Faites entendre raison aux gens, voilà ce qui en arrive. Assurément cela est original : il me quitte aussi froidement que s'il quittait un rival.

LUBIN.

Eh bien ! tout coup vaillè, il ne faut jurer de rien dans la vie ; cela dépend des fantaisies. Fournissez-vous toujours, et vivent les provisions ! n'est-ce pas, Lisette ?

LISETTE.

Oserai-je, monsieur le chevalier, vous parler à cœur ouvert ?

LE CHEVALIER.

Parlez.

LISETTE.

Mademoiselle Angélique est perdue pour vous.

LE CHEVALIER.

Je ne le sais que trop.

LISETTE.

Madame la marquise est riche, jeune et belle.

LUBIN.

Cela est friand.

LE CHEVALIER.

Après ?

LISETTE.

Eh bien ! monsieur le chevalier, tantôt vous l'a-

vez vue soupirer de ses afflictions : n'auriez-vous pas trouvé qu'elle a bonne grâce à soupirer? Je crois que vous m'entendez.

LUBIN.

Courage, monsieur.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous; qu'est-ce que cela signifie? que j'ai de l'inclination pour elle?

LISETTE.

Pourquoi non? Je le voudrais de tout mon cœur. Dans l'état où je vois ma maîtresse, que m'importe par qui elle en sorte, pourvu qu'elle épouse un honnête homme?

LUBIN.

C'est, ma foi, bien dit, il faut être honnête homme pour l'épouser; il n'y a que les malhonnêtes gens qui ne l'épouseront point.

LE CHEVALIER, *froidement.*

Finissons, je vous prie, Lisette.

LISETTE.

Eh bien! monsieur, sur ce pied-là, que n'allez-vous vous ensevelir dans quelque solitude où l'on ne vous voie point? Si vous saviez combien aujourd'hui votre physionomie est bonne à porter dans un désert, vous auriez le plaisir de n'y trouver rien de si triste qu'elle. Tenez, monsieur; l'ennui, la langueur, la désolation, le désespoir, avec un air sauvage brochant sur le tout, voilà le noir tableau que représente actuellement votre visage; et je soutiens que la vue en peut rendre malade, et qu'il

y a conscience à la promener par le monde. Ce n'est pas là tout : quand vous parlez aux gens, c'est du ton d'un homme qui va rendre les derniers soupirs : ce sont des paroles qui traînent, qui vous engourdissent, qui ont un poison froid qui glace l'âme[1], et dont je sens que la mienne est gelée ; je n'en peux plus, et cela doit vous faire compassion. Je ne vous blâme pas ; vous avez perdu votre maîtresse ; vous vous êtes voué aux langueurs, vous avez fait vœu d'en mourir : c'est fort bien fait, cela édifiera le monde ; on parlera de vous dans l'histoire ; vous serez excellent à être cité, mais vous ne valez rien à être vu. Ayez donc la bonté de nous édifier de plus loin.

LE CHEVALIER.

Lisette, je pardonne au zèle que vous avez pour votre maîtresse, mais votre discours ne me plaît point.

LUBIN.

Il est incivil.

LE CHEVALIER.

Mon voyage est rompu ; on ne change pas à tout moment de résolution, et je ne partirai point. A l'égard de monsieur le comte, je parlerai en sa faveur à votre maîtresse ; et s'il est vrai, comme je le préjuge, qu'elle ait du penchant pour lui, ne vous in-

---

[1] Qui *ont un poison froid* qui *glace l'âme.* L'emploi de ces deux *qui*, dans le même membre de phrase, est une incorrection. Ce n'est que par la voie de l'énumération que l'on peut mettre plusieurs *qui* de suite. J'aime un ouvrage *qui* amuse, *qui* touche, *qui* instruit le lecteur.

quiétez de rien, mes visites ne seront pas fréquentes, et ma tristesse ne gâtera rien ici.

LISETTE.

N'avez-vous que cela à me dire, monsieur?

LE CHEVALIER.

Que pourrais-je vous dire davantage?

LISETTE.

Adieu, monsieur, je suis votre servante.

SCÈNE XII.

LUBIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *sérieux quelque temps.*

Tout ce que j'entends là me rend la perte d'Angélique encore plus sensible.

LUBIN.

Ma foi, Angélique me coupe la gorge.

LE CHEVALIER.

Je m'attendais à trouver quelque consolation dans la marquise; sa généreuse résolution de ne plus aimer me la rendait respectable, et la voilà qui va se remarier : à la bonne heure. Je la distinguais, et ce n'est qu'une femme comme une autre.

LUBIN.

Mettez-vous à la place d'une veuve qui s'ennuie.

LE CHEVALIER.

Ah! chère Angélique, s'il y a quelque chose au monde qui puisse me consoler, c'est de sentir combien vous êtes au-dessus de votre sexe, c'est de voir combien vous méritez mon amour.

LUBIN.

Ah! Marton, Marton! je t'oubliais d'un grand courage : mais mon maître ne veut pas que j'achève. Je m'en vais donc me remettre à te regretter comme auparavant, et que le ciel m'assiste!....

LE CHEVALIER, se promenant.

Je me sens plus que jamais accablé de ma douleur.

LUBIN.

Lisette m'avait un peu ragaillardi.

LE CHEVALIER.

Je vais m'enfermer chez moi; je ne verrai que tantôt la marquise; je n'ai plus que faire ici, si elle se marie. Suis-je en état de voir des fêtes? En vérité, la marquise y songe-t-elle? et qu'est devenue la mémoire de son mari?

LUBIN.

Ah! monsieur, qu'est-ce que vous voulez qu'elle fasse d'une mémoire?

LE CHEVALIER.

Quoi qu'il en soit, je lui ai dit que je ferais apporter mes livres, et l'honnêteté veut que je tienne parole. Va me chercher l'homme qui a soin des siens. Ne serait-ce pas lui qui entre?

SCÈNE XIII.

HORTENSIUS, LUBIN, LE CHEVALIER.

HORTENSIUS.

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, je m'appelle Hortensius. Madame la marquise, dont j'ai

l'avantage de diriger les lectures, et à qui j'enseigne tour à tour les belles-lettres, la morale et la philosophie, sans préjudice des autres sciences que je pourrais lui enseigner encore, m'a fait entendre, monsieur, le désir que vous avez de me montrer vos livres, lesquels témoigneront sans doute l'excellence de votre bon goût; partant, monsieur, que vous plaît-il qu'il en soit?

LE CHEVALIER.

Lubin va vous mener à ma bibliothèque, monsieur, et vous pouvez en faire apporter les livres ici.

HORTENSIUS.

Soit fait comme vous le commandez.

SCÈNE XIV.

LUBIN, HORTENSIUS.

HORTENSIUS.

Eh bien! mon garçon, je vous attends.

LUBIN.

Un petit moment d'audience, monsieur le docteur Hortus.

HORTENSIUS.

Hortensius, Hortensius; ne défigurez point mon nom.

LUBIN.

Qu'il reste comme il est, je n'ai pas envie de lui gâter la taille.

HORTENSIUS.

Je le crois, mais que voulez-vous? (à part.) Il faut gagner la bienveillance de tout le monde.

LUBIN.

Vous apprenez la morale et la philosophie à la marquise?

HORTENSIUS.

Oui.

LUBIN.

A quoi cela sert-il, ces choses-là?

HORTENSIUS.

A purger l'âme de toutes ses passions.

LUBIN.

Tant mieux, faites-moi prendre un doigt de cette médecine-là, contre ma mélancolie.

HORTENSIUS.

Est-ce que vous avez du chagrin?

LUBIN.

Tant que j'en mourrais, sans le bon appétit qui me sauve.

HORTENSIUS.

Vous avez là un puissant antidote : je vous dirai pourtant, mon ami, que le chagrin est toujours inutile, parce qu'il ne remédie à rien, et que la raison doit être notre règle dans tous les états.

LUBIN.

Ne parlons point de la raison, je la sais par cœur, celle-là; purgez-moi plutôt avec de la morale.

HORTENSIUS.

Je vous en dis, et de la meilleure.

LUBIN.

Elle ne vaut donc rien pour mon tempérament : servez-moi de la philosophie.

HORTENSIUS.

Ce serait à peu près la même chose.

LUBIN.

Voyons donc les belles-lettres.

HORTENSIUS.

Elles ne vous conviendraient pas ; mais quel est votre chagrin ?

LUBIN.

C'est l'amour.

HORTENSIUS.

Oh ! la philosophie ne veut pas qu'on prenne d'amour.

LUBIN.

Oui ; mais quand il est pris, que veut-elle qu'on en fasse ?

HORTENSIUS.

Qu'on y renonce, qu'on le laisse là.

LUBIN.

Qu'on le laisse là ! Et s'il ne s'y tient pas ? car il court après vous [1].

---

[1] *Et s'il ne s'y tient pas ? car il court après vous.* Tout ce dialogue entre Hortensius et Lubin est froid ; il ne sert en rien à l'action ; et l'on sent trop qu'un homme tel qu'Hortensius n'est point en état d'empêcher le mariage du chevalier et de la marquise, et de *soulever un orage qu'on ne pourra vaincre*, comme il s'en vante plus bas. Ajoutons que l'on ne dit pas *vaincre*, mais bien *détourner, dissiper*, conjurer un orage.

HORTENSIUS.

Il faut fuir de toutes ses forces.

LUBIN.

Bon! quand on a de l'amour, est-ce qu'on a des jambes? la philosophie en fournit donc?

HORTENSIUS.

Elle nous donne d'excellens conseils.

LUBIN.

Des conseils! ah! le triste équipage pour gagner pays!

HORTENSIUS.

Écoutez; voulez-vous un remède infaillible? vous pleurez une maîtresse, faites-en une autre.

LUBIN.

Eh! morbleu, que ne parlez-vous? voilà qui est bon, cela : gageons que c'est avec cette morale-là que vous traitez la marquise, qui va se marier avec monsieur le comte.

HORTENSIUS, *étonné.*

Elle va se marier, dites-vous?

LUBIN.

Assurément; et si nous avions voulu d'elle, nous l'aurions eue par préférence, car Lisette nous l'a offerte.

HORTENSIUS.

Êtes-vous bien sûr de ce que vous me dites?

LUBIN.

A telles enseignes que Lisette nous a ensuite proposé de nous retirer, parce que nous sommes tristes,

et que vous êtes un peu pédant, à ce qu'elle dit, et qu'il faut que la marquise se tienne en joie.

HORTENSIUS, à part.

Benè, benè! Je te rends grâces, ô Fortune! de m'avoir instruit de cela; je me trouve bien ici, ce mariage m'en chasserait; mais je vais soulever un orage qu'on ne pourra vaincre.

LUBIN.

Que marmottez-vous là dans vos dents, docteur?

HORTENSIUS.

Rien. Allons toujours chercher les livres, car le temps presse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I.

LUBIN, HORTENSIUS.

LUBIN, chargé d'une manne de livres, et s'asseyant dessus.

AH! je n'aurais jamais cru que la science fût si pesante [1].

HORTENSIUS.

Belle bagatelle! J'ai bien plus de livres que tout cela dans ma tête.

LUBIN.

Vous!

HORTENSIUS.

Moi-même.

LUBIN.

Vous êtes donc le libraire et la boutique tout à la fois! Et qu'est-ce que vous faites de tout cela dans votre tête?

HORTENSIUS.

J'en nourris mon esprit.

---

[1] *Ah! je n'aurais jamais cru que la science fût si pesante.* On retrouve la même plaisanterie dans *le Séducteur*, de M. de Bièvre : *Que la science est lourde!* dit son principal personnage, en laissant tomber à terre un volume de l'*Encyclopédie*. Le mot de Lubin est naïf, celui du *Séducteur* est épigrammatique.

LUBIN.

Il me semble que cette nourriture-là ne lui profite point [1]; je l'ai trouvé maigre.

HORTENSIUS.

Vous ne vous y connaissez point; mais reposez-vous un moment : vous viendrez me trouver après dans la bibliothèque, où je vais faire de la place à ces livres.

LUBIN.

Allez, allez toujours devant.

SCÈNE II.

LUBIN, LISETTE.

LUBIN, un moment seul et assis.

Ah! pauvre Lubin! j'ai bien du tourment dans le cœur : je ne sais plus à présent si c'est Marton que j'aime, ou si c'est Lisette : je crois pourtant que c'est Lisette.... à moins que ce ne soit Marton.

LISETTE, suivie de quelques laquais qui portent des siéges.

Apportez, apportez-en encore un ou deux, et mettez-les là.

---

[1] *Il me semble que cette nourriture-là ne lui profite point.* Dans *les Femmes savantes*, acte II, scène 7, Bélise dit comme Hortensius :

> Et notre plus grand soin, notre première instance
> Doit être à se nourrir du suc de la science.

Et le bonhomme Chrysale répond à peu près comme Lubin :

> Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit,
> C'est de viande bien creuse, à ce que l'on en dit.

LUBIN.

Bonjour, m'amour.

LISETTE.

Que fais-tu donc ici?

LUBIN.

Je me repose sur un paquet de livres que je viens d'apporter pour nourrir l'esprit de madame, car le docteur le dit ainsi.

LISETTE.

La sotte nourriture! quand verrai-je finir toutes ces folies-là? Va, va, porte ton impertinent ballot.

LUBIN.

C'est de la morale et de la philosophie; ils disent que cela purge l'âme. J'en ai pris une petite dose : mais cela ne m'a pas seulement fait éternuer.

LISETTE.

Je ne sais ce que tu viens me conter; laisse-moi en repos, va-t'en.

LUBIN.

Eh! pardi, ce n'est donc pas pour moi que tu faisais apporter des siéges?

LISETTE.

Le butor! c'est pour madame, qui va venir ici.

LUBIN.

Voudrais-tu, en passant, prendre la peine de t'asseoir un moment, mademoiselle? Je t'en prie; j'aurais quelque chose à te communiquer.

LISETTE.

Eh bien! que me veux-tu, monsieur?

LUBIN.

Je te dirai, Lisette, que je viens de regarder ce qui se passe dans mon cœur, et je te confie que j'ai vu la figure de Marton qui en délogeait, et la tienne qui demandait à se nicher dedans; je lui ai dit que je t'en parlerais; elle attend: veux-tu que je la laisse entrer?

LISETTE.

Non, Lubin; je te conseille de la renvoyer : car, dis-moi, que ferais-tu? A quoi cela aboutirait-il? A quoi nous servirait de nous aimer?

LUBIN.

Ah! on trouve toujours bien le débit de cela entre deux personnes.

LISETTE.

Non, te dis-je : ton maître ne veut point s'attacher à ma maîtresse; et ma fortune dépend de demeurer avec elle, comme la tienne dépend de rester avec le chevalier.

LUBIN.

Cela est vrai; j'oubliais que j'avais une fortune qui est d'avis que je ne te regarde pas : cependant, si tu me trouvais à ton gré, c'est dommage que tu n'aies pas la satisfaction de m'aimer à ton aise; c'est un hasard qui ne se trouve pas toujours. Serais-tu d'avis que j'en touchasse un petit mot à la marquise? elle a de l'amitié pour le chevalier, le chevalier en a pour elle; ils pourraient fort bien se faire l'amitié de s'épouser par amour [1], et notre affaire irait tout de suite.

---

[1] *L'amitié de s'épouser par amour.* Cela a l'air affecté; ce n'est que vrai. Lubin est un fin matois, un paysan madré, et il en sait

LISETTE.

Tais-toi, voici madame.

LUBIN.

Laisse-moi faire.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, HORTENSIUS, LISETTE, LUBIN.

LA MARQUISE.

LISETTE, allez dire là-bas qu'on ne laisse entrer personne : je crois que voilà l'heure de notre lecture ; il faudrait avertir le chevalier. Ah! te voilà, Lubin! où est ton maître ?

LUBIN.

Je crois, madame, qu'il est allé souper chez lui.

LA MARQUISE.

Va lui dire que nous l'attendons.

LUBIN.

Oui, madame ; et j'aurai aussi pour moi une petite bagatelle à vous proposer, dont je prendrai la liberté de vous entretenir en toute humilité, comme cela se doit.

LA MARQUISE.

Eh! de quoi s'agit-il ?

LUBIN.

Oh! presque de rien ; nous parlerons de cela tantôt, quand j'aurai fait votre commission.

---

assez pour prévoir à quoi une *amitié* comme celle du chevalier et de la marquise doit aboutir.

LA MARQUISE.

Je te rendrai service, si je le puis.

SCÈNE IV.

HORTENSIUS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, nonchalamment.

Eh bien! monsieur, vous n'aimez donc pas les livres du chevalier?

HORTENSIUS.

Non, madame; le choix ne m'en paraît pas docte. Dans dix tomes, pas la moindre citation de nos auteurs grecs ou latins, lesquels, quand on compose, doivent fournir tout le suc d'un ouvrage : en un mot, ce ne sont que des livres modernes remplis de phrases spirituelles : ce n'est que de l'esprit, toujours de l'esprit; petitesse qui choque le sens-commun.

LA MARQUISE.

Mais de l'esprit! Est-ce que les anciens n'en avaient pas?

HORTENSIUS.

Ah! madame, *distinguo :* ils en avaient d'une manière.... Oh! d'une manière que je trouve admirable.

LA MARQUISE.

Expliquez-moi cette manière.

HORTENSIUS.

Je ne sais pas trop bien quelle image employer pour cet effet: car c'est par les images que les an-

ciens peignaient les choses. Voici comme parle un auteur dont j'ai retenu les paroles. Représentez-vous, dit-il, une femme coquette : *primò,* son habit est en pretintailles; au lieu de grâces, je lui vois des mouches; au lieu de visage, elle a des mines; elle n'agit point, elle gesticule; elle ne regarde point, elle lorgne; elle ne marche pas, elle voltige; elle ne plaît point, elle séduit; elle n'occupe point, elle amuse; on la croit belle, et moi je la tiens ridicule : et c'est à cette impertinente femme que ressemble l'esprit d'à présent, dit l'auteur.

LA MARQUISE.

J'entends bien.

HORTENSIUS.

L'esprit des anciens, au contraire, continue-t-il, ah! c'est une beauté si mâle, que, pour démêler qu'elle est belle, il faut se douter qu'elle l'est; simple dans ses façons, on ne dirait pas qu'elle ait vu le monde : mais ayez seulement le courage de vouloir l'aimer, et vous la trouverez charmante.

LA MARQUISE.

En voilà assez; je vous comprends : nous sommes plus affectés, et les anciens plus grossiers [1].

---

[1] *Nous sommes plus affectés, et les anciens plus grossiers.* La marquise étant ici le personnage raisonnable, et l'auteur lui ayant donné de l'esprit et de la lecture, ou elle ne dit pas ce qu'elle doit dire, ou elle exprime fort mal sa pensée. A s'en tenir aux termes de sa phrase, elle injurie à la fois les anciens et les modernes, ce qui n'est le fait que de la sottise et de l'ignorance. Si elle entend qu'en général il y a plus de soin, plus de précision, plus d'élégance dans

HORTENSIUS.

Que le ciel m'en garde, madame : jamais Hortensius....

LA MARQUISE.

Changeons de discours. Que nous lirez-vous aujourd'hui ?

HORTENSIUS.

Je m'étais proposé de vous lire un peu du *Traité de la Patience*, chapitre Ier, *du Veuvage*.

LA MARQUISE.

Oh! prenez autre chose; rien ne me donne moins de patience que les traités qui en parlent.

HORTENSIUS.

Ce que vous dites est probable.

LA MARQUISE.

J'aime assez l'*Éloge de l'Amitié;* nous en lirons quelque chose.

HORTENSIUS.

Je vous supplierai de m'en dispenser, madame; ce n'est pas la peine, pour le peu de temps que nous avons à rester ensemble, puisque vous vous mariez avec monsieur le comte.

LA MARQUISE.

Moi !

HORTENSIUS.

Oui, madame : au moyen duquel mariage je de-

---

les écrits modernes, plus d'abandon et de simplicité dans ceux des anciens, c'est un système qui peut se défendre; mais il fallait l'exprimer tout autrement.

viens à présent un serviteur superflu, semblable à ces troupes qu'on entretient pendant la guerre, et que l'on casse à la paix. Je combattais vos passions, vous vous accommodez avec elles, et je me retire avant qu'on me réforme.

LA MARQUISE.

Vous tenez là de jolis discours, avec vos passions ! Il est vrai que vous êtes assez propre à leur faire peur ; mais je n'ai que faire de vous pour les combattre. Des passions avec qui je m'accommode ! en vérité, vous êtes burlesque. Et ce mariage, de qui le tenez-vous donc ?

HORTENSIUS.

De mademoiselle Lisette, qui l'a dit à Lubin, lequel me l'a rapporté, avec cette apostille contre moi, qui est que ce mariage m'expulserait d'ici.

LA MARQUISE, *étonnée.*

Mais qu'est-ce que cela signifie ? Le chevalier croira que je suis folle : et je veux savoir ce qu'il a répondu ; ne me cachez rien ; parlez.

HORTENSIUS.

Madame, je ne sais rien là-dessus que de très-vague.

LA MARQUISE.

Du vague, voilà qui est bien instructif ! Voyons donc ce vague.

HORTENSIUS.

Je pense donc que Lisette ne disait à monsieur le chevalier que vous épousiez monsieur le comte...

LA MARQUISE.

Abrégez les qualités.

HORTENSIUS.

Qu'afin de savoir si ledit chevalier ne voudrait pas vous rechercher lui-même, et se substituer au lieu et place dudit comte; et même il appert, par le récit dudit Lubin, que ladite Lisette [1] vous a offerte audit chevalier.

LA MARQUISE.

Voilà, par exemple, de ces faits incroyables. C'est promener la main d'une femme, et dire aux gens : La voulez-vous? Ah! ah! je m'imagine voir le chevalier reculer de dix pas à la proposition, n'est-il pas vrai?

HORTENSIUS.

Je cherche sa réponse littérale.

LA MARQUISE.

Ne vous brouillez point; vous avez la mémoire fort nette ordinairement.

HORTENSIUS.

L'histoire rapporte qu'il s'est d'abord écrié dans sa surprise, et qu'ensuite il a refusé la chose.

LA MARQUISE.

Oh! pour l'exclamation, il pouvait la retrancher, ce me semble : elle me paraît très-imprudente et très-impolie. J'en approuve l'esprit; s'il pensait autrement, je ne le verrais de ma vie; mais se récrier

---

[1] *Ledit chevalier, dudit comte, ladite Lisette.* Ces mots de palais seraient mieux placés dans la bouche d'un huissier ridicule que dans celle d'un pédant.

devant des domestiques, m'exposer à leur raillerie, ah! c'en est un peu trop : il n'y a point de situation qui dispense d'être honnête.

HORTENSIUS.

La remarque critique est judicieuse.

LA MARQUISE.

Oh! je vous assure que je mettrai ordre à cela. Comment donc! cela m'attaque directement, cela va presque au mépris. Oh! monsieur le chevalier, aimez votre Angélique tant que vous voudrez; mais que je n'en souffre pas, s'il vous plaît! Je ne veux point me marier, mais je ne veux pas qu'on me refuse.

HORTENSIUS.

Ce que vous dites est sans faute. (à part.) Ceci va bon train pour moi..... Mais, madame, que deviendrai-je? Puis-je rester ici? N'ai-je rien à craindre?

LA MARQUISE.

Allez, monsieur, je vous retiens pour cent ans. Vous n'avez ici ni comte ni chevalier à craindre; c'est moi qui vous en assure, et qui vous protége : prenez votre livre et lisons; je n'attends personne.
(Hortensius tire un livre.)

SCÈNE V.

LUBIN, HORTENSIUS, LA MARQUISE.

LUBIN.

Madame, monsieur le chevalier finit un embarras [1]

---

[1] *Finit un embarras*. Le sens est clair; et si l'expression est im-

avec un homme; il va venir, et il dit qu'on l'attende.

LA MARQUISE.

Va, va; quand il viendra, nous le prendrons.

LUBIN.

Si vous le permettiez à présent, madame, j'aurais l'honneur de causer un moment avec vous.

LA MARQUISE.

Eh bien! que veux-tu? achève.

LUBIN.

Oh! mais, je n'oserais; vous me paraissez en colère.

LA MARQUISE, à Hortensius.

Moi, de la colère! Ai-je cet air-là, monsieur?

HORTENSIUS.

La paix règne sur votre visage.

LUBIN.

C'est donc que cette paix y règne d'un air fâché?

LA MARQUISE.

Finis, finis.

LUBIN.

C'est que vous saurez, madame, que Lisette trouve ma personne assez agréable; la sienne me revient assez: et ce serait un marché fait, si, par une bonté qui nous rendrait la vie, madame, qui est à marier, voulait bien prendre un peu d'amour pour mon maître qui

---

propre, il ne faut pas oublier que les paysans ont des rapprochemens de mots qui leur sont particuliers. Au fond, ce n'est qu'une ellipse: monsieur le chevalier *finit une affaire embarrassante*.

a du mérite, et qui, dans cette occasion, se comporterait à l'avenant.

LA MARQUISE, à Hortensius.

Ah! écoutons; voilà qui se rapporte assez à ce que vous m'avez dit.

LUBIN.

On parle aussi de monsieur le comte, et les comtes sont d'honnêtes gens; je les considère beaucoup : mais si j'étais femme, je ne voudrais que des chevaliers pour mon mari. Vive un cadet dans le ménage!

LA MARQUISE.

Sa vivacité me divertit. Tu as raison, Lubin; mais malheureusement, dit-on, ton maître ne se soucie point de moi.

LUBIN.

Cela est vrai, il ne vous aime pas [1], et je lui en ai fait la réprimande avec Lisette : mais si vous commenciez, cela le mettrait en train.

LA MARQUISE, à Hortensius.

Eh bien! monsieur, qu'en dites-vous? Sentez-vous là-dedans le personnage que je joue? La sottise du chevalier me donne-t-elle un ridicule assez complet?

HORTENSIUS.

Vous l'avez prévu avec sagacité.

LUBIN.

Oh! je ne dispute pas qu'il n'ait fait une sottise,

---

[1] *Cela est vrai, il ne vous aime pas.* C'est à ce mot, dont Lubin ne peut pas soupçonner la dureté, qu'une actrice intelligente doit compléter, par le jeu de sa physionomie, les demi-révélations qui ont déjà échappé à la marquise.

assurément; mais, dans l'occurrence, un honnête homme se reprend.

LA MARQUISE.

Tais-toi, en voilà assez.

LUBIN.

Hélas! madame, je serais bien fâché de vous déplaire; je vous demande seulement d'y faire réflexion.

SCÈNE VI.

LISETTE, LA MARQUISE, HORTENSIUS, LUBIN.

LISETTE.

Je viens de donner vos ordres, madame : on dira là-bas que vous n'y êtes point, et un moment après...

LA MARQUISE.

Cela suffit : il s'agit d'autre chose, à présent : approche; (à Lubin.) et toi, reste ici, je te prie.

LISETTE.

Qu'est-ce que c'est donc que cette cérémonie?

LUBIN, à Lisette, bas.

Tu vas entendre parler de ma besogne.

LA MARQUISE.

Mon mariage avec le comte, quand le terminerez-vous, Lisette?

LISETTE, regardant Lubin.

Tu es un étourdi.

LUBIN.

Écoute, écoute.

LA MARQUISE.

Répondez-moi donc ; quand le terminerez-vous ?

(Hortensius rit.)

LISETTE, le contrefaisant.

Eh! eh! eh! Pourquoi me demandez-vous cela, madame?

LA MARQUISE.

C'est que j'apprends que vous me marierez avec monsieur le comte[1], au défaut du chevalier, à qui vous m'avez proposée, et qui ne veut point de moi, malgré tout ce que vous avez pu lui dire avec son valet, qui vient m'exhorter à avoir de l'amour pour son maître, dans l'espérance que cela le touchera.

LISETTE.

J'admire le tour que prennent les choses les plus louables, quand un benêt les rapporte!

LUBIN.

Je crois qu'on parle de moi.

LA MARQUISE.

Vous admirez le tour que prennent les choses ?

LISETTE.

Ah! çà, madame, n'allez-vous pas vous fâcher? N'allez-vous pas croire que j'ai tort?

LA MARQUISE.

Quoi! vous portez la hardiesse jusque-là, Lisette!

---

[1] *C'est que j'apprends que vous me marierez avec monsieur le comte.* L'action marche; il y a trop de dépit dans les reproches de la marquise, pour que le spectateur ne pressente pas la conclusion.

Quoi! prier le chevalier de me faire la grâce de m'aimer! et tout cela pour pouvoir épouser cet imbécile-là!

LUBIN.

Attrape, attrape toujours.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est donc que l'amour du comte? Vous êtes donc la confidente des passions qu'on a pour moi, et que je ne connais point? Et qu'est-ce qui pourrait se l'imaginer? Je suis dans les pleurs, et l'on promet mon cœur et ma main à tout le monde, même à ceux qui n'en veulent point! Je suis rejetée, j'essuie des affronts; j'ai des amans qui espèrent, et je ne sais rien de tout cela! Qu'une femme est à plaindre dans la situation où je suis! Quelle perte j'ai faite! Et comment me traite-t-on!

LUBIN, à part.

Voilà notre ménage renversé.

LA MARQUISE, à Lisette.

Allez, je vous croyais plus de zèle et plus de respect pour votre maîtresse.

LISETTE.

Fort bien, madame! vous parlez de zèle, et je suis payée du mien. Voilà ce que c'est que de s'attacher à ses maîtres! la reconnaissance n'est point faite pour eux. Si vous réussissez à les servir, ils en profitent; et quand vous ne réussissez pas, ils vous traitent comme des misérables.

LUBIN.

Comme des imbéciles.

HORTENSIUS, à Lisette.

Il est vrai qu'il vaudrait mieux que cela ne fût point advenu.

LA MARQUISE.

Eh! monsieur, mon veuvage est éternel : en vérité, il n'y a point de femme au monde plus éloignée du mariage que moi [1], et j'ai perdu le seul homme qui pouvait me plaire; mais, malgré tout cela, il y a de certaines aventures désagréables pour une femme. Le chevalier m'a refusée, par exemple; mon amour-propre ne lui en veut aucun mal : il n'y a là-dedans, comme je vous l'ai déjà dit, que le ton, que la manière que je condamne : car, quand il m'aimerait, cela lui serait inutile; mais enfin il m'a refusée, cela est constant : il peut se vanter de cela; il le fera peut-être; qu'en arrive-t-il? Cela jette un air de rebut sur une femme; les égards et l'attention qu'on a pour elle en diminuent; cela glace tous les esprits pour elle : je ne parle point des cœurs, car je n'en ai que faire; mais on a besoin de considération dans la vie; elle dépend de l'opinion qu'on prend de vous : c'est l'opinion qui nous donne tout, qui nous

---

[1] *Il n'y a point de femme au monde plus éloignée du mariage que moi.* Excellente contre-vérité! voilà du comique! Le reste de la tirade, dans laquelle la pauvre marquise prête à la mauvaise humeur que lui donne le refus supposé du chevalier, des motifs en apparence si étrangers à l'amour, n'est pas moins admirable. C'est là que se déploie, avec tous ses avantages, le talent de Marivaux. Le cœur des femmes n'avait point de secrets où son œil observateur n'eût pénétré.

ôte tout ; au point qu'après ce qui m'arrive, si je voulais me remarier, je le suppose, à peine m'estimerait-on quelque chose ; il ne serait plus flatteur de m'aimer. Le comte, s'il savait ce qui s'est passé, oui, le comte, je suis persuadé qu'il ne voudrait plus de moi.

LUBIN, derrière.

Je ne serais pas si dégoûté.

LISETTE.

Et moi, madame, je dis que le chevalier est un hypocrite ; car si son refus est si sérieux, pourquoi n'a-t-il pas voulu servir monsieur le comte, comme je l'en priais ? pourquoi m'a-t-il refusée durement, d'un air inquiet et piqué ?

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est que, d'un air piqué ? Quoi ? que voulez-vous dire ? Est-ce qu'il était jaloux ? En voici d'une autre espèce !

LISETTE.

Oui, madame, je l'ai cru jaloux : voilà ce que c'est ; il en avait toute la mine. Monsieur s'informe comment le comte est auprès de vous, comment vous le recevez : on lui dit que vous souffrez ses visites, que vous ne les recevez point mal. Point mal ! dit-il avec dépit ; ce n'est donc pas la peine que je m'en mêle. Qui est-ce qui n'aurait pas cru là-dessus qu'il songeait à vous pour lui-même ? Voilà ce qui m'avait fait parler, moi : eh ! que sait-on ce qui se passe dans sa tête ? peut-être qu'il vous aime.

LUBIN, derrière.

Il en est bien capable.

LA MARQUISE.

Me voilà déroutée ; je ne sais plus comment régler ma conduite : car il y en a une à tenir là-dedans : j'ignore laquelle, et cela m'inquiète.

HORTENSIUS.

Si vous me le permettez, madame, je vous apprendrai un petit axiome qui vous sera, sur la chose, d'une merveilleuse instruction ; c'est que le jaloux veut avoir ce qu'il aime : or, étant manifeste que le chevalier vous refuse....

LA MARQUISE.

Il me refuse ! vous avez des expressions bien grossières : votre axiome ne sait ce qu'il dit ; il n'est pas encore sûr qu'il me refuse.

LISETTE.

Il s'en faut bien ; demandez au comte ce qu'il en pense.

LA MARQUISE.

Comment ! est-ce que le comte était présent ?

LISETTE.

Il n'y était plus ; je dis seulement qu'il croit que le chevalier est son rival.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas assez qu'il le croie, ce n'est pas assez ; il faut que cela soit : il n'y a que cela qui puisse me venger de l'affront presque public que m'a fait sa réponse ; il n'y a que cela. J'ai besoin pour réparation que son discours n'ait été qu'un dépit amou-

reux. Dépendre d'un dépit amoureux! cela n'est-il pas comique? Assurément, ce n'est pas que je me soucie de ce qu'on appelle la gloire d'une femme, gloire sotte, ridicule, mais reçue, mais établie, qu'il faut soutenir, et qui nous pare. Les hommes pensent comme cela, il faut penser comme les hommes ou ne pas vivre avec eux : où en suis-je donc, si le chevalier n'est point jaloux? L'est-il? ne l'est-il point? On n'en sait rien, c'est un peut-être; mais cette gloire en souffre, toute sotte qu'elle est; et me voilà dans la triste nécessité d'être aimée d'un homme qui me déplaît; le moyen de tenir à cela! oh! je n'en demeurerai pas là, je n'en demeurerai pas là. Qu'en dites-vous, monsieur? il faut que la chose s'éclaircisse absolument.

HORTENSIUS.

Le mépris serait suffisant, madame.

LA MARQUISE.

Eh! non, monsieur; vous me conseillez mal; vous ne savez parler que de livres.

LUBIN.

Il y aura du bâton pour moi dans cette affaire-là [1].

LISETTE, pleurant.

Pour moi, madame, je ne sais pas où vous prenez toutes vos alarmes; on dirait que j'ai renversé le monde entier. On n'a jamais aimé une maîtresse

---

[1] *Il y aura du bâton pour moi dans cette affaire-là.* On ne voit pas clairement le rapport qu'ont les craintes de Lubin avec ce qui précède.

autant que je vous aime : je m'avise de tout, et puis il se trouve que j'ai fait tous les maux imaginables. Je ne saurais durer comme cela : j'aime mieux me retirer; du moins je ne verrai point votre tristesse, et l'envie de vous en tirer ne me fera point faire d'impertinence.

LA MARQUISE.

Il ne s'agit pas de vos larmes; je suis compromise, et vous ne savez pas jusqu'où cela va. Voilà le chevalier qui vient, restez; j'ai intérêt d'avoir des témoins.

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE, HORTENSIUS, LISETTE, LUBIN.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez peut-être attendu, madame, et je vous prie de m'excuser : j'étais en affaire.

LA MARQUISE.

Il n'y a pas grand mal, monsieur le chevalier : c'est une lecture retardée, voilà tout.

LE CHEVALIER.

J'ai cru d'abord que monsieur le comte vous tenait compagnie, et cela me tranquillisait.

LUBIN, derrière.

Ahi ! ahi ! je m'enfuis.

LA MARQUISE, examinant le chevalier.

On m'a dit que vous l'aviez vu, le comte.

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

LA MARQUISE, le regardant toujours.

C'est un fort honnête homme.

LE CHEVALIER.

Sans doute, et je le crois même d'un esprit très-propre à consoler ceux qui ont du chagrin.

LA MARQUISE.

Il est fort de mes amis.

LE CHEVALIER.

Il est des miens aussi.

LA MARQUISE.

Je ne savais pas que vous le connussiez beaucoup; il vient ici quelquefois, et c'est presque le seul des amis de feu monsieur le marquis que je voie encore: il m'a paru mériter cette distinction-là; qu'en dites-vous?

LE CHEVALIER.

Oui, madame; vous avez raison, et je pense comme vous; il est digne d'être excepté.

LA MARQUISE, à Lisette, bas.

Trouvez-vous cet homme-là jaloux, Lisette?

LE CHEVALIER, à part.

Monsieur le comte et son mérite m'ennuient. (à la marquise.) Madame, on a parlé d'une lecture; et si je croyais vous déranger, je me retirerais.

LA MARQUISE.

Puisque la conversation vous ennuie, nous allons lire.

LE CHEVALIER.

Vous me faites un étrange compliment.

LA MARQUISE.

Point du tout, et vous allez être content. (à Lisette.) Retirez-vous, Lisette; vous me déplaisez là. (à Hortensius.) Et vous, monsieur, ne vous écartez point : on va vous rappeler. (au chevalier.) Pour vous, chevalier, j'ai encore un mot à vous dire avant notre lecture; il s'agit d'un petit éclaircissement qui ne vous regarde point, qui ne touche que moi; et je vous demande en grâce de me répondre avec la dernière naïveté sur la question que je vais vous faire.

LE CHEVALIER.

Voyons, madame; je vous écoute.

LA MARQUISE.

Le comte m'aime; je viens de le savoir, et je l'ignorais.

LE CHEVALIER, ironiquement.

Vous l'ignoriez!

LA MARQUISE.

Je dis la vérité, ne m'interrompez point.

LE CHEVALIER.

Cette vérité-là est singulière!

LA MARQUISE.

Je n'y saurais que faire, elle ne laisse pas que d'être; il est permis aux gens de mauvaise humeur de la trouver comme ils voudront.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon d'avoir dit ce que j'en pense : continuons.

LA MARQUISE.

Vous m'impatientez ! Aviez-vous cet esprit-là avec Angélique ? Elle aurait dû ne vous aimer guère.

LE CHEVALIER.

Je n'en avais point d'autre ; mais il était de son goût, et il a le malheur de n'être pas du vôtre ; cela fait une grande différence.

LA MARQUISE.

Vous l'écoutiez donc, quand elle vous parlait ; écoutez-moi aussi. Lisette vous a prié de me parler pour le comte, vous ne l'avez point voulu.

LE CHEVALIER.

Je n'avais garde ; le comte est un amant, vous m'aviez dit que vous ne les aimiez point[1] : mais vous êtes la maîtresse.

LA MARQUISE.

Non, je ne la suis point. Peut-on, à votre avis, répondre à l'amour d'un homme qui ne vous plaît pas ? Vous êtes bien particulier !

LE CHEVALIER, riant.

Eh ! eh ! eh ! J'admire la peine que vous prenez pour me cacher vos sentimens ; vous craignez que je ne les critique, après ce que vous m'avez dit : mais non, madame, ne vous gênez point ; je sais combien il vaut de compter avec le cœur humain, et je ne vois rien là que de fort ordinaire.

---

[1] *Le comte est un amant, vous m'aviez dit que vous ne les aimiez point.* Il fallait répéter : *que vous n'aimiez point les amans.* Nous retrouverons plus d'une fois la même faute.

LA MARQUISE, *en colère.*

Non, je n'ai de ma vie eu tant d'envie de quereller quelqu'un. Adieu.

LE CHEVALIER, *la retenant.*

Ah! marquise, tout ceci n'est que conversation, et je serais au désespoir de vous chagriner; achevez, de grâce.

LA MARQUISE.

Je reviens. Vous êtes l'homme du monde le plus estimable quand vous voulez, et je ne sais par quelle fatalité vous sortez aujourd'hui d'un caractère naturellement doux et raisonnable : laissez-moi finir.... Je ne sais plus où j'en suis.

LE CHEVALIER.

Au comte, qui vous déplaît.

LA MARQUISE.

Eh bien! ce comte qui me déplaît, vous n'avez pas voulu me parler pour lui; Lisette s'est même imaginé vous voir un air piqué.

LE CHEVALIER.

Il en pouvait être quelque chose.

LA MARQUISE.

Passe pour cela, c'est répondre; et je vous reconnais. Sur cet air piqué, elle a pensé que je ne vous déplaisais pas.

LE CHEVALIER.

Cela n'est pas difficile à penser.

LA MARQUISE.

Pourquoi? on ne plaît pas à tout le monde. Or,

comme elle a cru que vous me conveniez, elle vous a proposé ma main, comme si cela dépendait d'elle; et il est vrai que souvent je lui laisse assez de pouvoir sur moi. Vous vous êtes, dit-elle, révolté avec dédain contre la proposition.

LE CHEVALIER.

Avec dédain! voilà ce qu'on appelle du fabuleux, de l'impossible.

LA MARQUISE.

Doucement; voici ma question. Avez-vous rejeté l'offre de Lisette comme piqué de l'amour du comte, ou comme une chose qu'on rebute? Était-ce dépit jaloux? car enfin, malgré nos conventions, votre cœur aurait pu être tenté du mien: ou bien était-ce vrai dédain?

LE CHEVALIER.

Commençons par rayer ce dernier, il est incroyable: pour de la jalousie....

LA MARQUISE.

Parlez hardiment.

LE CHEVALIER, *d'un air embarrassé.*

Que diriez-vous, si je m'avisais d'en avoir?

LA MARQUISE.

Je dirais.... que vous seriez jaloux.

LE CHEVALIER.

Oui; mais, madame, me pardonneriez-vous ce que vous haïssez tant?

LA MARQUISE.

Vous ne l'étiez donc point? (*elle le regarde.*) Je vous entends; je l'avais bien prévu, et mon injure est avérée.

LE CHEVALIER.

Que parlez-vous d'injure? où est-elle? est-ce que vous êtes fâchée contre moi?

LA MARQUISE.

Contre vous, chevalier! non, certes; et pourquoi me fâcherais-je? Vous ne m'entendez point : c'est l'impertinente Lisette à qui j'en veux; je n'ai point de part à l'offre qu'elle vous a faite, et il a fallu vous l'apprendre; voilà tout. D'ailleurs, ayez de l'indifférence ou de la haine pour moi, que m'importe? J'aime bien mieux cela que de l'amour, au moins; ne vous y trompez pas!

LE CHEVALIER.

Qui? moi! madame, m'y tromper! Eh! ce sont ces dispositions-là, dans lesquelles je vous ai vue, qui m'ont attaché à vous; vous le savez bien : et depuis que j'ai perdu Angélique, j'oublierais presque qu'on peut aimer, si vous ne m'en parliez pas.

LA MARQUISE.

Oh! pour moi, j'en parle sans m'en ressouvenir. Allons, monsieur Hortensius; approchez, prenez votre place : lisez-moi quelque chose de gai, qui m'amuse.

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE, HORTENSIUS.

LA MARQUISE.

Chevalier, vous êtes le maître de rester, si ma lecture vous convient : mais vous êtes bien triste, et je veux tâcher de me dissiper.

LE CHEVALIER.

Pour moi, madame, je n'en suis point encore aux lectures amusantes. (Il s'en va.)

LA MARQUISE, à Hortensius, quand le chevalier est parti.

Qu'est-ce que c'est que votre livre?

HORTENSIUS.

Ce ne sont que des réflexions très-sérieuses.

LA MARQUISE.

Eh bien! que ne parlez-vous donc? vous êtes bien taciturne! Pourquoi laisser sortir le chevalier, puisque ce que vous allez lire lui convient?

HORTENSIUS, appelle le chevalier.

Monsieur le chevalier! monsieur le chevalier!

LE CHEVALIER.

Que me voulez-vous?

HORTENSIUS.

Madame vous prie de revenir; je ne lirai rien de récréatif.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire? madame vous prie! Je ne prie point : vous avez des réflexions.... et vous rappelez monsieur; voilà tout.

LE CHEVALIER.

Je m'aperçois, madame, que je faisais une impolitesse de me retirer; je vais rester, si vous le voulez bien.

LA MARQUISE.

Comme il vous plaira; asseyons-nous donc. (Ils prennent des siéges.)

HORTENSIUS, après avoir toussé et craché, lit.

« La raison est d'un prix à qui tout cède ; c'est elle qui « fait notre véritable grandeur. On a nécessairement tou- « tes les vertus avec elle ; enfin le plus respectable de tous « les hommes, ce n'est pas le plus puissant, c'est le plus « raisonnable. »

LE CHEVALIER, s'agitant sur son siége

Ma foi, sur ce pied-là, le plus respectable de tous les hommes a tout l'air de n'être qu'une chimère : quand je dis les hommes, j'entends tout le monde.

LA MARQUISE.

Mais du moins y a-t-il des gens qui sont plus raisonnables les uns que les autres.

LE CHEVALIER.

Hum ! disons, qui ont moins de folie ; cela sera plus sûr.

LA MARQUISE.

Eh ! de grâce, laissez-moi un peu de raison, chevalier : je ne saurais convenir que je suis folle, par exemple....

LE CHEVALIER.

Vous, madame? Eh ! n'êtes-vous pas exceptée? cela s'en va sans dire [1], et c'est la règle.

---

[1] *Cela s'en va sans dire*. Locution vicieuse, et justement réprouvée par l'Académie. On écrit : *cela va s'en dire*, par la raison que l'on écrit : *cela va tout seul, cela va de soi-même; cela va sans qu'on lui dise d'aller*, et par ellipse : *cela va sans dire*.

LA MARQUISE.

Je ne suis point tentée de vous remercier ; poursuivons.

HORTENSIUS, lit.

« Puisque la raison est un si grand bien, n'oublions rien « pour la conserver ; fuyons les passions qui nous la dé- « robent. L'amour est une de celles....

LE CHEVALIER.

L'amour, l'amour ôte la raison ? cela n'est pas vrai ; je n'ai jamais été plus raisonnable que depuis que j'en ai pour Angélique[1], et j'en ai excessivement.

LA MARQUISE.

Vous en aurez tant qu'il vous plaira ; ce sont vos affaires, et on ne vous en demande pas le compte : mais l'auteur n'a point tant de tort. Je connais des gens, moi, que l'amour rend bourrus et sauvages ; et ces défauts-là n'embellissent personne, je pense.

HORTENSIUS.

Si monsieur me donnait la licence de parachever, peut-être que....

---

[1] *Depuis que j'en ai pour Angélique.* Afin que la pensée de l'auteur soit plus facile à saisir, il faudrait peut-être ici une suspension : *depuis que j'en ai.... pour Angélique.* Le chevalier s'arrête au moment de prononcer l'aveu de son amour ; le nom d'Angélique vient heureusement le tirer d'embarras ; mais le véritable sens attaché à ce nom chéri, est fixé par les regards qu'il doit jeter sur la marquise en prononçant la fin de sa phrase : *et j'en ai excessivement.* Marivaux est à peine compris quand il n'est pas joué avec supériorité.

LE CHEVALIER.

Petit auteur que cela, esprit superficiel....

HORTENSIUS, se levant.

Petit auteur! esprit superficiel! un homme qui cite Sénèque pour garant de ce qu'il dit, ainsi que vous le verrez plus bas, *folio* 24, chapitre 5.

LE CHEVALIER.

Fût-ce chapitre 1000! Sénèque ne sait ce qu'il dit.

HORTENSIUS.

Cela est impossible.

LA MARQUISE, riant.

En vérité, cela me divertit plus que ma lecture : en voilà assez ; votre livre ne plaît point au chevalier ; n'en lisons plus : une autre fois, nous serons plus heureux.

LE CHEVALIER.

C'est votre goût, madame, qui doit décider.

LA MARQUISE.

Mon goût veut bien avoir cette complaisance-là pour le vôtre.

HORTENSIUS, s'en allant.

Sénèque un petit auteur! par Jupiter! si je le disais, je croirais faire un blasphême littéraire. Adieu, monsieur.

LE CHEVALIER.

Serviteur, serviteur.

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Vous voilà brouillé avec Hortensius, chevalier : de quoi vous avisez-vous de médire de Sénèque?

LE CHEVALIER.

Sénèque et son défenseur ne m'inquiètent pas, pourvu que vous ne preniez par leur parti, madame.

LA MARQUISE.

Ah! je demeurerai neutre, si la querelle continue ; car je m'imagine que vous ne voudrez pas la recommencer. Nos occupations vous ennuient, n'est-pas vrai ?

LE CHEVALIER.

Il faut être plus tranquille que je ne suis, pour réussir à s'amuser.

LA MARQUISE.

Ne vous gênez point, chevalier ; vivons sans façon. Vous voulez peut-être être seul ; adieu, je vous laisse.

LE CHEVALIER.

Il n'y a plus de situation qui ne me soit à charge.

LA MARQUISE.

Je voudrais de tout mon cœur pouvoir vous calmer l'esprit.

(Elle marche lentement.)

LE CHEVALIER.

Ah! je m'attendais à plus de repos quand j'ai rompu mon voyage. Je ne ferai plus de projets, je vois bien que je rebute tout le monde.

LA MARQUISE, s'arrêtant au milieu du théâtre.

Ce que je lui entends dire là me touche; il ne serait pas généreux de le quitter dans cet état-là. (Elle revient.) Non, chevalier, vous ne me rebutez point : ne cédez point à votre douleur : tantôt vous partagiez mes chagrins; vous étiez sensible à la part que je prenais aux vôtres; pourquoi n'êtes-vous plus de même ? C'est cela qui me rebuterait, par exemple; car la véritable amitié veut qu'on fasse quelque chose pour elle; elle veut consoler.

LE CHEVALIER.

Aussi aurait-elle bien du pouvoir sur moi, si je la trouvais; personne au monde n'y serait plus sensible; j'ai le cœur fait pour elle : mais où est-elle? je m'imaginais l'avoir trouvée; me voilà détrompé, et ce n'est pas sans qu'il en coûte à mon cœur.

LA MARQUISE.

Peut-on de reproche plus injuste que celui que vous me faites? De quoi vous plaignez-vous, voyons? d'une chose que vous avez rendue nécessaire. Une étourdie vient vous proposer ma main : vous y avez de la répugnance, à la bonne heure; ce n'est point là ce qui me choque; un homme qui a aimé Angélique peut trouver les autres femmes bien inférieures; elle a dû vous rendre les yeux très-difficiles; et d'ail-

leurs tout ce qu'on appelle vanité là-dessus, je n'en suis plus.

LE CHEVALIER.

Ah! madame, je regrette Angélique; mais vous m'en auriez consolé, si vous aviez voulu.

LA MARQUISE.

Je n'en ai point de preuve : car cette répugnance, dont je ne me plains point, fallait-il la marquer ouvertement? Représentez-vous cette action-là de sang-froid; vous êtes galant homme, jugez-vous : où est l'amitié dont vous parlez? car, encore une fois, ce n'est pas de l'amour que je veux, vous le savez bien; mais l'amitié n'a-t-elle pas ses sentimens, ses délicatesses? L'amour est bien tendre, chevalier; eh bien! croyez qu'elle ménage avec encore plus de scrupule que lui les intérêts de ceux qu'elle unit ensemble. Voilà le portrait que je m'en suis toujours fait; voilà comme je la sens, et comme vous auriez dû la sentir : il me semble que l'on n'en peut rien rabattre, et vous n'en connaissez pas les devoirs comme moi. Qu'il vienne quelqu'un me proposer votre main, par exemple [1], et je vous apprendrai comme on répond là-dessus.

---

[1] *Qu'il vienne quelqu'un me proposer votre main, par exemple.* Comme ces notes ont surtout pour objet d'être utiles aux jeunes gens qui s'adonnent à l'art dramatique, remarquons avec quelle adresse Marivaux arrive, par une gradation presque insensible, à son dénouement. Sa pièce n'a rien de remarquable sous le rapport de l'intrigue; mais elle attache par le développement d'une passion involontaire, dont on ne peut se défendre de suivre avec intérêt la

LE CHEVALIER.

Oh! je suis sûr que vous y seriez plus embarrassée que moi; car enfin, vous n'accepteriez point la proposition.

LA MARQUISE.

Nous n'y sommes pas; ce quelqu'un n'est pas venu, et ce n'est que pour vous dire combien je vous ménagerais : cependant vous vous plaignez.

LE CHEVALIER.

Eh! morbleu! madame [1], vous m'avez parlé de répugnance, et je ne saurais vous souffrir cette idée-là. Tenez, je trancherai tout d'un coup là-dessus; si je n'aimais pas Angélique, qu'il faut bien que j'oublie, vous n'auriez qu'une chose à craindre avec moi, qui est que mon amitié ne devînt amour, et raisonnablement il n'y aurait que cela à craindre non plus : c'est là toute la répugnance que je me connais.

---

naissance et les progrès. On a vu d'abord la marquise s'associer, par pure sympathie, aux douleurs du chevalier; éclater ensuite en reproches, quand elle se croit dédaignée par lui; la voilà enfin parvenue à une supposition qu'aucune femme, dont le cœur serait indépendant, n'oserait se permettre, à moins qu'elle ne lui donnât la forme d'une plaisanterie. On voit bien que le combat ne peut aller loin; cependant il reste assez d'incertitude pour exciter la curiosité. Qui parlera le premier? Comment, après tant d'engagemens antérieurs, la déclaration définitive sera-t-elle reçue? Quel prétexte trouvera la marquise pour éloigner le comte? C'est là le secret de l'auteur, et il faut avouer qu'il ne l'a transmis qu'à un bien petit nombre de ses successeurs.

[1] *Eh! morbleu! madame.* Ce juron paraît bien inconvenant, en présence d'une femme que l'on respecte et que l'on aime.

LA MARQUISE.

Ah! pour cela, c'en serait trop; il ne faut pas, chevalier, il ne faut pas.

LE CHEVALIER.

Mais ce serait vous rendre justice. D'ailleurs, d'où peut venir le refus dont vous m'accusez? car enfin, était-il naturel? C'est que le comte vous aimait, c'est que vous le souffriez; j'étais outré de voir cet amour venir traverser un attachement qui devait faire toute ma consolation; mon amitié n'est point compatible avec cela, ce n'est point une amitié faite comme les autres.

LA MARQUISE.

Eh bien! voilà qui change tout; je ne me plains plus, je suis contente; ce que vous me dites là, je l'éprouve, je le sens. C'est là précisément l'amitié que je demande, la voilà; c'est la véritable; elle est délicate, elle est jalouse, elle a droit de l'être. Mais que ne me parliez-vous? Que n'êtes-vous venu me dire : Qu'est-ce que c'est que le comte? Que fait-il chez vous? Je vous aurais tiré d'inquiétude, et tout cela ne serait point arrivé.

LE CHEVALIER.

Vous ne me verrez point faire d'inclination, à moi; je n'y songe point avec vous.

LA MARQUISE.

Vraiment! je vous le défends bien : ce ne sont pas là nos conditions; je serais jalouse aussi, moi; jalouse.... comme nous l'entendons.

LE CHEVALIER.

Vous, madame ?

LA MARQUISE.

Est-ce que je ne l'étais pas de cette façon-là tantôt ? Votre réponse à Lisette n'avait-elle pas dû me choquer ?

LE CHEVALIER.

Vous m'avez pourtant dit de cruelles choses.

LA MARQUISE.

Eh! à qui en dit-on, si ce n'est aux gens qu'on aime [1] et qui semblent n'y pas répondre ?

LE CHEVALIER.

Dois-je vous en croire ? Que vous me tranquillisez, ma chère marquise !

LA MARQUISE.

Écoutez ; je n'avais pas moins besoin de cette explication-là que vous.

LE CHEVALIER.

Que vous me charmez ! que vous me donnez de joie ! (Il lui baise la main.)

LA MARQUISE, riant.

On le prendrait pour mon amant, de la manière dont il me remercie.

---

[1] *Eh! à qui en dit-on, si ce n'est aux gens qu'on aime?* Il semble que tout soit décidé ; mais la marquise entend bien n'aimer le chevalier que *d'amitié* ; le chevalier lui répond de même ; il remarque toutefois, très-plaisamment, que *l'amour est moins vif que cette amitié-là.* Quoi qu'il en soit, il n'en faut pas davantage pour reculer le dénouement, et nous procurer un troisième acte fort agréable.

LE CHEVALIER.

Ma foi ! je défie un amant de vous aimer plus que je fais ; je n'aurais jamais cru que l'amitié allât si loin : cela est surprenant, l'amour est moins vif.

LA MARQUISE.

Et cependant, il n'y a rien de trop.

LE CHEVALIER.

Non, il n'y a rien de trop ; mais il me reste une grâce à vous demander. Gardez-vous Hortensius ? je crois qu'il est fâché de me voir ici, et je sais lire aussi bien que lui.

LA MARQUISE.

Eh bien ! chevalier, il faut le renvoyer : voilà toute la façon qu'il y faut faire.

LE CHEVALIER.

Et le comte, qu'en ferons-nous ? Il m'inquiète un peu.

LA MARQUISE.

On le congédiera aussi ; je veux que vous soyez content, je veux vous mettre en repos. Donnez-moi la main ; je serais bien aise de me promener dans le jardin.

LE CHEVALIER.

Allons, marquise.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I.

HORTENSIUS, *seul.*

N'EST-CE pas une chose étrange, qu'un homme comme moi n'ait point de fortune? Posséder le grec et le latin, et ne pas posséder dix pistoles! O divin Homère! ô Virgile! et vous, gentil Anacréon! vos doctes interprètes ont de la peine à vivre; bientôt je n'aurai plus d'asile; j'ai vu la marquise irritée contre le chevalier : mais incontinent je l'ai vue discourir dans le jardin avec lui de la manière la plus bénévole. Quels solécismes de conduite [1]! Est-ce que l'amour m'expulserait d'ici?

SCÈNE II.

HORTENSIUS, LISETTE, LUBIN.

LUBIN, gaillardement.

TIENS, Lisette, le voilà bien à propos pour lui faire nos adieux. (riant.) Ah! ah! ah!

---

[1] *Quels solécismes de conduite!* Cette expression est empruntée de Molière :

> Le moindre solécisme en parlant vous irrite;
> Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
>
> *Les Femmes savantes*, acte 2, scène 7.

HORTENSIUS.

A qui en veut cet étourdi-là, avec son transport de joie?

LUBIN.

Allons, gai, camarade docteur; comment va la philosophie?

HORTENSIUS.

Pourquoi me faites-vous cette question-là?

LUBIN.

Ma foi! je n'en sais rien, si ce n'est pour entrer en conversation.

LISETTE.

Allons, allons, venons au fait.

LUBIN.

Encore un petit mot, docteur; n'avez-vous jamais couché dans la rue?

HORTENSIUS.

Que signifie ce discours?

LUBIN.

C'est que cette nuit vous en aurez le plaisir; le vent de bise vous en dira deux mots.

LISETTE.

N'amusons point davantage monsieur Hortensius. Tenez, monsieur, voilà de l'or que madame m'a chargée de vous donner; moyennant quoi, comme elle prend congé de vous, vous pouvez prendre congé d'elle. A mon égard, je salue votre érudition, et je suis votre très-humble servante. (Elle lui fait la révérence.)

LUBIN.

Et moi votre serviteur [1].

HORTENSIUS.

Quoi! madame me renvoie?

LISETTE.

Non pas, monsieur; elle vous prie seulement de vous retirer.

LUBIN.

Et vous, qui êtes honnête, vous ne refuserez rien aux prières de madame.

HORTENSIUS.

Savez-vous la raison de cela, mademoiselle Lisette?

LISETTE.

Non : mais, en gros, je soupçonne que cela pourrait venir de ce que vous l'ennuyez.

LUBIN.

Et en détail, de ce que nous sommes bien aises de nous aimer en paix, en dépit de la philosophie que vous avez dans la tête.

LISETTE.

Tais-toi.

HORTENSIUS.

J'entends; c'est que madame la marquise et mon-

---

[1] *Et moi, votre serviteur.* Il y avait d'abord : « Attendez, j'ai de « mon côté une petite révérence à vous faire, et la voilà. (*Il lui fait « la révérence.*) Si vous ne me la rendez pas, je vous la donne. » Le public parut mécontent que l'auteur eût prêté tant d'esprit et qu'il eût fait dire de si jolies antithèses à un paysan. Aux représentations qui suivirent la première, Marivaux substitua la phrase beaucoup plus naturelle qu'on lit aujourd'hui.

sieur le chevalier ont de l'inclination l'un pour l'autre.

LISETTE.

Je n'en sais rien : ce ne sont pas mes affaires.

LUBIN.

Eh bien! tout coup vaille : quand ce serait de l'inclination ; quand ce seraient des passions, des soupirs, des flammes, et la noce après, il n'y a rien de si gaillard; on a un cœur, on s'en sert; cela est naturel.

LISETTE, à Lubin.

Finis tes sottises. (à Hortensius.) Vous voilà averti, monsieur ; je crois que cela suffit.

LUBIN.

Adieu, touchez là, et partez ferme : il n'y aura point de mal à doubler le pas.

HORTENSIUS.

Dites à madame que je me conformerai à ses ordres.

SCÈNE III.

LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

Enfin, le voilà congédié. C'est pourtant un amant que je perds.

LUBIN.

Un amant! quoi! ce vieux radoteur t'aimait?

LISETTE.

Sans doute; il voulait me faire des argumens.

LUBIN.

Hum !

LISETTE.

Des argumens, te dis-je ; mais je les ai fort bien repoussés avec d'autres.

LUBIN.

Des argumens ! voudrais-tu bien m'en pousser un, pour voir ce que c'est?

LISETTE.

Il n'y a rien de si aisé. Tiens, en voilà un : tu es un joli garçon, par exemple.

LUBIN.

Cela est vrai.

LISETTE.

J'aime tout ce qui est joli ; ainsi je t'aime : c'est là ce que l'on appelle un argument.

LUBIN.

Pardi ! tu n'as que faire du docteur pour cela : je t'en ferai aussi bien qu'un autre. Gageons un petit baiser que je t'en donne une douzaine.

LISETTE.

Je gagerai quand nous serons mariés, parce que je serai bien aise de perdre.

LUBIN.

Bon ! quand nous serons mariés, j'aurai toujours gagné sans faire de gageure.

LISETTE.

Paix ! j'entends quelqu'un qui vient ; je crois que c'est monsieur le comte. Madame m'a chargé d'un compliment pour lui, qui ne le réjouira pas.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LISETTE, LUBIN.

LE COMTE, *d'un air ému.*

Bonjour, Lisette ; je viens de rencontrer Hortensius, qui m'a dit des choses bien singulières. La marquise le renvoie, à ce qu'il dit, parce qu'elle aime le chevalier et qu'elle l'épouse. Cela est-il vrai ? je vous prie de m'instruire....

LISETTE.

Mais, monsieur le comte, je ne crois pas que cela soit, et je n'y vois pas encore d'apparence : Hortensius lui déplaît, elle le congédie ; voilà tout ce que j'en puis dire.

LE COMTE, *à Lubin.*

Et toi, n'en sais-tu pas davantage ?

LUBIN.

Non, monsieur le comte ; je ne sais que mon amour pour Lisette : voilà toutes mes nouvelles.

LISETTE.

Madame la marquise est si peu disposée à se marier, qu'elle ne veut pas même voir d'amans ; elle m'a dit de vous prier de ne point vous obstiner à l'aimer.

LE COMTE.

Non plus qu'à la voir, sans doute ?

LISETTE.

Mais je crois que cela revient au même.

LUBIN.

Oui, qui dit l'un dit l'autre.

LE COMTE.

Que les femmes sont inconcevables! Le chevalier est ici apparemment?

LISETTE.

Je crois qu'oui.

LUBIN.

Leurs sentimens d'amitié ne permettent pas qu'ils se séparent.

LE COMTE.

Ah!..... Avertissez, je vous prie, le chevalier que je voudrais lui dire un mot.

LISETTE.

J'y vais de ce pas, monsieur le comte.

(*Lubin sort avec Lisette en saluant le comte.*)

SCÈNE V.

LE COMTE, *seul.*

Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre? Le chevalier va venir; interrogeons son cœur pour en tirer la vérité. Je vais me servir d'un stratagème qui, tout commun qu'il est, ne laisse pas souvent que de réussir.

SCÈNE VI.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

On m'a dit que vous me demandiez; puis-je vous rendre quelque service, monsieur?

LE COMTE.

Oui, chevalier; vous pouvez véritablement m'obliger.

LE CHEVALIER.

Parbleu! si je le puis, cela vaut fait.

LE COMTE.

Vous m'avez dit que vous n'aimiez pas la marquise.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous là? Je l'aime de tout mon cœur.

LE COMTE.

J'entends que vous n'aviez point d'amour pour elle.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est une autre affaire, et je me suis expliqué là-dessus.

LE COMTE.

Je le sais: mais êtes-vous dans les mêmes sentimens? Ne s'agit-il point à présent d'amour, absolument?

LE CHEVALIER, riant.

Eh! eh! eh! mais, en vérité, par où jugez-vous qu'il y en ait? Qu'est-ce que c'est que cette idée-là?

LE COMTE.

Moi, je n'en juge point; je vous le demande.

LE CHEVALIER.

Hum! vous avez pourtant la mine d'un homme qui le croit.

LE COMTE.

Eh bien! débarrassez-vous de cela; dites-moi oui ou non.

LE CHEVALIER, riant.

Eh! eh! eh! monsieur le comte, un homme d'esprit comme vous ne doit point faire de chicane sur les mots; le oui et le non, qui ne se sont point présentés à moi, ne valent pas mieux que le langage que je vous tiens; c'est la même chose assurément : il y a entre la marquise et moi une amitié et des sentimens vraiment respectables. Êtes-vous content? Cela est-il net? Voilà du français.

LE COMTE.

(A part.) Pas trop.... On ne saurait mieux dire, et j'ai tort; mais il faut pardonner aux amans, ils se méfient de tout.

LE CHEVALIER.

Je sais ce qu'ils sont par mon expérience. Revenons à vous et à vos amours; je m'intéresse beaucoup à ce qui vous regarde : mais n'allez pas encore empoisonner ce que je vais vous dire; ouvrez-moi votre cœur. Est-ce que vous voulez continuer d'aimer la marquise?

LE COMTE.

Toujours.

LE CHEVALIER.

Entre nous, il est étonnant que vous ne vous lassiez point de son indifférence. Parbleu! il faut quelques sentimens dans une femme. Vous hait-elle, on combat sa haine : ne lui déplaisez-vous pas, on espère. Mais une femme qui ne répond rien, comment se conduire avec elle? par où prendre son cœur? Un cœur qui ne se remue ni pour ni contre[1], qui n'est ni ami ni ennemi, qui n'est rien, qui est mort, le ressuscite-t-on? Je n'en crois rien : et c'est pourtant ce que vous voulez faire.

LE COMTE, *finement.*

Non, non, chevalier; je vous parle confidemment à mon tour. Je n'en suis pas tout-à-fait réduit à une entreprise si chimérique : et le cœur de la marquise n'est pas si mort que vous le pensez; m'entendez-vous? Vous êtes distrait.

LE CHEVALIER.

Vous vous trompez; je n'ai jamais eu plus d'attention.

LE COMTE.

Elle savait mon amour, je lui en parlais, elle écoutait.

LE CHEVALIER.

Elle écoutait!

---

[1] *Un cœur qui ne se remue ni pour ni contre.* Ces expressions, fort innocentes probablement dans les intentions de l'auteur, donneraient lieu aujourd'hui à des interprétations grossières; il serait prudent de les supprimer à la scène.

LE COMTE.

Oui ; je lui demandais du retour.

LE CHEVALIER.

C'est l'usage ; et à cela quelle réponse ?

LE COMTE.

On me disait de l'attendre.

LE CHEVALIER.

C'est qu'il était tout venu.

LE COMTE.

(A part.) Il l'aime... Cependant aujourd'hui elle ne veut pas me voir ; j'attribue cela à ce que j'avais été quelques jours sans paraître avant que vous arrivassiez. La marquise est la femme de France la plus fière.

LE CHEVALIER, à part.

Ah ! je la trouve passablement humiliée d'avoir cette fierté-là [1].

LE COMTE.

Je vous ai prié tantôt de me raccommoder avec elle, et je vous en prie encore.

---

[1] *Je la trouve passablement humiliée d'avoir cette fierté-là.* Voilà qui n'est pas bien clair ; le chevalier veut dire qu'il trouve la marquise assez humiliée d'éprouver pour le comte un amour qu'elle a manifesté par le dépit d'avoir été quelques jours sans recevoir sa visite. Si telle est sa pensée, il est évident que ce qu'il dit à cette occasion doit être un *aparté*. La phrase est assez injurieuse pour obliger le comte, s'il est supposé l'entendre, à en demander sur-le-champ l'explication. On a mis ici le signe de l'*aparté*, qui a été omis dans les éditions précédentes.

LE CHEVALIER.

Eh ! vous vous moquez ? cette femme-là vous adore.

LE COMTE.

Je ne dis pas cela.

LE CHEVALIER.

Et moi qui ne m'en soucie guère, je le dis pour vous.

LE COMTE.

Ce qui m'en plaît, c'est que vous le dites sans jalousie.

LE CHEVALIER.

Oh ! parbleu ! si cela vous plaît, vous êtes servi à souhait : car je vous dirai que j'en suis charmé, que je vous en félicite, et que je vous embrasserais volontiers.

LE COMTE.

Embrassez donc, mon cher.

LE CHEVALIER.

Ah ! ce n'est pas la peine ; il me suffit de m'en réjouir sincèrement, et je vais vous en donner des preuves qui ne seront point équivoques.

LE COMTE.

Je voudrais bien vous en donner de ma reconnaissance, moi : et si vous étiez d'humeur à accepter celle que j'imagine, ce serait alors que je serais bien sûr de vous. A l'égard de la marquise....

LE CHEVALIER.

Comte, finissons. Vous autres amans, vous n'avez que votre amour et ses intérêts dans la tête, et tou-

tes ces folies-là n'amusent point les autres. Parlons d'autre chose : de quoi s'agit-il ?

LE COMTE.

Dites-moi, mon cher, auriez-vous renoncé au mariage ?

LE CHEVALIER.

Oh! parbleu! c'en est trop : faut-il que j'y renonce pour vous mettre en repos ? Non, monsieur; je vous demande grâce pour ma postérité, s'il vous plaît. Je n'irai point sur vos brisées : mais qu'on me trouve un parti convenable, et demain je me marie; et, qui plus est, c'est que cette marquise, qui ne vous sort pas de l'esprit, tenez, je m'engage à la prier de la fête.

LE COMTE.

Ma foi, chevalier, vous me ravissez ; je sens bien que j'ai affaire au plus franc de tous les hommes ; vos dispositions me charment. Mon cher ami, continuons : vous connaissez ma sœur ; que pensez-vous d'elle ?

LE CHEVALIER.

Ce que j'en pense?.... Votre question me fait ressouvenir qu'il y a long-temps que je ne l'ai vue, et qu'il faut que vous me présentiez à elle.

LE COMTE.

Vous m'avez dit cent fois qu'elle était digne d'être aimée du plus honnête homme : on l'estime ; vous connaissez son bien ; vous lui plairez, j'en suis sûr; et si vous ne voulez qu'un parti convenable, en voilà un.

LE CHEVALIER.

En voilà un... Vous avez raison... oui... votre idée est admirable. Elle est amie de la marquise, n'est-ce pas ?

LE COMTE.

Je crois qu'oui.

LE CHEVALIER.

Allons, cela est bon, et je veux que ce soit moi qui lui annonce la chose [1]. Je crois que c'est elle qui entre. Retirez-vous pour quelques momens dans ce cabinet; vous allez voir ce qu'un rival de mon espèce est capable de faire, et vous paraîtrez quand je vous appellerai... Partez; point de remercîment; un jaloux n'en mérite point.

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, *seul.*

Parbleu! madame, je suis donc cet ami qui devait vous tenir lieu de tout? Vous m'avez joué, femme que vous êtes! mais vous allez voir combien je m'en soucie.

---

[1] *Je veux que ce soit moi qui lui annonce la chose.* A qui annoncer? sans doute à la marquise; mais c'est *elle*, c'est-à-dire la sœur du comte, qui est le sujet principal de la phrase précédente; c'est donc à *elle*, à cette sœur, que le pronom *lui* se rapporte, d'après les règles de la grammaire : c'est une légère incorrection; il fallait dire : *Je veux que ce soit moi qui annonce la chose à la marquise.*

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Le comte, dit-on, était avec vous, chevalier. Vous avez été bien long-temps ensemble; de quoi donc était-il question?

LE CHEVALIER, *sérieusement.*

De pures visions de sa part, marquise, mais de visions qui m'ont chagriné, parce qu'elles vous intéressent, et dont la première a d'abord été de me demander si je vous aimais.

LA MARQUISE.

Mais je crois que cela n'est pas douteux.

LE CHEVALIER.

Sans difficulté : mais prenez garde : il parlait d'amour et non pas d'amitié.

LA MARQUISE.

Ah ! il parlait d'amour! il est bien curieux! A votre place, je n'aurais pas seulement voulu les distinguer[1]; qu'il devine.

LE CHEVALIER.

Non pas, marquise; il n'y avait pas moyen de jouer

---

[1] *Je n'aurais pas seulement voulu les distinguer.* Voilà encore une inexactitude grammaticale. A quoi se rapporte le pronom *les?* L'amour et l'amitié n'ont point été réunis de manière à former un pluriel. Ils sont au contraire séparés par une disjonctive qui ne permet pas de les réunir immédiatement dans un seul mot représentant à la fois l'un et l'autre. On dira bien : L'amour et l'amitié sont néces-

là-dessus : car il vous enveloppait dans ses soupçons, et vous faisait pour moi le cœur plus tendre que je ne mérite. Vous voyez bien que cela était sérieux; il fallait une réponse décisive : aussi l'ai-je faite, et l'ai bien assuré qu'il se trompait, et qu'absolument il ne s'agissait point d'amour entre nous deux, absolument.

LA MARQUISE.

Mais croyez-vous l'avoir persuadé ? et croyez-vous lui avoir dit cela d'un ton bien vrai, du ton d'un homme qui le sent ?

LE CHEVALIER.

Oh ! ne craignez rien : je l'ai dit de l'air dont on dit la vérité. Comment donc ! je serais très-fâché, à cause de vous, que le commerce de notre amitié rendît vos sentimens équivoques. Mon attachement pour vous est trop délicat, pour profiter de l'honneur que cela me ferait : mais j'y ai mis bon ordre, et cela par une chose tout-à-fait imprévue. Vous connaissez sa sœur ; elle est riche, très-aimable, et de vos amies, même.

LA MARQUISE.

Assez médiocrement.

---

saires au bonheur de la vie : plaignons l'homme qui ne *les* a jamais éprouvés. Mais on ne dirait pas : Cet homme est sensible à l'amour et nullement à l'amitié, et cependant il *les* a outragés dans telle ou telle circonstance. Il fallait dire ici : *A votre place, je n'aurais pas voulu distinguer ces deux sentimens.*

LE CHEVALIER.

Dans la joie qu'il a eue de perdre ses soupçons, le comte me l'a proposée ; et comme il y a des instans et des réflexions qui nous déterminent tout d'un coup, ma foi, j'ai pris mon parti ; nous sommes d'accord, et je dois l'épouser. Ce n'est pas là tout ; c'est que je suis encore chargé de vous parler en faveur du comte, et je vous en parle du mieux qu'il m'est possible. Vous n'aurez pas le cœur inexorable, et je ne crois pas la proposition fâcheuse.

LA MARQUISE, *froidement.*

Non, monsieur ; je vous avoue que le comte ne m'a jamais déplu.

LE CHEVALIER.

Ne vous a jamais déplu ! c'est fort bien fait ; mais pourquoi donc m'avez-vous dit le contraire ?

LA MARQUISE.

C'est que je voulais me le cacher à moi-même, et il l'ignore aussi.

LE CHEVALIER.

Point du tout, madame ; car il vous écoute.

LA MARQUISE.

Lui ?

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE.

J'ai suivi les conseils du chevalier, madame : permettez que mes transports vous marquent la joie où je suis. (*Il se jette aux genoux de la marquise.*)

LA MARQUISE.

Levez-vous, comte; vous pouvez espérer.

LE COMTE.

Que je suis heureux! et toi, chevalier, que ne te dois-je pas? Mais, madame, achevez de me rendre le plus content de tous les hommes; chevalier, joignez vos prières aux miennes.

LE CHEVALIER, *d'un air agité.*

Vous n'en avez pas besoin, monsieur; j'avais promis de parler pour vous, j'ai tenu parole. Je vous laisse ensemble, je me retire. (*à part.*) Je me meurs.

LE COMTE.

J'irai te trouver chez toi.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE.

Madame, il y a long-temps que mon cœur est à vous; consentez à mon bonheur; que cette aventure-ci vous détermine; souvent il n'en faut pas davantage. J'ai ce soir affaire chez mon notaire, je pourrais vous l'amener ici. Nous y souperions avec ma sœur, qui doit venir vous voir; le chevalier s'y trouverait, vous verriez ce qu'il vous plairait de faire. Des articles sont bientôt passés, ils n'engagent qu'autant qu'on veut: ne me refusez pas, je vous en conjure.

LA MARQUISE.

Je ne saurais vous répondre ; je me sens un peu indisposée ; laissez-moi reposer, je vous prie.

LE COMTE.

Je vais toujours prendre les mesures qui pourront vous engager à m'assurer vos bontés.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, *seule.*

Ah ! je ne sais où j'en suis ; respirons. D'où vient que je soupire ? Les larmes me coulent des yeux ; je me sens saisie de la tristesse la plus profonde, et je ne sais pourquoi. Qu'ai-je affaire de l'amitié du chevalier ? L'ingrat qu'il est ! il se marie : l'infidélité d'un amant ne me toucherait point, celle d'un ami me désespère. Le comte m'aime ; j'ai dit qu'il ne me déplaisait pas ; mais où ai-je donc été chercher tout cela [1] ?

---

[1] *Où ai-je donc été chercher tout cela?* La marquise a donné sa parole un peu légèrement, et va la retirer plus légèrement encore. Mais ce malentendu fournit une péripétie intéressante. La situation de tous les personnages paraît changée ; on tremble qu'un engagement indiscret n'amène un mariage qui fera le malheur des deux amans, auxquels on s'est si vivement intéressé jusqu'ici ; le dénouement est reculé, et n'en est que plus impatiemment attendu. Cette scène et celle qui précède sont un chef-d'œuvre de conduite et d'intelligence de la scène.

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

Madame, je vous avertis qu'on vient de renvoyer madame la comtesse : mais elle a dit qu'elle repasserait sur le soir; voulez-vous y être?

LA MARQUISE.

Non, jamais, Lisette : je ne saurais.

LISETTE.

Êtes-vous indisposée, madame? Vous avez l'air bien abattue; qu'avez-vous donc?

LA MARQUISE.

Hélas! Lisette, on me persécute; on veut que je me marie.

LISETTE.

Vous marier! A qui donc?

LA MARQUISE.

Au plus haïssable de tous les hommes; à un homme que le hasard a destiné pour me faire du mal, et pour m'arracher malgré moi des discours que j'ai tenus sans savoir ce que je disais.

LISETTE.

Mais il n'est venu que le comte.

LA MARQUISE.

Eh! c'est lui-même.

LISETTE.

Et vous l'épousez?

LA MARQUISE.

Je n'en sais rien ; je te dis qu'il le prétend.

LISETTE.

Il le prétend ! mais qu'est-ce que c'est donc que cette aventure-là ? elle ne ressemble à rien.

LA MARQUISE.

Je ne saurais te la mieux dire ; c'est le chevalier, c'est ce misanthrope-là qui est cause de cela : il m'a fâchée ; le comte en a profité, je ne sais comment : ils veulent souper ce soir ici ; ils ont parlé de notaire, d'articles ; je les laissais dire ; le chevalier est sorti : il se marie aussi ; le comte lui donne sa sœur : car, pour achever de me déplaire, il ne manquait qu'une sœur à cet homme-là....

LISETTE.

Quand le chevalier l'épouserait, que vous importe ?

LA MARQUISE.

Veux-tu que je sois la belle-sœur d'un homme qui m'est devenu insupportable ?

LISETTE.

Eh ! mort de ma vie ! ne la soyez pas ; renvoyez le comte.

LA MARQUISE.

Et sur quel prétexte ? car enfin, quoiqu'il me fâche, je n'ai pourtant rien à lui reprocher.

LISETTE.

Oh ! je m'y perds, madame, je n'y comprends plus rien.

LA MARQUISE.

Ni moi non plus : je ne sais plus où j'en suis; je ne saurais me démêler, je me meurs! Qu'est-ce que c'est donc que cet état-là?

LISETTE.

Mais c'est, je crois, ce maudit chevalier qui est cause de tout cela; et pour moi, je crois que cet homme-là vous aime.

LA MARQUISE.

Eh! non, Lisette; on voit bien que tu te trompes.

LISETTE.

Voulez-vous m'en croire, madame? ne le revoyez plus.

LA MARQUISE.

Eh! laisse-moi, Lisette : tu me persécutes aussi! Ne me laissera-t-on jamais en repos? En vérité, la situation où je me trouve est bien triste!

LISETTE.

Votre situation! je la regarde comme une énigme.

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, LISETTE, LUBIN.

LUBIN.

Madame, monsieur le chevalier, qui est dans un état à faire compassion....

LA MARQUISE.

Que veut-il dire? Demande-lui ce qu'il a, Lisette.

LUBIN.

Hélas! je crois que son bon sens s'en va : tantôt

il marche, tantôt il s'arrête; il regarde le ciel comme s'il ne l'avait jamais vu; il dit un mot, il en bredouille un autre, et il m'envoie savoir si vous voulez bien qu'il vous voie.

LA MARQUISE.

Ne me conseilles-tu pas de le voir? Oui, n'est-ce pas?

LISETTE.

Oui, madame; du ton dont vous me le demandez, je vous le conseille [1].

LUBIN.

Il avait d'abord fait un billet pour vous, qu'il m'a donné.

LA MARQUISE.

Voyons donc.

LUBIN.

Tout à l'heure, madame. Quand j'ai eu ce billet, il a couru après moi :... Rends-moi le papier... je l'ai rendu... Tiens, va le porter... je l'ai donc repris... Rapporte le papier... je l'ai rapporté. Ensuite il a laissé tomber le billet en se promenant, et je l'ai ramassé sans qu'il l'ait vu, pour vous l'apporter comme à sa bonne amie, pour voir ce qu'il a, et s'il y a quelque remède à sa peine.

LA MARQUISE.

Montre donc.

---

[1] *Du ton dont vous me le demandez, je vous le conseille.* Mot charmant et profond, et qui reçoit son application dans toutes les positions de l'ordre social.

LUBIN.

Le voici ; et tenez, voilà l'écrivain qui arrive.

SCÈNE XIV.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LISETTE.

LA MARQUISE, à Lisette.

Sors ; il sera peut-être bien aise de n'avoir point de témoins, d'être seul.

SCÈNE XV.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER prend de longs détours.

Je viens prendre congé de vous, et vous dire adieu, madame.

LA MARQUISE.

Vous, monsieur le chevalier ? et où allez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Où j'allais, quand vous m'avez arrêté.

LA MARQUISE.

Mon dessein n'était pas de vous arrêter pour si peu de temps.

LE CHEVALIER.

Ni le mien de vous quitter sitôt, assurément.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc me quittez-vous ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi je vous quitte? Eh! marquise, que vous importe de me perdre, dès que vous épousez le comte?

LA MARQUISE.

Tenez, chevalier, vous verrez qu'il y a encore du malentendu dans cette querelle-là : ne précipitez rien, je ne veux point que vous partiez; j'aime mieux avoir tort.

LE CHEVALIER.

Non, marquise, c'en est fait; il ne m'est plus possible de rester : mon cœur ne serait plus content du vôtre.

LA MARQUISE, avec douleur.

Je crois que vous vous trompez.

LE CHEVALIER.

Si vous saviez combien je vous dis vrai! combien nos sentimens sont différens!

LA MARQUISE.

Pourquoi différens? Il faudrait donner un peu plus d'étendue à ce que vous dites là, chevalier; je ne vous entends pas bien.

LE CHEVALIER.

Ce n'est qu'un seul mot qui m'arrête.

LA MARQUISE, avec un peu d'embarras.

Je ne puis le deviner, si vous ne me le dites.

LE CHEVALIER.

Tantôt, je m'étais expliqué dans un billet que je vous avais écrit.

LA MARQUISE.

A propos de ce billet, vous me faites ressouvenir que l'on m'en a apporté un quand vous êtes venu.

LE CHEVALIER, *intrigué.*

Et de qui est-il, madame ?

LA MARQUISE.

Je vous le dirai.

(*Elle lit haut, mais de manière à ne pas être entendue du chevalier.*)

« Je devais, madame, regretter Angélique toute ma
« vie, et cependant, le croiriez-vous ? je pars aussi péné-
« tré d'amour pour vous que je le fus jamais pour elle. »

LE CHEVALIER.

Ce que vous lisez là, madame, me regarde-t-il ?

LA MARQUISE.

Tenez, chevalier ; n'est-ce pas là le mot qui vous arrête ?

LE CHEVALIER.

C'est mon billet ! Ah ! marquise, que voulez-vous que je devienne ?

LA MARQUISE.

Je rougis, chevalier ; c'est vous répondre.

LE CHEVALIER, *lui baisant la main.*

Mon amour pour vous durera autant que ma vie.

LA MARQUISE.

Je ne vous le pardonne qu'à cette condition-là.

SCÈNE XVI.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE COMTE.

Que vois-je, monsieur le chevalier? voilà de grands transports!

LE CHEVALIER.

Il est vrai, monsieur le comte. Quand vous me disiez que j'aimais madame, vous connaissiez mieux mon cœur que moi; mais j'étais dans la bonne foi, et je suis sûr de vous paraître excusable.

LE COMTE.

Et vous, madame?

LA MARQUISE.

Je ne croyais pas l'amitié si dangereuse.

LE COMTE.

Ah ciel! (Il sort.)

SCÈNE XVII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

Madame, il y a là-bas un notaire que le comte a amené.

LE CHEVALIER.

Le retiendrons-nous, madame?

LA MARQUISE.

Faites ; je ne me mêle plus de rien.

LISETTE, au chevalier.

Ah ! je commence à comprendre : le comte s'en va, le notaire reste, et vous vous mariez.

LUBIN.

Et nous aussi ; et il faudra que votre contrat fasse la fondation du nôtre. N'est-ce pas, Lisette ? Allons, de la joie.

FIN DE LA SURPRISE DE L'AMOUR.

LA

RÉUNION DES AMOURS,

COMÉDIE HÉROÏQUE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois par les comédiens français ordinaires du roi, le 9 novembre 1731.

JUGEMENT

SUR

LA RÉUNION DES AMOURS.

Les Grecs avaient donné à l'*Amour,* qu'ils nommaient *Eros*, un compagnon appelé *Anteros*, c'est-à-dire *contre-amour.* Ce n'était pas, comme son nom pouvait le faire supposer, un dieu opposé à l'*Amour;* c'était, au contraire, le dieu de la tendresse mutuelle, fiction ingénieuse, sous le voile de laquelle est cachée cette vérité morale, que l'amour, pour être durable, a besoin de réciprocité, et qu'il meurt promptement quand il n'est pas partagé.

Dans la petite pièce que l'on va lire, on trouvera également un *Amour* et un *contre-amour;* ce dernier est désigné sous le nom de *Cupidon.* Le but de la fiction de Marivaux n'est pas le même que celui de la mythologie grecque. Ici *Cupidon* est un rival du véritable *Amour;* il a usurpé son carquois, ses flèches et son empire. Il est le dieu des sens et de la volupté; l'autre est le dieu du sentiment et de la tendresse. Depuis quelque temps, le premier a empiété sur les droits du second, et l'a dépossédé de ses domaines; allusion aux mœurs que la régence avait introduites, et à cette licence de principes, d'actions et de discours, qui avait remplacé les nobles galanteries des jeunes années de Louis XIV, et le vernis de

décence dont l'amour, sous son règne, se fit constamment un devoir de se couvrir.

Il s'agit de réconcilier les deux divinités, d'ôter à l'une la pruderie qui fatigue et qui repousse, de faire perdre à l'autre ses manières trop libres et son langage libertin. Les dieux jugent l'affaire assez importante pour la soumettre à la délibération d'une assemblée générale. Chacune des parties est reçue à y plaider sa cause, et à y faire valoir ses droits. Minerve prononce l'arrêt, qui ordonne aux deux *Amours* de vivre désormais en bonne intelligence, et de s'unir tous deux *pour former le cœur du fils d'un grand roi.*

Ce fils d'un grand roi ne pouvait être que le Dauphin, père du roi actuel Charles X. La pièce fut jouée en 1731, et le Dauphin, né en 1729, n'avait alors que deux ans. C'était s'occuper de bonne heure du genre d'éducation dont il s'agit dans la pièce. Cependant, d'après les recherches que j'ai faites, il n'y avait alors aucun autre prince de la famille royale à qui la leçon morale pût être adressée; et, d'ailleurs, la qualification de *fils de roi* lève toute équivoque. Il faut donc supposer que Marivaux, témoin de la corruption de son temps, et surtout de celle qui avait infecté la cour, voulut, en bon citoyen, aller au devant des dangers qui menaçaient la première enfance du prince, et exprimer, au nom des gens de bien, le vœu commun de la France, pour que la contagion du vice ne vînt pas flétrir, dans sa fleur, l'espérance de la patrie. Si tel fut l'objet de notre auteur, il est trop honorable pour ne pas obtenir grâce en faveur du cadre qu'il a adopté. Au théâtre, comme en peinture, l'allégorie est toujours un peu froide; et je ne veux point dissimuler que *la Réunion des Amours* s'est ressentie des vices du genre; mais les détails font oublier la faiblesse du fond.

Ils sont piquans, vifs, ingénieux, et les intentions de l'auteur, une fois connues, jettent sur l'ouvrage un intérêt bien supérieur à celui d'une intrigue dramatique; la comédie de Marivaux n'est plus un simple sujet d'amusement pour le lecteur, c'est une bonne action. Les vœux patriotiques de l'auteur furent exaucés : le fils de Louis XV offrit le modèle de toutes les vertus privées, et l'intégrité de ses mœurs fut toujours à l'abri du soupçon.

PERSONNAGES.

L'AMOUR.
CUPIDON.
MERCURE.
PLUTUS.
APOLLON.
LA VÉRITÉ.
MINERVE.
LA VERTU.

La scène est dans l'Olympe.

LA

RÉUNION DES AMOURS.

SCÈNE I.

L'AMOUR, CUPIDON.

(*Ils entrent par les deux côtés opposés.*)

CUPIDON, à part.

Que vois-je? Qui est-ce qui a l'audace de porter comme moi un carquois et des flèches?

L'AMOUR, à part.

N'est-ce pas là Cupidon, cet usurpateur de mon empire?

CUPIDON, à part.

Ne serait-ce pas cet Amour gaulois, ce dieu de la fade tendresse, qui sort de la retraite obscure où ma victoire l'a condamné?

L'AMOUR, à part.

Qu'il est laid! qu'il a l'air débauché!

CUPIDON, à part.

Vit-on jamais de figure plus sotte? Sachons un peu ce que vient faire ici cette ridicule antiquaille. Approchons. (à l'Amour.) Soyez le bienvenu, mon ancien; le dieu des soupirs et des tendres langueurs, je vous salue.

L'AMOUR.

Saluez.

CUPIDON.

Le compliment est sec; mais je vous le pardonne. Un proscrit n'est pas de bonne humeur.

L'AMOUR.

Un proscrit! Vous ne devez ma retraite qu'à l'indignation qui m'a saisi, quand j'ai vu que les hommes étaient capables de vous souffrir.

CUPIDON.

Malepeste! que cela est beau! C'est-à-dire que vous n'avez fui que parce que vous étiez glorieux, et vous êtes un héros fuyard.

L'AMOUR.

Je n'ai rien à vous répondre. Allez, nous ne sommes pas faits pour discourir ensemble.

CUPIDON.

Ne vous fâchez point, mon confrère. Dans le fond, je vous plains. Vous me dites des injures, mais votre état me désarme. Tenez, je suis le meilleur garçon du monde. Contez-moi vos chagrins. Que venez-vous faire ici? Est-ce que vous vous ennuyez de votre solitude? Eh bien! il y a remède à tout. Voulez-vous de l'emploi? Je vous donnerai votre petite provision de flèches, car celles que vous avez là dans votre carquois ne valent plus rien.... Voyez-vous ce dard-là? voilà ce qu'il faut. Cela entre dans le cœur, cela le pénètre, cela le brûle, cela l'embrase : il crie, il s'agite, il demande du secours, il ne saurait attendre,

L'AMOUR.

Quelle méprisable espèce de feux !

CUPIDON.

Ils ont pourtant décrié les vôtres. Entre vous et moi, de votre temps, les amans n'étaient que des benêts ; ils ne savaient que languir, que faire des hélas ! et conter leurs peines aux échos d'alentour. Oh ! parbleu ! ce n'est plus de même. J'ai supprimé les échos, moi. Je blesse. Ahi ! vite au remède. On va droit à la cause du mal. Allons, dit-on, je vous aime : voyez ce que vous pouvez faire pour moi ; car le temps est cher, il faut expédier les hommes. Mes sujets ne disent point, je me meurs ! il n'y a rien de si vivant qu'eux. Langueurs, timidité, doux martyre, il n'en est plus question : fadeur, platitude du temps passé que tout cela. Vous ne faisiez que des sots, que des imbéciles ; moi, je ne fais que des gens de courage. Je ne les endors pas, je les éveille : ils sont si vifs qu'ils n'ont pas le loisir d'être tendres ; leurs regards sont des désirs : au lieu de soupirer, ils attaquent : ils ne demandent point d'amour, ils le supposent. Ils ne disent point, faites-moi grâce, ils la prennent [1] ; ils ont du respect, mais ils le perdent ; et voilà ce qu'il faut. En un mot, je n'ai point d'esclaves, je n'ai que des soldats. Al-

---

[1] *Faites-moi grâce, ils la prennent.* C'est une faute de français. Le pronom *la* ne peut point se rapporter au mot *grâce*, qui est pris ici dans une signification absolue, et qui est inséparable du verbe *faites* : *faire grâce* est en quelque sorte d'un seul mot ; et cela est si

lons, déterminez-vous : j'ai besoin de commis ; voulez-vous être le mien ? sur-le-champ je vous donne de l'emploi.

L'AMOUR.

Ne rougissez-vous point du récit que vous venez de faire ? quel oubli de la vertu !

CUPIDON.

Eh bien ! quoi ! la vertu ! que voulez-vous dire ? elle a sa charge et moi la mienne ; elle est faite pour régir l'univers, et moi pour l'entretenir. Déterminez-vous, vous dis-je : mais je ne vous prends qu'à condition que vous quitterez je ne sais quel air de dupe que vous avez sur la physionomie, je ne veux point de cela. Allons, mon lieutenant, alerte ! un peu de mutinerie dans les yeux : les vôtres prêchent la résistance. Est-ce là la contenance d'un vainqueur ? Avec un Amour aussi poltron que vous, il faudrait qu'un tendron fît tous les frais de la défaite. Eh ! éviteriez-vous.... (Il tire une de ses flèches.) Je suis d'avis de vous égayer le cœur d'une de mes flèches, pour vous ôter cet air timide et langoureux. Gare ! que je vous rende aussi fou que moi.

L'AMOUR, tirant aussi une de ses flèches.

Et moi, si vous tirez, je vous rendrai sage.

---

vrai, qu'on pourrait employer tout aussi bien dans le même sens le verbe *pardonner*; et comme on ne pourrait pas dire, *pardonnez-moi, ils le prennent*, on ne peut pas dire davantage, *faites-moi grâce, ils la prennent*.

CUPIDON.

Non pas, s'il vous plaît; j'y perdrais, et vous y gagneriez.

L'AMOUR.

Allez, petit libertin que vous êtes, votre audace ne m'offense point, et votre empire touche peut-être à sa fin. Jupiter aujourd'hui fait assembler tous les dieux; il veut que chacun d'eux fasse un don au fils d'un grand roi qu'il aime. Je suis invité à l'assemblée. Tremblez des suites que peut avoir cette aventure.

SCÈNE II.

CUPIDON, *seul.*

Comment donc! il dit vrai. Tous les dieux ont reçu ordre de se rendre ici : il n'y a que moi qu'on n'a point averti, et j'ai cru que ce n'était qu'un oubli de la part de Mercure. Le voici qui vient; voyons ce que cela signifie.

SCÈNE III.

CUPIDON, MERCURE, PLUTUS.

MERCURE.

Ah! vous voilà, seigneur Cupidon. Je suis votre serviteur.

PLUTUS.

Bonjour, mon ami.

CUPIDON.

Bonjour, Plutus. Seigneur Mercure, il y a aujourd'hui assemblée générale, et c'est vous qui avez averti tous les dieux, de la part de Jupiter, de se trouver ici.

MERCURE.

Il est vrai.

CUPIDON.

Pourquoi donc n'ai-je rien su de cela, moi ? Est-ce que je ne suis pas une divinité assez considérable ?

MERCURE.

Eh ! où vouliez-vous que je vous prisse ? Vous êtes un coureur qu'on ne saurait attraper.

CUPIDON.

Vous biaisez, Mercure. Parlez-moi franchement : étais-je sur votre liste ?

MERCURE.

Ma foi ! non. J'avais ordre exprès de vous oublier tout net.

CUPIDON.

Moi ! Et de qui l'aviez-vous reçu ?

MERCURE.

De Minerve, à qui Jupiter a donné la direction de l'assemblée.

PLUTUS.

Oh ! de Minerve, la déesse de la sagesse ? Ce n'est pas là un grand malheur. Tu sais bien qu'elle ne nous aime pas ; mais elle a beau faire, nous avons un peu plus de crédit qu'elle : nous rendons les

gens heureux, nous, morbleu ! et elle ne les rend que raisonnables.

CUPIDON.

Apparemment que c'est elle qui vous a chargé du soin d'aller chercher le dieu de la tendresse, lui dont on ne se ressouvenait plus ?

MERCURE.

Vous l'avez dit, et ma commission portait même de lui faire de grands complimens.

CUPIDON, riant.

La belle ambassade !

PLUTUS.

Va, va, mon ami, laisse-le venir, ce dieu de la tendresse ; quand on le rétablirait, il ne ferait pas grande besogne ; on n'est plus dans le goût de l'amoureux martyre ; on ne l'a retenu que dans les chansons. Le métier de cruelle est tombé ; ne t'embarrasse pas de ton rival, je ne veux que de l'or pour le battre, moi.

CUPIDON.

Je le crois. Mais je suis piqué. Il me prend envie de vider mon carquois sur tous les cœurs de l'Olympe.

MERCURE.

Point d'étourderie. Jupiter est le maître : on pourrait bien vous casser ; car on n'est pas trop content de vous.

CUPIDON.

Eh ! de quoi peut-on se plaindre, je vous prie ?

MERCURE.

Oh! de tant de choses! Par exemple, il n'y a plus de tranquillité dans le mariage; vous ne sauriez laisser la tête des maris en repos; vous mettez toujours après leurs femmes quelque chasseur qui les attrape.

CUPIDON.

Et moi, je vous dis que mes chasseurs ne poursuivent que ce qui se présente.

PLUTUS.

C'est-à-dire que les femmes sont bien aises d'être courues?

CUPIDON.

Voilà ce que c'est. La plupart sont des coquettes, qui en demeurent là, ou bien qui ne se retirent que pour agacer; qui n'oublient rien pour exciter l'envie du chasseur, qui lui disent, mirez-moi. On les mire, on les blesse, et elles se rendent. Est-ce ma faute? Parbleu! non; la coquetterie les a déjà bien étourdies avant qu'on les tire.

MERCURE.

Vous direz ce qu'il vous plaira. Ce n'est point à moi à vous donner des leçons; mais prenez-y garde : ce sont les hommes, ce sont les femmes qui crient, qui disent que c'est vous qui passez les contrats de la moitié des mariages. Après cela, ce sont des vieillards que vous donnez à expédier à de jeunes épouses, qui ne les prennent vivans que pour les avoir morts, et qui, au détriment des héritiers, ont tout le profit des funérailles. Ce sont de vieilles femmes

dont vous videz le coffre pour l'achat d'un mari fainéant, qu'on ne saurait ni troquer ni revendre. Ce sont des malices qui ne finissent point, sans compter votre libertinage : car Bacchus, dit-on, vous fait faire tout ce qu'il veut. Plutus, avec son or, dispose de votre carquois ; pourvu qu'il vous donne, toute votre artillerie est à son service, et cela n'est pas joli ; ainsi, tenez-vous en repos et changez de conduite.

CUPIDON.

Puisque vous m'exhortez à changer, vous avez donc envie de vous retirer, seigneur Mercure ?

MERCURE.

Laissons là cette mauvaise plaisanterie.

PLUTUS.

Quant à moi, je n'ai que faire d'être dans les caquets. Tout ce que je prends de lui, je l'achète : je marchande, nous convenons, et je paie ; voilà toute la finesse que j'y sache.

CUPIDON.

Celui-là est comique ! se plaindre de ce que j'aime la bonne chère et l'aisance, moi qui suis l'Amour ! A quoi donc voulez-vous que je m'occupe ? à des traités de morale ? Oubliez-vous que c'est moi qui mets tout en mouvement, que c'est moi qui donne la vie ; qu'il faut dans ma charge un fonds inépuisable de bonne humeur, et que je dois être à moi seul plus sémillant, plus vivant que tous les dieux ensemble ?

MERCURE.

Ce sont vos affaires. Mais je pense que voici Apollon qui vient à nous.

PLUTUS.

Adieu donc, je m'en vais. Le dieu du bel-esprit et moi ne nous amusons pas extrêmement ensemble. Jusqu'au revoir, Cupidon.

CUPIDON.

Adieu, adieu, je vous rejoindrai.

SCÈNE IV.

CUPIDON, MERCURE, APOLLON.

MERCURE.

Qu'avez-vous, seigneur Apollon? vous avez l'air sombre.

APOLLON.

Le retour du dieu de la tendresse me fâche. Je n'aime pas les dispositions où je vois que Minerve est pour lui. Je vous apprends qu'elle va bientôt l'amener ici, Cupidon.

CUPIDON.

Et que veut-elle en faire?

APOLLON.

Vous entendre raisonner tous les deux sur la nature de vos feux, pour juger lequel de vos dons on doit préférer dans cette occasion-ci : et c'est de quoi même je suis chargé de vous informer.

CUPIDON.

Tant mieux, morbleu! tant mieux; cela me di-

vertira. Allez, il n'y a rien à craindre; mon confrère ne plaide pas mieux qu'il blesse.

MERCURE.

Croyez-moi, allez pourtant vous préparer pendant quelques momens.

CUPIDON.

C'est, parbleu! bien dit; je vais me recueillir chez Bacchus; il a du vin de Champagne qui est d'une éloquence admirable; j'y trouverai mon plaidoyer tout fait. Adieu, mes amis; tenez-moi des lauriers tout prêts.

SCÈNE V.

MERCURE, APOLLON.

APOLLON.

Il a beau dire; le vent du bureau n'est pas pour lui, et je me défie du succès.

MERCURE.

Eh bien! que vous importe à vous? Quand son rival redeviendrait à la mode, vous n'en inspirerez pas moins ceux qui chanteront leurs maîtresses.

APOLLON.

Eh! morbleu! cela est bien différent; les chansons ne seront pas si jolies. On ne chantera plus que des sentimens. Cela est bien plat.

MERCURE.

Bien plat! que voulez-vous donc qu'on chante?

APOLLON.

Ce que je veux? est-ce qu'il faut un commentaire

à Mercure ? Une caresse, une vivacité, un transport, quelque petite action.

MERCURE.

Ah ! vous avez raison ; je n'y songeais pas : cela fait un sujet bien plus piquant, plus animé.

APOLLON.

Sans comparaison ; et un sujet bien plus à la portée d'être senti. Tout le monde est au fait d'une action.

MERCURE.

Oui, tout le monde gesticule.

APOLLON.

Et tout le monde ne sent pas. Il y a des cœurs matériels qui n'entendent un sentiment que lorsqu'il est mis sur un canevas bien intelligible [1].

MERCURE.

On ne leur explique l'âme qu'à la faveur du corps.

APOLLON.

Vous y êtes ; et il faut avouer que la poésie galante a bien plus de prise en pareil cas. Aujourd'hui, quand j'inspire un couplet de chanson ou quelques autres vers, j'ai mes coudées franches, je suis à mon aise.

---

[1] *Il y a des cœurs matériels qui n'entendent un sentiment que lorsqu'il est mis sur un canevas bien intelligible.* Un sentiment qui est mis sur un canevas, et un canevas qui est bien intelligible ! Voilà des métaphores fort peu intelligibles elles-mêmes, et d'autant plus choquantes qu'elles sont placées dans la bouche du dieu de la poésie, des beaux-arts et de la lumière. Mais Apollon prend sa revanche dans la tirade suivante, qui est un morceau charmant de comédie et de mœurs.

C'est Philis qu'on attaque, qui combat, qui se défend mal; c'est un beau bras qu'on saisit, c'est une main qu'on adore et qu'on baise : c'est Philis qui se fâche; on se jette à ses genoux; elle s'attendrit, elle s'apaise; un soupir lui échappe... Ah! Sylvandre... Ah! Philis.... Levez-vous, je le veux... Quoi! cruelle, mes transports... Finissez; je ne puis; laissez-moi.... Des regards, des ardeurs, des douceurs; cela est charmant. Sentez-vous la gaîté, la commodité de ces objets-là? J'inspire là-dessus en me jouant; aussi n'a-t-on jamais vu tant de poëtes.

MERCURE.

Et dont la poésie ne vous coûte rien. Ce sont les Philis qui en font tous les frais.

APOLLON.

Sans doute : au lieu que si la tendresse allait être à la mode, adieu les bras, adieu les mains; les Philis n'auraient plus de tout cela.

MERCURE.

Elles n'en seraient que plus aimables, et sans doute plus estimées. Mais laissez-moi recevoir la Vérité, qui arrive.

SCÈNE VI.

MERCURE, APOLLON, LA VÉRITÉ.

MERCURE.

Il est temps de venir, déesse; l'assemblée va se tenir bientôt.

LA VÉRITÉ.

J'arrive. Je me suis seulement amusée un instant à parler à Minerve sur le choix qu'elle a fait de certains dieux pour la cérémonie dont il est question.

APOLLON.

Peut-on vous demander de qui vous parliez, déesse?

LA VÉRITÉ.

De qui? de vous.

APOLLON.

Cela est net. Et qu'en disiez-vous donc ?

LA VÉRITÉ.

Je disais.... Mais vous êtes bien hardi d'interroger la Vérité. Vous y tenez-vous ?

APOLLON.

Je ne crains rien. Poursuivez.

MERCURE.

Courage!

APOLLON.

Que disiez-vous de moi ?

LA VÉRITÉ.

Du bien et du mal, beaucoup plus de mal que de bien. Continuez de m'interroger. Il ne vous en coûtera pas plus de savoir le reste.

APOLLON.

Et quel mal y a-t-il à dire du dieu qui peut faire le don de l'éloquence et de l'amour des beaux-arts ?

LA VÉRITÉ.

Oh! vos dons sont excellens : j'en disais du bien ; mais vous ne leur ressemblez pas.

APOLLON.

Pourquoi ?

LA VÉRITÉ.

C'est que vous flattez, que vous mentez, et que vous êtes un corrupteur des âmes humaines.

APOLLON.

Doucement, s'il vous plaît : comme vous y allez !

LA VÉRITÉ.

En un mot, un vrai charlatan.

APOLLON.

Arrêtez ; car je me fâcherais.

MERCURE.

Laissez-la achever ; ce qu'elle dit est amusant.

APOLLON.

Il ne m'amuse point du tout, moi. Qu'est-ce que cela signifie ? En quoi donc mérité-je tous ces noms-là ?

LA VÉRITÉ.

Vous rougissez ; mais ce n'est pas de vos vices ; ce n'est que du reproche que je vous en fais.

MERCURE, à Apollon.

N'admirez-vous pas son discernement ?

APOLLON.

Déesse, vous me poussez à bout.

LA VÉRITÉ.

Je vous définis. Vengez-vous en vous corrigeant.

APOLLON.

Eh ! de quoi me corriger ?

LA VÉRITÉ.

Du métier vénal et mercenaire que vous faites.

Tenez, de toutes les eaux de votre Hippocrène, de votre Parnasse et de votre bel-esprit, je n'en donnerais pas un fétu, non plus que de vos neuf Muses, qu'on appelle les chastes sœurs, et qui ne sont que neuf vieilles friponnes, que vous n'employez qu'à faire du mal. Si vous êtes le dieu de l'éloquence, de la poésie, du bel-esprit, soutenez donc ces grands attributs avec quelque dignité. Car enfin, n'est-ce pas vous qui dictez tous les éloges flatteurs qui se débitent ? Vous êtes si accoutumé à mentir, que, lorsque vous louez la vertu, vous n'avez plus d'esprit, vous ne savez plus où vous en êtes.

MERCURE.

Elle n'a pas tout le tort. J'ai remarqué que la fiction vous réussit mieux que le reste.

LA VÉRITÉ.

Je vous dis qu'il n'y a rien de si plat que lui quand il ne ment pas. On est toujours mal loué de lui dès qu'on mérite de l'être. Mais dans le fabuleux, oh! il triomphe. Il vous fait un monceau de toutes les vertus, et puis vous les jette à la tête : Tiens, prends, enivre-toi d'impertinences et de chimères.

APOLLON.

Mais enfin....

LA VÉRITÉ.

Mais enfin, tant qu'il vous plaira. Vos épîtres dédicatoires, par exemple ?

MERCURE.

Oh! faites-lui grâce là-dessus. On ne les lit point.

LA VÉRITÉ.

Dans le grand nombre, il y en a quelques-unes que j'approuve. Quand j'ouvre un livre, et que je vois le nom d'une vertueuse personne à la tête, je m'en réjouis : mais j'en ouvre un autre, il s'adresse à une personne admirable ; j'en ouvre cent, j'en ouvre mille, tout est dédié à des prodiges de vertu et de mérite. Et où se tiennent donc tous ces prodiges ? Où sont-ils ? Comment se fait-il que les personnes vraiment louables soient si rares, et que les épîtres dédicatoires soient si communes ? Il me les faut pourtant en nombre égal, ou bien vous n'êtes pas un dieu d'honneur. En un mot, il y a mille épîtres où vous vous écriez : « Que votre modestie se rassure, monseigneur. » Il me faut donc mille monseigneurs modestes. Oh ! de bonne foi, me les fournirez-vous ? Concluez.

APOLLON.

Mais, Mercure, approuvez-vous tout ce qu'elle me dit là ?

MERCURE.

Moi ? je ne vous trouve pas si coupable qu'elle le croit. On ne sent point qu'on est menteur, quand on a l'habitude de l'être.

APOLLON.

La réponse est consolante.

LA VÉRITÉ.

En un mot, vous masquez tout : et ce qu'il y a de plaisant, c'est que ceux que vous travestissez prennent le masque que vous leur donnez pour leur

visage. Je connais une très-laide femme que vous avez appelée *charmante Iris*. La folle n'en veut rien rabattre. Son miroir n'y gagne rien; elle n'y voit plus qu'Iris. C'est sur ce pied-là qu'elle se montre, et la charmante Iris est une guenon qui vous ferait peur. Je vous pardonnerais tout cela, cependant, si vos flatteries n'attaquaient pas jusqu'aux princes; mais pour cet article-là, je le trouve affreux.

MERCURE.

Malepeste! c'est l'article de tout le monde.

APOLLON.

Quoi! dire la vérité aux princes!

LA VÉRITÉ.

Le plus grand des mortels, c'est le prince qui l'aime et qui la cherche; je mets presque à côté de lui le sujet vertueux qui ose la lui dire [1]; et le plus heureux de tous les peuples est celui chez qui ce prince et ce sujet se rencontrent ensemble.

APOLLON.

Je l'avoue, il me semble que vous avez raison.

LA VÉRITÉ.

Au reste, Apollon, tout ce que je vous dis là ne signifie pas que je vous craigne. Vous savez aujourd'hui de quel prince il est question. Faites tout ce qu'il vous plaira; la Sagesse et moi, nous rempli-

---

[1] *Le plus grand des mortels, c'est le prince qui l'aime et qui la cherche; je mets presque à côté de lui le sujet vertueux qui ose la lui dire.* Pensée noble et noblement exprimée; Fénélon n'aurait pas mieux trouvé.

rons son âme d'un si grand amour pour les vertus [1], que vos flatteurs seront réduits à parler de lui comme j'en parlerais moi-même. Adieu.

APOLLON.

C'en est fait ; je me rends, déesse, et je me raccommode avec vous : allons, je vous consacre mes veilles. Vous fournirez des actions au prince, et je me charge du soin de les célébrer.

SCÈNE VII.

MERCURE, APOLLON.

MERCURE.

SEIGNEUR Apollon, je vous félicite de vos louables dispositions. Ce que c'est que les gens d'esprit ! Tôt ou tard ils deviennent honnêtes gens.

APOLLON.

Voilà ce qui fait qu'on ne doit pas désespérer de vous, seigneur Mercure.

SCÈNE VIII.

CUPIDON, MERCURE, APOLLON.

CUPIDON.

GARE, gare, messieurs ! voici Minerve qui se rend ici avec mon rival.

---

[1] *La Sagesse et moi, nous remplirons son âme d'un si grand amour pour les vertus...* Il est évident, par l'emploi du futur, qu'il s'agit d'un prince encore enfant dont l'auteur présage l'avenir. Ainsi se confirme la conjecture qui a été établie dans le *Jugement*.

MERCURE.

Eh bien! nous ne serons pas de trop; je serai bien aise d'être présent.

APOLLON.

Vous n'auriez pas mal fait de me communiquer ce que vous avez à dire. J'aurais pu vous fournir quelque chose de bon; mais vous ne consultez personne.

CUPIDON.

Mons de la poésie, vous me manquez de respect.

APOLLON.

Pourquoi donc?

CUPIDON.

Vous croyez avoir autant d'esprit que moi, je pense?

MERCURE rit.

Eh! eh! eh! eh.

APOLLON.

Je sais pourtant persuader la raison même.

CUPIDON.

Et moi, je la fais taire. Taisez-vous aussi.

SCÈNE IX.

MINERVE, L'AMOUR, CUPIDON, MERCURE, APOLLON.

MINERVE.

Vous savez, Cupidon, de quel emploi Jupiter m'a chargée. Peut-être vous plaindrez-vous du secret que je vous ai fait de notre assemblée; mais je croyais

vos feux trop vifs. Quoi qu'il en soit, nous ne voulons point que le prince ait une âme insensible. L'un de vous deux doit avoir quelque droit sur son cœur; mais la raison doit primer sur tout, et vous êtes accusé de ne la ménager guère.

CUPIDON.

Oui-dà, je l'étourdis quelquefois. Il y a des momens difficiles à passer avec moi; mais cela ne dure pas.

APOLLON.

Quand on aime, il faut bien qu'il y paraisse.

MERCURE.

Tenez, dans la théorie, le dieu de la tendresse l'emporte; mais j'aime mieux sa pratique, à lui.

MINERVE.

Messieurs, ne soyez que spectateurs.

MERCURE.

Je ne dis plus mot.

APOLLON.

Pour moi, serviteur au silence. Je sors.

MINERVE.

Vous me faites plaisir.

SCÈNE X.

MINERVE, L'AMOUR, CUPIDON, MERCURE.

MINERVE.

Allons, Cupidon, je vous écouterai, malgré les défauts qu'on vous reproche.

CUPIDON.

Mais qu'est-ce que c'est que mes défauts? Où cela va-t-il? On dit que je suis un peu libertin; mais on n'a jamais dit que j'étais un benêt.

L'AMOUR.

Et de qui l'a-t-on dit?

CUPIDON.

A votre place, je ne ferais point cette question-là [1].

MINERVE.

Il ne s'agit point de cela. Terminons. Je ne suis venue ici que pour vous écouter. Voyons. (à l'Amour.) Vous êtes l'ancien, vous; parlez le premier.

L'AMOUR tousse et crache.

Sage Minerve, vous devant qui je m'estime heureux de réclamer mes droits...

CUPIDON.

Je défends les coups d'encensoir.

MINERVE.

Retranchez l'encens.

L'AMOUR.

Je croirais manquer de respect et faire outrage à vos lumières, si je vous soupçonnais capable d'hésiter entre lui et moi.

CUPIDON.

La cour remarquera qu'il la flatte.

---

[1] *A votre place, je ne ferais point cette question-là.* Le trait, pour être détourné, n'en est que plus malin. C'est un exemple de cet insolent persifflage qui commençait à devenir à la mode dans les salons, à l'époque où Marivaux écrivait.

MINERVE.

Laissez-le donc dire.

CUPIDON.

Je ne parle pas ; je ne fais qu'apostiller son exorde.

L'AMOUR.

Ah ! c'en est trop. Votre audace m'irrite, et me fait sortir de la modération que je voulais garder. Qui êtes-vous, pour oser me disputer quelque chose ? vous, qui n'avez pour attribut que le vice, digne héritage d'une origine aussi impure que la vôtre ! Divinité scandaleuse, dont le culte est un crime ; à qui la seule corruption des hommes a dressé des autels ! vous à qui les devoirs les plus sacrés servent de victimes ! vous qu'on ne peut honorer qu'en immolant la vertu ! Funeste auteur des plus honteuses flétrissures des hommes ; qui, pour récompense à ceux qui vous suivent, ne leur laissez que le déshonneur, le repentir et la misère en partage ! Osez-vous vous comparer à moi, au dieu de la plus noble, de la plus estimable, de la plus tendre des passions ; et j'ose dire, de la plus féconde en héros ?

CUPIDON.

Bon, des héros ! nous voilà bien riches[1] ! Est-ce que vous croyez que la terre ne se passera pas bien de ces messieurs-là ? Allez, ils sont plus curieux à voir que

---

[1] *Bon, des héros ! nous voilà bien riches !* Cette boutade est pleine de raison ; mais il faut avouer qu'elle irait mieux à Minerve qu'à un libertin, à un mauvais sujet tel que Cupidon.

Reddere personæ scit convenientia cuique.

nécessaires ; leur gloire a trop d'attirail. Si l'on rabattait tous les frais qu'il en coûte pour les avoir, on verrait qu'on les achète plus qu'ils ne valent. On est bien dupe de les admirer, puisqu'on en paie la façon. Il faut que les hommes vivent un peu bourgeoisement les uns avec les autres pour être en repos. Vos héros sortent du niveau et ne font que du tintamarre. Poursuivez.

MINERVE.

Laissons là les héros ; il est beau de l'être[1] ; mais la raison n'admire que les sages.

CUPIDON.

Oh ! de ceux-là, il n'en a jamais fait, ni moi non plus.

L'AMOUR.

De grâce, écoutez-moi, déesse. Qu'est-ce que c'était autrefois que l'envie de plaire ? je vous en atteste vous-même. Qu'est-ce que c'était que l'amour ? je l'appelais tout à l'heure une passion : c'était une vertu, déesse ; c'était du moins l'origine de toutes les vertus ensemble. La nature me présentait des hommes grossiers, je les polissais ; des féroces, je les humanisais ; des fainéans, dont je ressuscitais les talens enfouis dans l'oisiveté et dans la paresse. Avec moi, le méchant rougissait de l'être. L'espoir de plaire, l'impossibilité d'y arriver autrement que par la vertu, forçaient son âme à devenir estimable. De

---

[1] *Laissons là les héros : il est beau de l'être.* L'être ! quoi ? les héros ? C'est la même faute que celle qui a été notée plus haut, page 459.

mon temps, la Pudeur était la plus estimable des Grâces.

CUPIDON.

Eh bien! il ne faut pas tant de bruit; c'est encore de même. Je n'en connais point de si piquante, moi, que la Pudeur. Je l'adore, et mes sujets aussi. Ils la trouvent si charmante, qu'ils la poursuivent partout où ils la trouvent. Mais je m'appelle l'Amour; mon métier n'est pas d'avoir soin d'elle. Il y a le Respect, la Sagesse, l'Honneur, qui sont commis à sa garde, voilà ses officiers; c'est à eux à la défendre du danger qu'elle court; et ce danger, c'est moi [1]. Je suis fait pour être ou son vainqueur ou son vaincu. Nous ne saurions vivre autrement ensemble, et sauve qui peut. Quand je la bats, elle me le pardonne; quand elle me bat, je ne l'en estime pas moins, et elle ne m'en hait pas davantage. Chaque chose a son contraire; je suis le sien. C'est sur la bataille des contraires que tout roule dans la nature. Vous ne savez pas cela, vous; vous n'êtes point philosophe.

L'AMOUR.

Jugez-nous, déesse, sur ce qu'il vient d'avouer lui-même. N'est-il pas condamnable? Quelle différence des amans de mon temps aux siens! Que de décence dans les sentimens des miens! Que de dignité dans les transports mêmes!

---

[1] *Et ce danger, c'est moi.* Un être personnifié n'est point *un danger;* le danger est une chose abstraite et métaphysique. Mais la clarté de la pensée sauve l'inexactitude de l'expression.

CUPIDON.

De la dignité dans l'amour ! de la décence pour la durée du monde ! voilà des agrémens d'une grande ressource ! Il ne sait plus ce qu'il dit. Minerve, toute la nature est intéressée à ce que vous renvoyiez ce vieux garçon-là. Il va l'appauvrir à un point qu'il n'y aura plus que des déserts. Vivra-t-elle de soupirs ? Il n'a que cela vaillant. Autant en emporte le vent ; et rien ne reste que des romans de douze tomes : encore, à la fin, n'y aura-t-il personne pour les lire. Prenez garde à ce que vous allez faire.

L'AMOUR.

Juste ciel ! faut-il... ?

CUPIDON.

Bon ! des apostrophes au ciel ! voilà encore de son jargon. Eh ! morbleu ! qu'il s'en aille. Tenez, mon ami, je veux bien encore vous parler raison. Vous me reprochez ma naissance, parce qu'elle n'est pas méthodique, et qu'il y manque une petite formalité, n'est-ce pas ? Eh bien ! mon enfant, c'est en quoi elle est excellente, admirable ; et vous n'y entendez rien.

MERCURE.

Ceci est nouveau.

CUPIDON.

Doucement. La nature avait besoin d'un Amour, n'est-il pas vrai ? Comment fallait-il qu'il fût, à votre avis ? un conteur de fades sornettes ? un trembleur qui a toujours peur d'offenser, qui n'eût fait dire aux femmes que, *ma gloire !* et aux hommes que, *vos divins appas !* Non, cela ne valait rien. C'était un es-

piègle tel que moi qu'il fallait à la nature ; un étourdi, sans souci, plus vif que délicat, qui mît toute sa noblesse à tout prendre et à ne rien laisser. Et cet enfant-là, je vous prie, y avait-il rien de plus sage que de lui donner pour père et pour mère des parens joyeux qui le fissent naître sans cérémonie dans le sein de la joie ? Il ne fallait que le sens commun pour sentir cela. Mais, dites-vous, vous êtes le dieu du vice. Cela n'est pas vrai ; je donne de l'amour, voilà tout : le reste vient du cœur des hommes. Les uns y perdent, les autres y gagnent ; je ne m'en embarrasse pas. J'allume le feu ; c'est à la raison à le conduire, et je m'en tiens à mon métier de distributeur de flammes au profit de l'univers. En voilà assez ; croyez-moi, retirez-vous. C'est l'avis de Minerve.

MINERVE.

Je suspends encore mon jugement entre vous deux. Voici la Vertu qui entre ; je ne prononcerai que lorsqu'elle m'aura donné son avis.

SCÈNE XI.

MINERVE, L'AMOUR, CUPIDON, MERCURE, LA VERTU.

MINERVE.

Venez, déesse : nous avons besoin de vous ici. Vous savez les motifs de notre assemblée. Il s'agit à présent de savoir lequel de ces deux Amours nous devons retenir pour nos desseins. Je viens d'entendre leurs raisons ; mais je ne déciderai la chose

qu'après que vous l'aurez examinée vous-même. Que chacun d'eux vous fasse sa déclaration. Vous me direz après laquelle vous a paru du caractère le plus estimable, et je jugerai par là lequel de leurs dons peut entraîner le moins d'inconvénient dans l'âme du prince. Adieu, je vous laisse, et vous me ferez votre rapport.

SCÈNE XII.

L'AMOUR, MERCURE, CUPIDON, LA VERTU.

MERCURE.

L'expédient est très-bon.

CUPIDON.

Dites-moi, déesse, ne vaudrait-il pas mieux que nous vous tirassions chacun un petit coup de dard? Vous jugeriez mieux de ce que nous valons par nos coups.

LA VERTU.

Cela serait inutile. Je suis invulnérable; et d'ailleurs, je veux vous écouter de sang-froid, sans le secours d'aucune impression étrangère.

MERCURE.

C'est bien dit; point de prévention.

L'AMOUR.

Il est bien humiliant pour moi de me voir tant de fois réduit à lutter contre lui.

CUPIDON.

Mon ancien recule ici! Ses flammes héroïques ont

peur de mon feu bourgeois! C'est le brodequin qui épouvante le cothurne.

L'AMOUR.

Je pourrais avoir peur si nous avions pour juge une âme commune; mais avec la Vertu, je n'ai rien à craindre.

CUPIDON.

Il fait toujours des exordes. Il a pillé celui-ci dans *Cléopâtre*.

LA VERTU.

Qu'importe? allons, je vous entends.

MERCURE.

Le pas est réglé entre vous; c'est à l'Amour à commencer.

CUPIDON.

Sans doute. Il est la tragédie, lui; moi, je ne suis que la petite pièce. Qu'il vous glace d'abord; je vous réchaufferai après.

(Mercure et la Vertu sourient.)

L'AMOUR.

Quoi! met-il déjà les rieurs de son côté?

LA VERTU.

Laissez-le dire. Commencez, je vous écoute.

MERCURE.

Motus.

L'AMOUR s'écarte, et fait la révérence en approchant de la Vertu.

Permettez-moi, madame, de vous demander un moment d'entretien. Jusqu'ici mon respect a réduit mes sentimens à se taire.

CUPIDON bâille.

Ah! ah! ah!

L'AMOUR.

Ne m'interrompez donc pas.

CUPIDON.

Je vous demande pardon; mais je suis l'Amour: le respect m'a toujours fait bâiller. N'y prenez pas garde.

MERCURE.

Ce début me paraît froid.

LA VERTU, à l'Amour.

Recommencez.

L'AMOUR.

Je vous disais, madame, que mon respect a réduit mes sentimens à se taire. Ils n'ont osé se produire que dans mes timides regards; mais il n'est plus temps de feindre ni de vous dérober votre victime. Je sais tout ce que je risque à vous déclarer ma flamme. Vos rigueurs vont punir mon audace. Vous allez accabler un téméraire; mais, madame, au milieu du courroux qui va vous saisir, souvenez-vous du moins que ma témérité n'a jamais passé jusqu'à l'espérance, et que ma respectueuse ardeur....

CUPIDON.

Encore du respect! voilà mes vapeurs qui me reprennent.

MERCURE.

Et les voilà qui me gagnent aussi, moi..

L'AMOUR.

Déesse, rendez-moi justice. Vous sentez bien qu'on

m'arrête au milieu d'une période assez touchante, et qui avait quelque dignité.

LA VERTU.

Voilà qui est bien; votre langage est décent. Il n'étourdit point la raison. On a le temps de se reconnaître; et j'en rendrai bon compte.

MERCURE.

Cela fait une belle pièce d'éloquence; on dirait d'une harangue.

CUPIDON.

Oui-dà : cette flamme, avec les rigueurs de madame; la témérité qu'on accable à cause de cette audace qui met en courroux, en dépit de l'espérance qu'on n'a point; avec cette victime qui vient brocher sur le tout : cela est très-beau, très-touchant, assurément.

L'AMOUR, à Cupidon.

Ce n'est pas votre sentiment qu'on demande. Voulez-vous que je continue, déesse?

LA VERTU.

Ce n'est pas la peine : en voilà assez. Je vois bien ce que vous savez faire. A vous, Cupidon.

MERCURE.

Voyons.

CUPIDON.

Non, déesse adorable, ne m'exposez point à vous dire que je vous aime. Vous regardez ceci comme une feinte; mais vous êtes trop aimable, et mon cœur pourrait bien s'y méprendre. Je vous dis la vérité; ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me tou-

chez. Je me connais en charmes : ni sur la terre ni dans les cieux, je ne vois rien qui ne le cède aux vôtres. Combien de fois n'ai-je pas été tenté de me jeter à vos genoux ! Quelles délices pour moi d'aimer la Vertu, si je pouvais être aimé d'elle ! Eh ! pourquoi ne m'aimeriez-vous pas? Que veut dire ce penchant qui me porte à vous, s'il n'annonce pas que vous y serez sensible ? Je sens que tout mon cœur vous est dû ; n'avez-vous pas quelque répugnance à me refuser le vôtre? Aimable Vertu, me fuirez-vous toujours? Regardez-moi ! vous ne me connaissez pas : c'est l'Amour à vos genoux qui vous parle. Essayez de le voir ; il est soumis, il ne veut que vous fléchir. Je vous aime ; je vous le dis, vous m'entendez ; mais vos yeux ne me rassurent pas. Un regard achèverait mon bonheur ! Ah ! quel plaisir ! vous me l'accordez. Chère main que j'idolâtre, recevez mes transports. Voici le plus heureux instant qui me soit échu en partage.

LA VERTU, soupirant.

Ah ! finissez, Cupidon ; je vous défends de parler davantage.

L'AMOUR.

Quoi ! la Vertu se laisse baiser la main !

LA VERTU.

Il va si vite que je ne la lui ai pas vu prendre.

MERCURE.

Ce fripon-là m'a attendri aussi.

CUPIDON.

Déesse, pour m'expliquer comme lui, vous plaît-il

d'écouter encore deux ou trois petites périodes de conséquence ?

LA VERTU.

Quoi ! vous voulez continuer? Adieu.

CUPIDON.

Mais vous vous en allez, et ne décidez rien.

LA VERTU.

Je me sauve et vais faire mon rapport à Minerve.

L'AMOUR.

Adieu, Mercure; je vous quitte, et je vais la suivre.

CUPIDON, riant.

Allez, allez lui servir d'antidote.

SCÈNE XIII.

MERCURE, CUPIDON.

CUPIDON, riant.

Ah ! ah ! ah ! la Vertu se laissait apprivoiser. Je la tenais déjà par la main, toute Vertu qu'elle est; et si elle me donnait un quart-d'heure d'audience, je vous la garantirais mal nommée.

MERCURE.

Oui : mais la Vertu est sage, et vous fuit.

CUPIDON.

La belle ressource !

MERCURE.

Il n'y en a point d'autre avec un fripon comme vous.

CUPIDON.

Qu'est-ce donc, seigneur Mercure? Vous me don-

nez des épithètes ! Vous vous familiarisez, petit commensal !

MERCURE.

Quoi ! vous vous fâchez ?

CUPIDON.

Oh ! que non. Nous ne pouvons nous passer l'un de l'autre. Mais qu'en dites-vous ? Le dieu de la tendresse n'a pas beaucoup brillé, ce me semble ?

MERCURE.

Vous êtes un étourdi. Vous ne l'avez que trop battu, et je crains que vous n'ayez paru que trop fort. Comment donc ! vous égratignez, en jouant, jusqu'à la Vertu même ! Oh ! on ne vous choisira pas pour la cérémonie présente. Vous êtes trop remuant. Vous mettriez la ville et la cour sur un joli ton. J'entends quelqu'un ; je suis sûr que c'est Minerve qui vient vous donner votre congé. C'est elle-même.

SCÈNE XIV.

L'AMOUR, CUPIDON, MERCURE, PLUTUS, APOLLON, LA VÉRITÉ, MINERVE, LA VERTU.

MINERVE.

Cupidon, la Vertu décidait contre vous ; et moi-même j'allais être de son sentiment, si Jupiter n'avait pas jugé à propos de vous réunir en vous corrigeant, pour former le cœur du prince. Avec votre confrère, l'âme est trop tendre, il est vrai ; mais avec vous, elle est trop libertine. Il fait sou-

vent des cœurs ridicules; vous n'en faites que de méprisables. Il égare l'esprit : mais vous ruinez les mœurs. Il n'a que des défauts; vous n'avez que des vices. Unissez-vous tous deux [1] : rendez-le plus vif et plus passionné, et qu'il vous rende plus tendre et plus raisonnable; et vous serez sans reproche. Au reste, ce n'est pas un conseil que je vous donne; c'est un ordre de Jupiter que je vous annonce.

CUPIDON, embrassant l'Amour.

Allons, mon camarade, je le veux bien. Embrassons-nous. Je vous apprendrai à n'être plus si sot, et vous m'apprendrez à être plus sage.

---

[1] *Unissez-vous tous deux.* C'est le dénouement; il a été facilement prévu. La leçon morale est que le prince devra être sensible et galant, mettre de la décence dans ses plaisirs, et faire approuver son amour à la vertu.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

